

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DE LA

GRÈCE MODERNE

I

HISTOIRE LITTÉRAIRE

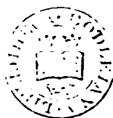
DE LA

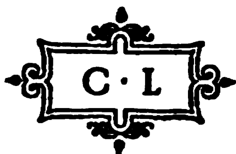
GRÈCE MODERNE

PAR

A.-R. RANGABÉ

I





PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

PRÉFACE.

L'Orient attire aujourd'hui l'attention générale. Les peuples qui l'habitent excitent l'intérêt à plus d'un point de vue. Il y en a un qui, par le nom qu'il porte, par ses grands souvenirs, par les nobles efforts qu'il a faits pour renaître à l'indépendance, s'était acquis toutes les sympathies. Le philhellénisme était un tribut que les esprits élevés, que les nobles cœurs payaient à ce qu'on admiraillt dans la Grèce ancienne, à ce qu'on attendait de la Grèce moderne.

Mais la réaction ne tarda pas à se manifester. La Grèce, a-t-on dit, n'a pas répondu aux espérances qu'on avait conçues d'elle. Elle n'a pas fait revivre les beaux jours de Périclés. Elle ne s'est pas couverte de nouveau des chefs-d'œuvre de Phidias, et les philosophes et les poètes ne l'entourent plus de son ancienne auréole.

On n'a pas tort de parler ainsi. La Grèce est en effet bien loin encore des jours de son ancienne gloire. Mais a-t-on assez tenu compte des difficultés contre les

quelles elle avait à lutter, des efforts qu'elle a faits pour les vaincre? Nous n'avons pas eu en vue d'écrire son apologie. Mais il nous a semblé qu'un tableau succint de ses premiers essais en littérature après sa renaissance pourrait être le bienvenu pour ceux qui veulent porter sur elle un jugement fondé sur l'equité et sur la connaissance des faits, et qui pensent en même temps que les progrès intellectuels sont la meilleure mesure du développement des peuples.

Nous ne pouvons cependant pas dissimuler nos regrets d'avoir dû nous livrer à ce travail lorsque nous étions loin de la Grèce, et privé des sources qui nous auraient fourni une matière plus abondante. Nous n'avions d'autre ressource que nos notes et les informations que nous puisions à notre mémoire. C'est à cette circonstance qu'on doit attribuer les omisions tout involontaires qu'on pourrait nous reprocher, et on en doit inférer que la littérature grecque est plus riche que notre modeste travail ne la représente.

TABLE DES MATIÈRES
DU PREMIER VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE: La Grèce libre.

PREMIÈRE PARTIE.

LA GRÈCE ASSERVIE.

LIVRE PREMIER.

APRÈS LA CONQUÊTE, 1453.

CHAPITRE I.

CHANTS CLEPHTIQUES.

Parmi toutes les manifestations de la vie et de l'activité des peuples civilisés, la littérature est celle qui représente avec le plus de fidélité leur existence intime, leur mode de penser et de sentir, aussi bien que les altérations que les vicissitudes du sort font éprouver à leur état moral et intellectuel. Elle est l'indicateur le plus sensible du changement de leurs destinées. Il ne serait pas impossible de rétablir dans ses traits généraux l'histoire politique d'une nation, dont les évènements auraient été livrés à l'oubli, mais qui aurait conservé ses monuments littéraires.

Lorsque la Grèce succomba sous le joug ottoman, on eût dit qu'elle ne se relèverait plus de ce coup mortel. Le flambeau de sa noble vie lança ces dernières étincelles, qui allumèrent dans l'Europe occidentale les foyers de la civilisation moderne, et parut s'éteindre à jamais.

Pour savoir si, en effet, le linceul de la tyrannie recouvrit dès lors un cadavre, interrogeons sa littérature pendant ces jours de désolation, comme on examine la glace approchée des lèvres d'un mourant pour voir si son cristal terni n'accuse pas un dernier souffle, un reste d'espoir et de vie.

Le pays conquis fut foulé aux pieds du sauvage vainqueur. Toute vie publique y cessa, tout progrès fut anéanti, tout mouvement s'arrêta; le silence et la nuit planèrent sur sa face autrefois si radieuse, et l'ignorance établit son empire où la science avait autrefois brillé d'un si vif éclat.

Quelques individualités font une exception consolante à la condition générale de la société. Tels sont les érudits qui correspondaient avec Martin Crusius. On voit leurs noms dans sa « *Turcograecia.* » Des hommes pleins d'un zèle éclairé, trompant la vigilance des dominateurs, ou profitant de leur insouciante ignorance, fondaient et entretenaient des écoles. Ils sont en partie les épaves d'un passé détruit, en partie aussi les représentants du vague instinct d'un meilleur avenir, qui n'a jamais abandonné les Grecs, même au temps où le sort sévissait contre eux avec le plus de rigueur.

Mais si le pays bas était plongé dans la nuit de l'esclavage, la liberté régnait sur les cîmes. Des braves, confiants en leur Dieu et en leur bon fusil de *Clephte*, ont préservé leur indépendance sur les hauteurs de l'Olympe et du Pinde, et le bruit de leurs armes victorieuses était

une protestation permanente contre la destinée de leur patrie asservie. Le combat était leur existence, la vengeance et la liberté les sentiments qui les animaient. Ils étaient la branche inculte mais vivace du tronc abattu; et ce reste d'existence indépendante, caractère distinct dans la physionomie nationale, ne pouvait manquer de se retrouver dans la littérature.

Il y est en effet réprésenté par les *Chants Clephtiques.* Expression poétique de cette liberté sauvage et fière, qui, née de l'élan spontané des âmes les plus fortement trempées, n'empruntait rien aux théories étrangères, et du haut de ses montagnes jetant son défi aux tyrans, fondait sur eux des régions d'où descend la foudre, ces chants étaient des fleurs qui n'avaient rien d'exotique, et s'épanouissaient sur le Parnasse en friche aux brises du désert et aux inspirations de l'indépendance. Leur style hardi et naïf, figuré et souvent élevé, porte l'empreinte de la rude nature où ils sont éclos, et de la classe robuste du peuple qui en est le poète anonyme en même temps que le héros, et rappelle plus d'une fois les beautés simples et austères de l'ancienne épopée.

Le brave qui s'indigne contre ses fers et fuit ses tyrans n'a d'autre abri, d'autre refuge, d'autre confident de ses peines, que la libre nature, à laquelle il confie

«le plus grand de ses biens, le plus cher qui lui reste.»

Aussi est-ce à elle qu'il adresse ses plaintes, et c'est sa voix qu'il entend lui répondre en sublimes accents.

«Je veux, dit le jeune brave, me faire Clephte, être

l'orgueil du désert et le compagnon des forêts. Je veux habiter les montagnes et les cîmes escarpées, vivre au milieu des bêtes féroces, avoir les rochers pour lit et les neiges pour couverture; mais je ne veux pas servir les Turcs.»

Comme les chevaux d'Achille et les rivières de Troie se servent de la parole humaine dans les poèmes d'Homère, comme dans la mythologie ancienne chaque arbre, chaque grotte, chaque fontaine, est animée par une nymphe qui l'habite, de même, dans ces chants, les oiseaux des forêts, les aigles perchés sur les pics des montagnes, les montagnes elles-mêmes, le soleil et la lune, les rivières de la terre et les nuages du ciel se racontent les exploits des Clephtes, pleurent leur mort, consolent leurs mères et leurs épouses affligées. Touchant toutes les cordes, de la plus tendre à la plus sublime, célébrant tous les évènements de la vie de famille et de la vie des camps, ces improvisations variées sont, comme les rhapsodies antiques, le tableau le plus frappant du peuple grec, et son histoire poétique à une époque où ce peuple était oublié par l'histoire.[1])

Tantôt c'est l'Olympe qui se vante à l'Ossa de n'avoir jamais subi le contact ignominieux des Turcs. «A chacune de ses sources flotte un étendard, un clephte est posté sous chacun de ses arbres. Au sommet est

1) C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne.* Paris, 1824. 1826. — Zampélios, *Ἄσματα δημοτικά.* 1852.

assis un aigle royal, qui porte dans ses serres la tête d'un combattant.» Mange, oiseau, ma jeunesse, nourris-toi de ma force, que ton aile s'allonge d'une aune et que ta griffe croisse d'une palme. J'étais Clephte et *armatole*: j'ai tué des Turcs sans nombre, mais mon heure est aussi venue.»

Une autre fois c'est un clephte mourant qui dicte ses dernières volontés à ses compagnons. «Faites-moi une tombe large et haute, que je puisse m'y tenir debout, charger mon fusil et combattre. Ouvrez-y aussi une fenêtre à la droite, que les hirondelles m'y viennent annoncer le printemps, et que les rossignols viennent m'y chanter le mai fleuri.»

«Oiseaux, s'écrie un malade, serai-je guéri? Oiseaux, reprendrai-je mes forces?» — «Pliasca, lui repondent les oiseaux, si tu veux guérir, si tu veux que tes blessures se ferment, va sur les hauteurs de l'Olympe, sur ces beaux plateaux où les forts ne souffrent jamais, où les souffrants reprennent leurs forces.»

Vervo est expirant. Son cheval lui dit: «Lève-toi, mon maître; allons où vont nos camarades. — Mon cheval bai, je ne peux pas aller; je vais mourir. Va, creuse le sol de ton sabot d'argent. Prends-moi avec tes dents, et jette-moi dans la fosse. Porte mes armes à mes compagnons; porte aussi ce mouchoir à ma belle, qu'elle le voie et me pleure.»

Une mère dont le fils a été tué épanche sa douleur en ces tendres accents: «Les cerfs et les faons courent sur

les montagnes; seule une triste biche ne va pas avec eux; elle recherche l'ombre et dort sur le côté gauche; trouve-t-elle de l'eau limpide, elle la trouble avant de la boire. Le soleil la rencontre; il s'arrête et lui demande: Qu'as-tu, pauvre biche? Pourquoi ne vas-tu pas avec les autres cerfs? Pourquoi recherches-tu l' ombre et dors-tu sur le côté gauche? — Soleil, tu me le demandes, je veux te le dire: Pendant douze ans j'étais sans enfants; j'en eus un enfin, je l'ai nourri et je l'ai élevé. Lorsqu'il eut deux ans accomplis, un chasseur l'a tué. Malédiction sur toi, chasseur! Tu m'as ravi mon époux; tu m'a privée de mon faon.»

Foulée aux pieds, la tombe du brave rend un gémissement profond. «Pourquoi gémis-tu, ô mort? Pourquoi ce profond soupir? Est-ce la terre qui te pèse, est-ce la pierre noire? — Ce n'est point la terre qui me pèse, ce n'est point la pierre noire. Ce qui m'afflige, c'est que tu m'aies méprisé, que tu aies marché sur ma tête. N'étais-je pas jeune aussi, n'étais-je pas un brave? N'ai-je pas aussi traversé les bois par le clair de l'une, et fait sentir ma bravoure aux Turcs?»

Dans plus d'un de ces chants on voit briller toute la vivacité de l'imagination inépuisable des anciens, et l'on se croirait revenu aux temps où les créations poétiques peuplaient l'Olympe et le faisaient intervenir dans les drames humains. Tel est le cas pour l'élégie qui suit, toute éclatante de poésie et de fraîches images:

«Pourquoi les montagnes sont-elles noires et menaçantes? Est-ce le vent qui les ébranle, est-ce la pluie qui

les frappe? Ce n'est point le vent qui les ébranle, ce n'est point la pluie qui les frappe; c'est Charon (la Mort) qui y passe avec les trépassés. Il chasse les jeunes devant lui, les vieillards le suivent, et il porte les tendres enfants rangés sur sa selle. Les vieillards le prient, les jeunes gens se mettent à genoux devant lui: «Arrête-toi, ô Mort, auprès d'une village, arrête-toi auprès d'une fraîche fontaine, que les vieillards se désaltèrent, que les jeunes gens jettent la pierre, et que les petits enfants cueillent des fleurs.» — «Je ne m'arrête pas à un village ni à une fraîche fontaine. Les mères y viendraient puiser de l'eau, et y rencontreraient leurs enfants; les époux s'y reverraient, et je ne pourrais plus les séparer.»

La chanson suivante n'est-elle pas due à cette même inspiration qui dictait aux anciens poètes ces magnifiques compositions appelées Nekyæ ou descentes des morts aux enfers?

«Zachos est monté à cheval pour aller chercher les Enfers. Son cheval était gris de fer, sa selle était d'or. Il descendait marche à marche. Soudain à une marche il hésite. La terre le vit et eut peur; Charon s'en émut, et les morts qui le rencontrèrent lui demandèrent: «Que veux-tu Zachos? Pourquoi être descendu en ce lieu?» — «J'y suis venu pour revoir mes amis et m'en retourner.» — «Au moins, Zachos, que ne léguais-tu à un autre ta selle d'or avant de visiter ce lieu de ténèbres, d'où il n'y a plus de retour, où les enfants sont arrachés aux mères et les mères séparées des enfants? Et Charon

s'élance sur lui et le prend aux cheveux. «Lâche-moi les cheveux, Charon, et prends-moi par les mains. Tu sentiras ma valeur, tu verras si j'ai peur de toi.» Charon lui lâche les cheveux et le prend par les mains. Zachos lutte, et terrasse par trois fois son adversaire; mais Charon s'élance, et le prend de nouveau aux cheveux. «Lâche-moi les cheveux, Charon, et me prends par les mains. Je ne résiste plus; fais de moi ce que tu veux.» — «Viens voir ma tente et tremble: En dehors elle est tendue de rouge, elle est tendue de noir en dedans. Les pieux qui la soutiennent sont des bras de braves, ses cordes et ses crochets sont des tresses de jeunes filles.»

A ces exemples d'une imagination Dantesque nous ajouterons une ballade à laquelle on dirait que Bürger a emprunté son chef-d'œuvre, Eléonore:

«O mère avec tes neuf fils et ton unique fille, ta fille chérie et tendrement caressée! Elle avait douze ans, que le soleil ne l'avait pas encore vue. Tu la baignais, tu la tressais à l'ombre de la nuit, et tu bouclais ses cheveux aux rayons de l'étoile du soir ou de l'étoile du matin.

«On te la demanda en mariage de l'étranger, de bien loin, de la Babylonie. Ses huit frères ne le voulaient pas, mais Constantin le veut:

— «Donne-la, ô ma mère, envoie Arété à la terre étrangère, afin que quand je voyage au loin j'aie aussi une consolation, et que je trouve un toit où m'abriter.»

— «Tu es prudent, Constantin, mais ce que tu dis là n'est pas sage. Et si, mon fils, il nous arrive maladie ou mort, s'il nous arrive joie ou douleur, qui me l'amènera?»

«Il lui donne Dieu pour garant et les saints pour témoins, que s'il arrive mort ou maladie, s'il arrive joie ou douleur, c'est lui qui ira pour la ramener.»

«Et il arriva une année de malheur, un mois fatal. La peste sévit et elle emporta les neuf fils. La mère resta seule comme un roseau au milieu du désert. Devant huit tombeaux elle se frappe la poitrine; du tombeau de Constantin elle fait enlever la pierre.»

— «Lève toi, ô mon Constantin. Je veux avoir mon Arété. Tu m'as donné Dieu pour garant et les saints pour témoins, que s'il arrivait joie ou douleur tu irais pour me la ramener.»

«Cette évocation le tira du tombeau. Il se fait du nuage un cheval, de l'étoile une bride, il se met en compagnie de la lune et va pour ramener sa soeur. Il traverse des montagnes, des montagnes encore, et il la trouve qui se peignait au clair de la lune. Il la salue de loin et lui dit:

— «Viens avec moi, ma soeur; notre mère t'appelle auprès d'elle.»

— «Ouais, mon frère, à quelle heure indue tu m'appelles! Si c'est la joie qui m'attend, dis-le moi pour que je mette mes habits brochés d'or; si tu viens pour un événement triste, que je reste comme je suis.«

— «Viens avec moi, mon Arété, et reste comme tu es.»

«En route, comme ils allaient, ils entendent de petits oiseaux chanter et dire: «Qui a jamais vu une jolie fille traînée par un mort?»

— «Tu entends, mon cher Constantin, ce que disent les petits oiseaux? Qui a jamais vu une jolie fille traînée par un mort?»

— «Ce sont des oiseaux insensés. Laisse-les chanter et dire.

«Ils continuèrent leur route, et d'autres oiseaux disaient encore: «Que voyons nous! Quel triste spectacle! Des vivants qui voyagent avec des morts!»

— «As-tu entendu, mon Constantin, ce que disent les oiseaux, que des vivants voyagent avec des morts?»

— «Ce sont des oiseaux; il n'ont qu'à chanter et à dire.»

— «Je te crains, ô mon frère; tu as l'odeur de l'encens.»

— «Hier soir nous sommes allés à la chapelle de St. Jean, et le prêtre a mis beaucoup d'encens dans son encensoir.»

«Ils allèrent plus loin, et d'autres oiseaux disaient: «Dieu tout-puissant, c'est un grand miracle que tu fais! Un mort tire après lui une jeune fille si pleine de beauté et de grâce?»

» Arété l'entendit, et son cœur se brisa.» Tu as entendu, mon Constantin, ce que disent les petits

oiseaux? Dis-moi, où est ta belle chevelure, ta barbe épaisse?

— «J'ai eu une grande maladie qui me mit en danger de mort. C'est alors que j'ai perdu mes cheveux blonds et ma barbe épaisse.»

«Ils trouvent leur maison fermée et vérrouillée. L'araignée filait à toutes lés fenêtres.»

— «Ouvre, ô ma mère, ouvre-moi. Voici ton Arété.»

— «Si tu es Charon, passe ton chemin. Je n'ai pas d'autres enfants à te donner. Ma pauvre Arété est loin d'ici, elle est sur la terre étrangère.»

— «Ouvre, ouvre, ma mère. Je suis ton Constantin. Je t'avais donné Dieu pour garant et les saints pour témoins que, s'il arrivait joie ou douleur, je te la ramènerais.»

«Jusqu'à ce qu'elle pût aller à la porte, son âme s'est envolée.»

Enfin plusieurs de ses improvisations serviraient à prouver que le sentiment dramatique ne s'était pas tout à fait éteint chez la race qui la première a donné naissance au drame. En voici un exemple, sur cent que nous pourrions citer:

«La belle Eugénoula s'était mariée toute jeune. Elle se vanta dans une heure néfaste que la mort ne pouvait l'atteindre, car elle avait neuf frères, un beau pallicare pour époux, et de riches maisons avec des cours et des jardins. Un méchant oiseau l'entendit, et alla le dire à Charon. Celui-ci de sa flèche frappa au sein la jeune

femme, et la jeune femme pâlit. Il frappe encore, il frappe une troisième fois, et la jette sur le lit d'agonie.

— «Ma mère, je te dis adieu. Mets-moi mes habits de noce. Si mon Constantin vient, ne l'afflige point. Dresse-lui la table et donne-lui à souper. Prends aussi la clef dans ma poche, et rends-lui l'anneau de mes tristes fiançailles. Qu'il choisisse une autre fiancée, qu'il entre en de nouvelles alliances.»

«Constantin venait à cheval à travers la plaine, accompagné de cinq-cents primats et de mille pallicares. Il voit la croix devant la porte, des prêtres dans la cour; il voit les flambeaux et le cercueil paré.»

— «Un de mes parents est mort, et on le porte en terre.»

«Il presse son cheval et entre dans la cour.»

— «Salut à vous, hommes du peuple, et à vous, prêtres vêtus de la soutane. Salut à toi aussi, fossoyer. Quel est ce cercueil?»

«C'est le cercueil de la belle Eugénoula, qui s'est mariée toute jeune, et qui se vantait que la mort ne pût l'atteindre.»

— «Fossoyeur, creuse une fosse pour deux cercueils, une fosse large et profonde, qui puisse nous contenir tous les deux.»

«Il tira son poignard et se l'enfonça dans le cœur. Et lorsqu'on les descendait dans la tombe, tous pleuraient, les parents et les étrangers; les prêtres aussi pleuraient.»

«Un roseau a poussé sur l'un, et sur l'autre un cyprès; et lorsque le vent du nord souffle dans les branches, le roseau et le cyprès se penchent l'un sur l'autre, et s'embrassent. Ces chers enfants, dont l'existence fut si courte, n'eurent pas le temps de s'embrasser dans la vie, ils s'embrassent dans la mort!»

Ce peu d'exemples suffira pour prouver que la poésie, qui fut le plus bel attribut du génie hellénique, ne s'est jamais complétement éteinte dans le pays qui autrefois lui dut sa gloire. Mais elle s'est affaiblie en même temps que l'activité nationale, et dans une proportion égale. Lorsque sa sève eut perdu la force de s'épanouir dans les magnifiques et luxuriants produits d'autrefois, elle se retira dans ces germes qui, fécondés un jour par les rayons de la liberté, pourraient encore couvrir le Parnasse de nouvelles fleurs.

La langue de ces poésies, produits spontanés de la Muse, est l'idiôme populaire, parlé ou au moins compris par toute la Grèce, avec certaines variations dialectiques plus ou moins sensibles selon les différentes localités. C'est le grec des couches inférieures de la société, avec les modifications que les siècles y apportent en se le transmettant. Pauvre, comme toute langue qui n'est pas cultivée par la littérature, il se ressent de la négligence des classes ignorantes qui en font usage; il ne repousse pas toujours les mots étrangers ni les tournures des langues avec lesquelles il s'est trouvé en un contact prolongé. Mais, à part ces défauts, qui sont inhérens à

tout langage populaire, c'est bien la langue hellénique par le vocabulaire comme par la grammaire. Peut-être même ne serait-il pas hardi d'avancer, qu'abstraction faite des altérations qu'un long laps de temps devait amener avec lui, c'est à peu près la langue que les classes populaires parlaient dans l'antiquité, ou du moins en est-ce un dérivé direct. Cette langue n'a pas été conservée par les auteurs classiques; mais souvent des mots et des types grammaticaux qui appartenaient à l'époque la plus reculée, et qui avaient disparu au temps où la littérature fut cultivée, se retrouvent aujourd'hui dans la bouche du peuple. Dédaignés par les écrivains, c'est le peuple qui les a conservés.

Quant au vers de ces poésies, c'est surtout l'Alexandrin non rimé, le tétramètre iambique des anciens, que la comédie préférait et qu'elle rendit populaire. Le tétramètre trochaïque, non moins fréquent dans le drame antique, a également passé dans la poésie du peuple. Enfin on y rencontre, entre autres rhythmes, quelquefois aussi le trimètre iambique, le vers illustre du dialogue dramatique chez les anciens poètes.

CHAPTIRE II.

POÈTES CRÉTOIS.

Lors de l'invasion musulmane, le torrent de la barbarie ne submergea pas simultanément ni également toutes les parties de la Grèce. Tandis que les unes subissaient un joug abrutissant, d'autres étaient placées sous le régime plus doux et plus civilisé de Venise. Les Grecs n'y conservaient aucune activité politique; mais au moins n'y étaient-ils pas traités en esclaves, et n'avaient-ils pas à trembler pour leur vie et pour leur foi. Sous l'égide d'une loi rigoureuse, ils profitaient de la paix, qui leur permettait de développer leurs ressources matérielles. Ils n'avaient pas d'existence nationale, mais, au bien-être dont ils jouissaient, ils pouvaient jusqu'à un certain point s'en permettre l'illusion.

L'île de Candie était surtout en possession de ces avantages, qui ne compensent pas la perte de l'indépendance, mais qui la rendent moins amère. Venise la distinguait avec raison parmi toutes ses conquêtes; elle connaissait la bravoure des habitants. Deux fois sous Vatazzés ils s'étaient revoltés contre la domination étrangère; et lorsqu'ils durent se résigner, ils allaient en masse prendre du service dans les armées des Empereurs de Byzance qui combattaient les Musulmans. L'histoire a enregistré les prodiges de leur valeur.

Aussi Venise, après avoir solidement établi sur eux sa domination, leur donnait-elle tous ses soins: Foscarini y fut envoyé pour leur octroyer des lois particulières, privilége accordé à peu de peuples conquis, et qui constitue une partie de l'indépendance. Plus tard, des luttes sanglantes s'étant engagées entre les maîtres chrétiens de l'île et les envahisseurs turcs, les Candiotes prirent falt et cause, comme on devait s'y attendre, pour les combattants du christianisme et de la civilisation, et l'honneur des siéges mémorables, soutenus alors avec autant d'intrépidité que de persévérance, rejaillit aussi en grande partie sur les Grecs de Candie.

Ce réveil de la vie active, tout imcomplet qu'il fût, ne pouvait qu'exercer une action sur la littérature. Il donna naissance à une poésie qui porte au plus haut point le caractère des temps et des lieux où elle apparut. Elle représente la fusion d'idées des deux peuples qui s'étaient rencontrés en Candie, l'un descendant, l'autre montant les degrés de la civilisation. Fleur arrachée à la couronne de la muse italienne, qui régnait alors sans partage sur le Parnasse européen, elle était privée de culture, comme le sol sur lequel elle fut implantée, mais elle ne manquait pour cela ni de grâce, ni de beautés originales, auxquelles le dialecte candiote, bien qu'altéré par de fréquents italismes, ajoutait encore un charme naïf.

Le fruit le plus remarquable de cette littérature hybride et façonnée à l'image de la société où elle prit naissance est l'*Érotocritos*, poème épique en cinq chants,

écrit au temps de la domination vénitienne en Candie. Le poète, *Vicence* CORNARO, colon de Venise, était sans doute un descendant de la famille ducale de ce nom, à laquelle appartenait aussi le capitaine général Jacques Cornaro, celui qui en 1690 prit Malvoisie en Morée, Canina et Avlona en Dalmatie. Un autre poète est aussi issu de la même maison: le Tasse.[1])

Cette épopée, écrite en alexandrins rimés, ne se distingue ni par l'invention, ni par l'intrigue. Elle n'est même pas exempte de répétitions et de longueurs fatigantes; mais souvent, à travers les lieux communs, on rencontre plus d'un trait d'imagination, et plus d'une beauté digne de meilleurs temps et d'un meilleur sujet. Plus que toûte autre création littéraire ce poème rappelle les événements et les lieux dont il s'est inspiré.

Le poète prétend chanter un épisode des beaux jours de la Grèce; mais il a affublé l'antiquité hellénique, sur laquelle il paraît très-imparfaitement informé, d'un travestissement féodal; ou plutôt, l'antiquité pour le docte poète ne remonte pas audelà des temps francs. C'est en effet le tableau de l'époque franque qu'il retrace, en puisant dans la littérature alors en vogue et dans les vagues réminiscences d'un passé de récente date.

Le sujet est le roman d'amour d'Arété, fille d'Hercule, Roi d'Athènes, et d'Erotocritos, le fils de son ministre. Le cavalier donne des sérénades sous le balcon

---

[1]) Manso, Vita di Tasso, Cap. II.

de sa belle ; il a des démêlés avec la patrouille, distribue des coups d'estoc et prend la fuite. A un brillant tournoi donné par le roi, où tous les rois et princes de la Grèce, reconnaissables aux devises de leurs écussons, viennent rompre la lance, Erotocritos est couronné de la main de la princesse, et ose demander cette main. Le roi Hercule punit cette témérité par l'exil, et enferme sa fille dans un donjon. Après une marche de plusieurs jours, Erotocritos, parti d'Athènes, arrive enfin à Negrepont, le cœur gros de regrets, d'amour et de désespoir. Plusieurs années se passent, après lesquelles le roi de *Valachie* déclare la guerre à son voisin d'Athènes, au sujet d'*une ville disputée entre les deux Etats.* Erotocritos, rendu méconnaissable par la vertu d'un filtre qu'il emprunte à une magicienne, accourt, provoque en duel, et tue le formidable ennemi. Le roi, reconnaissant, lui offre la main de sa fille; mais Arété, fidèle à son amant, refuse celui qu'elle prend pour un autre. Erotocritos, après avoir joui de la douleur de la jeune fille, en lui faisant un conte sur sa propre mort, reprend enfin ses traits par la vertu d'un filtre contraire. On se reconnaît, on se pardonne, on s'épouse.

C'est, on le voit, un roman de chevalerie, qui n'est ni fort classique ni particulièrement correct ; mais il dépeint mieux que toute histoire les vicissitudes par lesquelles la Grèce a passé. Il la représente divisée en petites principautés, se modelant sur les idées et sur les mœurs de ses conquérants, ignorante, et surtout ou-

blieuse de son passé glorieux, mais toujours accessible aux idées de gloire et de renommée, et sensible aux doux accents de la poésie.

Au commencement de ce siècle, Denys PHOTINOS, l'auteur d'une ***histoire de Dacie***, conçut la malheureuse idée d'accommoder l'œuvre de Cornaro au goût de son temps. Il le paraphrasa en un langage plus on moins épuré et en vers de sa façon, assez coulants, mais sans nerf et sans originalité. Il mit dans la bouche de ses héros de longs discours pleins de lieux communs, des chansonnettes de peu de valeur poétique, et, sous le titre de «*Nouvel Erotocritos*» il publia un poème en deux volumes, plus facile à lire que l'original, mais qui mérite moins d'être lu.

Un autre poème de la même époque, qui ne doit pas être passé sous silence, est *Erophile*, tragédie de Georges CHORTAKIS de Crète, dédiée à Jean Mourmouris, «excellent orateur» ce qui alors voulait simplement dire avocat. Elle est également écrite dans la langue populaire de Candie, entachée de tournures et de mots italiens. Le sujet en est de pure invention, et probablement puisé dans quelque pièce italienne du temps:

Un roi d'Egypte avait tué son frère pour s'emparer du trône. Sa fille s'était clandestinement mariée à un jeune homme qu'elle aimait. Le roi, qui l'apprend, fait arracher les yeux, la langue et le cœur à son gendre, et envoie cet affreux présent à sa fille, qui se tue de désespoir. Le chœur, composé des compagnes de la prin-

cesse, se jette alors sur le tyran et l'égorge, et la pièce est close par l'ombre courroucée du frère ainé de l'usurpateur, qui vient repaître sa vengeance de cet affreux spectacle.

Cette pièce a de plus grands défauts, mais aussi de plus grandes beautés que l'Erotocritos. Le poète a une teinture d'instruction, puisée sans doute dans les livres italiens. L'économie du drame est mauvaise; l'intrigue est puérile, et le dénouement est une boucherie. Le poète ne ménage guère la sensibilité de ses spectateurs. Le dialogue est plat et languissant; mais les chœurs qui forment les intermèdes s'élèvent à une hauteur dont, à la lecture du reste de la tragédie, on ne croirait pas le poète capable. Il n'entendait rien à l'art dramatique, qui était du reste alors pour la Grèce un anachronisme; mais, lorsqu'il se livre à son inspiration lyrique, il trouve de belles idées, qu'il exprime, il est vrai, d'une manière un peu diffuse et dans des vers calqués sur les tercerolles italiennes.

C'est Charon, ou le spectre de la Mort, en grand costume, qui récite le prologue:

«Mon aspect impitoyable, la faux que je brandis, mes os décharnés, le tonnerre et l'éclair qui m'accompagnent, vous disent assez qui je suis. Cependant j'ai du plaisir à le répéter: Je suis le haï, celui qu'on appelle le cruel et l'aveugle; qui moissonne à la fleur de l'âge, au comble de la gloire et du bonheur, les forts et les grands, les jeunes et les vieux, les fous et les sages, les

maîtres et les esclaves; qui efface les noms, ternit les renommées, brise la balance de la justice et les liens de l'amitié. Je dompte les cœurs altiers, j'arrête le vol de la pensée, j'écrase les espérances et je calme les peines. Mon regard bouleverse des villes et détruit des mondes. Où sont les Grecs et les Romains, leur grandeur et leur puissance? Où est la splendeur d'Athènes, où sont les guerriers de Carthage, les sciences occultes des Chaldéens? Connaissez-vous les noms de ces géants qui entassèrent des monts pour élever les Pyramides, ces autres géants du désert? L'homme se croit l'héritier du monde; cependant les jours succèdent aux jours, les années se perdent dans le néant. Hier a passé, avant-hier a été oublié, aujourd'hui n'est qu'une étincelle qui s'éteint dans les ténèbres. Hommes d'un jour, ce que vous gagnez s'en va, ce que vous tenez s'envole, ce que vous assemblez se disperse, ce que vous construisez s'écroule. La gloire est une bluette, la jeunesse n'est que poussière, et votre nom s'efface comme si vous l'aviez écrit sur le sable du rivage lavé par la vague.»

C'est là l'essence du discours, un peu plus délayé, que tient ce personnage peu courtois. L'hymne à l'amour, chanté par le chœur à la fin du premier acte, ne serait pas désavoué par une lyre classique:

«C'est un Dieu qui se complaît dans les grandes et belles pensées et repousse les sentiments vulgaires. C'est par sa force que l'Océan se balance mollement dans son bassin, que la terre décrit son orbite, que le firmament

gravite sur lui-même. C'est par lui que le germe verdit, que l'arbre s'étend et se propage, et qu'il se couvre de fleurs et de fruits. Il trône dans les yeux des femmes et sur leurs fronts de neige; il aime à voltiger sur leur chevelure dorée, sur leur sein frais et argenté et sur le doux corail de leurs lèvres.»

La pièce se termine par cette sentence:

«Le bonheur et les richesses de ce monde ne sont qu'une ombre qui le traverse, qu'une bulle qui s'évanouit, qu'une flamme qui s'éteint d'autant plus vite qu'elle s'élève plus haut.»

Je ne dirai rien d'un autre drame de cette époque intitulé «*le sacrifice d'Abraham,*» qui est sans nul mérite. Je ne relèverai pas davantage deux traductions de l'Iliade en très-mauvais vers, de Nic. LUCANIS (1530) et de Const. HERMONIACOS, des légendes sur les exploits d'*Alexandre* et les noces de *Thésée*, et de plates élégies sur les nouveaux malheurs de la Grèce. Tous ces poèmes, et plusieurs autres, soit imités, soit traduits des mauvais romans d'alors, sont de grossiers produits d'ignorance et de mauvais goût. Il faut cependant distinguer la *Bergère*, tendre et simple idylle de Nicolas DRIMYTICOS de Candie, écrite en 1629. Ce n'est pas que l'influence étrangère ne s'y fasse également sentir, et que la pureté de la langue, et même le sens, n'y soient souvent sacrifiés à la rime, cette nouvelle importation de l'Italie; mais ce petit poème rachète en partie ses défauts par beaucoup de grâce et par un sentiment naïf.

Tous les autres poèmes de cette époque n'ont tout au plus qu'une valeur historique. La philologie elle-même ne saurait en faire son profit. On ne peut mesurer sur les défauts de leur style le degré de décadence auquel la langue est alors arrivée, car rien ne dit qu'ils aient été généralement lus et approuvés par leurs contemporains, et ses défauts semblent être plutôt du fait de la négligence ou de l'ignorance de leurs auteurs. Plusieurs même de ceux-ci n'étaient probablement que des étrangers, connaissant la langue par leur seul contact avec les classes illettrées. Tel paraît avoir été le cas pour l'auteur de la *Chronique de la Morée*, poème qui semble avoir été originairement écrit en Français, à l'époque de la conquête de la Grèce par les Croisés. Comme document historique ce poème est d'un grand intérêt.

Le moine Acacius Diarcoussi de Céphalonie a composé (1667) un poème sur les luttes héroïques de Crète, dignes d'un meilleur chantre.

Il y avait bien encore des érudits qui cultivaient les Muses avec succès; mais ils écrivaient en un grec trop ancien et trop classique pour que leurs œuvres pussent compter parmi les produits de la littérature nationale de leur époque. L'Anthologie ne désavouerait pas les Epigrammes de Mich. Apostolis et de J. Lascaris, de Constantinople (1530), de J. Grégoropoulos, G. Mélissinos (1500) et M. Musurus (1517), tous trois de Crète, du Corfiote Math. Dévaris (1546), de J. Cotunius de Bérée (1639). Le Crétois Maroulos (1493) excellait,

de même qu'Antoine CORAY, qui a adressé un joli poème au Chancelier d'Aguesseau (1670), et RODOCANAKI (1680), à imiter dans des odes le rhythme et la langue de Pindare, et Maxime MARGOUNIUS, évêque de Cythère (1584) écrivait de gracieuses chansons anacréontiques. Léon ALLATIUS (1460) fit des élégies. Antoine EPARCHOS de Corfou (1545) essaya de chanter en un langage pur la chute de sa patrie; mais s'il était bon grammairien, il n'était que très-médiocre poète. Il en faut dire autant de Dém. MOSCHOS, qui vers 1500 chantait en hexamètres l'enlèvement d'Hélène.

A part ce peu d'exceptions, toutes les autres productions poétiques de ces temps sont puériles et sans nulle importance. On a peu gagné à les retirer de la poussière des bibliothèques, où elles étaient ensevelies dans un oubli mérité. Sur les exceptions elles-mêmes nous ne nous sommes un peu étendu que comme on s'arrête avec complaisance devant la fleur solitaire du désert, quelque infime qu'elle soit. Ces œuvres imparfaites d'une littérature peu connue sont le chant du cygne de la Grèce expirante, le dernier rayon dont son soleil couchant dore les cimes avant de disparaître. Bientôt tout se tait, et la mort semble s'être emparée de sa proie.

CHAPITRE III.

LES PROSATEURS, JUSQU'À 1600.

Nous avons vu que toute manifestation de la vie intellectuelle n'a pas du premier coup disparu chez le peuple grec après la conquête ottomane. La Grèce ne respirait plus de son souffle antique; mais sa mort n'était qu'apparente: L'observateur attentif pouvait reconnaître que dans ce corps inanimé le cœur n'avait pas cessé de battre. La vie qui en avait déserté les extrémités s'était retirée dans le sentiment le plus intime et le plus tenace, celui de la religion, qui est le dernier refuge de la nationalité menacée. Une étincelle échappée au flambeau éteint qui avait éclairé l'univers, a continué à couver sous la cendre de l'autel, et a conservé le feu sacré pour les temps où il pourrait brûler d'un éclat plus vif. Dans ce grand déluge l'église fut l'arche de salut pour les Grècs.

Le conquérant voyait d'un œil de satisfaction la dissidence dogmatique qui régnait entre ses nouveaux sujets et les autres chrétiens de l'Europe. Il crut d'une bonne politique de respecter l'église que le Coran lui commandait d'anéantir, et de s'en faire un rempart contre les empiétements de l'influence occidentale. La Russie ne comptait pas alors. Tolérant par calcul, le sultan octroya au Patriarche de Constantinople certains privilé-

ges dont il n'avait pas prévu la portée ; et les Grecs, voyant tout crouler sous leurs pieds, se groupèrent avec ardeur autour de la seule liberté qui ne leur fût pas entièrement enlevée, et à laquelle les peuples ne renoncent qu'après avoir renoncé à toute espérance.

Revenus de leur premier saisissement le lendemain de la grande catastrophe, ils mesurèrent l'abîme où ils étaient tombés, et voyant qu'ils avaient tout perdu, ils se rappelèrent qu'ils avaient tout à reconquérir. Avec cette vivacité qui est l'essence de leur caractère, et cette confiance persévérante que le succès trahit rarement, ils se remirent à l'œuvre. Les fils de l'unité nationale un instant prêts à se rompre se renouèrent bientôt; la nationalité se rétablit active et jalouse de sa conservation, et la liberté, à peine ensevelie, commença à remuer dans sa tombe. La nuit fut longue, mais l'obscurité ne fut jamais complète. A la clarté de la gloire succéda la lueur de l'espérance; au rayon du soir se maria celui de l'aurore renaissante. La Grèce, revenue au sentiment de l'existence, fit des efforts inouis pour soulever la pierre de son cercueil. Semblable au voyageur qui, égaré dans les neiges, ne saurait s'arrêter ni fermer sa paupière sans passer des bras du sommeil dans ceux de la mort, elle poursuivait sa tâche désespérée, sans se permettre aucun instant de repos ni de trêve.

C'est surtout à l'instruction qu'elle demanda les forces morales qui devaient suppléer à ses forces physiques, et qui, unies à l'étonnante aptitude de ses peuples pour

les entreprises commerciales, devaient la rendre un jour plus capable d'affronter la puissance de ses oppresseurs.

Les fugitifs de Byzance, qui abordèrent en Italie n'ayant sauvé de toutes leurs richesses que les trésors de la littérature antique, comme Enée fuyait de Troie en emportant ses Dieux, donnent par cet acte même la mesure de la noblesse et de la culture de leur esprit. Aussi furent-ils les premiers, et pendant quelque temps presque les seuls à initier l'Europe aux beautés des chefs-d'œuvre dont ils la dotaient, à occuper aux hautes écoles les chaires du grec, à commenter les auteurs anciens, et à les faire connaître au moyen de l'imprimerie nouvellement inventée.

A leur tête il faut citer BESSARION, de Trapézonte (1425— 1472), qui, ayant perdu sa popularité par la part active qu'il avait prise au concile de Florence en faveur de l'union des églises, s'était retiré en Italie, où après une apostasie, il devint Cardinal. Il traduisit en latin les «Mémoires» de Xénophon, la «Métaphysique» d'Aristote et Théophraste.

Son compatriote GEORGES TRAPÉZOUNTIOS (1465) fit aussi la traduction de quelques traités d'Aristote, de Ptolémée et d'Eusèbe, et N. TOMÆOS traduisit Platon, et quelques parties d'Aristote.

Théodore GAZÈS, le grammairien, (1504), s'occupa également de traduire plusieurs parties d'Aristote, de Théophraste, d'Elien, d'Alexandre d'Aphrodisias, et le

fit d'une manière supérieure. Il paraphrasa aussi l'*Iliade* en prose grecque.

Jean ARGYROPOULOS, de Constantinople (1453—1471), traduisit en partie Aristote et St. Basile.

J. GRÉGOROPOULOS de Crète et Justin DÉCADIOS (1490) furent tous les deux activement occupés aux éditions *aldines*.

D. CHALCOCONDYLE d'Athènes (1471—1511) publia Homère avec les commentaires d'Eustache, et traduisit Galien.

D. DOUCAS (1500) publia les «Morales» de Plutarque, et travailla à l'édition d'un Ancien Testament polyglotte.

Zacharias CALLIERGIS de Crète (1499—1524) fut l'éditeur de Pindare, de Théocrite et de Simplicius, et Alex. PHORTIUS écrivit des notes sur Pindare.

N. SOPHIANOS de Corfou (1517—1550), chargé par le Cardinal Marcellus de publier tous les anciens auteurs, ne suffit pas à cette entreprise gigantesque; mais il fit imprimer les *scholies* d'Homère et de Sophocle, et les questions homériques de Porphyre.

Parmi les meilleurs éditeurs comptent aussi le savant helléniste J. LASCARIS (1453—1535), et son illustre élève, Marc MUSURUS de Crète (1495—1517), évêque de Monembasie, qui publia en critique profond les textes d'Aristophane, de Platon, de Pausanias, d'Athénée, les épistolographes, Hésychius et Alexandre d'Aphrodisias.

ARSÉNIUS, aussi élevé à l'évêché de Monembasie (1510), laissa de savants commentaires sur Aristophane

et sur sept tragédies d'Euripide. Les commentaires d'Eustache sur Homère furent publiés avec grand soin par Dévaris; Dan. Pharlianos (1574—1605) commenta Théophraste et quelques écrits d'Aristote.

François Portos (1550), homme très-savant, et son fils Emile (1600), plus savant encore, publièrent, le plus souvent avec des traductions latines, et quelquefois avec des notes critiques, un nombre prodigieux de poètes et de prosateurs grecs.

Léon Allatius de Chio (1600—1650) traduisit, annota et publia, à Rome et à Paris, de nombreux auteurs de la basse époque de la littérature grecque; il est célèbre par son immense activité comme *editor princeps.*

Mais ces travaux d'éditions n'étaient pas les seuls à occuper alors les érudits de la Grèce asservie. Plusieurs d'entre eux ont aussi composé des ouvrages originaux, qui ne sont pas toujours sans mérite.

Un fait curieux s'est produit à cette époque. Lorsque le niveau de l'esclavage eut passé sur toutes les dissensions politiques, et que la polémique religieuse fut dorénavant sans but, une lutte nouvelle s'engagea parmi les savants, lutte toute théorique et désintéressée, concernant les mérites comparatifs de la philosophie de Platon et de la philosophie d'Aristote. On se divisa en deux camps presque ennemis; l'animosité fut grande de part et d'autre. Elle semble presque témoigner que l'empire s'est abîmé avant que ses forces intellectuelles n'eussent été épuisées. Il en avait fait un mauvais usage.

Georges CURTÉSIUS ou GENNADIUS, le premier Patriarche à dater de la prise de Constantinople, surnommé *Scholarius* probablement à cause de l'école nationale qu'il y fonda, était un grand admirateur d'Aristote, et a soutenu ses théories dans un ouvrage dont une seule partie a été publiée tout récemment par un savant Grec, Minoides MINAS.[1]) Les autres écrits philosophiques et religieux de Gennadius sont encore inédits.

Son adversaire, ou plutôt celui d'Aristote, fut Georges GÉMISTOS de Lacédémone, qui grécisant son nom s'appela PLÉTHON. Enthousiaste de Platon, il professa sa philosophie à Constantinople, à Athènes, à Sparte, et plus tard à Florence, en attaquant sans merci tous ceux qui osaient mettre Aristote au niveau de son idole. Le « *Traité des lois*»[2]) contient la substance de son système, et porte, ainsi que la *dissertation* sur la différence des deux philosophies rivales[3]), l'empreinte d'un néoplatonisme mystique, entaché à tel point de réminiscences du paganisme, que Gennadius, qui crut voir en lui un nouveau Julien, poussa la rigueur jusqu'à l'excommunier. Il n'est pas bien sûr que dans cette condamnation il n'ait aussi quelque peu visé Aristote. En outre Pléthon écrivit des *lettres philosophiques*, adressées à Bessarion,[4]) et un mémoire sur les événements contemporains du Péloponnèse.[5])

---

1) Paris, 1858. — 2) C. Alexandre Pélissier. Paris, 1858. — 3) Venise, 1540. — Bâle. 1574. — 4) Orelli, Zurich, 1824. — 5) Elissen, Annal. V. Gött. 1860.

La violence de Pléthon nuisit à sa cause. Parmi les champions de cette joute philosophique il y en eut peu qui se rangèrent sous sa bannière. Son élève, le cardinal Bessarion écrivit bien quelques *dissertations* «contre les calomniateurs de Platon» [1]; mais il avait l'esprit trop juste et trop élevé pour partager les passions de son maître, et il étendit plus d'une fois sa protection sur des savants du camp opposé.

Le poète Michel Apostolis (1480), père d'Arsénius, le savant évêque de Monembasie, fut le seul qui se déclarât avec ardeur pour les théories du Néoplatonisme; mais Pléthon trouva un adversaire non moins outré que lui en George Trapezountios, qui, dans un ouvrage intitulé «*Comparaison entre Aristote et Platon*» [2]), se montre si haineux contre le grand philosophe de l'antiquité, dont il attaqua la mémoire même par la calomnie, qu'il s'aliéna l'estime de Bessarion et de tous les hommes de sens droit, dut déposer les hautes fonctions de secrétaire privé qu'il exerçait auprès du Pape Nicolas V, quitta Rome, fut plus tard emprisonné par le Pape Paul I, et mourut dans la misère. Il était au demeurant un homme d'une grande érudition, et il laissa des ouvrages philosophiques et de théologie, qui n'ont pas été publiés.

Parmi les Aristotéliciens de cette époque nous citerons encore l'éminent théologien Emman. Malaxos, qui prit à parti Pléthon, dans son «*traité sur la procession du*

1) Rome, 1469. Ven. 1503. — 2) Ven. 1458.

St. Esprit.» Il a laissé aussi une «*histoire du patriarcat de Constantinople*» [1]); Math. CAMARIOTIS de Thessalonique, le premier directeur de l'école instituée par Genadius à Constantinople. Il écrivit une série de *lettres* pour réfuter Pléthon, ainsi que plusieurs ouvrages de *rhétorique* et de *philosophie* restés inédits. MANUEL de Corinthe, élève de Camariotis, prédicateur distingué et auteur d'ouvrages *théologiques*; Théodore GAZÈS, que Bessarion protégeait tout en combattant sa trop grande partialité pour Aristote; l'élève de celui-ci, Andronique CALLISTUS, qui, à Florence, compta parmi ses auditeurs Laurent de Médicis, et qui écrivit plusieurs ouvrages restés inédits, excepté un seul, «*sur les passions*» [2]); enfin J. ARGYROPOULOS, qui mit sa plus grande activité à traduire et à commenter les œuvres d'Aristote.

Mais il y eut aussi des hommes d'élite qui cultivèrent la philosophie et les sciences sans aigreur et sans partialité. C'est ainsi que Constantin LASCARIS, celui qui rattacha son nom à l'histoire universelle de la civilisation, ayant été le premier à sauver les trésors des lettres antiques, était un esprit fin et philosophique. Parmi ses ouvrages inédits il y en a qui traitent de philosophie.

CONTOLÉON de Cythère, élève de Jean Lascaris, le frère de Constantin, a laissé un «*traité sur l'immortalité de l'âme.*» Les frères MINDONII (1580), Nicéphore BLA-

---

1) Bekker, Corp. Hist. Byz. Bonne, 1849. p. 78—204.

2) Vienne, 1593.

NOUDIS (1590) ont écrit des traités élémentaires de philosophie.

GLYZONIOS de Chio (1596) et Pierre SONTIOS de Corfou (1532) se sont occupés des sciences mathémathiques et physiques, et Dém. ARGYRAMOS, naturaliste distingué, fut l'auteur d'un dictionnaire botanique.

L'histoire a aussi ses représentants dans ces temps oubliés. CRITOBOULOS d'Imbros, dont le manuscrit a été trouvé et publié dans les dernières années, était le secrétaire privé de Mahomet II. Il a écrit en grec moderne l'histoire de ce conquérant, de 1451 à 1467. PHRANZÈS écrivit son histoire bien connue *des Paléologues* à Corfou, après 1460. Th. GAZÈS a, dans une série de lettres, traité de l'origine des Turcs; et N. PAPADOPOULOS Comnène a écrit en 2 volumes *l'histoire du gymnase de Padoue.* Théodose, fils de Jean ZYGOMALA de Nauplie (1580), directeur de l'école patriarcale de Constantinople, a décrit ses *voyages au Mont Sinaï* et *au Mont Athos*, et composé une *histoire de Constantinople* de 1391 à 1578. De MAXIME d'Arta, surnommé l'Hellène (1513), il existe des *traités historiques* qui n'ont pas vu le jour.

La culture grammaticale de la langue ne pouvait que marcher de front avec les travaux de philologie qui occupaient à un si haut point les érudits de ces temps:

C. LASCARIS fut le premier à composer une *grammaire hellénique*, qui est restée pendant long-temps à l'usage presqu'exclusif des écoles. Son frère Jean a, de même que l'Athénien CHALCOCONDYLÈS, écrit des *dissertations*

grammaticales; Th. GAZÈS est, lui aussi, auteur d'une *grammaire*, dont le IVe livre a pour la première fois traité de la *syntaxe* hellénique, et en a résumé les règles. Ce livre a depuis été souvent l'objet d'interprétations et de commentaires; DÉVARIS, de Corfou, a écrit un traité *sur les particules.*

SOPHIANOS, aussi de Corfou (1540), s'est attaché à l'idiôme moderne, tel qu'il était parlé au XVIe siècle, et en a composé une *grammaire*[1]), en même temps qu'il a traduit dans ce dialecte le traité de Plutarque sur l'éducation des enfants. De même Max. MARGOUNIUS a traduit en grec moderne des livres ecclésiastiques[2]), et MAXIME de Callipolis, le Nouveau Testament[3]).

Franç. PORTOS de Crète (1550—1600) a le premier composé un *dictionnaire* Grec-Latin, et son fils Emile se rendit célèbre par ses savants *vocabulaires* des dialectes ionique, dorique et Pindarique. Le premier essai d'un *dictionnaire Grec-ancien grec-moderne* fut fait par Alex. NÉROULIS (1550), qui composa aussi des exercices grammaticaux et un formulaire de correspondance en Grec-ancien.

Parmi les documents littéraires de ces temps, il est juste de citer aussi les lettres que quelques érudits de la Grèce écrivaient à des savants étrangers. La Turcograecia de Martin Crusius (1584) contient les lettres de

---

1) Venise, 1544. — Legrand, Paris, 1874. — 2) Ven. 1590. 1620. — 3) 2 Vol. Liège, 1638.

Siméon CAVASILAS, de Théodose ZYGOMALAS et de MORESINOS ou MURSINOS. Antoine EPARCHOS de Corfou correspondait avec Melanchthon (1545), Léonard PHILARAS avec Milton (1600), et MARGOUNIUS, évêque de Cythère, avec les éditeurs Schellius et Silburg.

CHAPITRE IV.

LES PROSATEURS, AU 17E SIÈCLE.

Cette activité littéraire, qui a survécu à l'existence politique du peuple grec, donne la preuve et la mesure de la vitalité de son intelligence. On pourrait la comparer à ces derniers reflets qui égayent quelquefois encore le couchant après que le soleil a quitté l'horizon. Les hommes qui avaient assisté à la grande agonie de leur patrie n'avaient pas tous succombé avec elle. Revenus de leur saisissement, familiarisés avec leur propre douleur, qu'ils aient déserté vers des pays plus heureux, ou qu'ils soient restés pour pleurer sur les ruines du leur, après que la rage de la barbarie triomphante se fut assouvie, plusieurs reprirent leurs travaux favoris, et c'est à eux que nous devons ces accents suprêmes d'une littérature expirante.

DATO, généralement estimés pour leurs rares connaissances. Ils professaient la philosophie, la théologie, la médecine. Le dernier a été nommé interprète de la Cour Ottomane. Il a laissé un nombre prodigieux de traités et de lettres, que son fils, Nicolas MAVROCORDATO, homme fort versé dans la littérature orientale et occidentale, vient de mettre au jour en Moldavie. On estime surtout entre ces traités celui qu'il a composé sur la circulation du sang, imprimé plusieurs fois en Italie, et une grande histoire du monde, depuis la création jusqu'à notre temps.

«Ici je prie le lecteur de ne pas regarder la Grèce moderne, comme font la plupart des chrétiens, avec un air de mépris. Bien loin d'être le siége de la barbarie, on peut dire que dans ce dernier siècle elle a produit des génies comparables à ses anciens sages. Et pour ne point remonter plus haut, de nos jours on a vu trois Patriarches, savoir un de Constantinople, et deux de Jérusalem, dont la grande réputation était le juste tribut de leur mérite. CALLINIQUE était celui de Constantinople, doué d'une rare éloquence, et qui eut cela de particulier entre ceux de son rang, qu'il conserva toute la vie sa dignité, et mourut Patriarche. Ceux de Jérusalem étaient DOSITHÉE, et son parent et successeur CHRYSANTHE, qu'on dit être encore en vie. Le premier a composé contre les Latins trois volumes de controverses, qui sont imprimés. Je ne parle pas de ses autres écrits, qui lui font tous honneur. Outre ces savants, Constantinople a produit MÉLÈCE, premièrement évêque

d'Arta et ensuite d'Athènes, prélat d'une littérature universelle, mais surtout adonné aux principes de Thalés, que j'ai appris de lui pendant huit mois. Il faut lui joindre Elie MINIATI, moine, qui fut fait évêque de Messène dans le Péloponnèse. C'était un philosophe subtil, qui possédait également la théologie scholastique et la positive. Je trouve encore MARC de Larisse, excellent grammairien, MÉTROPHANÉS, de l'ordre des diacres, grand amateur de poésie, et qui approchait fort des anciens. LICINIUS, natif de Monembasie ou Malvasie, qui possédait à fond la philosophie et la médecine. La cour l'avait choisi pour premier médecin, et l'expérience qu'il avait acquise dans la profession le faisait généralement estimer des Turcs. Il quitta Constantinople, et, quand il fut retourné dans sa patrie, la république de Venise lui accorda le titre de Comte. Environ un an après il fut pris par les Turcs à Monembasie, et j'ai appris qu'il a été pendu publiquement à Constantinople pour avoir eu long-temps auparavant commerce de lettres avec les Vénitiens. Nommons aussi Constantin, fils de DUCAS, Prince de Moldavie, que je place audessus de la plupart des anciens Grecs, et qui eut SPANDON pour maître de philosophie. Andronique, de la noble race des RHANGAVI, célèbre pour la parfaite connaissance de la langue grecque. Il était très-versé dans la lecture des Pères. Je n'oublierai pas Jérémie CACAVÉLA, natif de Candie (Crète), moine et prédicateur de la grande église de Constantinople, qui m'a donné la première teinture de

la philosophie, non plus qu'Anastasi CONDOIDI de Corfou, qui a été précepteur de mes enfants; et un autre Anastase NAUSIS de Macédoine, qui s'est fait connaître en Allemagne et en Angleterre par sa capacité et sa profonde connaissance de la langue grecque.»

Les ouvrages de quelques uns de ces érudits n'ayant pas été livrés à la publicité, ils ne sont connus eux-mêmes que par cette seule citation du Prince Moldave. Sur d'autres nous sommes plus amplement renseignés par des documents contemporains. C'est ainsi que nous savons que le Prince Nic. MAVROCORDATOS, outre son *traité sur la circulation du sang* et son *histoire universelle*, qui est restée inédite, a aussi traduit du latin le livre intitulé «*Théâtre politique*» en un grand volume.[1]). CARYOPHYLLIS a été l'un des directeurs de la grande école de Constantinople: CALLINIQUE, trois fois Patriarche (1689—1702), était natif de Carpénision en Etolie, et étudia sous son compatriote, le moine Eugène IVANOULIOS, dans l'école que celui-ci y fonda au monastère de Gouva. CHRYSANTHE était de la famille des NOTARAS de Constantinople, et fut élevé au trône patriarcal d'Alexandrie. Il est l'auteur d'ouvrages *géographiques* et d'un *voyage aux lieux saints*. Fort versé dans les sciences naturelles et dans l'astronomie, il fonda à Constantinople, au commencement du siècle suivant, lorsque les études grecques y prirent une nouvelle

1) Leipz. 1776.

intensité, un *observatoire astronomique*, qui dépérit bientôt par l'incurie du gouvernement d'alors, et ne fut rétabli que dans ces derniers temps par l'initative et sous la direction d'un Grec encore, M. COUMPARI.

MÉTROPHANE de Nauplie s'est fait un nom par les cantiques qu'il a composés, et qui ont été adoptés par l'église.

RHANGAVI ou RANGABÉ (Andronic) était un descendant de l'Empereur Michel de ce nom. Un de ses ancêtres, général sous Constantin Paléologue, tomba glorieusement aux côtés de l'imperεur à la défense de Constantinople.[1]) Andronic lui-même remplissait les hautes fonctions de «grand-orateur» de l'église, et les archives du patriarcat conservent son nom et quelques uns de ses discours.

De MÉLÈCE ou MÉLÈTIUS, de MINIATIS et des MAVROCORDATOS il sera fait mention dans le chapitre suivant.

A ces noms d'hommes plus ou moins distingués par leur savoir et par leurs écrits il serait possible d'en ajouter d'autres encore, qui brillent, bien que de rayons plus ternes, au milieu de la nuit sombre de ce siècle.

Et d'abord Démétrius CANTEMIR lui-même, qui, bien que Moldave de naissance, était Phanariote de caste et avait épousé une Cantacuzène. Dès ce temps l'aristocratie des provinces danubiennes ne se distinguait pas

---

1) Critoboulos.

de celle de Constantinople. Cantémir est l'auteur d'une précieuse *histoire de l'Empire Ottoman.*

Parmi ceux qui se sont livrés à des travaux *historiques* nous citerons en outre: KIGALAS de Théra (1670), qui a écrit une *histoire* dogmatique, avec d'autres traités religieux.

G. CONTARIS, prêtre et directeur d'une école à Cozani de Macédoine. Il publia[1]) sous le titre *d'anciennes histoires de la ville d'Athènes*, des narrations en grec moderne sur l'histoire athénienne, depuis Cécrops jusqu'à Denis l'Aréopagite.

Joseph GEORGIRINIS de Mélos, métropolitain de Samos en 1669. Il déserta sa patrie et son église et se retira à Londres en 1678. Il est l'auteur d'une *histoire de Samos, d'Icarie et de Patmos*, qui n'a été publiée qu'en traduction anglaise[2]) et allemande.[3])

NECTARIUS de Crète, patriarche de Jérusalem, a écrit les *archives historiques* du Mont Sinaï, d'Egypte et de Perse,[4]) ainsi qu'un livre contre l'autorité du Pape.[5])

DOROTHÉE, métropolitain de Monembasie, a compilé en grec vulgaire une histoire universelle, depuis la création jusqu'à son temps.[6])

PHOCAS de Céphalonie, directeur de l'école hellénique de sa ville natale, rédigea une description de *voyages* à Antioche, en Syrie, en Phénicie et en Palestine.[7])

1) Ven. 1675. — 2) Lond. 1678. — 3) Dresde, 1689 — 4) Ven. 1677. — 5) Jassy, 1682. — 6) Ven. 1681. — 7) Anvers, 1780.

MATHIEU de Pogoniani en Epire, évêque métropolitain de Myra, a écrit une *histoire* de l'Hongrovalachie jusqu'aux jours du Hospodar Gabriel.[1])

Agapios LANDOS de Crète, moine au Mont Athos, a composé en grec moderne une *biographie* des Saints.

Les études *philosophiques* ne furent pas non plus entièrement négligées.

G. CORESSIOS, de Chio (1600), médecin très-instruit, en fit sa principale occupation.

Théophile CORYDALEUS d'Athènes (1617), qui avait étudié à Padoue, professa la philosophie dans sa ville natale. Comme dans ses théories il se montrait favorable au protestantisme, le Patriarche Lucaris, qui était calviniste au fond de l'âme, le plaça à la tête de la grande école du patriarcat. Deux de ses ouvrages, une *introduction aux études des sciences naturelles*, et un traité *sur la naissance et la destruction*, ont été publiés à Venise[2]); deux autres, une *rhétorique* et un *formulaire de correspondance* furent imprimés à Londres.[3])

Dem. BÉNIZELOS d'Athènes (1669), élève des écoles de Venise, a enseigné la philosophie dans sa patrie.

Franc. MAVROLICOS, né à Messine (1685), mathématicien distingué, et inventeur d'une nouvelle théorie des *sections coniques*, a écrit en latin un ouvrage sur *Archimède.*[4]).

---

1) Ven. 1683. — 2) 2 Vol. 1779. 1780. — 3) 1625. — 4) Palerme, 1685.

Francisque Scouffos de Crète, professeur de philosophie et de théologie, a publié une rhétorique.[1]

Gérasime Vlachos de Crète a marché sur les traces de Néroulis, et composé un dictionnaire en quatre langues.[2] Cet ouvrage est d'une grande pauvreté, et ne mérite une mention que pour avoir été le premier de cette espèce.

Ce groupe d'hommes instruits, qui entouraient le siège patriarcal, et qui venaient de toutes les parties de la Grèce, commence la régénération des études classiques, et le mouvement progréssif une fois accentué, ne s'est plus arrêté jusqu'au jour où il atteignit son plus beau résultat, l'indépendance du peuple grec.

1) Ven. 1681. — 2) Ven. 1659.

LIVRE DEUXIÈME.

RETOUR A LA VIE, 1700—1800.

CHAPITRE I.

LES PHANARIOTES.

Terrassée par la massue de fer de Mahomet II, la Grèce n'accusait plus un dernier souffle de vie que par les faibles accents qui s'échappaient encore de ses lèvres défaillantes. La tempête avait brisé sa lyre éolienne; mais ses cordes frissonnaient toujours au vent de l'orage, comme pour prouver qu'elles n'avaient pas perdu toute leur souplesse et qu'elles n'attendaient que la main de la providence pour les renouer. Le flot du déluge avait englouti la Grèce entière; mais à peine quelques débris de l'existence nationale trouvaient-ils un abri pour s'y réfugier, qu'une littérature, portant l'empreinte des lieux et des temps, tantôt comme la fleur sauvage des rochers, tantôt comme la plante nourrie de sucs étrangers, ne manquait de germer sur ce sol toujours généreux. C'est surtout l'arche de l'église qui, bien que flottant au gré de la tempête, em-

portait dans son sein la lampe vacillante de la vie nationale. La littérature y trouva également un refuge dès la première heure de la conquête.

Mais cette heure écoulée, le conquérant, dont la sauvage énergie consistait surtout en son instinct de rapine, ayant fait autour de lui le désert et le vide, et n'ayant plus sur qui exercer ses fureurs, tomba dans l'inertie, qui était sa véritable nature. Les flots de l'inondation s'affaissèrent sur eux-mêmes, et tandis que leur surface croupissait immobile, les éléments toujours actifs et toujours vivaces de la nationalité grecque se recherchaient, s'attiraient et se recomposaient, le terrain submergé s'élevait insensiblement, et plus d'une fois l'œil étonné voyait fleurir audessus de l'algue stérile une végétation plus saine et plus robuste, qui lui était étrangère, et qui avait ses racines dans le fond primitif et solide; et tandis que le peuple vaincu revenait ainsi à la vie, l'empire turc se décomposait, et n'était pas même arrêté dans sa décadence par les administrateurs habiles et les hommes d'Etat distingués qui l'ont souvent gouverné pendant les 400 ans de son existence; parce que ces hommes n'appartenaient pas à la race victorieuse, et n'étaient point des témoins et des agens de sa vitalité, mais au contraire des emprunts que l'impuissance des Turcs était forcée de faire au génie et à la capacité innée de la nation subjuguée. Comme toujours et partout, la barbarie triomphante rendait involontaire-

ment hommage à la civilisation vaincue, et reculait devant elle.

D'abord c'était en embrassant la foi de Mahomet que l'esclave intelligent acquérait le droit de s'élever audessus de son maître; mais bientôt il finit par devenir l'arbitre des destinées de l'empire sans renier son culte méprisé, en vertu de la loi naturelle qui veut que l'esprit domine la chair.

Depuis que les Turcs, forcés de sortir de leur isolement altier, durent nouer des relations avec les gouvernements de l'Europe, ou plutôt accorder, d'après leur manière de penser d'alors, une trêve aux ennemis du prophète, ils chargeaient un interprète de recevoir les suppliques de ces infidèles, dont, dans la barbare arrogance de ces temps, ils ne s'abaissaient pas jusqu'à apprendre la langue, et de leur signifier les ordres de la Sublime Porte. Ces hommes étaient communément pris dans les classes les plus abjectes, parmi les marchands ou courtiers Juifs, qui étaient forcés par état de savoir des langues étrangères.

Ce sont ces fonctions méprisées que brigua et obtint en 1630 Panaghiotakis Nicoussis, un Grec de Constantinople, qui à un esprit très-subtil unissait un vaste savoir puisé aux universités d'Italie. Il ne lui échappa pas que chez une nation qui par une marche rétrograde tombait de plus en plus dans la dépendance de ses voisins, et qui, aveuglée par son ignorance, n'avait pas la conscience de sa position, il était d'une importance ma-

jeure de s'emparer de tous les secrets d'Etat, et de traiter immédiatement avec ceux qui devaient bientôt décider en maîtres du sort de la Turquie.

C'est ainsi que le successeur du vil Juif devint par sa rare sagacité, par la haute appréciation du rôle qu'il assumait, et par son habileté dans le maniement des hommes et des affaires, l'unique dépositaire des relations diplomatiques de l'Empire, et ouvrit à sa propre nation une voie par laquelle elle devait arriver plus facilement à l'accomplissement de ses destinées. Son influence personnelle sauva du glaive des Turcs les Candiotes, qui, pour échapper au joug dégradant des ennemis de la civilisation et du christianisme, avaient accepté les chaînes moins pesantes des Vénitiens, et avaient défendu leurs maîtres comme on défend la liberté.

Panaghiotaki eut pour successeur Alexandre Mavrocordato, le fils d'un marchand d'étoffes de Chio, qui arriva à la fortune d'une manière inattendue: Le Prince régnant de Valachie, qui était dans ces temps encore un indigène, avait demandé en mariage la fille d'une des familles grecques les plus opulentes de Constantinople. La jeune princesse fut envoyée à son époux avec une pompe digne de son rang et de ses grandes richesses; mais le Prince qui ne l'avait pas encore vue, fut, à son arrivée, désagréablement surpris de son extrême laideur, ne put se décider à l'épouser, et la congédia comblée d'honneurs, qui ne pouvaient cependant pas satisfaire son amour propre blessé. Elle crut ne pouvoir se mieux

venger des dédains du Prince, qu'en épousant le marchand de draps, qui était très-bel homme du reste, et, ce qui mieux est, un homme de grand sens, ainsi qu'il l'a prouvé en employant l'immense fortune dont il était redevable à l'hyménée à donner à son fils une éducation des plus distinguées.

Le jeune Alexandre, formé comme son prédécesseur aux universités d'Italie, acquit des connaissances profondes en littérature, dans les sciences exactes et en médecine. Car, telle était la différence frappante entre les deux peuples que le sort de la conquête avait réunis: tandis que celui qui régnait, confiant en la puissance de son sabre, qui échappait déjà à sa main, croupissait dans la plus crasse ignorance, le peuple qui servait, avide de savoir, s'appropriait cette force qui échappe à l'observation des esprits grossiers, et qui finit par l'emporter sur toutes les autres. De retour à Constantinople, Mavrocordato fut élu professeur de littérature et de philosophie au collége patriarcal, et composa en grec ancien plusieurs *ouvrages de philosophie*, *d'histoire et de philologie*, qui brillent par une profonde érudition et par la pureté classique du style. Au nombre de ses traités scientifiques est celui sur la *circulation du sang*, alors à peine connue, et sa *Syntaxe* du Grec est en littérature un progrès sur celle de Gazés. Ses lettres, qui furent publiées à Constantinople, donnent la mesure de son goût cultivé et de l'élégance de son esprit; et celles que son éditeur s'est vu dans la nécessité de supprimer,

et qui ne nous sont parvenues que dans des recueils manuscrits, contiennent la preuve de ses sentiments patriotiques et de son aversion contre les oppresseurs qu'il était forcé de servir. En sa qualité de grand Drogman, ou Interprète de la Porte, il prit une part très-active aux négociations de Carlovitz, et en fut récompensé par le titre de «Confident aux secrets de l'Empire» (*ἐξ ἀποῤῥήτων*), que tous les grands Interprètes ont conservé depuis cette époque.

Alexandre Mavrocordato fut remplacé au poste d'Interprète par son fils Nicolas, qui, non moins instruit et non moins distingué que son père, s'éleva plus haut que lui. Il écrivit aussi beaucoup, mais ses ouvrages ne furent pas publiés, à l'exception d'un seul, intitulé «*hors d'œuvres d'un ami de Dieu*» (*φιλοθέου πάρεργα*).

Une fois en possession du maniement des affaires étrangères, et si près de l'antre du lion, les Grecs ne s'arrêtèrent pas, et gagnèrent chaque jour du terrain. Le Hospodar, ou Prince tributaire de Valachie, étant tombé dans la disgrâce de son suzerain le Sultan, Mavrocordato réussit à recueillir la succession; et depuis ce moment (1716), les deux principautés de Valachie et de Moldavie devinrent l'apanage des Grecs, qui en jouirent jusqu'à l'insurrection de 1821, et eurent l'habileté de se l'attacher. Ils firent insérer cette concession accidentelle dans les traités des grandes puissances, et ils réussirent à en faire une partie intégrante du droit européen. Dépositaires d'une autorité presque souveraine et indépen-

dante, possédant le droit de vie et de mort, donnant des lois et asseyant des impôts, ces Princes arrivaient dans les deux provinces suivis d'une cour nombreuse, ordinairement composée de ce que la Grèce possédait d'hommes plus capables et plus éclairés. Deux siècles s'étaient à peine écoulés depuis que les Grecs avaient dû se courber sous le plus dur esclavage, que déjà ils remontaient presque au niveau de leurs oppresseurs, en attendant qu'il atteignissent la position que leur assurait leur supériorité morale.

Rien ne pouvait être plus instructif pour l'observateur de la marche des nations, que de voir d'un côté les Musulmans d'alors répandant la désolation et étendant les ténèbres de la barbarie sur les vastes contrées autrefois bénies par le ciel, les plus riches, les plus prospères et les plus civilisées de l'univers, et de l'autre quelques Grecs, qui avaient à peine réussi à alléger un peu le poids de leur chaînes. semant à pleines mains les bienfaits de l'ordre et de la civilisation dans des pays sur lesquels l'aurore ne s'était pas encore levée. Ils y donnèrent des lois extraites de celles qui avaient régi Byzance aux jours de sa grandeur, ils réglèrent l'administration, ils développèrent l'agriculture et ouvrirent les voies du commerce, ils relevèrent la condition du peuple, et ils y répandirent l'instruction, ayant été les premiers inventeurs des lettres pour écrire la langue du pays, qui tire son origine d'un latin corrompu, et à la doter d'une grammaire. Tandisque sous l'influence des Turcs By-

zance devenait un amas de masures barbare et infect, sous celle des Grecs Burcharest et Yassi pouvaient rivaliser sans désavantage avec plus d'une ville européenne. Des imprimeries, des écoles de tout degré y repandaient les lumières, qui se reflétaient sur toute la Grèce, un théâtre y formait le goût aux chefs-d'œuvre des littératures étrangères, et y encourageait les premiers essais de renaissance du drame grec.

Les cours de ces Princes, images réduites de celles des Empereurs chrétiens de Byzance, étaient le rendez-vous de Grecs et d'étrangers de mérite, de professeurs en renom, d'auteurs dont l'émulation était stimulée par des distinctions de tout genre.

Même parmi les Princes indigènes qui, après la révolution grecque, ont succédé aux Phanariotes, il y en eut qui, tenant à ceux-ci par des liens de parenté et formés à leur école, ont continué à répandre dans leur pays les bienfaits des lumières et de la civilisation. Tel fût surtout le Prince Michel Stourdza, qui, connaisseur profond de la langue et de la littérature grecques, a pendant les 17 ans de son administration rendu à sa patrie les services les plus signalés, a complété les codes donnés par ses prédécesseurs, et a continué à y entretenir les germes civilisateurs de la culture hellénique.

Ces Grecs, qüi avaient presque réussi à se forger un sceptre de leurs chaines, prenaient le nom de ***Phanariotes***, du quartier qu'ils partageaient à Constantinople avec le Patriarche et le haut clergé. Recrutés dans

toutes les parties de la Grèce parmi ceux qui se distinguaient par des talents et des connaissances supérieures, ils formaient une aristocratie de mérite, nullement exclusive, qui cependant devenait le plus souvent héréditaire par les richesses que ses membres acquéraient dans leurs fonctions élevées, et par l'usage qu'ils en faisaient pour l'éducation de leurs enfants. C'était assez pour jeter sur ces hommes, à l'approche de la révolution grecque, mouvement aux tendances toutes démocratiques, une impopularité qu'ils ont certes plus d'une fois méritée par leurs rivalités politiques et par leur ardeur à se disputer les premiers anneaux de la chaîne commune. Cependant il faut leur rendre la justice de reconnaître que ce sont eux qui furent les promoteurs les plus actifs et les premières victimes de l'insurrection qui amena la délivrance de leur pays. En attendant ils étaient devenus une puissance intermédiaire entre la nation des oppresseurs et celle des opprimés, un bouclier qui couvrait ceux-ci, et recevait souvent les coups qui leur étaient destinés. Voyant la tyrannie de plus près, ils la haïssaient plus profondément, et disposant de plus de moyens d'action, ils s'en servaient pour préparer de loin sa chute. Plus éclairés que le commun de leurs compatriotes, ils savaient mieux distinguer les voies qui devaient mener à ce grand résultat, et mettaient en première ligne l'instruction, dont ils faisaient un si grand cas, que leurs riches bibliothèques contenaient ensemble, d'après l'estimation des hommes qui étaient le mieux en position de

les connaître, plus de cinq-cent mille volumes des livres les plus choisis. Tous ces trésors ont été détruits en 1821 par les descendants du grand dévastateur des bibliothèques d'Alexandrie.

Ce sont les efforts de ces Phanariotes, unis à ceux du clergé, des primats les plus éclairés des différentes provinces, et de quelques riches négociants, animés du patriotisme le plus pur, qui secondèrent l'amour toujours ardent des Grecs pour l'instruction, et qui firent établir ou soutenir des écoles largement organisées à Constantinople; à Jannina, à Metzovo, à Cosane en Epire; à Salonique, à Adrinople, au Mont-Athos en Macédoine; à Triccala, à Tyrnovo, à Ampélakia, à Larisse en Thessalie; à Patmos, à Chios, à Corfou dans les îles; à Smyrne, à Cydonie en Jonie; à Dimitzana, à Vytina dans le Péloponnèse, et en diverses autres parties de la Grèce.

Profitant de l'ignorance de leurs maîtres et de leur indifférence pour tout ce qui touchait à l'éducation, les hommes dévoués que leurs talents avaient placés au premier poste donnaient les plus grands soins à ces foyers de lumières, et s'appliquaient à l'envi à y perfectionner les études, bien convaincus que c'est de là que devait venir le salut. Aussi en est-il sorti pendant le dernier siècle de servitude un grand nombre de jeunes érudits, fortement préparés, qui plus tard, pélerins de l'instruction, parcouraient les universités de l'Europe pour y compléter leurs connaissances, et revenaient dans leur pays continuer l'œuvre de son initiation à la civilisation moderne,

et transmettre de génération en génération, tant par leur enseignement que par leurs ouvrages, le feu sacré qui ne s'y est jamais complètement éteint.

CHAPITRE II.

ECRIVAINS. MINIATIS. MÉLÉTIUS.

Courbés sous la tyrannie triomphante, sans trouver en eux-mêmes la force de s'y soustraire ou dans les autres des cœurs qui les plaignissent ou des bras qui s'offrissent pour les secourir, les Grecs devaient détourner les yeux de cette terre d'esclavage et d'égoïsme, et d'un présent qui ne leur offrait que son calice d'opprobre et de larmes, pour les reporter vers un passé de gloire, et vers le ciel, où toute souffrance trouve une consolation. Voilà pourquoi, jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, portant ce double caractère, la plupart des ouvrages écrits par des Grecs ne concernaient guère que la philologie ancienne ou des sujets religieux.

Au XVIII[e] siècle les conditions se présentent plus favorables. L'instruction devenant plus générale, les savants et les écrivains étant tenus en honneur, le champ de la littérature s'élargit, sans cependant changer encore

essentiellement de caractère: L'église et l'école continuent à en être les dépositaires presqu'exclusives. Andrée Papadopoulos VRETOS, auteur d'un catalogue des livres grecs qui ont été publiés depuis la prise de Constantinople jusqu'en 1821[1]), y signale pour le seul 18e siècle 170 ouvrages traitant de sujets religieux, ou nécessaires au service de l'église. Nous y avons en outre compté 7 qui se rapportent à des études philosophiques, 11 (dont 2 traductions) consacrés à l'histoire, 6 (dont 3 traduits) traitant de mathémathiques. Il n'y figure que 16 ouvrages en tout, pour la plupart des traductions, qui appartiennent à la catégorie des belles-lettres.

Il y avait cependant des auteurs ecclésiastiques dont l'érudition embrassait un plus vaste horizon, et qui étendaient leurs activité littéraire audelà de leur vocation spéciale.

LUCARIS.

Parmi les plus savants il faut citer Cyrille LUCARIS de Crète, qui a perfectionné ses premières études dans les hautes écoles de l'Italie, et plus tard dans celles de la Belgique et de la Grande-Bretagne, et fut six fois Patriarche. Doué d'une vaste intelligence, ardent controversiste et ennemi fougueux du Catholicisme, auquel il empêcha les protestants de Lithuanie de se rallier, il fût en butte à la haine et aux calomnies d'un parti alors

1) Ath. 1845. — Augmenté, 2 Vol. 1854 et 1857.

puissant à Constantinople, qui l'accusa auprès des Grecs de favoriser le protestantisme, auprès des Turcs d'être en correspondance avec les Francs de l'Allemagne et de l'Angleterre. On lui attribua même un *ouvrage* où les *préceptes de Calvin* étaient chaudement défendus. Il fut le premier qui fit venir une imprimerie grecque à Constantinople pour y publier ses ouvrages, et eut le courage de faire sortir de ses presses un *livre* dirigé *contre la foi de Mahomet.* Cette pieuse bravade donna gain de cause aux Jésuites, ses ennemis, qui firent supprimer son imprimerie, et cet événement fut la cause de la perte d'un grand nombre de traités écclésiastiques, et surtout de livres de polémique dogmatique et de prédication qui ne trouvaient pas grâce devant la censure de Venise, la seule ville qui possédât alors des moyens en abondance pour l'impression d'ouvrages Grecs.

MINIATIS.

C'est surtout comme prédicateur qu'Élie Miniatis acquit un grand renom vers la fin du 17e siècle. Natif de Céphalonie, il avait fait d'excellentes études à Venise, et fut distingué par les hommes les plus influents de cette ville. Le Prince Cantémir de Valachie, que nous avons vu faire de lui une mention honorable, apprécia son mérite au point de le charger même auprès de l'Empereur d'Autriche d'une mission diplomatique, dont il s'acquitta à son honneur.

Cependant, plein d'un zèle ardent pour l'église, il

consacra presqu'exclusivement sa vie à la servir, et surtout à prêcher la parole du Seigneur à Venise, à Corfou, à Bucharest, à Constantinople et à Nauplie, où l'appela l'estime du gouverneur Vénitien du Péloponnèse. Ses sermons, écrits dans l'idiôme vulgaire, qui jusqu'alors manquait encore d'élégance et d'élasticité pour ne pas avoir été manié par des auteurs de talent, se font remarquer par une éloquence naturelle et simple, par la vivacité de l'imagination, par la chaleur des convictions chrétiennes et par l'élévation des vues qui les inspirent. Un extrait d'une de ses péroraisons suffira pour faire juger de la manière de cet orateur ecclésiastique, et des sentiments qui remplissaient son cœur et par lesquels il savait trouver le chemin de celui de ses auditeurs:

«Et maintenant, dit-il, me prosternant à tes pieds, je te supplie, ô vierge immaculée, d'accorder ta protection et ton assistance invincible aux armées chrétiennes[1]), afin qu'elles mettent en fuite et qu'elles exterminent les tyrans. Jusques à quand, Sainte mère de Dieu, le malheureux peuple des Hellènes gémira-t-il sous le joug d'un affreux esclavage? Jusqu'à quand le barbare de Thrace courbera-t-il sous son pied cette noble race, et le croissant dominera-t-il sur ces contrées où le soleil mystique de la justice s'est levé de ton sein béni pour inonder toute la terre de ses rayons? Daigne te rappe-

[1]) Celles des Vénitiens, dans les rangs desquels combattaient aussi des Grecs.

ler que c'est la Grèce qui avant toute autre partie du monde fut éclairée de la lumière vivifiante de la vraie foi. C'est le peuple des Grecs qui le premier accueillit l'évangile de ton fils unique, qui le premier subit mille tortures plutôt qus de laisser arracher de son cœur fidèle ton nom vénéré. C'est de ses rangs que sortirent les grands précepteurs dont la parole dissipa les ténèbres, et inocula la vérité dans les âmes; les pieux pasteurs qui, à l'aide de la charrue céleste, et à la sueur de leur front, ont fait germer dans les cœurs la semence évangélique, et moissonné les âmes pour l'aire de l'immortalité. C'est le sang de ses martyrs qui teignit la pourpre de l'église.

«Nous te conjurons donc, bienheureuse Marie, par la salutation angélique qui fut le présage de notre salut, par l'annonciation miraculeuse qui a annoncé la plus grande joie à la terre, rends à notre peuple son ancienne splendeur, relève-le de la fange de la servitude, replace-le sur le trône royal dont il fut précipité, change ses chaînes contre un sceptre, son joug contre une couronne! Et si ces cris que nous élevons jusqu'à toi ne suffisent pas pour te fléchir, vois couler nos larmes. Et si même nos pleurs ne trouvent pas grâce devant toi, entends les prières et l'intercession des Saints qui s'élèvent de toutes les parties de la Grèce. Andrée t'implore de Crète, Ignace t'appelle d'Antioche, Denys élève sa voix d'Athènes, Polycarpe t'invoque de Smyrne, Catherine te sollicite d'Alexandrie, Chrysostome s'épanche en prières de la ville des Empereurs. Tous les Saints te sup-

plient de jeter les yeux sur la tyrannie Ottomane, et espèrent de ton intarrissable miséricorde la délivrance de de la nation grecque.»

Cette éloquente invocation peut en même temps servir à montrer quel a été le rêve éternel de tous les Grecs, quel était le vœu ardent qui remplissait leur cœur depuis le berceau jusqu'à la tombe, qui s'en exhalait comme l'encens aux pieds des autels. Ce fragment est même antérieur à Miniatis, qui l'a imité, et même en partie copié, sur un chapitre de la rhétorique de son maitre SCOUFFO de Crète, un écrivain du milieu du 17e siècle.

MELETIUS.

Le contemporain de Miniatis, MELETIUS de Jannina, évêque métropolitain d'Athènes, a aussi complété ses études aux universités d'Italie. Outre des *sermons* très-estimés, une *astronomie*, et un grand nombre d'ouvrages de *théologie*, de *littérature*, de *philosophie*, et même de *médecine*, qui n'ont jamais vu le jour, on a de lui une *histoire ecclésiastique* en quatre volumes, écrite en grec ancien. On n'en connaissait jusque tout dernièrement qu'une assez mauvaise traduction en grec-moderne, faite et publiée vers la fin du dernier siècle[1]) par POLYZOÏ Lampanitzioti. C'est depuis peu que le manuscrit original a été retrouvé, et qu'une partie en a été publiée à Constantinople.

[1]) Vienne, 1783.

Un autre de ses ouvrages a acquis non moins de réputation. Nouveau Pausanias, le savant prélat parcourut toutes les parties de la Grèce asservie, et publia, en quatre volumes et en grec moderne, une géographie comparée, le premier essai d'une archéologie géographique de la Grèce. On peut concevoir quelles étaient les impressions que la lecture d'un tel livre devait produire sur le peuple grec, qui y voyait sa splendeur passée mise en regard de sa misère actuelle, les cités que la gloire avait autrefois marquées de son sceau, remplacées par d'ignobles masures, ou à jamais effacées du sol, et qui, des effets s'élevant aux causes, ne pouvait que sentir s'accroître son aversion contre la tyrannie, son ardeur pour la liberté. Aussi cet ouvrage a-t-il été très-estimé dans le pays, et malgré ses inexactitudes, dues à l'imperfection des études philologiques à cette époque, et à la difficulté de l'inspection des lieux sous le régime ottoman, il a été considéré en Europe comme le premier et jusque-là le seul qui ait donné des notions plus ou moins complètes et dignes de foi sur les contrées historiques que l'oubli avait recouvertes.

CHAPITRE IV.

ECRIVAINS. THÉOTOKIS. BULGARIS.

Sans nous arrêter aux prédicateurs estimés, *Maurocidès* et *Cornélius*, au savant Patriarche *Chrysanthe*, dont il a déjà été question, et à plusieurs autres auteurs sacrés moins remarquables, nous nous bornerons à la mention de deux prélats distingués, qui dans le cours du 18e siècle ont honoré à la fois la littérature et l'église de la Grèce. Tous les deux natifs de Corfou et presque contemporains, ont marché d'un pas égal dans la vie. Ils firent leurs premières études en Grèce, les complétèrent en Italie, embrassèrent l'état ecclésiastique, et allèrent finir leur carrière en Russie, où l'impératrice Catherine les combla tous les deux d'honneurs.

THEOTOKIS.

De Nicéphore Theotokis nous possédons trois volumes de *sermons*, plus précieux pour la piété qu'ils respirent, pour la manière édifiante dont-ils appliquent les grands préceptes de l'évangile à tous les besoins et à toutes les circonstances de la vie, que remarquables par la recherche ou la pureté du style et par le mérite oratoire.

Outre un grand nombre d'ouvrages de *controverse* dogmatique et de *commentaires* sur les écritures saintes, le savant évêque, qui était un profond mathématicien,

et qui sentait tout l'avantage que la Grèce retirerait d'une tendance plus scientifique dans son enseignement, publia un cours de *mathématiques* en trois volumes, une *géographie*, un cours de *physique* en deux volumes, et ces livres n'ont pas perdu de leur utilité même depuis que la Grèce a été enrichie, pendant les derniers temps, de plusieurs ouvrages très-remarquables sur les mêmes sujets.

BULGARIS.

Eugène BULGARIS, plus âgé de vingt ans, était un prédicateur éloquent, un professeur savant et infatigable, un auteur plein d'érudition et de goût et un philosophe profond. Sa souple intelligence avait touché avec un succès égal à toutes les branches du savoir humain. Ses ouvrages en tout genre peuvent être considérés comme l'expression suprême de l'activité littéraire et du développement intellectuel de la Grèce pendant le siècle qui a précédé sa renaissance.

Il dirigea tour à tour les écoles de Jannina, de Cozane, du Mont-Athos et de Constantinople, et y opéra une révolution importante dans l'enseignement, en introduisant le goût et l'exercice des études les plus sévères. Jusqu'à lui la plupart des instituteurs grecs, élèves et continuateurs des grammairiens byzantins, voyaient dans la grammaire la science suprême, le foyer de toutes les connaissances humaines, et par une aberration extraordinaire dans l'appréciation des limites de chaque science, ils eussent cru commettre une impiété en traitant les

questions de philosophie, et même des sciences positives, autrement que sous les auspices des théories grammaticales, et en forme de digressions ou d'exemples, qui souvent prenaient les dimensions monstrueuses de traités spéciaux. Eugène, bien que ne le cédant à aucun de ses contemporains quant à la connaissance des subtilités philologiques, dans le domaine desquelles on lui doit une traduction des *commentaires* de Bordelai *au IV*e *livre de Gazès*, sut cependant s'affranchir de cette absurde routine, et son esprit lucide distingua aisément les limites entre la théorie du discours et les sciences, auxquelles il donna tout le développement nécessaire dans son enseignement aussi bien que dans ses écrits.

Eugène resta fidèle à sa vocation ecclésiastique par conviction autant que par nécessité. Afin d'agir sans crainte et avec succès sur les masses auxquelles il voulait dispenser les bienfaits de l'enseignement, il aimait à emprunter la garantie et la voix de l'église, qui ne donnait pas d'ombrage aux Mahométans et qui était écoutée avec confiance par les Grecs. Diacre à Jannina, moine au Mont-Athos, prêtre en Russie, et plus tard promu à l'évêché de Chersonne, qu'il céda à son ami Théotoki pour se livrer tout entier à ses études dans St. Pétersbourg, Bulgaris défendit en toute occasion avec un grand zèle les vérités de l'église, tant contre les attaques des communions rivales, que contre l'indifférentisme, qui né de l'abus des préceptes philosophiques du 18e siècle. agit comme un dissolvant sur les sociétés modernes.

Il publia à cet effet les ouvrages jusque là inédits de deux savants ecclésiastiques de la fin du 15e siècle, de *Bryennius* et de *Théodoret*, dont le dernier consacra sa plume à repousser les attaques des détracteurs de l'église grecque; il *traduisit* du latin l'ouvrage sur la procession du St. Esprit par Adam *Zœrnicabius*, théologien prussien converti à l'église grecque, ainsi que trois autres traités qu'il publia sous le titre »de *fil bien tordu*« [1]), l'un sur la divinité du christianisme par *Soam Jenyus*, l'autre sur l'autorité des évangélistes par *Deausobre*, et le troisième sur la généalogie de J. C. par Camlet. Sous le titre d'*Entretiens pieux*, il écrivit d'excellents commentaires philologiques et archéologiques des deux testaments, et plusieurs autres dissertations de même nature. Il traduisit aussi les *confessions de St. Augustin.*

Mais son esprit juste et clairvoyant, sachant concilier l'autorité avec la liberté, comprenait que la vraie piété n'exclut pas la tolérance. Afin de renforcer ce principe salutaire chez ses compatriotes, le théologien profond, le chrétien dévoué, ne craignit pas d'emprunter la plume spirituelle du plus grand esprit de son siècle, et traduisit le traité de *Voltaire sur les dissidents de Pologne.*

La *philosophie* à laquelle Eugène consacra les plus puissantes facultés de son âme était le reflet de ses

---

1) *Σπαρτίον εὔτριτον*, d'après ce passage de l'Ecclésiaste (IV, 2): »Le fil bien tordu ne se rompra pas.«

principes religieux. Fortement convaincu des vérités du christianisme, mais convaincu aussi que la vérité est une, il répudia et combattit constamment tout principe qui était hostile à la religion, ou qui ne l'admettait qu'avec certaines restrictions mentales, avec des accommodements qui répugnaient non moins à sa sincérité d'homme qu'à sa foi de chrétien et à ses convictions de philosophe. Repoussant également les systèmes fatalistes de Spinoza et de Hobbes, il est dans ses écrits essentiellement éclectique, prenant dans les anciens et dans les modernes tout ce qui lui paraît constituer un système qui se concilie le mieux avec les grandes vérités, enseignées par la révélation à la faiblesse de l'entendement humain, et mises hors de l'atteinte de toute discussion.

Fidèle à ces principes, il *traduisit* la *logique* de *Grabesend* et la *métaphysique* de *Genuensius*, deux philosophes éclectiques. C'est ce même esprit qui préside à ses propres compositions philosophiques, la *logique* et la *Métaphysique*, écrites en grec ancien, ainsi qu'un traité fort remarquable sur la crainte de la mort.

Ses ouvrages sur les *sciences exactes* ne sont pas moins recommandables. Après avoir traduit le cours de *mathématiques* de *Tacuetius*, il écrivit lui-même des éléments de cette science, et sous le titre de *Récréations philosophiques* il publia un cours de *physique*, où il expose de la manière la plus méthodique tous les progrès que la science avait faits jusqu'à son

époque, sans exclure souvent les théories les plus abstraites, vers lesquelles l'entraînait la nature spéculative de son esprit. Il a aussi composé une *astronomie* d'après Tycho-Brahé; mais il y laisse planer le doute sur tous les principes qui paraissent ne pas répondre exactement aux témoignages de l'ancien Testament. Une *géographie* de sa composition fut plus tard complétée et publiée à Vienne (1804) par Anthime Gazès.

Dans le domaine des belles lettres cet homme universel signala son étonnante activité par la *traduction* d'une *archéologie homérique* et d'une *archéologie de Corfou*, écrites en latin par le Vénitien Quirini. Mais ce qui le met hors de pair comme helléniste et littérateur, c'est sa *traduction* en vers homériques de l'Enéide et des Géorgiques de *Virgile*[1]. C'est Catherine qui, ayant jugé ses forces, exigea de lui ce travail monumental. Il s'en acquitta d'une manière qui dénote en lui une très-grande familiarité avec le langage du prince des poètes, et une vive conception de l'esprit et des beautés du poète latin. Par un effort gigantesque, il rendit au Parnasse grec ce chef-d'œuvre qui paraît lui appartenir, et n'avoir que fortuitement été produit sur les bords du Tibre; et si son style manque parfois de cette souplesse et de cette aisance qui fait le plus grand charme de la poésie homérique, c'est qu'il avait à lutter corps à corps avec le plus grand écrivain de l'antiquité

1) Trois Vol. in Fol. St. Petersbourg, 1791.

romaine, embarrassé de l'armure du géant de l'antiquité grecque. Du reste si Bulgaris n'est pas toujours simple en traduisant Virgile, on sait que Virgile ne l'a guère été en traduisant Homère.

Jusqu'à Théotokis et jusqu'à Bulgaris, les Grecs, fidèles à leurs traditions, exagéraient leur juste admiration pour leurs ancêtres au point de croire qu'il n'y avait rien audelà de l'antiquité hellénique, que tous les progrès que les modernes avaient fait faire aux sciences n'étaient que des innovations oiseuses, et qu'il était inutile, souvent même dangereux, de les étudier. Eugène opposa toute l'autorité de son bon sens à cette prévention funeste; et tandis qu'il discutait avec Néophyte Cavsocalybite, grammairien distingué, professeur au Gymnase de Janina, et plus tard son ami intime, sur l'étendue et la compétence de la grammaire, il écrivait des réfutations contre un autre savant de la même ville, Balanos Vasilopoulos, qui, adorateur obstiné du passé, traitait l'algèbre avec un mépris souverain, croyait fermement qu'Euclide avait dit le dernier mot des mathématiques, et envoyait à toutes les académies de l'Europe une solution qu'il croyait avoir trouvée par la géométrie élémentaire, pour obtenir deux moyennes proportionnelles entre deux lignes de longueur inégale.

Bulgaris, champion des idées modernes et d'un sage progrès dans l'enseignement en Grèce, se livrait avec zèle à ces débats scientifiques, qui rappelaient les disputes des écoles de l'ancienne Grèce, et qui en étaient

le dernier reflet. Toute la partie instruite de la nation y prenait une part très-vive et s'occupait de ces questions d'un ordre élevé, tandis que ses oppresseurs restaient alors plongés dans la plus épaisse ignorance et dans la plus brutale apathie sur tout ce qui concernait la culture et les progrès de l'esprit humain.

CHAPITRE IV.

AUTRES AUTEURS. BELLES-LETTRES.

Dans le domaine des études *grammaticales*, qui ne cédaient alors le rang qu'à la littérature ecclésiastique, les travaux de Gazés et de Lascaris, toujours précieux pour les riches matérieux qu'ils contenaient, n'étaient déjà plus jugés assez méthodiques pour l'enseignement. Aussi tout d'abord Alexandre MAVROCORDATOS, et après lui HELLADIUS (1714), Euphronius Raphaël POPOVITZ (1750), Ant. CATIPHORIS (1734), l'évêque de Dercôn ANANIAS d'Antiparos (1750), Néophyte CAV-SOCALYBITE (1770), le moine MATHIEU, professeur à l'école de Ganochoria en Thessalie (1795), se sont-ils efforcés de donner à la *grammaire* une forme plus pratique et plus accessible.

Georges CONSTANTINOU publia, après *Vlachos*, un nouveau *dictionnaire* en quatre langues, le grec-ancien, le grec-moderne, le latin et l'italien.

VENDOTIS, le fondateur d'une imprimerie grecque à Venise, qui, jusqu'à l'émancipation de la Grèce fut presque seule à alimenter sa littérature, est aussi l'auteur d'un *dictionnaire*, fort incomplet encore, français, italien et grec, publié à Vienne, en 1790. Vendotis était un savant et un travailleur infatigable. Il a *traduit Tissot, Marmontel, Barthélemy* et *Robertson*. — Les 15 livres des Métamorphoses d'Ovide ont été traduits, en prose, par Sp. VLANDIS[1]).

Quelques rares travaux *historiques* peuvent aussi être signalés dans le cours du 18e siècle.

Alexandre HELLADIUS de Larisse en Thessalie a composé en Latin et a présenté au Czar Pierre le Grand un ouvrage *sur l'état de l'église grecque*, contenant beaucoup de curieux détails sur la position de la Grèce à l'époque où il écrivait[2]).

Ant. CATIPHORIS de Zante, professeur du Grec à Venise, a écrit en italien la *biographie du même Empereur*[3]). Elle fut *traduite* en Grec par Ath. SCIADAS[4]).

LAZAROS est l'auteur d'une *Chronologie* des Princes de la Valachie et de la Moldavie; et P. LAPONITZIOTIS a traduit de l'Italien une histoire de la Crimée[5]).

---

1) Ven. 1798. — 2) Nuremberg, 1714. — 3) Ven. 1736. — 4) 2 Vol. Ven. 1737. — 5) Vienne, 1792.

Jean Stanos publia en 6 volumes[1]) une histoire de Byzance tirée des auteurs byzantins.

G. Sakellarius compila une *archéologie* grecque[2]), et commença la traduction de l'Anacharsis de Barthélemy.

Anastase Michel de Philippople a traité de l'ancienne *mythologie des Slaves* et de leur conversion au christianisme[3]). Il a aussi publié en grec une *grammaire russe.*

Mich. Schendos, savant médecin, a écrit (1710) sur l'histoire et la topographie de la ville de *Tomis* sur la mer Noire.

Maxime de Callipolis sur l'Hellespont a publié des *Mémoires* d'un voyage en Europe[4]), ainsi qu'une traduction du nouveau Testament en grec Vulgaire[5]).

Joseph Mœsiodax est l'auteur d'une *géographie mathématique*[6]), ainsi que d'une *traduction* de l'italien de la *morale de Muratori.*

En fait de *philosophie*, Méthodius Anthrakitis de Janina, homme très-instruit, traduisit des ouvrages de *Descartes* et de *Malesherbes*, et s'attira les censures de l'église. Anthime, Patriarche de Jérusalem, a publié des dialogues contre les théories de Copernic[7]); Christodule d'Acarnanie, un *traité* sur la *philosophie* et sur son *histoire*, puisé aux meilleurs ouvrages modernes[8]);

1) Ven. 1767. — 2) Vienne, 1796. — 3) Moscou, 1796. — 4) Amsterd. 1706. — 5) Halle, 1710. — 6) Vienne, 1781. — 7) Vienne, 1797. — 8) Vienne, 1786.

et J. Tzanétos, en grec et en français, un livre contre le système d'Ocellus[1]). Antoine de Byzance a traduit du latin une *morale*[2]), qui a eu plusieurs éditions; et un abrégé de la *philosophie de Locke* a été publié[3]) sans nom d'auteur. La *Géométrie* de Camet fut traduite du latin par D. Razis[4]).

Un anonyme a traduit plusieurs *homélies* de St. *Jean-Chrysostome*, et les a publiées en deux grands volumes, sous le titre de »*Nil charriant de l'or*« (*Νεῖλος χρυσοῤῥόας*)[5]).

Ant. Stratégos de Crète, professeur au Musée hellénique de Padoue, a traduit de l'italien la *Théorie des fièvres de Santorin*[6]); et Céryque Chærétis, médecin de Crète, a écrit une *physiologie des animaux*[7]). Dosithée, Patriarche de Jérusalem, a composé en douze livres une *chronologie ecclésiastique*, qui abonde en renseignements entassés avec peu de méthode. Elle fut publiée à Bucharest (1715) par *Chrysanthe*, le savant successeur de l'auteur au siége patriarcal.

Alexius Tsetsis Spanos, grammairien distingué, cultivait aussi la philosophie et la Muse. Il s'appliqua également à la science du droit, et fit en grec-moderne une traduction d'*Harménopoulos*, qui tint lieu de Code civil aux Grecs dans leurs litiges sous la domination turque, lorsqu'ils avaient recours à l'arbitrage des évêques pour

1) Vienne, 1787. — 2) Ven. 1788. — 3) Venise, 1796. — 4) Ven. 1787. — 5) Ven. 1750. — 6) Ven. 1745. — 7) Ven. 1789.

se soustraire aux tribunaux ottomans. Cette traduction a continué d'être en usage jusqu'au jour où la Grèce, après sa délivrance, se donna une législation régulière.

La *Poésie* est, comme on peut s'y attendre, très-pauvrement représentée durant cette époque de décadence. C'est à peine si l'on peut honorer de ce nom le *Miroir des Femmes* de C. DAPONTÈS de Scopélos, qui n'est qu'un recueil d'anecdotes, froid et sans verve, sur le mérite des femmes. Le même auteur a aussi chanté *les saints* en vers qui ne valent guère mieux[1]); mais il a écrit en prose une morale[2]), qui a plus de mérite que ses poèmes.

Le savant médecin D. CARACASSÈS a composé en grec-ancien des poésies sur des sujets de médecine, et les a ensuite mises lui-même en latin[3]).

Une composition poétique qui mérite quelques éloges est la *Bosphoromachie* de MOMARS, un Pérote, français d'origine, un de ces étrangers domiciliés à Constantinople, qui ne savent le grec que par routine, et se donnent rarement la peine de compléter par une étude facile leurs notions dans la plus belle des langues. Son style est incorrect et négligé. Le poème lui-même, écrit en 1752[4]), malgré des longueurs et des lieux communs, ne manque ni de grâce ni même d'inspiration. C'est une description, souvent réussie, des deux rives du Bos-

1) Ven. 1778. — 2) Ven. 1770. — 3) Vienne, 1795. — 4) Venise, 2. édit. 1792.

phore, qui se disputent la palme de la beauté, et où l'Europe finit par dire à sa rivale: »Quand même tu serais la plus belle, c'est à moi que serait l'avantage, car c'est moi qui te contemple.«

Ant. Strategos a traduit en vers du dialecte Crétois la *Batrachomyomachie*, et Michel Soummakis de Zante le *Pastor fido* de Guarini[1]), dont une nouvelle et meilleure traduction, moitié en vers moitié en prose, a été faite par Georges N. Soutsos[2]), le frère d'Alexandre, dernier Prince Phanariote de Valachie.

Georges Rizo, le petit-fils d'Andronic Rangabé, et père de Jacques Rizo Rangabé, dont nous parlerons plus loin, a fait une traduction très-réussie de l'*Aminta* du *Tasse*. La publication en a été anonyme[3]).

Une description en vers du Mont Sinaï[4]), et quelques poésies diverses[5]) de l'évêque de Paramythie Cassius, ne sont pas des œuvres que la Muse avouerait.

Les ouvrages en prose de la catégorie des belles-lettres ne sont pas moins rares à cette époque. Ils consistent surtout en traductions, souvent très-médiocres, de quelques auteurs alors en vogue de la littérature italienne ou française, des œuvres de *Bocace*, de *Métastase*, de *Goldoni*, de *Marmontel*, du »Robinson« de *Kampe*, du »traité sur la Grandeur et la décadence de Rome« de *Montesquieu*, de »l'essai sur l'entendement de *Locke*,

1) Ven. 1658. — 2) Ven. 1804. — 3) Ven. 1745. — 4) Ven. 1773. — 5) Ib. 1778.

de l'histoire de *Rollin*, etc. Le Prince N. CARADJA a publié[1]) une *traduction* de la table de *Cébès*, philosophe de Thèbes, l'*Essai sur les mœurs* et le *Siècle de Louis XIV* de *Voltaire*, et l'*Histoire de la conjuration des Espagnols contre Venise*. THOMAS de Rhode a traduit en prose les Elégies d'*Ovide* et quelques pièces de *Métastase*, et P. LAPANITZIOTIS le *Voyage de Cyrus*[2]).

Georges N. SOUTZO, que nous avons cité plus haut, a écrit en prose des pièces qu'il appelle *dramatiques*, mais qui ne sont que des *dialogues* philosophiques et sociaux, dont tous les personnages sont symboliques[3]).

---

1) Vienne, 1792. — 2) Deux Vol. Vienne, 1783. — 3) Ven. 1805.

LIVRE TROISIÈME.

RENAISSANCE. DE 1800 A 1821.

CHAPITRE I.

LA LANGUE. CORAY.

C'est surtout le XIXe siècle qui ouvre une nouvelle ère pour la littérature de la Grèce. Comme si l'instinct national avait révélé aux Grecs que l'heure était proche, qu'une grande lutte était imminente, et qu'on ne pouvait s'y préparer assez tôt, tout le monde se met à l'œuvre avec une activité fiévreuse. Les cours des princes Phanariotes sont des foyers d'où rayonnent les lumières. Les marins, les négociants, enrichis par l'extension qu'ils ont su donner au commerce grec, apportent le produit de leur travaux sur l'autel de la patrie, pour fonder et soutenir des écoles et pour publier des ouvrages utiles. Les Zosimas, les Varvakis, et plusieurs autres, qui ont consacré des millions à cette œuvre civilisatrice, sont mis par les Grecs au nombre de leurs plus grands bienfaiteurs. Les rangs des auteurs se pressent; les livres,

soit originaux soit traduits, qui sont publiés dans le premier quart de ce siècle, se comptent par milliers. Il est impossible de les énumérer; nous ne pouvons que grouper ces productions intellectuelles, et que nous arrêter sur ce que nous rencontrons parmi elles de plus saillant et de plus caractéristique. Le génie grec, comme un fleuve longtemps refoulé vers sa source, semble avoir brisé la digue qui le retenait, et se précipiter avec violence dans son lit desséché.

Cet élan, une fois donné, ne fit qu'augmenter, et plusieurs des auteurs qui s'étaient déjà distingués lorsque la Grèce était encore sous le joug, ont continué, après son émancipation, a écrire avec une activité croissante, mais aussi avec une tendance nouvelle, qui nous fera souvent un devoir de revenir une seconde fois sur leur compte. Ces deux époques de la littérature renaissante de la Grèce diffèrent essentiellement entre elles, comme la position sociale du pays même avant et après sa délivrance, comme les efforts diffèrent du succès. Dans les premiers siècles de leur esclavage, la question vitale pour les Grecs était celle de la conservation de leur nationalité. C'est d'elle que le sentiment public était surtout préoccupé, et c'est elle qui se reflétait dans toutes les manifestations de ce sentiment, parmi lesquelles la littérature est la plus éclatante. Aussi entouraient-ils de tous leurs respects, de toute leur sollicitude, le culte et la langue, ces deux piliers de la nationalité menacée, ce double héritage du passé, qui avait surnagé à leur

grand déluge; et c'est, nous l'avons déjà dit, le culte et la langue qui offraient alors le principal aliment à leur littérature.

Mais depuis le commencement du 19e siècle, l'horizon s'est élargi pour les Grecs. La souvenir ne fut plus leur seule consolation, le passé leur seul domaine. Ils tournent déjà les yeux vers l'avenir, et leur cœur s'ouvre à l'espérance. Ils ne sont plus seulement les descendants de glorieux ancêtres; ils aspirent à être aussi les fils de leurs propres œuvres; ils sont les membres actifs d'une nation qui se sent revivre, et qui ramasse ses forces pour soulever la pierre de son sépulcre. Aussi cessent-ils de s'attacher à la contemplation passive et stérile d'une gloire éteinte, qui ne pourrait briller encore que sollicitée par les vertus qui l'avaient autrefois produite, et s'ils étudient avec ardeur les exemples des anciens, c'est dans l'espoir qu'ils auront bientôt occasion de les appliquer.

Dans les écoles et dans les ouvrages des grammairiens on analysait jusque là les textes des auteurs de l'antiquité, comme on dissèque un corps mort; ce qu'on y recherchait, c'était bien moins l'idée que le mot et la particule, la construction des phrases et la texture des périodes. En même temps l'église prêchait la fermeté dans la foi combattue, et aussi la résignation à la violence exercée.

Depuis lors, le grammaire et la chaire perdirent le monopole de la littérature. On commença à expliquer

à la jeunesse grecque les chefs-d'œuvre des anciens, non plus pour l'initier seulement au mécanisme de la langue, et pour lui apprendre la lettre morte, mais aussi pour lui en faire sentir les beautés immortelles, auxquelles son âme apprenait à s'ouvrir, et pour lui enseigner les préceptes sublimes de dévouement et de patriotisme, contenus dans les ouvrages de ces grands maîtres de l'humanité.

C'est ainsi que la Grèce épure et forme sa langue, dont elle se servira comme d'un puissant instrument pour sa résurrection morale, qu'elle s'instruit aux vertus tant privées que publiques qu'elle aura bientôt besoin de pratiquer, et que cette jeunesse ardente, à côté du courage passif du martyr que lui recommande l'église, apprend à estimer la bravoure des héros, dont elle trouve les grands exemples chez ses ancêtres.

En même temps les sciences positives, ces germes fertiles de tous les progrès matériels, et la philosophie, la source vivifiante de toutes les connaissances humaines, sont cultivées dans les écoles, et enrichissent la littérature de traductions et d'imitations nombreuses. Il n'y avait pas d'études, si fortes, si substantielles qu'elles fussent, auxquelles on ne se livrât depuis cette époque, et dont on ne nourrît la jeunesse, qui se sentait déjà une vocation plus élevée que celle de végéter en traînant ses fers. Aussi la Grèce, appelée à s'asseoir au banquet de la civilisation, y prend-elle immédiatement sa place, sans efforts et sans un long apprentissage,

comme si, réveillée après un long sommeil, elle se retrouvait au même échelon social qu'elle occupait lorsqu'elle fut enveloppée par les ténèbres de la nuit.

Mais partageant le caractère de l'époque, littérature, sciences et philosophie n'ont encore, jusqu'à la guerre d'émancipation, qu'une tendance plutôt théorique et préparatoire, sans aucune application à la vie sociale, qui s'annonçait déjà, mais n'avait pas commencé d'exister pour les Grecs.

Le temps pressait, la domaine de l'instruction s'élargissait; on devait apprendre beaucoup et apprendre vite. Cléobule de Philippopolis, un savant qui s'était formé aux hautes écoles de l'Allemagne et de la Suisse, avait donné dans ces deux pays une attention toute particulière aux méthodes didactiques; il écrivit un livre sur la méthode de Lancastre, qui avait l'avantage de rendre accessible aux masses l'instruction primaire et d'en abréger le cours. Appelé, en 1819—1820, à Jassi par Jacques Rizo Néroulos, à Bucharest par Jacques Rizo Rangabé, les premiers ministres des deux Hospodars, Cléobule introduisit cette méthode aux écoles centrales de ces villes, d'où elle se répandit par toute la Grèce, et devint un des puissants auxiliaires des progrès intellectuels de la nation renaissante.

On s'appliqua aussi à simplifier les livres d'enseignement; on réformait les grammaires volumineuses, qui avaient absorbé autrefois les plus belles années de l'étudiant; on en écrivait de nouvelles d'après Buttmann,

Thiersch et d'autres; on publiait des Encyclopédies, qui dispensaient les élèves de l'obligation d'acheter les auteurs entiers, ou, à défaut de moyens, de sacrifier tout leur temps à les copier. La lexicographie produisit également des travaux importants, qui aidèrent puissamment au succès des études philologiques.

CORAÏ.

Celui qui dans la littérature savante de la Grèce a acquis le plus grand nom, un nom Européen, et qui représente et résume pour ainsi dire cette époque, c'est sans contredit Adamantios Coraï (*Κοραῆς*) de Chios, un descendant d'*Antoine*, le poète helléniste du 17[e] siècle.

Dans leur impatience de répandre les connaissances utiles et de populariser les sciences, des patriotes soucieux surtout de l'avenir, s'attachèrent à l'idiôme vulgaire, tel qu'il était parlé par la classe la moins éclairée du peuple, convaincus que c'était par son organe qu'ils pouvaient le plus facilement et le plus rapidement répandre et multiplier les idées. Quelques uns écrivirent dans ce dialecte non seulement des poésies légères, qui admettent le langage naturel du peuple et le style familier, mais aussi des ouvrages plus sérieux; ou bien, comme Katardji, Daniel Philippidès et Christopoulos, ils voulurent en ériger l'usage en système, et essayèrent d'en composer des grammaires; mais leurs ébauches paraissent plutôt donner la preuve qu'ils s'étaient engagés dans une fausse voie. Il y en eut même qui allèrent

jusqu'à condamner l'orthographe traditionnelle comme inutile dorénavant. Cependant à lire quelques uns d'entre eux, on serait presqu'autorisé à croire qu'ils avaient pour cela leurs raisons personnelles, et qu'ils n'étaient pas fâchés de se débarrasser des règles un peu compliquées de la grammaire, qui semblaient les gêner eux-mêmes autant au moins qu'ils affectaient de craindre qu'elles ne gênassent les autres.

Par contre, des érudits n'ayant de sens que pour le passé, représentants des traditions, vieillis dans la seule étude de la langue ancienne et dans la pratique des anciennes méthodes d'enseignement, croyaient indigne d'un Grec instruit de faire usage d'une autre langue que de celle de Xénophon et de Thucydide.

Ces deux partis opposés, les hellénistes et les partisans de l'idiôme vulgaire, se livraient des combats non moins acharnés que les Platoniciens et les Aristotéliciens du 15e siècle, lorsque Coraï vint rétablir la paix. Après des études préparatoires au gymnase de Smyrne, il reçut son diplôme de docteur en médecine à l'université de Montpellier. Ses vastes connaissances, sa grande sagacité et ses nombreux travaux philologiques placent Coraï au premier rang des critiques de ce siècle, et lui ont fait une réputation universelle très-justement méritée. L'influence immense qu'il exerça sur l'épuration de la langue de son pays par de savantes observations contenues surtout dans les six volumes de ses *Mélanges littéraires* (*Ἄτακτα*), et ses efforts pour inculquer à la

Grèce par ses *Préfaces* aux œuvres des anciens auteurs les vertus prônées par ces auteurs et les idées sociales de la France, où il s'était établi comme un intermédiaire intellectuel, afin de signaler à sa patrie tous les progrès de l'humanité, le classent parmi les premiers réformateurs de sa nation.

Lorsque la guerre de l'indépendance eut attiré sur la Grèce l'attention de l'Europe, beaucoup de personnes, des hellénistes eux-mêmes, croyaient le grec-moderne un idiôme corrompu et barbare, rappelant beaucoup moins son illustre origine que les débris du Parthénon ne rappellent le chef-d'œuvre d'Ictinus, et ne voyaient en lui qu'un informe assemblage de locutions et de mots italiens, turcs et slaves, brodé sur un patois ignoble, qui aurait fait tressaillir d'horreur Xénophon dans sa tombe. Aujourd'hui qu'on s'est livré à une étude plus raisonnée de cet idiôme, on est arrivé à reconnaître que c'est du véritable grec, altéré sans doute jusqu'à un certain point par l'influence du temps, mais non plus éloigné de la langue des Septante que celle-ci ne l'est de la langue de Xénophon, ou encore que la langue de Xénophon n'est distante du dialecte d'Homère: L'idiôme parlé par le commun du peuple paraît être un composé de débris de tous les dialectes locaux et vulgaires de l'antiquité, parmi lesquels les uns nous sont restés inconnus, d'autres, comme le dialecte béotien et celui de l'Arcadie, ne nous ont été révélés que par de rares monuments, fortuitement conservés. Ces dialectes, de même que les

populations qui s'en servaient, broyés et mêlés par les invasions et les conquêtes successives que la Grèce a subies, formèrent, depuis que le développement individuel des cités eut cessé, une langue à peu près commune pour tout le peuple asservi; tandisque l'ancienne *langue commune*, celle des auteurs et de l'élite de la nation, ayant perdu beaucoup de sa richesse, fut restreinte au petit cercle des hommes qui formaient encore l'aristocratie intellectuelle. Le peuple ignorant et inculte employait souvent sans doute en parlant des expressions et des mots empruntés aux étrangers avec lesquels il était en contact, sans se trop soucier si la langue n'en possédait pas les équivalents. En même temps des traducteurs inhabiles trouvaient plus commode d'adopter aveuglément les tournures des textes étrangers qu'ils avaient sous les yeux, que de chercher celles qu'exigeait l'esprit de leur propre idiôme.

Coraï, qui voyait en la langue moderne la fille pure et naïve du grec-ancien, sans toutefois se méprendre sur les dangers d'altération et de décadence auxquels l'exposait la condition malheureuse du peuple grec, s'est appliqué, pour écarter le mal, à le signaler et à en indiquer le remède. Dans ses Mélanges littéraires il recherche tous les mots et toutes les tournures de source pure, qui se sont conservés non seulement dans les auteurs, mais encore dans la bouche du peuple de plusieurs parties de la Grèce, et qui peuvent remplacer les xénologismes plus ou moins adoptés par l'usage. Il prouve en

même temps l'origine classique d'une foule d'expressions et de mots prétendus vulgaires ou barbares, et apprend aux plus prévenus à ne pas se faire scrupule de les employer.

C'est ainsi que, sans prétendre faire refleurir le tronc que les siècles ont dépouillé, il donne tous ses soins au rejeton vivace qui a poussé, et qui, convenablement cultivé, peut bien se couvrir encore de fleurs, non les mêmes sans doute, mais aussi non trop inférieures à celles du bel arbre qui l'a nourri.

Soutenir, comme on l'a fait quelquefois, que Coraï ait été l'initiateur du style néo-hellénique, tel qu'il est aujourd'hui en usage, c'est aller de beaucoup audelà de la vérité. Si dans la lutte philologique il a pris position entre les deux tendances extrêmes, ce n'est pas qu'il ait créé cette position. Guidé par un jugement sain, il s'est joint à ceux qui l'occupaient de tout temps, et qui, soit au sein de l'église, soit au Phanar. soit partout ailleurs où l'éducation était soignée, sans écrire le grec ancien, donnaient à la forme moderne de la langue toute la pureté qu'elle comporte, et ne la laissaient pas dévier, autant que faire se pouvait. des règles de la grammaire littéraire. Pour se convaincre que Coraï n'a pas été le premier à imprimer à la langue cette impulsion, on n'a qu'à se rappeler que Jacques Rizos Néroulos, qui était lui-même un excellent styliste et suivait la même direction, loin d'être un disciple de Coraï, était plutôt son adversaire, et qu'il l'a raillé dans une comédie fort

spirituelle, lui, et les innovations qu'il cherchait à introduire dans le langage usuel.

Le véritable service que le grand philologue a rendu à la langue consiste en ce qu'il s'est rallié au parti le plus raisonnable, et a décidé du triomphe définitif, en l'appuyant de toute l'autorité de son nom, et en l'éclairant de sa vaste érudition. Il n'a pas exercé une influence moins salutaire sur la littérature, en rappelant à tous ceux qui prétendent écrire, qu'avant tout ils doivent donner un soin constant à la langue dont ils veulent se servir. Dans les auteurs anciens, qui étaient son domaine, et dans la littérature française, au sein de laquelle il a été nourri, il trouvait l'exemple de ce purisme et de cette correction qu'il recommandait à ses compatriotes, et qui ont contribué à relever les lettres modernes de la Grèce.

On ne peut pas dire que son propre style ait été sans reproche. Né et vivant loin des centres où l'on écrivait un grec plus élevé, Coraï fait souvent aux formes vulgaires une part plus large qu'il n'était nécessaire. D'un autre côté il prétend consacrer des locutions empruntées soit un grec ancien, soit au dialecte populaire, que l'usage désavoue. Il semble oublier quelquefois qu'il est permis de diriger les langues, mais qu'on ne peut pas leur faire violence. Ce sont ces écarts que Rizo a attaqués dans sa comédie en les exagérant, et il en a eu raison.

A part ces quelques irrégularités de formes, et quel-

quefois un peu de prolixité, le style de Coraï est admirable par sa lucidité, et semble taillé sur celui des grands modèles de l'antiquité.

C'est donc la langue parlée par les classes les plus éclairées qui, avec le concours de Coraï et de la plupart des écrivains instruits, ses prédécesseurs et ses contemporains, a été consacrée comme langue écrite. Ne différant du grec ancien que par certaines variations de types et par son moindre degré de richesse, elle ne prétendait pas retourner à sa source, mais elle s'appliquait à s'en rapprocher le plus possible, et une fois dans cette voie, elle alla vite. Elle se débarrassait tous les jours d'elle-même et comme par enchantement de la croûte dont l'avaient couverte en la défigurant des siècles de barbarie, et elle est arrivée tout naturellement et sans violence à un idiôme épuré, malléable et flexible, susceptible d'un grand développement, et capable de s'enrichir à l'infini aux trésors de la langue ancienne, à un idiôme enfin purement grec, qu'un auteur ancien n'écrirait pas, mais qu'il comprendrait aisément, et qu'il ne condamnerait probablement pas.

Dans les deux camps extrêmes il ne resta que quelques retardataires obstinés, ou ceux qui, par simple dilettantisme, s'amusaient quelquefois encore à écrire soit le Grec de Pindare, soit celui des Clephtes.

La partie la plus remarquable de l'activité littéraire de Coraï embrasse ses nombreuses éditions d'auteurs anciens, dont 16 volumes furent publiés sous le titre

collectif de ***Bibliothèque hellénique***, quatre sous celui d'***accessoires*** (*πάρεργα*) de cette Bibliothèque, et en outre 6 volumes à part, consacrés à des ***auteurs moins importants.*** L'esprit de critique profonde et subtile qu'il a apporté dans la correction, la restitution et l'interprétation des textes, range son œuvre parmi les premiers monuments de la philologie moderne, tandis que ses notes, qui se rapportent très-souvent à l'affinité du grec-ancien et du grec-moderne, ont une importance toute nationale, et contiennent, ainsi que ses ***Mélanges*** (en 3 volumes), et plusieurs parties de ses ***Préfaces***, des matériaux précieux pour une future lexicographie du grec actuel. De ***Strabon*** il a donné en outre une édition particulière en 6 volumes, avec une excellente traduction française, faite en collaboration avec La Porte du Theil et Gosselin, conformément à un désir exprimé par Napoléon I. Il a également accompagné d'une traduction française le discours de ***Lycurgue*** contre Léocrate, et il a ajouté des notes et des observations préliminaires, écrites en français, aux Caractères de ***Théophraste***, ainsi qu'au traité d'***Aristote*** sur les Vents, les Eaux et les Lieux.

Parmi ses travaux philologiques il faut compter aussi sa coopération à l'édition de ***Pausanias*** par son ami Clavier, et au premier volume du ***Trésor*** de Henri Etienne, publié à Londres.

Coraï s'est aussi occupé d'études théologiques, et leur a consacré quelques travaux, comme l'édition com-

mentée de l'Epître de *St. Paul* à Timothée, et de quelques discours de St. Jean *Chrysostome*, une traduction du latin du *rapport des trois évêques* au pape Jules III, en 1553, une *grammaire de l'Hébreu*, et un *Manuel ecclésiastique*, dirigé surtout contre l'esprit d'empiétement et contre l'arrogance qu'il reproche au clergé.

Mais ce qui plus encore que la philologie préoccupait le céèlbre savant, c'était l'avenir de sa nation. Son esprit, nourri aux nobles exemples de l'antiquité, aiguillonné par les triomphes de la révolution française, se révoltait contre la condition abjecte de ses compatriotes, ces aînés de la gloire et de la liberté. La première protestation contre le joug sous lequel ils soupiraient fut sa traduction du traité *des délits et des peines de Beccaria*, dédiée à la république alors nouvellement créée des îles ioniennes. Il accompagna ce travail d'une longue Préface, où il saluait avec enthousiasme cette première-née de la liberté hellénique, et augurait pour toute sa patrie des destinées aussi heureuses. La langue de cette traduction est une application des théories philologiques de Coraï. Elle est claire, élégante et pure; mais elle manque souvent de cette correction sévère, dont plusieurs écrivains du Phanar et du Patriarcat se faisaient une règle.

En même temps, par des dissertations pleines de feu, écrites en grec et en français, Coraï rappelait à ses compatriotes leurs devoirs envers eux-mêmes, et faisait appel en leur faveur aux sentiments de justice de l'Eu-

rope. C'est surtout du jour où la Grèce descendit dans l'arène que le grand philologue, sans cesser de se livrer à ses travaux de prédilection, devint en même temps un infatigable publiciste. Il écrivit, en Français, un long *Mémoire* »sur l'état actuel de la Civilisation en Grèce«, et il plaçait à la tête de ses éditions de très-longues préfaces, qui étaient des ouvrages entiers, et qui contenaient des conseils et des instructions à l'adresse des champions de la liberté. Mais cette partie de son activité appartient plutôt à l'époque suivante, et nous y devrons revenir.

CHAPITRE II.

PROSATEURS. PHILOLOGIE.

Dans le grand débat sur le degré de pureté à donner ou plutôt à conserver à la langue nous avons vu Coraï, avec la majorité des écrivains d'élite, représenter le juste-milieu. Les coryphées des deux partis extrêmes étaient Panaghiotis CODRICAS et Daniel PHILIPPIDÈS.

CODRICAS.

Le premier, natif d'Athènes, secrétaire privé du Prince Michel Soutzo, professa plus tard le grec à Paris, et

fut attaché au Ministère des affaires étrangères de France. Dans un ouvrage assez volumineux, intitulé: ***Étude*** (*Μελέτη*) ***sur le grec***[1]), qui présente assez d'intérêt au point de vue de l'histoire de la langue, il cherche à prouver que le grec actuel ne s'est écarté de la forme primitive que par des corruptions successives, et que ce doit être la tâche des hommes de lettres de ramener la langue à sa pureté classique. Les vingt siècles qui se sont écoulés et les vicissitudes qu'ils ont amenées ne comptent pas pour lui. On doit écrire aujourd'hui exactement comme les anciens écrivaient.

Mais le grec, ainsi que toute langue vivante, tout en restant le même par le fond, n'a jamais cessé de s'altérer légèrement et graduellement, et les auteurs d'un siècle consacraient souvent, même dans les temps classiques, des formes grammaticales inconnues aux siècles précédents. Écrire comme les anciens, c'est remonter le cours des temps pour chercher un point fixe là où il ne peut y en avoir.

Codricas soutint aussi son thème avec énergie dans plusieurs dissertations écrites en grec ou en français et publiées dans les journaux littéraires du temps, surtout dans la *Calliope*, périodique littéraire fondé à Vienne par le savant grammairien Athanase STAGIRITE. Il s'y livra à ce sujet à une polémique acharnée contre le *Loghios Hermès*, la plus célèbre des Revues grecques

[1]) Paris, 1818.

de cette époque, qui, publiée dans le même ville, défendait le point de vue de Coraï.

De même que son rival, Codricas a aussi plaidé avec zèle la cause de l'indépendance de son pays dans des *lettres* écrites en français et adressées à des personnages influents de son temps. On a de plus de lui un *traité de Physique*, et une traduction de la »Pluralité des Mondes« de *Fontenelle.*

PHILIPPIDES.

Daniel PHILIPPIDES, chef de fil du parti contraire, avait été diacre. Le rêve de toute sa vie était la délivrance de sa patrie. Il alla à Paris, pour se rendre par l'étude plus digne d'y coopérer, s'appliqua aux sciences, et acquit de profondes connaissances en philosophie et en histoire. Il reste de lui une *correspondance* inédite, en français, avec le célèbre Barbié du Bocage, sur des sujets de géographie.

Un de ses amis, Constantin STAMATI[1]), un Grec qui comme lui étudiait à Paris, et qui laissa des lettres fort intéressantes, mais d'un style peu recommandable, sur la révolution française et sur la politique du temps, écrivait à Codricas sur Daniel Philippidés en ces termes: »Le ci-devant père Daniel, maintenant Monsieur Philippidés, que la divine providence a envoyé dans ce lieu

[1]) Lettres de Const. Stamati, publiées par Émile Legrand. Ann. de l'assoc. pour l'encouragem. des études grecques. Ann. 1872. P. 108.

de perdition pour le salut de mon âme et pour me délivrer des embûches du diable, te prie de dire de sa part à Katardji, le Mécène des savants de la Valachie et notre très-vénéré patriarche, que, grâce à Dieu, il se porte bien et remercie le tout-puissant de l'avoir jugé digne de vivre dans la terre promise des philosophes, quoique pour le moment elle soit souillée par une philosophie maudite, *ἣ μυρί' Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε«* [1]).

Une des principales préoccupations de Philippidès était la littérature. En fait de style, il partait du principe que la langue écrite ne devait être autre que la langue parlée. Mais parlée par qui? Dans tous les pays chaque classe de la société s'énonce différemment selon son différent degré de culture et d'instruction. A quel degré d'ignorance le parti représenté par Philippidès voulait-il arrêter la norme de sa langue populaire? C'est à quoi il n'a pas songé. Aussi les adhérents de cette école ont-ils autant de grammaires différentes qu'il y a de dialectes locaux, et il y en a qui n'en ont aucune, et s'autorisent des corruptions de toutes, mêlant souvent des formes qui appartiennent à diverses localités ou à différentes gradations de purisme; en conséquence de quoi l'ignorance n'a-t-elle pas manqué de s'autoriser de cette confusion pour couvrir ses solécismes sous le manteau des prétendues irrégularités du dialecte vulgaire.

Philippidès a un style inculte et incorrect; mais tout

---

1) »Qui est devenue cause de tant de maux.« Hom. Il. I.

vulgaire qu'il est, il est encore en progrès sur celui de son ami Stamatis, qui, avec des prétentions d'exactitude grammaticale pour les types et pour la construction, ne recule point devant l'usage d'une foule de mots étrangers, qui jurent à côté des expressions classiques. De plus, comme l'écriture est l'image de la parole, Philippidés, peu soucieux de l'origine et de l'histoire de la langue, est le premier qui a prétendu proscrire jusqu'à l'orthographe, en tant qu'elle ne sert plus à strictement exprimer la prononciation. Mais avec une inconséquence qu'on peut s'expliquer, il reculait pour lui-même devant sa propre théorie, et s'abstint de l'appliquer dans ses œuvres.

AUTRES AUTEURS.

A part quelques poètes lyriques, nul écrivain d'importance ne marcha sur les traces de Philippidés. L'Anacréontique Christopoulos publia un essai de *grammaire* du grec-vulgaire, travail incomplet, qui n'a d'autre but et d'autre valeur que d'avoir été le premier pas fait pour prouver par des citations et des exemples ce qui aujourd'hui n'est sujet à aucune contestation, que le grec, dans sa forme vulgaire et moderne, n'est qu'un composé des dialectes éolique et dorique, qui dans l'antiquité aussi étaient la base de la langue populaire de la plus grande partie de la Grèce.

G. Cremmydas de Janina a publié[1]) un travail dé-

[1]) Moscou, 1803.

taillé sur la langue vulgaire et sur les améliorations dont elle est susceptible. Il y donne, à titre d'exemples, plusieurs lettres et traités inédits de *Bulgaris*, *Théotokis*, *Balanos*, *Pézaros*, ainsi qu'une dissertation pleine de notions précieuses sur les Albanais et les autres peuples qui habitent l'Epire.

Ce sont surtout les livres servant à l'étude du grec-ancien qui se multipliaient de plus en plus, en raison de l'augmentation du nombre des écoles et de l'ardeur toujours croissante de la jeunesse, qui semblait pressentir les approches de la révolution.

Georges AENIAN d'Hypate, professeur de grec dans les maisons phanariotes, et plus tard sénateur et Ministre, a publié à Constantinople, sous le nom d'Ariâne, une *grammaire* qui rompt avec les méthodes anciennes pour en adopter une plus simple et plus facile.

Le plus ancien recueil d'extraits d'auteurs, destiné à faciliter l'enseignement, est celui de Jean PATOUSSA d'Athènes, en quatre Volumes. Une mention beaucoup plus honorable est due à l'*Encyclopédie* d'Étienne COMITAS[1]), qui, en 12 volumes, comprend, outre une grammaire, un traité de rhétorique et un autre sur l'art poétique, de longs textes, d'ouvrages entiers des meilleurs prosateurs et de tous les poètes classiques, avec des notes historiques et littéraires. Une autre encyclopédie, beaucoup moins étendue, en 4 volumes, publiée peu

1) Vienne, 1812—14.

après[1]) par le savant moine Théoclite PHARMAKIDÈS, a le mérite d'un choix plus éclairé des éditions auxquelles les textes furent empruntés.

Un ouvrage important et de longue haleine fut entrepris à Constantinople sous les auspices des plus savants Phanariotes par une société de gens de lettres, parmi lesquels il faut citer en première ligne le Phanariote Charles GUICÀ, le médecin VLASTOS et le professeur LOGADES. C'était un grand dictionnaire hellénique, indiquant les diverses acceptions des mots dans leurs variations chronologiques, avec de nombreux exemples à l'appui, puisés dans les textes des auteurs les plus accrédités. Les savants de Constantinople ont été les premiers à tracer le plan réalisé plus tard par les grands philologues de nos jours, par Dindorf et Hase: ils ont entrepris de compléter le *Thesaurus* de Henri Étienne, et de l'arranger par ordre alphabétique. Les quatre premières lettres de cet immense dictionnaire parurent, sous le titre d'*Arche* (*Κιβωτὸς*), à l'imprimerie de la grande école du Phanar, en très-grand in-Folio, et le manuscrit complet se trouve déposé dans la bibliothèque patriarcale de Constantinople. Il y restera probablement à jamais inédit, après l'édition française du *Thesaurus*; mais il sera du moins un témoignage de l'érudition et de l'activité des philologues grecs à la veille de la délivrance de leur pays.

---

[1]) Vienne, 1815.

Un autre dictionnaire en 3 gros volumes in 4°, publié[1]) par l'archimandrite Anthime GAZÈS sur la base de celui de Schneider, était plus à la portée du public, et a rendu de plus grands services à la jeunesse qui se livrait aux études classiques.

Un des hellénistes les plus savants et les plus actifs à cette époque fut Néophite DOUCAS, qui, après avoir publié une *grammaire* très-détaillée, à laquelle il donna le titre de *Terpsithée*, s'est surtout voué à l'*édition* d'anciens auteurs. Il publia Thucydide avec une traduction et de nombreuses notes qui ne sont pas toujours irréprochables, et avec une carte. Spyridion VLANDIS a publié l'ouvrage de *Longin* »sur le Sublime«[2]), et tout Xénophon, en 4 volumes.

Un profond connaisseur de la littérature ancienne, Lampros PHOTIADÈS, composa outre plusieurs autres ouvrages grammaticaux, une excellente *Métrique*, qui fut complétée et publiée en un gros volume par Zénobius POPP, le savant gouverneur du Baron Simon Sina[3]); et le prêtre Charisios MEGDANOS a écrit une *Poétique*, à laquelle il a donné le titre prétentieux de *Calliope rapatriée*[4]).

N. D. DARVARIS, qui a étudié d'abord en Grèce, ensuite en Allemagne, s'occupa surtout de la composition de livres scholaires et de manuels propres à répandre

---

1) Venise, 1811. — 2) Vienne, 1802. — 3) Vienne, 1803. — 4) Vienne, 1819.

les connaissances utiles. Son *Encyclopédie néo-hellénique* a exercé l'influence la plus salutaire sur l'éducation du peuple. Afin de familiariser la jeunesse avec les grandes idées de l'antiquité, il traduisit en grec-moderne plusieurs ouvrages des anciens. Son *guide de la vie* est un excellent livre de morale pratique.

Ayant aussi en vue l'éducation populaire, CAPETANAKI publia, à Vienne, en grec et en français, un ouvrage de luxe, l'*Iconologie* (galerie de tableaux) de Bertuch, un magnifique recueil en 12 volumes, illustré d'un très-grand nombre de belles gravures d'objets tirés de l'histoire naturelle et d'autres sujets curieux.

Le moine Gabriel CALONAS a publié une pédagogie[1]).

Le *Magazin des enfants*, un recueil en plusieurs volumes, contenant des narrations morales et instructives, d'un style approprié au jeune âge, a été pendant longtemps le seul livre qui offrît à l'enfance une lecture agréable et utile.

Le savant médecin Dem. ALEXANDRIDÈS a composé un dictionnaire turco-grec et une grammaire du turc[2]); et G. BAJATZI a publié une grammaire de la langue roumaine (ou Macédonovlaque, comme l'auteur l'appelle)[3]).

Une traduction des Psaumes, de l'hébreu, a été publiée à Venise[4]) sans nom d'auteur.

---

1) Vienne, 1800. — 2) Ib. 1812. — 3) Ib. 1813. — 4) Ib. 1804.

CHAPITRE III.

PROSATEURS. SCIENCES.

Bien que manquant encore de hautes écoles, les Grecs ne négligeaient pas entièrement les sciences, et il y en eut qui les cultivèrent avec succès. Plusieurs des savants qui se formaient aux universités de l'Europe, et de ceux qui dans l'étude des anciens cherchaient les idées plutôt que les mots, ont écrit à l'usage de leurs compatriotes, avides de connaissances solides, des livres qui, en raison des temps et des circonstances parmi lesquelles ils étaient produits, ne manquaient pas d'un mérite relatif.

PHILOSOPHIE.

Athanase PSALIDAS de Janina, directeur du gymnase de sa ville natale, écrivit, d'après les préceptes de Kant dont il fut l'élève, un *traité sur le bonheur parfait*, qui est entaché d'une forte teinte de rationalisme. Il était, quant au style, un vulgariste, imitateur de Philippidés.

N. DARVARIS, dont nous avons déja parlé, a aussi écrit une *introduction à la connaissance des hommes*.

D. CHRYSOVÉLONIS est l'auteur d'un *traité de logique et de morale;* CAPHARÉUS d'un *Essai sur les vertus*,

et M. Christaris a traduit du français un traité de *Morale* et de l'*art d'être heureux*, en deux volumes[1]).

C. Coumas, directeur du Gymnase de Smyrne, un des écrivains les plus actifs de la Grèce après son émancipation, publia dès cette époque un *Manuel de philosophie* en 4 volumes, inspiré par les théories des philosophes allemands Tennemann et Krug. Il a aussi traduit l'*histoire de la philosophie* du premier.

Philippidés lui-même, le philologue vulgariste, a traduit, en un language assez soigné, la *logique* de Condillac[2]); et le moine G. Constantas, la philosophie de l'abbé Soave.

Anthime Gazès, le lexicographe, a traduit de l'anglais la »Grammaire philosophique« de *Benjamin Martin*, en deux volumes, avec un grand nombre de planches[3]).

Le moine Néophyte Vambas a écrit des *éléments de philosophie morale*[4]), et une *rhétorique*[5]), qui a été fort en vogue aux écoles. Une autre *rhétorique* était en même temps publiée à Vienne par C. Oeconomos.

Benjamin de Lesbos a écrit des *Éléments de Métaphysique*[6]).

SCIENCES EXACTES.

Les sciences mathématiques et naturelles ont également leurs représentants dans cette période. Après *Théotoki*,

---

1) Vienne, 1816. — 2) Vienne, 1801. — 3) Vienne, 1799. — 4) Ven. 1818. — 5) Paris, 1813. — 6) Vienne, 1820.

cité plus haut, Const. COUMAS, dont l'étonnante activité brille dans toutes les branches des connaissances humaines, a publié en 8 volumes un *cours de mathématiques* élémentaires et transcendantes. D. GOBDÉLAS de Thessalie, directeur du Gymnase de Jassy, et Etienne DUNCAS, professeur au même établissement, des *traités de Mathématiques*, qui ont servi à l'enseignement jusqu'au moment où, après la révolution grecque, des livres plus méthodiques les eurent remplacés.

BENJAMIN de Lesbos, qui avait commencé par être marmiton chez un riche de Constantinople, devint par son infatigable persévérance un mathématicien distingué, et laissa des ouvrages estimés sur les sciences qu'il cultivait, entre autres une *géométrie* calquée sur celle d'Euclide[1]). Sp. ASSANIS traduisit le traité de l'*abbé Caillet* »sur les sections coniques«, et le moine Jonas SPARMIOTIS celui de *Guidon de Grandé* sur le même sujet. Ce livre fut revu et publié par Anthime GAZÉS[2]). GAVRAS a traduit les »Éléments« d'*Euler*.

N. DARVARIS, toujours ardent à populariser la science, écrivit une *physique* populaire, fort estimée dans ce temps, et D. PHILIPPIDÉS traduisit celle de *Brisson*, ainsi que la »Chimie« de *Fourcroy*, qui fut aussi traduite par Th. HELIADES, et »l'Astronomie« de *Lalande*. Toutes ses traductions sont aujourd'hui oubliées avec la langue dans laquelle il a eu la malheureuse idée de les faire. RIGAS

---

1) Vienne, 1820. — 2) Vienne, 1802.

de Phéræ, le premier apôtre de la révolution grecque, a aussi écrit une *Physique* populaire, et a publié une *carte* de la Grèce ancienne et moderne sur une très-grande échelle. COUMAS, le savant aux connaissances universelles, est aussi auteur d'une *Physique*, d'une traduction de la »Chimie« d'*Adet*, en deux volumes[1]), et d'un court *abrégé de toutes les sciences*. Un autre traité de *Physique* est dû à Serge MACRÉAS d'Agrapha, directeur de l'école patriarcale de Constantinople; et un ouvrage plus long sur le même sujet a été écrit par l'helléniste CODRICAS; mais le plus complet, et qui résume les derniers progrès de la science, est celui de C. VARDALACHOS d'Alexandrie. Étienne DUNCAS a composé un traité *sur le vide*, et C. POPP a traduit de l'allemand une physique populaire, en vue surtout de combattre les superstitions des classes ignorantes.

HISTOIRE.

Les ouvrages historiques sont rares dans cette période. Tout préoccupés de leur propre patrie, les Grecs en apprenaient l'histoire ancienne dans Plutarque, dans Thucydide et dans Hérodote, qui étaient alors, comme ils sont encore, les premières étapes de leur éducation. Quant à l'histoire moderne, dont les pages étaient muettes sur le sort de la Grèce, ou qui n'en racontait que le triste

1) Vienne, 1808—9.

esclavage, son étude ne les touchait pas de près, ou bien elle leur était pénible.

Cependant quelques livres historiques, et surtout quelques traductions, ne sont pas tout à fait indignes de mention. Spyridion CONTOS, qui a pendant trois ans publié à Paris le journal littéraire »l'*Abeille*«, entreprit un grand ouvrage »d'*Histoire universelle*«, dont le premier volume a seul paru.

Plus heureux que lui, COUMAS termina et publia son *Histoire universelle* en douze gros volumes, composée surtout d'après l'ouvrage de Schneider. Cette grande œuvre pèche surtout par le style un peu gauche et pesant, et par la prétention pédante de l'auteur d'helléniser tous les noms propres modernes, même ceux qui se prêtent le moins à cette transformation, au point de les rendre souvent impossibles à reconnaître. Coumas est aussi l'auteur d'une Chronologie[1]).

Gr. PALIOURITIS, professeur à l'école de la colonie grecque de Livourne, a composé une *histoire* et une *archéologie de la Grèce*. Chacun de ces deux ouvrages est en deux volumes, et tous les deux ont rendu de très-bons services dans ces temps de transition. A. MÉLIKIS de Courfou a écrit en français un excellent essai sur la civilisation des anciens Phéaciens, qui fut traduit en grec par N. MAVROMATIS.

Anthime GAZÈS, l'auteur du dictionnaire, a, sous

[1]) Vienne, 1813.

le titre de ***Bibliothèque hellénique***, publié en deux volumes une histoire de la littérature ancienne, puisée aux sources; et ATHANASE de Stagire, des ***biographies*** des grands hommes de l'antiquité, une ***histoire*** et géographie de l'Épire et une Mythologie fort détaillée en cinq volumes, qui traite aussi des antiquités religieuses, et porte le titre d'*Ogygie.* Une autre ***Mythologie*** en un gros volume orné de gravures, et intitulée le ***Panthéon***, est l'ouvrage du moine Ch. MEGDANOS, de Macédoine.

Ch. PERRHÆBOS d'Olympe a raconté en deux volumes les ***guerres des Souliotes*** contre Ali Pacha. Ce premier essai d'une histoire nationale, plein de détails curieux sur cette poignée de Grecs intrépides, qui, en affrontant la mort, ont toujours su préserver leur indépendance, n'a pas peu servi à entretenir dans toute la nation l'élan d'enthousiasme qui a bientôt éclaté en actions glorieuses. Il est écrit avec une simplicité qui n'exclut pas la vigueur, et rappelle par quelques parties le style aisé et peu prétentieux de Xénophon.

Le moine CONSTANTIUS, depuis patriarche œcuménique, homme d'un vaste savoir, a composé une ***description archéologique de Constantinople,*** contenant plusieurs renseignements neufs et précieux, une ***archéologie*** d'Alexandrie, de l'Égypte et de la Nubie, ornée de planches, et a fait une traduction du latin des ***antiquités homériques.*** L'Archimandrite CYPRIEN, plus tard métropolitain de *Chypre*, sa patrie, en a écrit une ***histoire*** et une ***archéologie.***

Les provinces Daces intéressaient les Grecs au plus haut point, non seulement à titre de colonies, mais aussi comme le pays où ils exerçaient leur autorité, et où leur centre d'autorité était transféré. Aussi plus d'un auteur s'est occupé de leur histoire. D. PHOTINOS, le paraphraste d'Érotocritos, en a écrit une, depuis les temps les plus anciens, en 3 volumes[1]); et une autre, traitant de l'origine de leurs habitants, fut composée par D. PHILIPPIDÈS dans le style vulgaire que cet écrivain affectionnait. Le même auteur a aussi publié une *géographie* moderne.

Le prêtre CONSTANTIN de Philippople est auteur d'une description de cette province de la Macédoine.

Spyridion PAPADOPOULOS a composé une histoire des guerres entre les Turcs et les Russes, et Spyrid. DESTOUNIS de Céphalonie celle de la retraite des Français après la campagne de Russie[2]).

Parmi les ouvrages historiques traduits on peut citer l'*histoire de Pyrrhus*, traduite de l'allemand par Ch. RANGOS de Thessalie; l'histoire de l'abbé *Millot*, traduite par Gr. CONSTANTAS, dont deux volumes seulement ont paru à Venise; celle de *Rollin*, en 17 volumes, par G. CANCELLARIUS; »l'histoire grecque« de *Goldsmith*, en 3 volumes, par D. ALEXANDRIDÈS; une autre, en quatre parties, de l'anglais, par B. PAPAEUTHYMIOU; un *abrégé*

[1]) Vienne, 1818—19. — [2]) Moscou, 1813.

chronologique de l'*histoire universelle*, du français, par Lampros ANTONIADÈS[1]).

En outre VLANDIS a traduit *Cornelius Népos* et les *Métamorphoses d'Ovide*, et a composé en italien une *histoire de Napoléon*. PHILIPPIDÈS a traduit *Trogue-Pompée* et *Florus*; DOUCAS a traduit *Eutropius*.

Le médecin Evangélos MEXICOS a traduit les traités de l'abbé *Fleury* »sur les mœurs des Israélites« et »sur celles des chrétiens«[2]); G. EMMANUEL, l'ouvrage de *Montesquieu* »sur la grandeur et la décadence des Romains.« »L'Esprit des lois« du *même auteur* fut traduit par Jacques Argyropoulos, un des membres les plus distingués du Phanar, qui traduisit aussi en turc »l'histoire de Russie« de Jean Castéra, en même temps que son frère, Lucas ARGYROPOULOS, mettait en turc, par ordre de la Porte, »la Fortification« de Vauban. TSIGARAS a traduit »l'histoire de Charles XII« de *Voltaire*; VENDOTI, celle »de l'Amérique« par *Robertson*; D. PHASLI, celle »de la Révolution française« de l'allemand, par *Ziller*; N. SCOUFFOS, élégant styliste, le *Mémorial de Ste Hélène*, et, de l'allemand, un abrégé en deux volumes de »l'histoire de la littérature ancienne« de *Schœll*. Les »aventures de Télémaque« de *Fénélon* ont été traduites une fois par GOBDÉLAS et une autre par Démétrius PANAGHIOTOU. La »découverte de l'Amérique« de *Kampe* fut traduite par G. ROUSIADÈS; la »géographie« de *Gas-*

[1]) Constantinople, 1808. — [2]) Venise, 1814.

par, par Capétanaki, et une »*géographie ancienne*« par Comita.

MÉDECINE.

Nous avons déjà fait observer que les sciences d'application n'étaient pas du domaine de la littérature de cette période. La Grèce possédait des médecins très-habiles et très-instruits; mais ce n'est pas dans leur pays, privé d'universités, d'hôpitaux, d'administration même, c'est aux grandes capitales de l'Europe civilisée, c'est dans les ouvrages de leurs grands professeurs qu'ils puisaient toute leur science. Dans leur propre langue ils devaient se contenter de ceux d'Hippocrate et de Galien. Aussi ne pouvons-nous citer en fait de livres traitant de médecine, qui aient été publiés dans cet espace de temps, qu'une »Diététique« d'après *Tissot*[1]); une *histoire de la médecine*[2]) par Constantin Michel de Castorie; une hygiène, traduite du français par Vlandis[3]), livres destinés à l'usage populaire, ainsi qu'un traité sur les substances vénéneuses« de *Demondi*, traduit de l'italien par G. Carouso de Corfou. L'*Antipanacée*, ou traité sur les causes qui rendent les maladies incurables, et une traduction de »l'Anthologie médicale« de *Mesger*, sont dues à la plume d'Anastase Georgiadés Levkias, un médecin dont les connaissances scientifiques n'étaient dépassées que par sa vaste érudition littéraire.

1) Vienne, 1785. — 2) Venise, 1819. — 3) Venise, 1820.

Denys PYRRHUS, de Thessalie, un médecin aussi, a publié une pharmacopée, pour laquelle il s'était surtout servi du livre de Bruniatelli[1]).

SCIENCES POLITIQUES.

Dans le domaine de la politique il est tout naturel que nous ayons encore moins de travaux à signaler. Une traduction du discours de *Rousseau* »sur l'inégalité des hommes« par le Phanariote S. VALETTAS, secrétaire privé du Prince Al. Soutso, peut être citée plutôt pour la beauté du style, qui rivalise avec celui de l'original, que pour l'influence qu'elle a pu exercer sur la conscience politique de la nation. La nécessité qu'imposait aux Grecs le développement toujours plus considérable et la prospérité croissante de leur commerce, et le besoin qu'ils sentaient, ainsi que tout peuple mûr à la civilisation, de régler leurs rapports par des lois, ont donné naissance à quelques ouvrages soit originaux, soit traduits. C'est ainsi que N. PAPADOPOULOS a traduit le *code commercial* de la France[2]), et cette traduction a été refaite[3]) par Théodore RACOS de Thessalie, qui a aussi traduit du français les *leçons des sciences maritimes*, en deux volumes avec planches[4]). N. Papadopoulos est aussi auteur d'une *Encyclopédie du commerce*, qu'il a intitulée »Mercure Kerdoos«, et qui est en 4 volumes.[5]) C. COKI-

---

[1]) Constantinople, 1818. — [2]) Vienne, 1817. — [3]) Paris, 1820. — [4]) Bologne, 1806. — [5]) Vienne, 1815—16.

NAKI de Chio a traduit de l'allemand l'histoire du commerce de *Jos. Novar*[1]). KÈPHALAS de Zante a publié un *code maritime* et une *théorie de la navigation*[2]), et THOMAS D. de Siatista, un *Manuel du commerçant*[3]).

Les Phanariotes qui gouvernaient les provinces Daces se faisaient un devoir d'y introduire une législation régulière. C'est ainsi que les Princes CARADJA et CALLIMACHI y ont publié un code testamentaire[4]) et un code civil[5]), complété plus tard, d'après les meilleures législations, par le Prince Michel STOURDZA, et resté en vigueur jusqu'au moment où le pays réforma ses lois par ses propres chambres.

Un ouvrage anonyme *sur l'état politique des îles Ioniennes* a été inspiré par l'enthousiasme avec lequel tous les Grecs ont salué l'émancipation de ce coin de leur terre, qui leur paraissait comme le prélude de la délivrance de toute leur patrie. C'est à ces mêmes sentiments qu'est due la traduction de *Beccaria* par CORAÏ, dont nous avons parlé plus haut.

THÉOLOGIE.

La théologie avait déjà cessé à cette époque de tenir, comme dans les précédentes, la première place dans les préoccupations nationales. Cependant sa littérature n'est pas entièrement négligée. C'est ainsi que le Phanariote

1) Vienne, 1809. — 2) Vienne, 1817. — 3) Vienne, 1809. — 4) Bucharest, 1817. — 5) Ib. 1814.

Basili, Postelnik, ou Ministre de l'Extérieur en Valachie, a publié sous le titre de »Port de salut« (*ὅρμος σωτήριος*) un livre de lectures pieuses approuvé et recommandé par le St. Synode de Constantinople. Le moine Athanase de Paros a réuni les dogmes de l'église orientale en un volume, revu et publié par l'archévêque de Corinthe Maxime Notaras[1]). Une apologie du clergé oriental a été écrite par Ignace, le savant archevêque métropolitain de Valachie, se cachant sous le pseudonyme de *Cyrille K.* Serge Macréas a publié une *introduction dogmatique* aux saintes écritures[2]).

JOURNAUX.

Une génération avide d'instruction et de connaissances ne pouvait se passer de journaux, ces puissants organes de la circulation des idées. Aussi depuis 1810 jusqu'à 1821 en parut-il plusieurs, dont un seul, publié à Vienne, reproduisait, mais sans commentaire aucun, les nouvelles du jour contenues dans les feuilles officielles de l'Autriche; car la Grèce n'était pas encore ressuscitée à la vie politique, à laquelle les journaux servent d'agents, de laboratoires et d'aliment quotidien. Touts les autres étaient plus ou moins exclusivement consacrés à la littérature, et servaient à instruire, à éclairer le peuple, et à le rendre plus propre à se lancer dans la carrière qui allait s'ouvrir pour lui.

---

1) Leipz. 1806. — 2) Constant. 1816.

Ils étaient tous publiés à l'étranger, à Paris ou à Vienne, d'abord parceque les villes grecques sujettes de la domination ottomane manquaient encore d'imprimeries, à l'exception de celle du Patriarcat à Constantinople, et d'une autre que P. Patrikios fonda à Bucharest sous les auspices des Princes Phanariotes; mais surtout par la raison que l'atmosphère de liberté, indispensable à la publicité, même lorsqu'elle s'abstient de la politique et se borne aux spéculations scientifiques et littéraires, n'était à trouver que dans les capitales de l'Europe civilisée.

Les principaux de ces journaux étaient *l'Abeille*, que Sp. Contos publiait à Paris; la *Calliope*, rédigée par Athanase Stagirite à Vienne; la *Minerve; l'Iris;* le *Mercure littéraire* (*λόγιος Ἑρμῆς*), un recueil fort-remarquable, qui comptait parmi ses principaux rédacteurs et leurs collaborateurs des hommes d'une grande érudition.

FEMMES AUTEURS.

Telle était l'émulation excitée à cette époque chez tous les Grecs par le sentiment intime, ou plutôt, pour le plus grand nombre, par l'instinct qui leur révélait la grande œuvre qui se préparait, que souvent, à Constantinople surtout, où l'éducation soignée et l'instruction étaient plus communes aux classes les plus aisées, les femmes elles-mêmes s'empressaient de porter le tribut de leurs travaux littéraires sur l'autel de la patrie. Ainsi la jeune et belle princesse R. Soutso, fille d'Alexandre,

le dernier Prince grec de Valachie, traduisit les »Conseils d'une mère à sa fille« par Mme *Delamberg*[1]); sa cousine, Mme C. VALETTA, sœur des poètes Alexandre et Panaghioti Soutsos, les »Dialogues de Phocion« de *Mably*; Mme R. ARGYROPOULO, fille du Prince Caradja, l'histoire de la Grèce par Gillies; Evanthée CAÏRIS d'Andros, les »conseils à une fille« par J. N. *Bouilly*.

CHAPITRE IV.

POÉSIE. — VERSIFICATION. — VILLARAS. — CHRISTOPOULOS.

Il nous reste encore à jeter un regard sur la littérature de luxe de cette époque. Dans ces jours où les facultés du peuple grec semblaient tendre toutes vers un même but, où toute intelligence, long-temps engourdie, reprenait son essor, la poésie, cette fleur de l'intelligence, est-elle seule restée sans s'épanouir? L'air de la servitude est fatal à la fille du ciel; elle ne descend que sur les lieux qu'échauffent les rayons de la liberté. Mais,

1) Venise, 1819.

de même que la race chantante des oiseaux sent approcher l'aurore à la brise qui la précède, et la salue de ses accents joyeux, ainsi à l'activité haletante qui s'était emparée de toutes les classes du peuple, à plusieurs signes imperceptibles à l'œil nu, le génie avec sa seconde vue prophétique voyait au milieu des horreurs de l'esclavage la liberté arriver à plein vol, et, d'avance, la poésie s'épanouissait à sa lumière.

Nous l'avons vue jeter de pâles lueurs sous la domination modérée et chrétienne des Vénitiens, et illuminer de clartés vives mais sauvages les sommets abrupts des montagnes, où la liberté s'était réfugiée, armée du fusil du Pallicare.

Vers la fin du siècle précédent, le hospodar Alexandre Mavrocordatos, petit fils du premier prince de ce nom, renonçant aux grandeurs de son rang presque souverain pour fuir la servitude qui en était le prix dégradant, se réfugia en Russie, où il put à son aise caresser le rêve de la délivrance de son pays. Un volume de poésies qu'il y publia sous le titre de »*Bosphore au Borysthène*« contient plus d'une tirade contre l'oppression des Musulmans, plus d'un vœu pour la délivrance des Grecs, et fait plus d'honneur au patriotisme qu'au talent poétique de l'auteur.

RIGAS.

Mais la Grèce vit en tressaillant approcher la réalisation de son rêve éternel, lorsque son grand citoyen,

Rigas *de Phéræ*, ayant respiré l'ardeur de la révolution française, eut entrepris de soulever sa patrie. Son œuvre héroïque mais prématurée échoua; et, livré aux Turcs, il périt du dernier supplice. Cependant la Grèce sentit que le jour de son affranchissement n'était pas loin, et la poésie en salua gaiement l'aurore. Le premier héros de la liberté et son premier martyr fut en même temps son premier poète. Rigas publia des hymnes patriotiques, respirant la poésie du noble sentiment qui remplissait son cœur. Ils ne se distinguent ni par l'élégance du style, ni par la recherche des images; mais ils ont par des accents vigoureux excité chez les Grecs la haine des tyrans; ils les appelaient à la vengeance et à la liberté, ils répondaient aux cordes qui tressaillaient dans leurs cœurs. Cela a suffi pour leur assurer la plus grande popularité, et jusqu'aujourd'hui encore, la jeunesse de Thessalie et de Macédoine, lorsqu'elle s'assemble loin des yeux de ses dominateurs, chante avec enthousiasme:

»Jusqu'à quand, braves Hellènes, vivrons-nous dans les fers, ou serons-nous traqués, comme des bêtes fauves, dans les cavernes et dans les bois? Une heure de vie libre est plus précieuse que quarante années de captivité. A quoi te servent les grandeurs dégradantes que t'offre le tyran? Il tient dans sa main ton honneur et ta vie. Venez, frères; les yeux levés au ciel, jurons sur la croix: Je jure, ô Roi de l'univers, de ne jamais me courber sous le joug des tyrans, de les combattre aussi long-temps que je vis, de ne déserter en aucune circonstance ma

patrie et sa bannière; et si je manque à mon serment, réduis-moi en poudre, ô Dieu que j'implore.«

Ces poèmes, imprimés clandestinement à Jassy en 1814, furent le clairon dont les sons retentissaient encore en 1821, et qui le premier secoua la Grèce de son sommeil.

VERSIFIÇATION.

Mais la poésie, une fois réveillée, ne se borna pas à ces chants belliqueux. Çette fée, humant déjà les parfums de la liberté, se livra, comme si elle était dans sa propre atmosphère, à tous ses ébats, eut toutes ses métamorphoses sublimes ou délicieuses, par lesquelles elle séduit ou élève l'esprit des hommes.

La versification à cette époque est toute rimée. Chez les anciens, la langue si belle et si musicale, fondait son harmonie sur les deux éléments essentiels à toute musique, l'accent et la prosodie, la qualité chromatique et la quantité, l'élévation et la durée des sons. Selon qu'on l'employait en prose ou en vers, l'un de ces deux éléments prédominait, et devenait pour ainsi dire le foyer de l'intonation de chaque mot, l'accent pour la prose, la prosodie pour les vers. Dans le cours des siècles, et à mesure que les dialectes se mêlaient en une langue commune, cette finesse de prononciation s'effaçait par le frottement, et les deux éléments se confondaient en un seul, qui restait le même tant en prose qu'en vers, et qui concentrait sur une seule syllabe de chaque mot,

sur celle qui indiquait autrefois la modulation chromatique, et que les grammairiens du moyen-âge ont pour cette raison désignée par un signe musical (accent *aigu*, *grave*, *circonflexe*), toute la force de l'intonation, partagée chez les anciens entre l'accent et la prosodie.

Il en est résulté que, sous le rapport de ces deux éléments, les mots ont conservé en grec-moderne absolument la même prononciation que dans la prose ancienne; car on y appuie sur les syllabes qui, d'après les signes distinctifs, subissaient chez les anciens l'élévation chromatique, et devenaient le centre de l'intonation.

Il en était tout autrement pour la poésie, où la plus longue durée des syllabes étant le principe qui concentrait sur elles la force de l'intonation, elle mettait souvent en relief d'autres syllabes que celles qui étaient marquées en prose, ou qui le sont dans la langue moderne. A cette différence près, le système de la versification ancienne doit être identique à celui de la versification moderne, car l'un et l'autre se fondent uniquement et simplement sur la distinction de quelques syllabes, plus fortement prononcées que d'autres.

Il faut toutefois remarquer que la langue ancienne était plus riche que la langue moderne en ces syllabes qui concentrent en elles la force de la prononciation, qu'elle appelait syllabes longues et que la langue moderne appelle syllabes accentuées. Elle en pouvait avoir plusieurs dans un mot, tandis que chaque mot du grec moderne n'a ordinairement qu'une seule syllabe accentuée.

La versification moderne ne doit par conséquent différer, et ne diffère en effet, de l'ancienne, qu'en ce qu'elle est privée des seuls mètres auxquels la fréquence des spondées est plus ou moins nécessaire, par exemple des mètres dactyliques.

Elle possède par contre tous les mètres réguliers, tant iambiques que trochaïques, dont les anciens faisaient usage, et même les anapestes. Cependant le tétramètre iambique, souvent employé par les anciens aux tirades des drames, et surtout dans les comédies, l'a dans le grec moderne emporté sur le trimètre, qui était dans l'antiquité le vers usuel du dialogue dramatique, et qui n'est resté que dans quelques chansons clephtiques. Etant un vers long et grave, le tétramètre iambique a même remplacé l'hexamètre dans les compositions épiques, et est demeuré le vers national par excellence. Le rhythme irrégulier des strophes lyriques n'a pas lui-même disparu; il a survécu dans les cantiques sacrés, dont plusieurs remontent aux premiers siècles du christianisme.

A cette versification les Grecs ont, à l'exemple des Vénitiens, ajouté la rime, cette chaîne pesante, cette entrave de la pensée pour le versificateur inhabile, mais qui devient une guirlande de fleurs, une auxiliaire gracieuse et un ornement des idées dans les mains qui savent la manier. Elle n'a pas été employée dans les cantiques, dont la plupart sont antérieurs à son introduction, et ceux qui lui sont postérieurs imitent les plus anciens. Elle resta pendant long-temps étrangère au

peuple, et les chants clephtiques l'ont presque toujours ignorée. Mais la poésie plus ou moins cultivée l'adopta, et l'*Erotocritos* est un des premiers poèmes où l'on en ait fait usage. Elle fut depuis constamment employée, surtout par ceux qui savent combien de nudités poétiques elle est souvent capable de voiler.

Bien que tirant son origine des langues romanes, la rime, en passant dans le grec, si riche en assonances, est devenue plus rigoureuse et plus exigeante. D'après la pratique des bons poètes, elle embrasse toute la syllabe finale de chaque vers, si cette syllabe est accentuée; si l'accent est sur la pénultième ou sur l'antépénultième, elle commence à la voyelle accentuée. Des versificateurs peu exercés rongent ce frein avec impatience et se révoltent contre sa sévérité. Il prétendent, pour ne pas se soumettre à toutes ses exigences, se prévaloir de l'exemple des littératures étrangères. Ils oublient que chaque peuple a des règles dictées par le goût qui lui est propre ou par la nature de sa langue, et que l'art, surtout la poésie, n'admet pas de médiocrité.

Nous n'avons pas cru cette digression inutile, car presque tous ceux qui ont écrit sur la Grèce moderne affirment que sa versification repose sur des bases toutes différentes de celles de la versification ancienne. C'est une erreur. Quand les Grecs aujourd'hui font de mauvais vers, ils les font dans le même moule où étaient coulés les chefs-d'œuvre de leurs ancêtres.

Nous passons sur un grand nombre de poètes, qui paraissent avoir manqué le véritable sentier du Parnasse, pour ne nous occuper que des maîtres. Les hommes de génie peuvent seuls servir de jalons à l'histoire de l'intelligence, et méritent d'arrêter les regards de la postérité. Ce sont eux qui comprennent leur époque et qui en représentent le caractère.

Au commencement du siècle nous rencontrons encore un poète intrépide, le moine Ambroise PAMPEREIF, qui promène sa Muse à travers 152 pages de vers en grec-ancien dits *carciniques*, parcequ'ils ont le rare avantage de pouvoir être lus des deux bouts, ce qui a peut-être fait qu'ils n'ont pas été lus du tout[1]).

Mais cet exemple reste isolé. Cette époque de première renaissance a produit d'autres poètes plus sérieux, plus connus et plus dignes de l'être.

VILLARA.

Jean VILLARA d'Epire, médecin très-instruit, a écrit en mètres variés des poésies *lyriques*, quelques pièces badines ou *satiriques*, et une traduction de la *Batrachomyomachie*. C'est un habile versificateur, qui ne manque pas d'esprit, mais qui ne s'élève pas jusqu'à l'inspiration et à l'idéal. Cependant ses ouvrages[2]) auraient été plus recherchés et moins vite oubliés, s'il n'avait eu la malheureuse idée d'écrire dans le jargon particulier

[1]) Vienne, 1802. — [2]) 3 Vol. in 8°.

de sa province natale. Adhérent outré des principes linguistiques de Daniel Philippidés, et moins scrupuleux que lui, il essaya de bannir entièrement l'orthographe dans un traité qu'il publia à ce sujet. Mais le titre monstrueux: »η ρομεηκη γλοσα« suffit seul pour en détourner les lecteurs, et peut-être pour l'effrayer lui-même.

CHRISTOPOULOS.

Le chantre des Grâces et de l'Amour, Athanase CHRISTOPOULOS, était natif de Macédoine, mais il vivait à Constantinople, dans cette ville qui semble destinée par la nature à être le séjour de l'Amour et des Grâces. Il appartenait à la classe des Phanariotes. Il prit pour modèle Anacréon, qu'il imita sans le copier, et sans en être écrasé. C'est la même mélodie de langage, la même fraicheur, la même délicatesse d'images. Le rossignol du Bosphore semble oublier que ce beau ciel qui le couvre ne retentit que de gémissements de victimes, que ces flots limpides où il se mire sont teints de sang; ou bien il semble devancer la liberté. Tout en lui respire la sérénité, la gaîté, et appelle le plaisir et la joie, comme si par les accents de sa voix il tenait à arracher ses compatriotes à leurs tristes préoccupations. Chacune de ses chansons a une pointe; elle est un chef-d'œuvre achevé, un drame en miniature, avec son dénouement.

Voici quelques exemples de ces charmantes productions:

»*Les flèches de l'Amour.*

L'Amour tire de son carquois une petite flèche envenimée, et se met en devoir de l'aiguiser sur une pierre. Il frotte et frotte si bien, que la flèche glisse et le blesse au doigt. »Maudite flèche!« s'écrie-t-il, et il porte le doigt à sa bouche. Il le mord, il souffle dessus, il trépigne de douleur, et jette de grands cris. Sa mère l'entend et se frappe le sein. »Qu'arrive-t-il à mon enfant? demande-t-elle. Pourquoi ces cris? Qui fait souffrir mon garçon?« — »Chère maman, une méchante flèche de mon carquois m'a piqué; maudite soit-elle! La piqûre me brûle; c'est du feu, et ... et ... et je suis perdu!« Sa mère lui dit en souriant: »Va, mon fils, tu sauras dorénavant combien la piqûre de tes traits est cuisante et amère«.

»*Le voyage.*

Ma bien aimée, l'Amour, le vieux Temps et moi, nous gravissions une montagne. La montée fatiguait ma belle, et l'Amour nous devançait avec le Temps. »Arrête, lui dis-je, Amour; ne cours pas. Ma frêle compagne ne peut vous suivre.« Tous les deux tendent alors leurs ailes et s'envolent en compagnie. »Amis, leur dis-je, où volez-vous? Pourquoi si pressés? Voyez, notre bien aimée s'affaiblit toujours d'avantage.« L'Amour se tourne alors vers moi, et me, répond qu'il est dans ses habitudes de toujours s'envoler avec le temps.

»*L'amour enchaîné.*

La Grâce Euphrosyne avait dans de frais bosquets fortement attaché le pauvre petit Amour à un myrte fleuri. Je le vis en passant, et me dépouillant de mon vêtement, j'accourus et. en ancien ami, me mis en devoir de le délier. Je l'embrassai, le serrai dans mes bras, et j'allais briser ses chaînes, lorsque la Grâce accourut en colère. Elle me saisit par les cheveux. »Audacieux, s'écrie-t-elle, tu oses mettre en liberté ce méchant, ce menteur, ce voleur des cœurs.« Elle me tourne les bras sur le dos, me pousse contre le buisson, et pleine de courroux, me lie à côté de l'Amour. Maintenant attachés tous les deux. les malheureux, à la même chaîne cruelle, nous subissons des tourments éternels, sans avoir fait de mal à personne.

»*Le hanneton.*

Hanneton, audacieux voleur, comment oses-tu chaque nuit piquer à la bouche ma belle maîtresse? Tu suces le sang de ses lèvres roses, et peu t'importe de les faire pâlir. Ne t'ai-je pas averti que j'étais jaloux, que je t'épiais, et que, si je t'attrapais, je t'écorcherais vif dans ma vengeance? Maintenant que tu es pris au piége et que te voici dans ma main, que ferai-je de toi? N'ai-je pas raison de serrer les doigts et de t'étouffer, pour t'apprendre à venir en tapinois la mordre au milieu des ténèbres? Eh bien non, je suis bon, je te fais grâce cette

fois. Mais gare si je t'y reprends. ,Par ces lèvres que tu piques je jure un grand serment, que si tu y reviens, tu es mort.

»*Le coq.*

Mon éternel ennemi, coq, trompetteur nocturne, qu'as-tu à crier si fort en battant des ailes? Cruel, tu ne me laisses pas, même en rêve, jouir de mon amour! Tu n'as pas pitié de moi, ou, méchant, est-ce par envie que tu veilles pour crier et troubler mon sommeil? Malheureux, si le matin tu me tombes dans les mains, je t'apprendrai à danser sur l'air que tu chantes.

»*Insouciance.*

Que m'importe? De quoi me soucié-je? et même si je me soucie, qu'ai-je à espérer et quelle est mon attente? Faire des ailes, changer le cours du destin, je ne le puis. Les décrets de la parque sont immuables; il faut qu'ils s'accomplissent. Tout le reste est en vain; rien ne se fait contre son gré. Je suis jeune, je vieillirai. Je suis plein de vie et de vigueur; je passerai comme passe l'ombre. Derrière moi je laisserai dans ce monde tout le fruit de mes sueurs; je descendrai nu dans la tombe. Pourquoi donc les soucis, les craintes et les attentes? Pourquoi tout ce mal que nous nous donnons? Manger et boire, s'étendre sur les fleurs, dormir avec l'Amour, voilà le seul souci que nous devons avoir.

»*La toilette.*

Venus, en prenant son bain, emmêla dans l'eau sa divine chevelure. L'Amour la vit. »Attends, lui dit-il, je sais comment te tirer d'affaire.« Le rusé s'en va tout secrétement voler à Minerve le peigne et le miroir, les apporte à sa mère et lui apprend comment tenir le miroir, comment manier le peigne. La déesse démêle ses cheveux d'or, et les étend sur ses épaules. Pleine de reconnaissance, elle immortalisa alors les deux instruments, et toujours bienveillante pour les habitantes de la terre, elle leur envoya par ses fidèles colombes ce cadeau divin, qui est depuis lors resté entre les mains des femmes.

»*L'île* (L'une des îles des Princes).

Jusqu'à quand, belle sirène, habiteras-tu l'île au milieu des vastes eaux, plongée dans leurs vagues? N'as-tu pas assez des cavernes et des nids des vents? Vivras-tu toujours assiégée par les mers? Que la baleine puisse les engloutir! Comment ta voix mélodieuse se plaît-elle à ne retentir que sur des rochers et des flots? Quand le vent de sud soufflera-t-il pour pousser la vague de sa douce haleine et te jeter de nouveau sur nos côtes?

»*Les Compensations.*

a) La Vieillesse.

Tes cheveux, Athanase, commencent à blanchir. Voici le moment des larmes. »Ami, me dit à son tour l'Amour,

te voilà vieux enfin; pense au salut de ton âme; renonce aux plaisirs de la jeunesse, laisse là les doux baisers; les fleurs et les chants ne sont plus de saison pour ton âge. Pour toi la coupe amère de la vieillesse. La mort t'appelle, le tombeau t'attend et Charon s'avance. Fais tes paquets, renonce aux biens du monde, dis adieu au monde lui-même, et ne retiens que les larmes, seule consolation dans l'affliction et dans les souffrances.

b) Consolation.

Eh! si mes cheveux blanchissent, en deviendront-ils d'un goût amer? Qu'y a-t-il à redire à leur couleur? Donne-t-elle peut-être la mort, ou ma chevelure, pour être blanche, pique-t-elle les tendres lèvres qui s'en approchent? La rose, cette fleur des amours, n'a-t-elle pas été blanche tout d'abord, avant que la nature ne l'ait peinte en mariant le rouge au blanc? Le myrte, aimé de Vénus, couvre ses verts rameaux de fleurs blanches comme de flocons de neige. Jupiter lui-même, pour plaire à Léda, ne se fit-il pas cygne, prouvant ainsi que l'amour aime les cheveux blancs comme l'aile de cet oiseau? Blanchissons donc! peu m'importe. Plus je blanchis, plus je pourrai plaire, et plus je deviens cher à l'amour.«

La Muse de Christopoulos est tout aussi aimable et gracieuse lorsqu'elle chante les plaisirs de Bacchus. Nous en donnons deux exemples:

»*La grenouille.*

Grenouille, tapageuse amie, ma criarde musicienne, tu bois de l'eau et tu chantes Brékeké. Moi de mon côté je bois du vin dans une coupe d'or sous de frais ombrages, et je chante Tralala. Buvons ensemble toute notre vie, et rions de ce monde qui est fou. Que sont ses grands biens tant vantés devant le bonheur de toujours boire?

»*Le vide.*

Étienne[1]), mon géomètre, qui te connais en mesures et nous enseignes que la nature abhorre le vide, par notre amitié, la vérité est une, et je dis comme toi: »Qu'il n'y ait pas de vide dans toute la nature, que rien ne soit vide sous le ciel! que les tonneaux soient remplis de vin, et remplissent les cruches à toute éternité; que les cruches remplissent les bouteilles, les verres et les coupes; que le vin remplisse les puits, les vallons et les plaines, et qu'il inonde le monde entier!«

Ces faibles traductions ne donnent pas même une idée éloignée des beautés de l'original. La musique ne se traduit pas.

Christopoulos a eu le tort de s'essayer aussi aux genres dramatique et épique, qui n'étaient pas les siens. Il a composé une pièce intitulée *Achille*, et un poème ayant

---

[1]) Étienne Duncas.

pour titre »*l'apologie de l'Amour*«. Ces deux productions sont peu dignes du grand lyrique.

Il s'est également égaré lorsqu'il entreprit une traduction en vers rimés du premier chant de l'*Iliade*. C'est un mauvais service que des éditeurs de nos jours ont rendu à sa mémoire en tirant de l'oubli cette œuvre manquée.

CHAPITRE V.

POÉSIE. — J. RIZO NÉROULOS. — J. RIZO RANGABÉ, — PERDICARI. — TRADUCTEURS.

J. RIZO NÉROULOS.

Phanariote comme Christopoulos, et natif de Constantinople, Jacques Rizo Néroulos a montré un talent non moins distingué, mais dans une direction toute différente.

Chargé des plus hauts emplois auprès des Princes de la Valachie et de la Moldavie, il consacrait tous ses loisirs à la littérature, qu'il considérait comme l'instrument le plus puissant de la civilisation et de la régénération de sa patrie. Il fut de bonne heure initié au se-

cret de la société qui se proposait l'affranchissement de la Grèce, et lui rendit les plus grands services par sa plume inspirée aussi bien que par sa haute position politique.

Comme poète, il se distingue par le feu de son imagination et par la force et la vigueur de sa diction. Sa poésie lyrique a de la concision, du nerf, et souvent de la verve. Mais c'est surtout le drame qui l'occupa. Pour la forme de ses tragédies il a trop marché dans la voie battue de l'école française, alors la plus connue en Grèce, où l'instruction venait principalement de la France, et où la langue et la littérature françaises étaient aussi généralement reçues et cultivées dans la haute société grecque de Constantinople que partout ailleurs en Europe.

Nous avons de lui deux tragédies en vers, *Polyxène* et *Aspasie.* Dans la première il a voulu faire usage du langage populaire; mais cet essai ne lui a pas réussi: il n'a souvent été que trivial et prolixe là où il voulait être naturel et coulant. Cependant cette pièce contient aussi de grandes beautés, qui auraient racheté ces défauts, si un défaut, et surtout un défaut de style, pouvait jamais être racheté dans un ouvrage de haute littérature.

C'est un passage d'une éloquente douleur que celui où Andromaque, le petit Astyanax dans les bras, reproche à Polyxène son amour pour Achille:

»Comment tes lèvres toucheront-elles ses mains teintes du sang de ton frère? Inhumaine! Le noble sang d'Hector

dégoutte encore des griffes du monstre. Polyxène, ô Dieux, aurait un cœur de tigre! Je la verrai s'asseoir sur ce même char qui a traîné mon époux dans la poussière! Elle s'appuiera sur le bras de son assassin, elle marchera en triomphe sur la terre qui a bu le sang de son frère! Je fuirai; je ne vous verrai plus, monstres de cruauté et d'indifférence! — Tu pleurs, pauvre orphelin: tu sens mon veuvage et ton abandon! tu sens l'injure qui sera faite à l'ombre de ton père! Cesse tes pleurs, sois tranquille; ta patrie n'accueillera pas le meurtrier de son héros. Mais que les Dieux miséricordieux, les Dieux vengeurs écoutent ma voix! Si tes concitoyens ingrats, si les Troyens, livrés aux plaisirs et à la mollesse, oublient jamais les hauts faits de ton père, son attachement à leur ville, son sang qu'il leur a prodigué, ton délaissement et les pleurs de la veuve Andromaque, quand tu seras grand, c'est toi qui perceras le sein de l'assassin de ton père. Par le lait et les larmes dont je t'ai nourri, par l'âme d'Hector, je t'adjure: s'il est des impies qui profanent les cendres de ton glorieux père, que tes mains fument du sang de leurs entrailles.«

L'austérité homérique respire dans cette description des chefs de l'armée des assiégeants:

»J'ai vu Agamemnon à la large poitrine, au port royal et majestueux; et Ménélas aussi, au regard pénétrant, qui semble altéré de vengeance et de sang. Ajax s'avance gigantesque comme un éléphant. Son large bouclier couvre une phalange. Que te dirai-je d'Achille?

Tu le prendrais pour le Dieu Mars au milieu des Grecs. Il brandit sa lance et menace les tours de Troie. Debout sur son char comme un aigle, il semble vouloir s'élancer d'un saut sur nos créneaux. Je ne l'ai jamais connu plus formidable, même lorsqu'il faisait déborder de sang notre Scamandre.»

Cassandre est dépeinte dans cette pièce comme une intrigante astucieuse, qui, éprise elle-même d'Achille, veut détourner de cet amour son innocente sœur Polyxène. Elle y est puissamment aidée par son frère Pâris, qui craint de voir la paix conclue, et Hélène rendue aux Grecs. Polyxène balance, mais son sentiment pour le héros grec, et les raisons d'état que fait valoir auprès d'elle le faible Priam, l'emportent dans son cœur. Achille la conduit au temple, où, à peine arrivé, il est percé d'un trait du furieux Pâris, et expire sur un monceau d'ennemis qu'il a égorgés. Soit que le poète fût embarrassé d'une rime, soit que le mot qui exprime un *talon* lui ait paru peu élégant dans la langage vulgaire qu'il emploie, il s'écarte ici de la tradition, et fait frapper Achille au milieu du dos. La part odieuse que la devineresse Cassandre prend à l'action fournit au poète l'occasion de véhémentes tirades contre les vices du haut clergé, qui étaient souvent, sous la domination des Turcs, un des obstacles au développement national.

Son autre tragédie, l'*Aspasie*, a pour elle l'avantage de la langue, et un grand nombre de beautés de détail; mais elle est inférieure à la première pièce par l'intrigue,

qui y fait presqu'entièrement défaut. Aspasie, la fameuse courtisane ou femme de Périclés, arrive à Athènes pour trouver ses enfants morts et voir Périclés mourant de l'épidémie. C'est là toute la tragédie. C'est tout simplement l'élégie de la peste. sujet qui d'ailleurs me manquait pas, lorsque cette pièce fut écrite, d'une triste actualité, car ce fléau, avant que la civilisation et l'humanité de l'Europe ne l'eussent poursuivi jusqu'au fond de la Turquie, décimait les habitants de ce malheureux pays, et était un des plus grands griefs des peuples asservis contre la barbarie de leurs oppresseurs. Hippocrate et Socrate figurent dans cette pièce, y disent de très-beaux vers que leur inspire leur amitié pour le héros mourant; mais l'auteur laisse entièrement de côté la grande époque dans laquelle ses personnages se meuvent. La peste est son sujet, le vrai héros de son drame, et voici en quels termes il la dépeint:

«Que me demandes-tu? Quelle langue décrirait nos souffrances? Tels que des agneaux parqués dans le bercail, la foule encombre notre ville. Soudain un mal effroyable, inconnu dans les fastes du monde, la peste meurtrière vient fondre sur la ville et la change en désert. On dit que ce monstre à face noire apparut en Ethiopie, envahit l'Afrique, de là passa en Perse, et vint enfin s'abattre au milieu de nous avec une rage redoublée. Le fantôme terrible erre dans les ténèbres, et jette l'épouvante dans l'âme des habitants, qu'il éveille en sursaut. Sa tête atteint le faîte des toits; ses sifflements

nocturnes retentissent sur les tombeaux fraichement ouverts, et beaucoup de personnes attestent l'avoir vu pendant la nuit tourner sur elles des yeux lançant la flamme.»

Cette tragédie est accompagnée de chœurs, qui sont faibles sous tous les rapports. On y cherche en vain l'élévation lyrique, et la part qu'ils ont à l'action est entièrement secondaire.

Le véritable succès de Rizo est dans la poésie satirique. La verve caustique est d'ordinaire une des faces du génie. Le génie ne peut se passer d'esprit. Racine a écrit les Plaideurs, Byron a écrit Don Juan; les anciens princes de la tragédie écrivaient les Satyres, et Homère lui-même est, dit-on, l'auteur de la Batrachomyomachie.

C'est dans ses productions satiriques que Rizo déploie toute la force de son talent; c'est là que la poésie la plus riche en images se marie au piquant de la comédie, et que les mots les plus heureusement trouvés se pressent dans un style plein de vigueur et de vérité.

Son principal ouvrage dans ce genre est l'*Enlèvement du dindon*, tableau ingénieux des mœurs contemporaines de la classe privilégiée du Phanar. Un Lucullus Phanariote, s'en étant retourné, gorgé de richesses, de la Valachie, ce Pérou du Phanar, contemplait de sa fenêtre au faubourg de Thérapia les beautés du Bosphore, et pensait à la magnificence de ses robes brochées d'or, de ses pelisses de zibeline, lorsqu'un troupeau de dindons vint à passer. Soudain l'intempérance, revêtant la

forme de sa ménagère, vient solliciter son estomac blasé, d'un appétit factice. Il veut enrichir sa basse-cour. Un maigre vieillard conduit les dindons, «qui marchent à leur perte en cherchant des grains dans la poussière, oublieux de leurs ancêtres qui s'élevaient majestueux dans les airs.» Le seigneur délie les cordons de sa bourse, débite au villageois des atticismes du Phanar, que celui-ci ne comprend pas, et lui donne à pleines mains des ducats; ce que le bon vieillard comprenant mieux, se prend à jaser, et avoue au richard que le plus beau de ses dindons, le phénix de ses oiseaux, venait d'être acquis par un voisin. Le seigneur en est indigné. Ce dindon incomparable doit être à lui. Il veut connaître l'audacieux qui l'a osé prévenir. Il arme ses serviteurs; les bords paisibles du Bosphore vont retentir du bruit de la guerre civile. Mais l'on s'arrange à la fin; l'acheteur cède l'Hélène emplumée, et le seigneur célèbre son triomphe par un bal somptueux.

Tel est le Lutrin phanariote, qui peut sans désavantage être mis à coté de celui de Boileau, son modèle. Avec la même pureté de versification, on peut soutenir qu'il est moins froid dans sa correction, et qu'avec la même gaité d'humeur, il a plus d'originalité. Une grande partie des charmes de ce poème consiste dans le prestige de la langue, qui, comme celle de Christopoulos, est familière sans être basse, correcte sans être recherchée, et dans la verve avec laquelle on y décrit pour les persifler, les ridicules des mœurs et des habitudes du Pha-

nar. Je m'abstiendrai d'en donner des extraits. Dans une traduction les beautés de la langue s'évanouiraient, et la pointe des saillies serait emoussée pour quiconque n'est pas familier avec la vie et la société de Constantinople à cette époque.

Un autre chef-d'œuvre de Rizo est une comédie en prose, intitulée les *Coracistiques* (l'*Argot*), ou langue des corbeaux, mot qui désigne une manière de parler énigmatique et de convention, et qui est en même temps une légère altération du mot *Coraïstique*, ou langue de Coraï. L'auteur y tourne en ridicule les partisans du grand philologue, qui, en exagérant son système, avaient défiguré la langue par l'invention de nouveaux termes et par l'introduction de nouvelles tournures, les plus bizarres du monde.

Un vieillard, épris du nouveau parler, fait une propagande enthousiaste, même aux dépens de sa bourse. Attirés par cet appât, les habitans de plusieurs parties de la Grèce accourent, et Rizo a su tirer un parti fort plaisant, et nullement trivial, des divers dialectes du grec moderne, mis en opposition avec le langage de nouvelle invention. Les malheureux paysans n'entendent rien à ce fatras de mots extraordinaires. Il n'en est pas de même d'un jeune homme, qui, épris de la fille du vieux littérateur, croit de bonne politique de caresser la manie du père. Il s'est tant appliqué à apprendre le beau parler, qu'il a même réussi à faire des vers de la nouvelle façon. Cependant il n'est pas encore arrivé à gagner

le cœur du viellard, ni à être jugé digne d'obtenir la main de sa fille. lorsqu'un jour le docte personnage, voulant traduire en son propre grec le mot *salade*, ne vient pas à bout de prononcer celui qu'il a inventé pour le rendre. Ce mot est si long et si hérissé de cacophonies, qu'il lui est resté dans la gorge. et l'aurait étranglé, sans le jeune homme, qui le sauve en lui administrant, en guise d'émolient, quelques mots vulgaires qu'il lui fait répéter à plusieurs reprises. Le vieillard, à qui cette cure a guéri et la gorge et l'esprit, donne sa fille en mariage à son sauveur.

Toute cette pièce, marquée au coin du bon goût, est écrite en même temps avec infiniment de force et d'esprit.

J. RIZO RANGABÉ.

A côté de J. Rizo Néroulos nous devons placer son cousin, JACQUES Rizo RANGABÉ. Comme lui, il servit dans les cours des Hospodars de Valachie et de Moldavie, et organisa à Bucharest une grande école hellénique qui, arrivant à une prompte maturité, rendit de grands services à la cause de la civilisation du peuple grec. Comme lui aussi, il fut un des membres les plus actifs de la société qui préparait l'affranchissement de la Grèce.

A la tête de ses œuvres poétiques il faut placer ses traductions de quelques uns des chefs-d'œuvre de la scène française. Avec Voss et Monti, ces deux génies

qui savaient si bien se marier au génie des autres, J. R. Rangabé a prouvé qu'un poète ne peut être traduit que par un poète. Avec l'exactitude la plus scrupuleuse, il rendit chaque vers des poètes français par un vers grec, qui ne le cède en rien, soit pour la concision, soit pour l'exactitude du langage, à la beauté de l'original; on peut même affirmer que la traduction a, en plus d'un endroit, épuré comme dans un nouveau creuset ce que le texte pouvait encore avoir d'inégal chez Corneille, de négligé et de trop coulant chez Voltaire. Elle revêtit ces beaux monuments de la littérature française d'une tunique hellénique diaphane et collante, qui loin d'en altérer les formes, en accuse et dessine les contours avec la plus grande précision, et les relève même quelquefois en les drapant.

Le langage de ce poète, pur et d'une rare élégance, a pour ainsi dire prévenu d'un demi siècle tous les progrès que la langue grecque a faits depuis. Aussi ses ouvrages, publiés vingt ans après la révolution grecque, ont paru jeunes de style, comme s'ils avaient été dictés par la muse de la Grèce affranchie, tandis que la langue de ceux de Rizo Néroulos avait déjà vieilli.

Ses poésies lyriques, spirituelles, et d'un goût pur et élevé, sont remarquables par leur grâce et leur harmonie.

J. R. Rangabé professait pour son cousin, dont il était le digne émule, une noble admiration. Il a écrit sur lui cette belle épigramme:

«Pourquoi s'étonner que Rizo soit en proie aux at-

taques des envieux? On ne lapide que les arbres qui portent de beaux fruits»[1]).

Mais aussi, long-temps avant, Rizo Néroulos avait composé à propos de la traduction de Phèdre par son cousin, cette autre non moins belle et non moins juste:

«Jacques Rizo (Rangabé) a traduit Racine. Est-ce Rizo qui a traduit Racine, ou Racine qui a traduit Rizo?»[2])

Pour établir un juste parallèle entre les deux cousins, il faut reconnaître plus de verve et d'initiative à J. Néroulos, à J. Rangabé plus de soin pour la forme, une langue plus concise et plus pure, une versification plus châtiée. Si les deux écoles qui ont depuis divisé la littérature moderne existaient dès lors, on rangerait le premier de ces poètes au nombre des romantiques, qui permettent au génie de planer audessus des règles conventionnelles; l'autre brillerait au premier rang des classiques, qui exigent que dans l'art une règle sévère tienne en frein le génie, et l'empêche de s'égarer. Rizo Néroulos a été à peu près le premier à réveiller chez les Grecs d'aujourd'hui la Muse trop long-temps assoupie; Rizo Rangabé, le premier à rendre au style poétique la noblesse et la pureté qui doivent en être des attributions inséparables.

---

1) *Τί ξένον ἂν προσβάλληται ὁ Ῥίζος ἀπὸ φθόνον;*
Τῶν δένδρων τὰ καλλίκαρπα λιθοβολοῦνται μόνον.

2) *Ὁ Ῥίζος ὁ Ἰάκωβος μετέφρασε Ῥακῖνον.*
Αὐτὸν ἐκεῖνος, ἢ αὐτὸς μετέφρασεν ἐκεῖνον;

La plupart des Phanariotes cultivaient les lettres avec ardeur. Entre autres le Prince Alexandre N. Soutzo, le dernier Hospodar grec de Valachie, homme très-instruit, faisait aussi de très-jolis vers. Dans la collection des poésies de J. R. Rangabé, qui était son neveu, figure une longue énigme en vers très-bien tournée, dont le sujet est l'*Univers*, et que le Prince avait envoyée sous le nom d'un autre. Rangabé, ayant deviné et le mot de l'énigme et l'auguste poète, répondit par une pièce de vers meilleure et plus spirituelle encore.

PERDICARI.

Passant sur un grand nombre de productions médiocres, ce fond inévitable sur lequel en tout temps et en tous lieux tranchent en relief les chefs-d'œuvre de la littérature, il est cependant juste de ne pas taire les productions de Michel Perdicari. Il était médecin, et, comme Christopoulos, natif de Macédoine et domicilié à Constantinople. Son œuvre principale est un poème satirique en plusieurs chants, intitulé *Hermélos*, *Démocrithéraclitos*, ou *Meliras*[1]).

Dans un grand délayage de vers le plus souvent médiocres, il donne un tableau spirituel et piquant de la société de Constantinople. Son roman est celui d'Apulée, ou de l'Ane de Lucien: Une nonne, piquée contre un médecin d'un dépit amoureux, lui envoie un pot de

[1]) Vienne, 1817.

confitures, qui le métamorphosent en âne. En ce déguisement involontaire il est introduit dans diverses maisons, et y surprend, bien malgré lui, les secrets des habitants. Les prêtres, leurs abus et leurs superstitions, les médecins et les charlatans, les professeurs pédants et leurs systèmes, les Phanariotes et les dames du Phanar, jusqu'aux Turcs eux-mêmes, personne n'échappe à la critique de l'âne clairvoyant, qui n'a qu'un seul tort. celui de trop parler, et de parler en d'assez mauvais vers.

Un poème pastoral de Ch. Guica, intitulé: *Les aventures de Cléanthe et d'Abrocome*, mérite une mention pour la rare harmonie de ses vers, qui cependant ne sont exempts ni de chevilles ni de longueurs inutiles.

G. Lassanis de Thessalie, un érudit, compagnon d'études de Gennadius et son collègue au Gymnase d'Odessa, et plus tard homme d'état distingué, a composé quelques poésies qui brillent de grâce et de vivacité. Patriote ardent, ayant à la première levée de boucliers des Grecs servi d'aide de Camp à Alexandre Hypsilanti, et de commandant au bataillon qui, comme celui d'Epaminondas, porta et mérita le nom de Bataillon sacré, Lassanis projeta une tragédie, intitulée *Harmodius et Aristogiton*. où il voulait exhaler tout le feu de son ressentiment patriotique. Il paraît que cette pièce n'a jamais été terminée; mais il en publia, sous un pseudonyme, car on était encore sous la domination turque, le pro-

logue seul, qui est lui-même un petit drame en prose, intitulé: *Hellas*. Cette petite pièce respire l'enthousiasme de la liberté.

TRADUCTIONS.

Le caractère d'utilité publique qui distingue cette époque, et sa tendance à enrichir la littérature nationale de tout ce que les autres littératures avaient de plus choisi, comme d'autant d'exemples sur lesquels elle devait se régler dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait pour elle, ont surtout donné lieu à de nombreuses traductions de poètes anciens et modernes. La plupart d'entre elles sont d'un mérite bien secondaire. Cependant dans leur nombre nous ne pouvons éviter de citer celle, en vers rimés, de l'*Iliade* par Georges Rousiadès. Elle n'est remarquable que comme travail de patience. Il en faut en effet pour traverser vingt-quatre chants avec des vers aussi mauvais que ceux que faisait G. Rousiades. Il s'est acharné sur Homère, et voua presque toute sa vie à cette œuvre de profanation, qu'il publia à grand luxe en 13 volumes, et que le public eut l'indulgence d'oublier.

Dem. Gouzélis de Zante a mis non moins de persévérance à défigurer le *Tasse*. Il a donné de toute la Jérusalem une traduction métrique, qui est restée presqu'inconnue[1]): Quiconque en a lu les premiers vers, ne s'est guère aventuré plus loin.

[1]) Venise, 1807.

Gonzélis ne s'est pas plus distingué comme poète original. Il a écrit *le jugement de Pâris*[1]), qui ne mérite pas plus d'éloges que sa traduction.

Euthyme PHILANDROS a publié un Essai de poésie lyrique, qui est un recueil de pièces originales ou traduites.

La traduction de «Brutus» de *Voltaire* par Michel CHRISTARIS, en vers iambiques imités des Byzantins, se recommande par sa langue soignée et par son style énergique. — Celle de la *Mort de César* du même poète, et de quelques autres drames du répertoire français, dûe au savant grammairien Georges SÈRUJUS de Céos, accuse plus de connaissance de la langue que de goût à s'en servir. — Nous ne saurions porter un jugement beaucoup plus favorable sur la traduction en vers rimés du «Tartuffe» de *Molière* par Const. COKKINAKIS. L'esprit du grand comique français y est délayé dans des vers mal tournés et sans goût. — Il y a un mérite bien supérieur dans la traduction que le savant théologien, le père C. OECONOMOS fit, en prose, de l'*Avare* de Molière, qu'il appela *Hexintavélonis*. A part quelques parties faibles dans le dialogue, le reste rivalise avec le texte. Nous n'osons pas dire que quelquefois il le surpasse. Cette traduction a acquis dans la littérature grecque moderne la valeur d'une œuvre originale.

Un grand nombre de traductions en prose des drames

[1]) Trieste, 1817.

de Kotzebue, d'Alfiéri, de Métastase, parmi lesquelles nous voulons mentionner celles des *Jeux Olympiques* et de *la Bergère des Alpes*, par Rigas, le champion déjà cité de la liberté de la Grèce, alimentaient les théâtres grecs de Bucharest et d'Odessa, dont le premier fut fondé, en même temps que le gymnase, par Jacques R. Rangabé, et qui servaient à développer l'esprit et à former le goût de la nation.

Quelques-uns des meilleurs romans des littératures étrangères étaient en même temps naturalisés en Grèce par d'assez bonnes traductions. — N. PICCOLOS traduisait avec une grande correction de langage «Paul et Virginie» de *Bernardin de St. Pierre*. — COUMAS se délassait de ses travaux plus sérieux, en traduisant «Agathon» et les «Abdérites» de *Wieland*; — CORONIOS traduisit «le premier navigateur», charmante idylle de *Gesner*; — «Aristomène» de l'allemand *Lafontaine*, traduit par G. LASSANIS[1]), et «Cléomène» du même auteur, par Cyriaque ELAION, étaient deux livres dévorés par la jeunesse grecque, et représentant à leur imagination l'ancienne patrie sous le prisme attrayant du roman.

[1]) Moscou, 1820.

DEUXIÈME PARTIE.

LA GRÈCE LIBRE.

LIVRE PREMIER.

PROSATEURS.

CHAPITRE I.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE L'ÉPOQUE. — INSTRUCTION. — LIVRES DIDACTIQUES.

Par le coup d'œil rapide que nous avons jeté dans la première partie de ce travail sur les destinées de la littérature des Grecs dans les temps modernes on a pu voir que l'atteinte de la servitude ne lui a pas été moins fatale qu'à toutes les autres manifestations de la vie nationale. Le souffle de mort qui a passé sur eux a dépouillé cet arbre autrefois si robuste, qui étalait aux brises de la liberté les plus belles fleurs de l'intelligence.

Cependant, au milieu de ce morne désert, l'oreille attentive pouvait encore saisir par intervalles un léger murmure, qui prouvait que la vie n'y n'était pas entièrement éteinte; et sur le tronc desséché, de faibles bourgeons, caressés parfois par quelque rayon éphémère, arrivaient jusqu'à un épanouissement maladif, et faisaient voir que la sève, retirée au contact glacial de l'hiver,

n'était pas tarie sans retour. C'est ainsi que, selon qu'un reflet de liberté se projetait sur les cimes escarpées, ou sur les villes animées par l'industrie des Grecs, on a vu se produire ou ces chants rustiques, qui sont comme la fraîche haleine des montagnes, comme un retentissement lointain de l'antiquité héroïque, ou ces essais de littérature savante, qui semblaient présager et en même temps préparer l'avenir.

Mais les temps s'avançaient; le décret de la providence devait être accompli. La Grèce respirait sous son linceul; son immobilité n'était pas celle de la mort; sa nuit n'était pas sans lendemain. Et lorsque l'aube de ce jour de régénération eut commencé à poindre, la littératuree devança l'aurore, et reparut à l'horizon, comme si elle devait guider de sa lumière le peuple ressuscité dans la nouvelle carrière où il allait entrer. Ce jour qui parut enfin éclaira des moments de terribles épreuves; il sembla devoir compléter l'œuvre lente des trois siècles de destructions. L'effort suprême que tentait la Grèce ressemblait à de l'agonie; la mort et la dévastation étendaient partout leur empire.

Ce n'est pas dans ces heures de convulsions, sur ce sol mouvant et détrempé de sang, que la littérature pouvait être cultivée. Le moment était tout à l'action; on n'avait pas le loisir de penser. Les armes remplaçaient la plume; les écrivains se taisaient, comme les oiseaux effrayés lorsque l'orage éclate; et l'histoire de la littérature grecque est marquée à cette période par une page blanche.

Ce silence absolu n'est quelquefois interrompu que par quelques hommes privilégiés, qui, ne vivant que par la pensée, et faisant abstraction des vicissitudes du présent et des bouleversements du monde matériel, anticipaient sur l'avenir de liberté et de paix qui leur était révélé par la voix prophétique du cœur.

De ce nombre était le célèbre CORAÏ, que nous avons déjà vu si actif à rendre ses compatriotes dignes de meilleures destinées, lorsque leur avenir n'était encore que le rêve des esprits les plus nobles. Établi loin de la Grèce, quoiqu'il y fût toujours présent par le sentiment, et ne doutant pas un instant qu'elle ne sortît triomphante de sa lutte, il ne s'occupait déjà que de son organisation politique, et cherchait, dans de longues introductions, dont il accompagnait ses précieuses éditions des auteurs classiques de l'antiquité, à la guider dans la carrière de vie qui s'ouvrait devant elle, et à l'initier aux principes qui sauvent les peuples, qui leur donnent la liberté lorsqu'ils ont conquis l'indépendance, et qui les conduisent à la prospérité et à la gloire.

Ces discours préliminaires ou *Prolégomènes*, qui ont aussi été publiés à part, peuvent être toujours lus avec plaisir pour la limpidité et la beauté de leur style, bien qu'il manque encore de ce purisme absolu auquel tendent les meilleurs auteurs des temps postérieurs à Coraï, non moins que pour le patriotisme élevé et tout taillé à l'antique qui les inspire. Les intentions y sont pures, et les raisonnements ceux d'un esprit habitué aux spéculations

de la philosophie et à la recherche de la vérité. La philosophie est sans doute le foyer où viennent se concentrer toutes les forces de l'entendement humain; mais d'un foyer il part les rayons les plus divergents. La vérité est une, mais elle a plusieurs faces, et l'esprit humain, même avec l'aide de la philosophie, n'en aperçoit souvent qu'une seule. C'est, croyons-nous, l'histoire de plus d'un système et de plus d'une école. Coraï avait consacré toute sa vie aux recherches philologiques. Or, la logique de la grammaire n'est pas toujours la même que celle de la politique. Ayant été témoin oculaire d'une partie de la révolution française, il en oubliait les égarements, dont il a failli une fois devenir lui-même la victime, lorsque, en sa qualité d'étranger, il fut arrêté comme suspect, et n'y voyait que l'enthousiasme d'une grande nation pour les nobles principes qu'elle imposait à l'Europe par ses triomphes, après se les être imposés à elle-même par les sacrifices les plus immenses. Il en fut imbu et épris à son tour, et écrivit ces Prolégomènes, qui témoignent souvent de la force et même de la violence de ses convictions, pour engager sa patrie renaissante à calquer sur le modèle des institutions françaises son organisation politique. Peut-être si, pour la gloire de la Grèce, il avait vécu plus long-temps, sa confiance dans l'efficacité absolue des doctrines nouvelles eût-elle été un peu ebranlée, et en eût-il vu les côtés vulnérables, auxquels peu de monde songeait alors.

Tout ce qui sortait de sa plume portait l'empreinte

du patriotisme le plus pur et le plus désintéressé. Mais, éloigné lui-même du théâtre des événements, et voyant souvent à travers les préventions des partis qui le renseignaient, il a plus d'une fois émis des jugements regrettables, et parlé un langage propre à attiser les passions qu'il aurait dû mettre toute l'énergie de son patriotisme à éteindre.

Lorsque enfin, par une lutte héroïque, alors applaudie sans réserve par tous les peuples civilisés, la Grèce fut sortie triomphante de sa lutte désespérée, son affranchissement rappela du même coup à la vie son activité littéraire. Son problème social avait changé de nature. Il s'agissait pour elle non plus de préparations ou de combats pour acquérir, mais bien d'efforts pour conserver et pour organiser les dons précieux de l'indépendance qu'elle avait acquise; et la littérature, expression suprême et miroir fidèle de la société, a dû porter, elle aussi, cette empreinte des temps. Le peuple grec n'était plus une masse inerte, écrasée par la tyrannie; chaque individu, relevé à la dignité de l'homme, devenait un citoyen, ayant des droits à défendre et des devoirs à remplir. Ces droits et ces devoirs sont les mêmes partout, car ils émanent de la nature; mais il n'y a que les nations civilisées qui s'occupent à les approfondir, et cherchent à se mettre à même de sauvegarder les uns et de s'acquitter dignement des autres.

Voilà pourquoi, dès le premier instant de leur émancipation, les Grecs ont considéré l'instruction comme un

besoin universel, et non comme un luxe réservé à quelques individus d'élite, qui, autrefois, se donnaient la mission de se passer à eux seuls le flambeau sacré, et d'en entretenir la flamme. Leur premier congrès national, réuni au bruit du canon ennemi sous les orangers d'Epidaure pour proclamer leur droit de s'asseoir parmi les peuples libres, n'eut pas de soin plus pressant que de s'occuper de l'instruction publique. Son second décret après celui qui consacrait l'existence nationale concernait l'organisation des études. Dans tout le pays il consacrait pour les écoles primaires la méthode lancastrienne, que déjà avant la révolution Cléobule avait introduite aux colléges grecs de Jassy et de Bucharest, et plus tard à celui d'Odessa. C'était celle qui convenait le mieux aux temps et aux nouvelles conditions du peuple ressuscité, impatient d'obtenir le plus de résultats avec le moins de moyens possible.

Cette méthode est pour ainsi dire l'instruction en fabrique. Elle a tous les avantages, mais aussi quelques uns des défauts communs à tous les produits d'atelier, une production plus rapide et plus étendue, mais aussi moins perfectionnée. Plus de matière et moins de solidité, plus d'objets et moins de persévérance, tel devait être le caractère de l'instruction à laquelle le peuple entier était appelé à participer.

Dans l'ardeur que les Grecs mettaient à entretenir les écoles créées par cette assemblée on peut voir la meilleure preuve de leur ambition de ne pas déchoir, mal-

gré tous leurs désastres, de la dignité de peuple civilisé. Ces établissements ne pouvaient pas être soutenus par l'Etat, engagé dans une lutte de vie ou de mort. Cependant, même au milieu des plus grandes catastrophes, ils n'étaient jamais désertés. Le jeune Pallicar, déposant son fusil encore fumant, venait s'asseoir sur leurs bancs, où il était appelé par le devoir de se rendre plus digne de la liberté qu'il achetait de son sang.

Mais c'est surtout lorsque l'indépendance de la Grèce fut assurée sous le sceptre du Roi Othon que l'instruction du pays fut définitivement organisée. Le règlement des écoles primaires fut l'œuvre de M. de Maurer, membre de la régence du Roi mineur, un savant éminent et un sage administrateur. Le premier projet organique de l'instruction secondaire et supérieure, comprenant les écoles helléniques, les Gymnases et l'université, fut élaboré par A. R. Rangabé, alors conseiller au ministère de l'instruction publique, et reçut depuis plusieurs remaniements.

Touts ces établissements, auxquels il faut ajouter ceux d'enseignements spéciaux, tels que l'école militaire, d'abord fondée par le président Capodistrias, le séminaire théologique, dû à la munificence d'un citoyen, G. Rizaris, l'école des beaux arts, etc. sont aujourd'hui annuellement fréquentés par 85,000 jeunes gens et 15,000 jeunes filles, ou 100,000 élèves sur une population de 1,500,000 âmes. Les plus aisés des étudiants de l'université vont d'ordinaire, à la fin de leurs études, se per-

fectionner aux hautes écoles de la France ou de l'Allemagne. On en voit les plus pauvres ne pas reculer devant les travaux les plus abjects, pour se procurer, comme Cléanthe dans l'antiquité, les moyens de s'instruire, s'engager même quelquefois comme domestiques à la seule condition de se réserver les heures de l'école. L'État dépense pour l'instruction 0,053 de son budget de recettes, ce qui est une proportion beaucoup plus élevée que dans le reste de l'Europe. La raison en est que l'instruction, considérée en Grèce comme un instrument indispensable de régénération, est gratuite à tous les degrés.

Après cette extension des établissements scolaires, ce qui manquait encore à la Grèce pour compléter son développement intellectuel, c'était une Académie. Les éléments pour sa formation ne faisaient pas défaut, et un grand patriote, le Baron Sina, a fait élever à Athènes, pour la recevoir, un palais dont la splendeur et la beauté peuvent être admirées même à côté des merveilles d'architecture dont les ruines parent la ville de Périclés. Ce qui manque jusqu'ici à cette œuvre de haute nécessité, c'est l'organisation qui doit l'appeler à la vie. Le peuple grec y a suppléé en partie de sa propre initiative, en formant des Sociétés savantes, qui s'occupent de sciences, font des cours libres, et se donnent pour mission d'établir des écoles partout où les conditions locales ne permettent pas aux habitans d'en entretenir. Plusieurs de ces Sociétés sont des sections d'académies, qui attendent

une main créatrice pour les réunir et les coordonner en un Institut national. Il y en a aujourd'hui une dixaine à Athènes, et plusieurs des principales villes de la Grèce ont les leurs.

Les populations grecques de la Turquie se sont elles-mêmes ressenties de ces grands progrès accomplis dans la Grèce indépendante. La statistique étant une institution encore inconnue dans l'empire ottoman, il est impossible de rien préciser sur leur compte. Mais depuis que le gouvernement du Sultan ne croit plus possible, ou de bonne politique, de prohiber sous les yeux de l'Europe l'établissement d'écoles qui ne lui coûtent rien et que les populations défrayent, l'instruction des Grecs, organisée sur la base de celle du royaume de Grèce, y prend un rapide essor. En outre, plusieurs centaines de jeunes Grecs des provinces turques sont au nombre des étudians de l'université d'Athènes, et retournent chez eux répandre les lumières qu'ils y ont acquises.

Les Sociétés savantes se sont aussi transplantées parmi les Grecs de Turquie. L'absence d'une université y fait sentir plus vivement le besoin de ces centres de diffusion des lumières, parmi lesquels la *Société littéraire de Constantinople* tient le premier rang. Une *Société Epirote* et une *Société de Thrace*, fondées à son instar dans la capitale de l'empire Ottoman, ont en vue d'aider aux progrès intellectuels des provinces dont elles portent les noms; et les villes les plus considérables de la Turquie habitées par des Grecs ont à côté des écoles helléniques

aussi leurs sociétés littéraires, qui le plus souvent font paraître des publications périodiques.

Cette multiplication des écoles en Grèce et en Turquie exigeait aussi celle des livres qui devaient y être employés. La langue classique étant toujours restée le principal fondement de l'enseignement, des hellénistes distingués, tels que VARDALACHOS, ASSOPIOS, COUMAS, VAMBAS, GENNADIOS, BERNARDAKIS, PAMPOUKIS et plusieurs autres, se sont appliqués à composer des *grammaires* plus méthodiques que par le passé. Ils en puisaient les éléments dans les ouvrages des anciens grammairiens ou dans les travaux de la philologie moderne. Plus de quarante grammaires du grec littéral ont été ajoutées à cette époque à la littérature scolaire.

D'autres publiaient des grammaires du latin, de l'hébreu, des langues vivantes. VAMBAS et SOPHIANOS en ont composé du grec moderne; de même A. R. RANGABÉ en français, et A. VLACHOS en allemand; RHEINHOLD, un savant médecin allemand, qui a adopté la Grèce pour sa nouvelle patrie, a publié une grammaire de ce qu'il appelle la *langue pélasgique*, et qui est l'albanais.

La *lexicographie* a aussi de nombreux représentants dans cette période. C. GARPOLAS de l'Olympe, imprimeur érudit, et Ch. MATAKIDÈS, de Samos, homme de lettres et homme d'Etat, ont élaboré ensemble une seconde édition, considérablement augmentée, en 3 gros volumes, du dictionnaire de *Gazès* (Vienne, 1835), et

COUMAS en a composé un autre sur la base de celui de *Reimer*.

Un travail d'un mérite particulier est le dictionnaire grec-ancien grec-moderne du très-savant helléniste Charles ou Scarlatos BYZANTIOS. Plus court que celui de Gazés, il lui est supérieur par la méthode non moins que par de précieux matériaux, dus à la vaste érudition de l'auteur, et par des remarques fort intéressantes sur la comparaison des deux idiômes (2 Vol. grand 8°). Un vocabulaire du même auteur, donnant en grec ancien les équivalents des mots les plus usuels du grec vulgaire, est une œuvre philologique, produit de sérieuses recherches, qui a beaucoup aidé à relever la langue et à l'enrichir.

SOPHOCLE, professeur de Grec à l'université de Boston en Amérique a publié un riche *dictionnaire du grec biblique*.

Une dizaine de grammaires, de chrestomathies et de dictionnaires contribuent à faciliter l'étude du latin, qui, en Grèce, est tenue au second plan, celle du grec offrant sous tous les rapports le principal intérêt pour l'éducation de la jeunesse. Le dictionnaire latin-grec de N. ULRICHS, ancien professeur de littérature latine à l'université d'Athènes, plus tard remanié et enrichi par son successeur Et. COUMANOUDÈS, est une œuvre capitale, dont le professeur Ch. PULLIUS a donné un abrégé.

Parmi les dictionnaires des langues modernes nous

devons une mention particulière à celui du français[1]), composé par A. Samourcassi, homme d'un esprit brillant et d'une grande érudition, auteur aussi d'une grammaire française, Nicolaïdès Lévadeus, médecin habile et littérateur de talent, et A. R. Rangabé. Le plus ancien dictionnaire français-grec, celui de *Zaliki*, méritait à peine ce nom. Ce fut dans ce nouvel ouvrage qu'on essaya pour la première fois de mesurer le grec moderne avec toute l'étendue d'une langue aussi vaste et aussi achevée que le français. Par un travail sans relâche de quatre ans, les trois collaborateurs ont mis à contribution les auteurs de l'antiquité pour y trouver de quoi rendre tous les mots et toutes les expressions d'un dictionnaire complet de la langue française, c'est à dire tous ceux qui servent à exprimer la totalité des idées des temps modernes. On conçoit de quelle importance cet ouvrage a dû être à une époque où la tendance principale de la littérature renaissante était de s'approprier par des traductions les meilleurs produits intellectuels des autres nations.

Après que ce dictionnaire eut paru, une foule d'autres en toute langue le suivirent. Leur rédaction ne présentait plus de difficultés, et n'exigeait qu'un travail mécanique. Les équivalents grecs des mots français une fois trouvés, il n'y avait qu'à substituer à ceux-ci les mots de toute autre langue pour en faire le dictionnaire. On

1) 2 Vol. 1842.

fit même de nouveaux dictionnaires français, basés sur le premier, mais qui ne le valent pas. Ch. BYZANTIOS et A. VLACHOS ont composé des dictionnaires qui expliquent le grec en français.

Un dictionnaire du turc, un autre de l'hébreu, ont été publiés pour servir à l'étude des langues orientales.

Plus de dix nouvelles *encyclopédies* grecques contiennent des fragments choisis de la littérature ancienne, avec des notes. La plus en vogue est celle de A. R. RANGABÉ, en 3 volumes, que son auteur compléta plus tard en 5 volumes, en collaboration avec Ch. BYZANTIOS. Le même a aussi publié une encyclopédie *française* en un gros volume, et G. RALLI et M. ZADÈS en ont composé d'autres. A WOLCKE, ULRICHS et COPHINIOTIS on doit des encyclopédies *latines*. Tous ces travaux, ainsi que plusieurs autres de même nature, offrent les textes nécessaires à l'enseignement, et dispensent de l'achat de volumineux auteurs, qui était autrefois une des difficultés sérieuses de l'instruction en Grèce.

Par les soins du gouvernement, un concours fut ouvert pour la rédaction des meilleurs livres didactiques destinés aux écoles publiques; il était renouvelé tous les trois ans, et l'on obtenait ainsi l'uniformité de l'enseignement sans en exclure le progrès. C'est par ce procédé que des ouvrages élémentaires, tels que géographies, histoires de la Grèce, arithmétiques, catéchismes etc. ont été publiés en grand nombre. Ceux destinés aux écoles primaires sont en grande partie dûs à J. COCONIS, un homme

d'une grande expérience, qui a pendant long-temps dirigé l'instruction primaire du pays, et a aussi écrit un excellent *guide* à l'usage des instituteurs.

CHAPITRE II.

TRADUCTIONS, PHILOLOGIE. ARCHÉOLOGIE.

Les livres didactiques ne constituent pas une littérature, mais ils en sont les précurseurs: Un peuple qui s'instruit a besoin de lire, et finit par produire de quoi satisfaire à ce besoin. Un pays épuisé par une lutte destructive se trouve dans des conditions qui n'encouragent guère la fécondité littéraire. Cependant les Grecs ne recommencèrent pas plus tôt à respirer comme un peuple libre, qu'ils se mirent à écrire. Seulement, à la première époque qui suivit leur révolution, comme à celle qui l'avait précédée, c'est surtout de traductions que s'occupèrent les hommes de lettres.

Ce n'est pas ainsi que la littérature procède chez des peuples primitifs et barbares. Elle y essaie tout d'abord quelques premiers bégayements de poésie, articule ensuite des narrations informes, puisées aux souvenirs de

l'histoire locale, et n'avance que par degrés dans les autres parties du domaine de l'intelligence. En Grèce elle rentra d'un bond dans la carrière, qui n'était pas neuve pour elle, et avança, bien que d'un pas chancelant encore, dans tous les sentiers qu'elle y trouvait tracés. Ils ne lui étaient pas inconnus. Seulement elle avait à regagner les trois siècles de léthargie auxquels la servitude l'avait condamnée, et avant de rien produire de neuf, elle devait absorber ce qu'elle trouvait d'utile dans les littératures étrangères. Revenus à la vie, les Grecs ambitionnaient de se mettre au pas des nations les plus avancées, et se sentaient mûrs pour faire leur profit de tout ce qu'ils trouvaient chez elles qui méritât d'être imité.

Ce sont donc les traductions qui, surtout pendant les premières années après la guerre de l'indépendance, constituent la plus grande partie du répertoire littéraire de la Grèce. En inférer que le peuple essentiellement créateur, qui a étonné l'antiquité par la fertilité prodigieuse de son génie, ait dégénéré au point d'avoir perdu toute force d'initiative, serait porter un jugement superficiel et peu équitable. L'activité fébrile qui s'était emparée de chacun et de tous, le besoin de mettre la main à l'œuvre commune de régénération, était peu propice à la vie spéculative d'auteur. L'existence réelle réclamait tout le temps et tous les soins. La nation réveillée, marchait d'un pas rapide; elle n'attendait pas; elle voulait apprendre beaucoup et vite. Ceux qui se croyaient ap-

pelés à l'instruire, au lieu de compositions laborieuses et de longue haleine, préféraient porter à leur patrie le tribut de leurs connaissances en traduisant quelques uns des ouvrages de réputation établie, qui ne les détournassent pas sérieusement de leur tâche plus matériellement active dans la société. Ils remettaient ainsi la Grèce en possession d'une partie des trésors dont elle avait autrefois doté l'univers.

Du reste, si les idées sont inépuisables, les formes qu'elles revêtent pour se manifester ont à peu près été épuisées par les efforts réunis de tant de peuples et de tant de siècles. Aussi les produits tout à fait originaux et sans précédents sont-ils de nos jours assez rares dans les littératures de tous les pays, et il est naturel que la Grèce, se trouvant devant tant d'œuvres qui ont atteint les limites de la perfection dans tous les genres, ait commencé par des traductions et des imitations, et qu'elle ait passé par les grands chemins battus avanf de chercher à se frayer une route nouvelle.

Le nombre immense des livres traduits de toutes les langues en grec moderne embrasse tout le cercle des connaissances humaines, depuis les plus élémentaires jusqu'aux sciences transcendantes et aux produits de la belle littérature. On les compterait par milliers, et nous devrons nous borner à en citer en leur lieu quelques uns des plus importants.

Cette masse de traductions n'a toutefois pas toujours été sans quelque effet préjudiciable à la formation de la

littérature nouvelle. Plus d'un nourrisson des Muses, ayant une connaissance imparfaite d'une langue étrangère, et pas beaucoup plus fort dans la sienne, se croyait en droit d'y mettre la main, et d'offrir le fruit d'un travail hâtif et incomplet à un public avide de connaître les chefs-d'oeuvre étrangers qui ne lui étaient pas autrement accessibles. De là les négligences, les xénologismes, les mots choisis au hasard, dont le style peu correct de quelques uns de ces traducteurs est souvent entaché, et qui menaçaient de corrompre la langue plus que ne l'avaient fait les siècles de domination étrangère. Les meilleurs littérateurs s'appliquaient à combattre le mal, en recherchant et en remettant en honneur dans leurs oeuvres les tournures consacrées par les auteurs classiques de l'antiquité; et le dictionnaire français-grec dont nous avons parlé leur a été un bon auxiliaire pour cette tâche.

Nous ne disons cependant pas que tous les livres qui ont paru à cette époque n'aient été que des traductions, et n'aient constitué qu'une littérature d'emprunt. Des ouvrages originaux furent aussi publiés en nombre, et il y en a dans la foule qui ne manquent pas de mérite littéraire et scientifique. Un sol généreux, long-temps laissé en friche, se couvre spontanément de verdure, qui témoigne de sa fertilité naturelle. Il en fut ainsi du Parnasse Grec, où les anciens germes commencèrent à refleurir dès que les circonstances leur furent plus favorables.

PHILOLOGIE.

Parmi les hommes qui se vouaient à l'étude des anciens, il y en eut qui produisirent des ouvrages d'un ordre supérieur aux livres d'enseignement.

Coraï a continué jusqu'à sa mort, arrivée en 1832, les éditions des classiques, toujours remarquables par la correction scrupuleuse du texte. Ses restaurations s'appuient toujours sur d'ingénieuses hypothèses, qui font autorité parmi les savants; ses commentaires sont marqués au coin de la plus profonde érudition et de la plus saine critique.

N. Doucas, qui avait autrefois doté les écoles de ses éditions des Orateurs, de Thucydide, d'Arrhien et de plusieurs autres prosateurs, fit établir à Egine une imprimerie à ses frais, qu'il légua en mourant à son imprimeur A. Coroméla. Il y publia Homère, les poètes dramatiques, Théocrite et Pindare, accompagnés de paraphrases et de commentaires, dans lesquels cependant une critique sévère peut souvent trouver à redire. Un recueil de lettres qu'il composa en grec-ancien, et qui est compris dans la même édition, prouve sa profonde connaissance de l'idiôme antique, qu'il maniait avec une rare élégance. Il épuisa toute sa fortune à l'impression de ces ouvrages, qu'il distribua gratuitement aux écoles de la Grèce et aux jeunes Grecs qui se livraient aux études.

D'autres savants se sont aussi voués à l'élaboration et à la publication de textes d'auteurs anciens:

G. Mistriotis, professeur à l'université, a publié les six premiers chants de l'*Iliade* avec de nombreux commentaires, puisés les uns dans les scholiastes anciens, les autres dans les travaux des philologues modernes les plus renommés, et accompagnés de deux longues préfaces sur Homère, sur ses œuvres et sur son dialecte. Le même érudit a aussi donné une édition soigneusement commentée de »Gorgias« et de »l'Apologie de Socrate« de Platon, et une autre »d'Antigone« de *Sophocle.*

Bythouclas (Bas. G.), docteur de l'université d'Athènes, a publié les deux premiers chants de l'*Odyssée*, avec des notes nombreuses.

Parmi les meilleures éditions, accompagnées de commentaires et d'introductions qui ont le mérite d'ouvrages originaux, comptent celles des principaux discours de *Démosthènes* par N. Vambas; des *Olynthiaques* par Bassiadès; des *Philippiques* par N. Nicoclès; de »Philoctète« de *Sophocle* par *Léontios* Anastasiades; »d'Hippolyte« d'*Euripide* par Zénevrakis; des tragédies de *Sophocle* par Misios (Arist. P.), d'*Hippocrate* par le Dr. Rheinhold, un Allemand de naissance, naturalisé grec; une autre que prépare le savant médecin et naturaliste Callivoursès; de *Gennadius Scholarius* par Minas Minoide; des *Centons* d'Homère par Pagon. On a aussi fait une édition commode et soignée d'une partie des œuvres de *St. Jean Chrysostome*; et C. Triantaphyllis a publié, avec Albert Grapputo, un volume

d'*Anecdotes* (documents inédits) grecs, à Venise, où il est professeur de littérature ancienne.

L'imprimeur et lexicographe Garpolas a entrepris de compléter l'édition stéréotype des auteurs Grecs par Tauchnitz, en y ajoutant, au même format, celle des anciens *scholiastes*. La mort a enlevé cet érudit à son travail utile, qui, en remplaçant les éditions rares ou dispendieuses, eût offert non seulement en Grèce, mais partout où l'on se livre aux études classiques, de très-grandes facilités. Les commentateurs d'Homère, d'Euripide, de Pindare, d'Isocrate et de Thucydide sont seuls sortis de ses presses. Le professeur D. Sémitélos a publié des *Scholies* inédites de *Pindare*, trouvées à Patmos par l'érudit J. Sackélion. Un travail de sérieuse critique fit reconnaître à Sémitélos pour auteurs de la plupart de ces scholies Alex. Fortius et Triclinius.

En fait de grammaires du Grec ancien, celle de D. Bernardakis se distingue pour avoir été puisée aux meilleures sources de la science grammaticale des philologues modernes, et non moins par sa judicieuse méthode. La syntaxe de C. Assopius est le meilleur livre sur cette matière qui ait été écrit en grec moderne.

Plusieurs hommes de lettres ont en outre *traduit* en Grec moderne des ouvrages anciens. Nous proposant de parler ailleurs des traductions métriques de poètes, qui ont une portée ou une prétention littéraire plus élevée, nous nous bornons à citer ici quelques unes des principales traductions en prose, telles que celle d'*Héro-*

dote par A. RADINOS, traduit aussi en italien par Émile TYPALDOS; de la *Cyropédie* de Xénophon, par VARDALACHOS, et du traité sur l'*équitation* du même auteur par E. CHRYSAPHIS, officier de gendarmerie; de quelques unes des vies des hommes illustres de *Plutarque*, par J. NICOLAOU, et de toutes par A. R. RANGABÉ, en 10 volumes; d'*Homère*, de *Thucydide* et de quelques autres auteurs, par A. SCALIDÉS; d'*Isocrate*, par le libraire NADIRIS; »d'Oedipe-Roi« de *Sophocle* par G. GEROCOSTOPULOS. Tous ces louables efforts, tendant à rendre les Grecs d'aujourd'hui plus familiers avec les œuvres de leurs ancêtres, sont rendus désormais presque superflus par le développement qu'a pris l'idiôme moderne, et par sa tendance à se rapprocher du grec ancien.

Quelques savants se sont aussi occupés de traductions et d'annotations d'auteurs Latins. C'est ainsi que Eust. LIVIÉRACOS de Céphalonie a traduit l'*Enéide* en prose; et Aristote PANTAZIS MISSIOS, les trois premiers livres du même poème; P. CONSTANTINIDÉS a publié, avec traduction et commentaire les *odes* d'*Horace*. FABRICIUS a traduit *Cornélius Népos*, et les *Catilinaires* de Cicéron; le professeur COUPITORI, quelques autres discours du même orateur et quelques livres de *Salluste*; A. PHATZÉAS, »Catilina« et »Jugurtha« de *Salluste*; C. SAKELLAROPOULOS a publié une traduction, avec des notes, »de la guerre civile« par *César*, et J. DÈMETRIOU a traduit la »poétique« d'*Horace*. Le professeur E. CASTORCHIS et le professeur COPHINIOTIS ont publié une nou-

velle grammaire, et le premier, une nouvelle Chrestomathie du Latin.

Parmi les doctes traducteurs, D. GALANOS est digne d'une mention tout exceptionnelle. Né à Athènes en 1760, il fut appelé à l'âge de 26 ans à Calcutta par C. Pantazi, négociant grec qui y était établi, pour enseigner le grec-ancien à ses enfants et aux autres Hellènes que le commerce y avait attirés. Galanos s'adonna avec une grande ardeur à l'étude des langues orientales, et pour bien approfondir le Sanscrit, il prit l'habit d'un Brahmine, parcourut tout le pays, et se fixa enfin à Bénarés. Il traduisit plusieurs ouvrages du Sanscrit en Grec, comme le *Valabaratah*, un abrégé jusque là inconnu, et très-volumineux lui-même, de l'interminable poème épique des Indes, le Mahabaratah; en outre le *Chitapadaça*, et quelques autres poèmes, et à sa mort, survenue en 1833, il légua ses traductions à la Grèce, dont le gouvernement les fit publier en 7 volumes, par les soins de G. Cozaki Typaldo, l'ancien directeur de la bibliothèque nationale. Le style de ces traductions est sec et peu flexible; mais leur valeur est grande, et elles classent Galanos parmi les indianistes les plus distingués. Il s'est aussi occupé de la grammaire et de la lexicographie Sanscrites, et en a légué les manuscrits à la bibliothèque d'Athènes. L'un de ces ouvrages est un vocabulaire synonymique de la plus grande importance, qui dénote une connaissance rare de la langue et de la littérature de l'Inde antique, et contient un très-grand

nombre de mots qui s'y rencontrent pour la première fois, et qui ont été puisés à des ouvrages jusqu'ici inconnus de la littérature sanscrite.

Des travaux philologiques entièrement originaux méritent aussi de ne pas être passés sous silence: Le père OECONOMOS, que nous avons vu tenir le premier rang parmi les orateurs ecclésiastiques avant la révolution, compte au nombre des philologues les plus productifs et les plus éminents de cette époque. Son ouvrage par lequel il réfute avec une vaste érudition, et par des arguments le plus souvent irrécusables, le système d'*Erasme* sur la prononciation du Grec, et réhabilite presqu'en entier la manière de prononcer des grecs d'aujourd'hui, est écrit dans le goût de polémique un peu acerbe du moyen âge. Th. PAPADÉMETRACOPOULOS, dans le recueil périodique l'*Athénée* (Athénes, 1874), et A. R. RANGABÉ dans une préface (en français) de sa grammaire française du grec, ont soutenu la même thèse. Dans son traité en trois volumes *Sur l'affinité du Slave et du Grec* Oeconomos aborde et discute en maître les questions les plus ardues de la philologie ancienne, bien que ses arguments, un peu outrés quelquefois, et les conséquences qu'il en tire ne soient pas toujours invulnérables. Ses *Grammatica* sont une histoire lumineuse et savante du développement des lettres chez les anciens.

Th. M. OECONOMOS, autre que le précédent, a composé une dissertation sur le dialecte Tsaconique (des habitans actuels de l'Eleuthérolaconie), avec une gram-

maire, un vocabulaire, des dialogues et des chants dans ce dialecte, que Thiersch avait déclaré antéhomérique. George PANTAZIDÈS a publié à Leipzig un traité remarquable sur le système des étymologies des langues sémitiques, et en particulier de la langue hébraïque.

G. SÉRUJUS, auteur d'un dictionnaire très-méthodique de l'*orthographe* du grec, a en outre publié, sous le titre de *Calliope*, un *traité sur l'art poétique*. — Une dissertation sur le même sujet de S. ZAMPÉLIOS, ayant pour titre: »*D'où vient le mot τραγουδῶ*“, brille par la profondeur et la nouveauté des vues.

MAVROPHRYDÈS de Trébizonte, un savant trop tôt enlevé aux lettres, a écrit une excellente étude sur la poésie élégiaque des anciens, et des notices sur l'esprit et les œuvres de *Lucien*. On lui doit aussi un recueil très-curieux de *monuments inédits* de la langue grecque au moyen âge. — C. DRAGOUMIS a traité, dans une bonne monographie, des *romanciers antiques*.

Homère a été le sujet favori d'investigations de plusieurs hommes de lettres. Le *dictionnaire homérique* du professeur J. PANTAZIDÈS n'est pas une simple reproduction de ce que d'autres savants ont dit sur la langue et l'archéologie d'Homère. L'auteur y a apporté la contribution de ses propres observations, dont quelques unes ont une valeur réelle. — P. STAVRINIDÈS a aussi écrit un traité sur la langue homérique. — La *question* dite homérique, sur l'existence, l'identité et l'histoire des œuvres du grand poète a occupé G. MISTRIOTIS, professeur de

Littérature à l'université d'Athènes, D. Thérianos, à Trieste, le professeur Valetta, qui a écrit sur la vie et les œuvres d'Homère, et A. Vlachos, érudit et poète. — Cléon R. Rangabé, fils de A. R. Rangabé, a traité de la *vie privée* aux temps homériques, tirée des témoignages du poète; et la jeune Marie Dimitsa a traduit la dissertation de F. Camboul sur les *Femmes d'Homère.* — Boukidés est auteur d'une *grammaire homérique*, ainsi que d'une *grammaire d'Hérodote*, d'après Abicht, et d'une *introduction* aux œuvres de l'historien. — Enfin J. Compothecra a traduit de l'anglais la *clef homérique.*

Arist. Kyprianos, un jeune professeur, mort au milieu de son activité littéraire, a écrit un excellent traité critique sur *Isocrate*, pour prouver que les discours qui sont venus jusqu'à nous ne sont que de beaux exemples arrangés avec art pour élucider les préceptes de rhétorique qu'enseignait le grand orateur. Les arguments mis en avant par le jeune auteur sont fort ingénieux, et son style digne de son sujet. Il a aussi laissé une savante dissertation sur l'histoire grecque de *Xénophon.* — S. Pantazidés, autre que le sémitologue susmentionné, a bien mérité de la philologie par ses deux livres «*Emendationum in Xenophontem*»; — C. Cléanthés a publié une interprétation à 5 passages du «Gorgias» de *Platon*; et le professeur Roussopoulos, une longue introduction à l'histoire de *Thucydide.* — A côté de ces travaux mérite d'être placé celui de Sol. Nicolaïdes de

Chypre, sur *l'esprit des anciens* poètes, orateurs et philosophes.

VARDALACHOS et N. VAMBAS ont laissé des traités de *rhétorique*, et ce dernier aussi un travail sur l'éloquence ecclésiastique. — Ch. PAMPOUKIS, S. STAMATELOS, C. STRATOULÉS et en dernier lieu Em. GALANIS, ont aussi écrit sur l'art de la parole. — Sur la *métrique* des anciens J. BENTHYLOS a publié un livre, surtout emprunté aux philologues allemands, et A. R. RANGABÉ a dans un *traité de métrique* comparé la prosodie du grec-ancien à celle du grec-moderne.

Le Dr. BAPHIADÉS a écrit un ouvrage *sur le caractère et l'esprit de la langue grecque moderne*; le professeur Philippe JEAN, *sur l'origine et la nature de cette langue*, et P. CHIOTIS de Zante sur celle du dialecte vulgaire.

N. CHALKIOPULOS a traité le même sujet en Latin. Il intitule son travail: «*sur les altérations dialectiques du Néolocrique*», comme il se plaît à appeler le grec moderne.

Une monographie de N. G. PÉTALAS sur le dialecte particulier de l'île de Théra, contient aussi un grand nombre de mots qui appartiennent à la langue commune, et ne se trouvent pas dans les dictionnaires.

Le savant médecin de Constantinople Étienne CARATHÉODORI a dans une *dissertation sur les lettres* E I, inscrites sur le fronton du temple de Delphes, trouvé occasion de développer une immense érudition, et de

donner du nombre Platonique une interprétation neuve et des plus ingénieuses. Son traité philologique sur les *lettres de l'alphabet* dénote un vaste savoir et la plus pénétrante critique.

Le *nombre Platonique* a aussi occupé la sagacité de Minas Minoïde de Macédonie, l'éditeur de Gennadius, à qui appartient de même la gloire d'avoir découvert le manuscrit des *fables de Babrias*, et d'avoir été le premier à les publier. Les circonstances ne lui ont permis de livrer à la publicité qu' une partie de son savant travail sur le *nombre*, qui, écrit en grec littéral, prouve une profonde connaissance de la littérature ancienne, tout autant que des sciences mathématiques.

Le Docteur A. Paspati de Constantinople, ayant fait une étude approfondie des mœurs et de la langue des *Bohémiens* de la Turquie, leur a consacré un sérieux ouvrage en français. où il examine la question de leur origine, et se range de l'avis de ceux qui voient en eux une tribu expulsée des Indes. — A. Pykéos s'est de son côté occupé de la *langue albanaise*, qu'il considère, ainsi que le Dr. Rheinhold, comme l'ancien idiôme Pélasgique. Cependant, les preuves qu'il donne à l'appui de son opinion, ne paraissent pas incontestables.

HISTOIRE DE LITTÉRATURE.

L'histoire de la littérature ancienne aurait été représentée par un excellent ouvrage de C. Assopius, le co-

ryphée des philologues Grecs après la mort de Coraï, si cet ouvrage avait été terminé. C'est une ***histoire des auteurs grecs***, sous forme de dictionnaire, dont il manque le commencement et la fin. L'éminent professeur, qui avait eu d'abord le projet de ne publier qu'une simple liste alphabétique des écrivains de l'antiquité, fit imprimer les trois premières lettres sous cette forme incomplète; mais pour les trois suivantes, entraîné par son sujet, il étendit son cadre au point d'en faire un recueil de biographies littéraires, écrites avec un grand talent d'exposition et une profonde connaissance de l'antiquité et des travaux modernes dont elle a été l'objet. Un très-beau chapitre d'histoire littéraire du même auteur est aussi sa longue introduction à ***Pindare***, où, outre qu'il met en contribution Boeckh et Thiersch, il ajoute beaucoup aussi de son propre fond. — Un ***abrégé des vies des auteurs*** fut publié par D. PANTAZI; de celle des ***Philosophes***, par A. POTHÉTOS, et de la littérature ancienne par C. EUSTATHOPOULOS[1]).

B. BOZIKI, de Mégalopolis, a laissé un excellent traité sur ***Polybe*** et ses œuvres; et DÉMÉTRIADÈS est l'auteur d'un essai historique ***sur les bibliothèques d'Alexandrie***.

Dans le domaine de la littérature moderne nous voulons citer une monographie de C. TRIANTAPHYLLIS, professeur de grec à Venise, qui par d'ingénieux rapprochements a prouvé que Machiavel non seulement savait le

1) Smyrne, 1869.

Grec, mais que même plusieurs parties de ses ouvrages sont des traductions de passages d'auteurs grecs, faites par lui-même.

Le «Roi Lear» de *Shakespeare* est le sujet d'une dissertation de S. BASILIADÈS.

De bons ouvrages sur la littérature ancienne ont aussi été traduits de langues étrangères, tels que «l'histoire de la littérature» de *K. O. Müller*, de l'allemand par KYPRIANOS; celle de *Donaldson*, qui en fait suite, de l'anglais, par VALETTAS, toutes deux avec des corrections et des notes, qui donnent aux traductions la valeur d'ouvrages originaux. — A. BOTTA a traduit de l'anglais un *manuel* d'histoire de la littérature universelle; ZACHARAPOULOS, du latin, une dissertation sur Thucydide; et une dame de Syra, l'éloge de *Marc Aurèle* par Thomas, de l'Académie française.

MOUSTOXYDÈS de Corfou, dont la réputation est Européenne, a publié, sous la forme d'un ouvrage périodique, intitulé «*Hellénomnémon*», un grand nombre de savantes dissertations philologiques et autres, traitant de l'histoire et de la littérature grecque, surtout de celle du moyen âge.

Cette partie de la littérature a trouvé un vaillant explorateur dans SATHAS d'Amphisse, qui, sous le titre de «*Bibliothèque du moyen-âge*» a compris un grand nombre d'ouvrages jusque là inédits, les uns oubliés dans les couvents de la Grèce, les autres retirés de la poussière des bibliothèques. Ses travaux très-méritoires complètent ceux de Hopf, et ont été accueillis avec grande

faveur par tous ceux qui s'occupent à jeter de la lumière sur l'histoire de la nationalité et de la langue grecques pendant ces temps peu connus. Il a aussi composé une biographie, en 2 volumes, de tous les auteurs grecs qui ont fleuri de 1455 à 1821. Bien que cet ouvrage ait provoqué la critique et de judicieuses corrections de la part de A. Démétracopoulos, curé de la chapelle grecque de Leipzig, il n'en est pas moins très-digne de recommandation pour les recherches sérieuses auxquelles l'auteur s'est livré, et pour les nombreux renseignements qu'il contient, et qu'on trouverait difficilement ailleurs. Avant lui déjà A. Papadopoulos Vrétos de Leucade avait le premier réuni en deux volumes, en guise d'un catalogue de librairie, les noms de tous les écrivains Grecs pendant l'époque de la servitude[1]).

Sathas a trouvé pour ce genre de service qu'il offre à la littérature de son pays de savants émules dans M. Lampros, dans les Allemands Elissen et G. Wagner, dans le français Émile Legrand, qui se sont également appliqués à publier des ouvrages grecs du moyen-âge. La plupart de ces textes n'étaient que trop justement livrés à l'oubli au fond des bibliothèques où ils gisaient pendant des siècles. Il y en a cependant qui ne manquent pas *d'un certain* intérêt, soit au point de vue de l'histoire politique, soit à celui de la langue; il y en a surtout qui témoignent du degré d'ignorance de ceux

---

1) Ath. 1845. — 2e éd. 2 Vol. Ath. 1854—1857.

qui se croyaient alors autorisés à prendre la plume, et la dégradation à laquelle la langue de Platon était tombée, et dont elle ne fut relevée que par les efforts des savants qui n'ont jamais cessé de la cultiver, et par la renaissance des Grecs à la liberté.

Un ouvrage plus étendu sur la littérature du moyen-âge est celui de G. J. ZAVIRAS, qui écrivait à la fin du siècle passé. Tout en laissant beaucoup à désirer soit sous le rapport de la critique, soit sous celui de la connaissance des faits, c'est un livre qui, publié à Athènes par le professeur CRÉMOS en 1872, a enrichi la littérature par les matériaux qui y sont contenus.

Eleuth. THOMAS a écrit une brochure sur les *hellénistes de Paris.*

Un court essai du Dr. DECIGALAS de Santorin, et un discours du poète D. VIKELLAS, ainsi qu'une *étude sur les auteurs Byzantins* par le même, traitent de l'activité littéraire des Grecs avant leur renaissance. Mais tous ces travaux le cèdent en profondeur de style et en beauté d'exposition au *cours de la littérature grecque moderne* que J. Rizo NÉROULOS, le poète souvent cité, fit en français devant un auditoire choisi et enthousiaste à Genève, où l'auteur s'était réfugié au commencement de l'insurrection de son pays. Cet ouvrage a eu l'honneur d'une traduction allemande.

Un ouvrage d'un grand mérite et accusant de vastes connaissances philologiques est *l'essai d'une histoire de la langue grecque* par le docteur MAVROPHRYDÈS, cité

plus haut, qui est mort au milieu de son activité littéraire, et avant qu'il n'ait mis la dernière main à son œuvre, consacrée à prouver l'identité du grec actuel avec la langue classique.

E. Yéméniz, consul de Grèce à Lyon, a écrit un traité sur la ***poésie populaire*** de la Grèce moderne.

Deux discours de A. Vlachos sur ***P. Soutsos*** et sur ***Zalacosta*** et une biographie de ce dernier par S. Lampros, une autre de *Salomos* par P. Xénos, sont les seuls ouvrages que nous puissions citer du domaine de la critique sur la littérature grecque des derniers temps. Il nous est à peine permis de mettre en ligne de compte les rapports des comités du concours poétique qui est jugé tous les ans à l'université d'Athènes; car quelquefois ces rapports eux-mêmes trouveraient à peine grâce devant une sévère critique.

ARCHÉOLOGIE.

La branche de la philologie qui concerne l'interprétation des monuments antiques ne pouvait pas être négligée par les Grecs. Les restes de leur antique splendeur et les documents de leur vie publique gravés sur les pierres dispersées sur leur sol avaient été long-temps foulés aux pieds de conquérants incapables d'apprécier les trésors dont le sort les avaient rendus les indignes dépositaires. Ces trésors étaient pour les Grecs un objet de culte. Des témoins oculaires attestent que les

habitants d'Athènes suivaient avec des sanglots les marbres que L. Elgin enlevait au Parthénon. Ils prouveraient ne pas mieux valoir que les peuples barbares qui les opprimaient si, ayant repris possession de leur terre classique, ils ne témoignaient pas à ces nobles ruines plus d'intérêt et de sollicitude que n'avaient fait leurs maîtres. Ils n'ont pas mérité ce reproche. Un de leurs principaux soins dans la Grèce affranchie a été de recueillir les précieux débris de l'antiquité, de les préserver d'une destruction ultérieure et de les étudier. Une loi du royaume grec établit des musées, prescrit la conservation des antiquités et en défend l'exportation. Le sentiment public a devancé cette loi lorsqu'elle n'existait pas encore.

L'explication des incriptions a naturellement ouvert une nouvelle carrière aux recherches des Grecs qui se livrent à l'étude des lettres. Ch. Oeconomidés de Chypre a, dans la publication d'une *inscription de Locride*, étalé de si larges connaissances de littérature et d'archéologie, qu'il se plaça par ce seul ouvrage au premier rang des philologues de son pays. Il s'est depuis livré à l'interprétation aussi d'autres monuments épigraphiques de grand intérêt. Son dernier ouvrage concerne le *serment*, ou traité international, entre les Athéniens et les Chalcidéens, découvert dans les derniers temps à Athènes.

Le professeur G. Chrysovergi s'est aussi occupé de l'interprétation d'inscriptions archaïques trouvées à Zante, à Corfou et à Argos.

Ch. PHILETAS d'Epire, professeur à l'université de Corfou, à qui on doit une traduction du IV[e] Livre de l'*Enéide* en vers grecs anciens très-beaux et beaucoup plus coulants que ceux de Bulgaris, s'est aussi adonné avec beaucoup de talent et de succès à l'explication des inscriptions trouvées dans l'île de sa résidence.

Parmi ceux qui se sont occupés de l'épigraphie d'Athènes, se distinguent EUSTRATIADÈS, directeur des Musées; PAPASLIOTÈS, ancien professeur à l'université, qui, tous les deux ont en des publications partielles, donné des preuves de connaissances solides dans la science des antiquités; Ét. COUMANOUDÈS, professeur de littérature latine, critique fin et sagace, qui a réuni en un seul corps, coordonné avec beaucoup de méthode, et accompagné de notes savantes, toutes les inscriptions funéraires de l'Attique, soit inédites, soit dispersées dans divers ouvrages. Ce livre est une précieuse contribution à l'archéologie.

PERVANOGLOUS, ancien agrégé à la même université, a aussi traité des monuments funéraires, mais plutôt au point de vue de l'art. Il a écrit, en allemand, sur la forme des tombeaux antiques, les formules de leurs épitaphes et les repas mortuaires gravés sur les pierres tumulaires. Ce travail plein d'interêt, est orné de planches.

L'épigraphie de l'île de *Syros*, plus importante qu'on ne le croyait, a trouvé un zélé collecteur et un habile interprète dans Clon STÉPHANOS, qui dans son ouvrage intitulé *Inscriptions de l'île de Syros* en a publié 140. Ses notes, savantes et judicieuses, jettent une nouvelle

lumière sur l'histoire de la petite île de l'Archipel et sur plusieurs points de l'antiquité.

Ces ouvrages ont été précédés par les *Antiquités Helléniques* de A. R. RANGABÉ, un recueil d'inscriptions en 2 volumes, sur lequel nous aurons à revenir, aussi bien que sur l'*Histoire de l'art*, les *dissertations archéologiques*, une *épigraphie* et les autres ouvrages inédits du même auteur, qui traitent de l'archéologie.

Quant à l'antiquité considérée au point de vue de l'art, elle a aussi été l'objet de quelques travaux spéciaux: César ROMA, officier du génie, a écrit un traité sur les courbes du Parthénon, et sur les rapports de l'architecture ancienne et moderne, et le professeur COUMANOUDES, d'après Winckelmann, des dissertations sur l'art antique, et une entre autres où il soutient que c'est sur ses traces que doit marcher l'art renaissant en Grèce.

Les fouilles du Dr. SCHLIEMANN sur les territoires homériques de Troie et de Mycène ont aussi enrichi la littérature archéologique de la Grèce. Le Dr. Schliemann, qui possède toutes les langues, a écrit entre autres en Grec le compte-rendu de ses travaux mémorables.

Nous ne voulons pas omettre de citer parmi les produits archéologiques de la Grèce l'ouvrage français de C. PITTAKI, Athénien, intitulé »l'*Ancienne Athènes*«. L'auteur, plein d'enthousiasme pour les restes de l'ancienne magnificence de sa patrie, en a bien mérité en se vouant pendant la guerre de l'indépendance à la noble tâche de les sauver de la destruction complète qui

les menaçait alors, et de les recueillir. Plus tard, appelé à la direction des Musées du royaume en récompense des services matériels et très-signalés qu'il avait rendus aux antiquités, il se laissa entraîner par son zèle à les vouloir publier; mais son livre, qui dénote une connaissance trop imparfaite du français, prouve aussi qu'il avait l'admiration instinctive de l'antiquité plutôt qu'il n'en avait la connaissance.

Le *journal archéologique d'Athènes*, fondé pour la publication de tous les objets antiques qui restaient encore inconnus sur le sol de la Grèce, ou qui en étaient retirés par des fouilles, a aussi été pendant plusieurs années abandonné à C. Pittaki. Plus tard ce même recueil a trouvé d'habiles rédacteurs dans Coumanoudès et Eustratiadès. Il ne laissé aujourd'hui qu'un seul regret, celui d'être publié avec trop peu de régularité et à de trop grands intervalles.

M. A. Mordtmann, que ses profondes connaissances archéologiques ont naturalisé parmi les Grecs de Constantinople, a publié dans le recueil périodique de leur société littéraire un traité *sur les inscriptions et les bas-reliefs de Philippopolis*, et un autre *sur les anciens monuments de l'Arménie*, et son fils y a écrit une dissertation *sur les bulles de plomb*.

Les antiquités égyptiennes ont particulièrement occupé Néroutsos d'Athènes, un médecin très-habile, qui, établi à Alexandrie, a écrit soit en grec soit en français de savantes monographies sur plusieurs questions de la

topographie de l'*Egypte* et sur l'interprétation des textes hiéroglyphiques. — Le professeur de Théologie C. CONTOGONIS a publié une *Archéologie Hébraïque.* — Quelques autres ouvrages traitant de sujets archéologiques sont: le livre de Zervos JACOVATOS de Céphalonie sur les *antiquités* de sa patrie, et un autre du même auteur sur la constitution et les lois de *Minos*; l'ouvrage de Th. BÉNIZÉLOS d'Athènes, professeur d'histoire à l'école militaire, sur les *antiquités militaires des Romains.* Il est illustré de gravures. Le même auteur a puisé dans le Manuel des Antiquités de C. F. Hermann un traité sur la *vie privée* des Grecs dans l'antiquité. — Ch. BOULODEMOS à Odessa a écrit sur le même sujet. — S. MANGOULAS a traduit de l'Italien une Dissertation sur les Thesmophories et les mystères d'Eleusis.

S. ANTONIADIS a traduit de l'anglais l'archéologie grecque d'Irving; M. CALAPOTHAKIS, une autre archéologie de la même langue; le professeur Ath. ROUSSOPOULOS, celle du danois *Bogesen*, qu'il a enrichie de nombreuses additions; C. SPATHAKIS de l'allemand, un livre sur la politique de Rome, et Charisis PULLIUS le traité de *Sommerbrodt* «sur le théâtre ancien». — La traduction de l'anglais du dictionnaire des Antiquités grecques de *Smith*, orné de belles gravures, est due à D. PANTAZIS et a été d'une grande utilité pour les études archéologiques. Aristomène STAVRIDÈS a traduit l'excellent ouvrage de Bekker sur la vie privée des anciens, intitulé «*Chariclés*». — L'*histoire des constitutions* de la Grèce ancienne,

en 2 volumes, de A. R. RANGABÉ, n'est pas encore sortie des presses.

Dans le domaine de la *numismatique*, on doit à d'excellentes brochures de P. LAMPROS d'Epire, numismate très-expérimenté, la connaissance de plusieurs médailles inédites, el la détermination du véritable lieu de provenance de plusieurs autres, plus particulièrement des monnaies de la ligue achéenne, et de celles de Chypre au moyen-âge. Un catalogue complet et raisonné des médailles des îles ioniennes, recueillies par le même, et dont la munificence du Prince A. Mourouzi de Constantinople dota le Cabinet d'Athènes, a été rédigé par A. POSTOLACAS, conservateur de ce cabinet. Il est aussi l'auteur du catalogue général des médailles confiées à son inspection. La première partie de cet ouvrage a seule paru jusqu'ici. Ces deux livres sont faits avec un grand soin, et ont une véritable valeur scientifique. — Ph. MARGARITIS a aussi publié le catalogue d'une collection de médailles grecques, romaines et byzantines; Ath. PAPADOPOULOS, une description des anciens poids de Smyrne, déposés dans le Musée de l'école hellénique de cette ville, avec des planches; et le professeur D. MYLONAS une savante monographie sur quelques *miroirs antiques*.

A. BERNARDAKIS a écrit en français et publié d'abord dans l'*Economiste* de Paris une longue dissertation, qu'il reproduisit depuis en grec, sur ce qu'il appelle *le papier-monnaie* des anciens. Avec une grande connaissance

des sources antiques, il discute la question laissée indécise par Heeren, Bœckh et Courcelle-Seneuil, de savoir si les anciens donnaient cours forcé à des valeurs qu'aucun dépôt légal ne garantissait. S'appuyant sur des arguments plus ingénieux qu'incontestables, il s'est peut-être trop pressé de se déclarer pour l'affirmative.

CHAPITRE III.

SCIENCES HISTORIQUES.

HISTOIRE ANCIENNE.

L'ambition des Grecs régénérés était de marcher sur les traces de leurs ancêtres. Ils aimaient à les copier; ils s'inspiraient de leurs écrits et prenaient exemple de leurs vertus, sans toujours éviter leurs défauts. C'est ce qui explique l'ardeur nouvelle avec laquelle, après la délivrance de leur pays, ils se mirent à en étudier l'histoire.

Nous passons sur les ouvrages élémentaires et destinés à l'enseignement, tels que les ***abrégés d'histoire universelle*** de D. PANTAZIS, du Dr. ANSELM, G. PAGON, Théag. LIVADAS, G. GENNADIUS, traduit de l'allemand de Cammerer, J. SCARLATOS, aussi de l'allemand de ***Bredow***, le manuel de l'***histoire de la Grèce ancienne***, par A. R. RANGABÉ, tiré des auteurs, un autre de D. PAN-

TAZIS, la traduction de celui de Kietly par S. ANTONIADÈS, pour nous arrêter aux œuvres principales, qui comptent parmi les productions littéraires.

En tête nous devons citer l'***histoire des anciens peuples de l'Orient***, par C. SCHINAS de Constantinople, ancien Ministre et professeur à l'Université d'Athènes. Fruit d'une grande érudition et d'une connaissance approfondie de la philologie classique et orientale, cet ouvrage est au niveau des dernières découvertes de la science. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher est un style peu coulant, serré quelquefois jusqu'à l'obscurité, et trahissant l'école allemande à laquelle l'auteur s'était formé. Absorbé par les affaires publiques, puis enlevé par une mort prématurée, C. Schinas n'a pu publier que le premier volume de son histoire.

C. PAPARIGOPOULOS, aussi de Constantinople, a succédé à Schinas à la chaire d'histoire. Son ***histoire de la Grèce***, en 5 très-gros volumes, est une œuvre capitale, et un des principaux ornements de la littérature de la Grèce moderne. Tout en marchant sur les traces de Grote et de Gibbon, l'éminent historien n'en conserve pas moins son indépendance de jugement et son originalité. Plus d'une fois, guidé par ses propres recherches, il réfute et combat les opinions de ceux qu'il a pris pour modèles, et émet plus d'une théorie nouvelle sur des points importants débattus par les historiens. Le charme de son style et son rare talent d'exposition donnent à son ouvrage un mérite littéraire de premier ordre, et la

justesse de ses vues le placent au nombre de ceux qui ont contribué au progrès de la science. Paparigopoulos a aussi écrit un ***précis*** de l'histoire grecque, dont la première partie récapitule et met à la portée des écoles élémentaires les conclusions de son grand travail, tandisque la seconde est une histoire de la révolution grecque, particulièrement recommandable par son impartialité. Quelques monographies historiques du même auteur, p. e. un ***traité sur l'établissement des Slaves*** en Grèce au moyen-âge, un autre ***sur la véritable date de la prise de Corinthe*** par les Romains, brillent autant par l'éclat du style que par celui de la pensée.

Le professeur Assopius, que nous avons déjà vu figurer parmi les philologues les plus éminents des derniers temps, a composé une ***histoire d'Alexandre***, riche en détails et en aperçus nouveaux. Il s'était proposé d'écrire un discours académique; mais, ainsi que cela lui était arrivé aussi pour son histoire de littérature, séduit par la grandeur de son sujet et par l'abondance de ses propres connaissances, il fit un gros livre, qui est un excellent ouvrage. Une autre ***histoire d'Alexandre***, d'après Droysen, a été écrite par C. Fréaritis, professeur de droit.

Le professeur E. Castorchis a écrit avec une profonde connaissance des faits, un ouvrage sur les ***rapports des Grecs avec les Romains*** et les autres habitans de l'Italie. Il est aussi auteur d'un traité sur les ***finances d'Athènes***, dans lequel il a surtout pris Bœckh pour guide.

La *vie d'Aspasie* est le sujet d'une monographie peu remarquable de G. Chrysovergis; P. Aravantinos de l'Épire, M. Dimitsa de Macédoine, le médecin N. Caravia Griva d'Ithaque et le prédicateur J. Nathanaël d'Eubée, ont écrit chacun l'histoire détaillée de leur patrie respective, le premier en deux volumes, le second commençant aux temps les plus anciens et s'arrêtant à Philippe. — G. Constantinidés, répondant à un concours ouvert par la municipalité d'Athènes, a écrit une histoire du moyen-âge de cette ville, depuis J. C. jusqu'en 1821. Son ouvrage est divisé en quatre livres, dont le premier traite de la position politique, de la constitution et de l'état des sciences et des arts à Athènes dans les cinq premiers siècles chrétiens, jusqu'à Justinien, qui en 529 priva la ville de son autonomie. Le second s'étend jusqu'à l'invasion des Croisés en 1205. Les trois chapitres du 3e livre racontent les destinées de la ville de Périclés sous les maisons étrangères des *De la Roche* et de *Brienne* (jusqu'en 1311), des *Catalans* (jusqu'en 1387) et des *Acciajuoli* (jusqu'en 1456); le 4e enfin contient le tableau de l'état de la ville sous les Turcs, jusqu'à la guerre de l'insurrection. C'est un livre sérieux, bien écrit et très-recommandable, bien qu'il soit loin d'être complet.

Parmi les traités qui se rattachent à l'histoire ancienne nous signalerons l'*Essai* philosophique sur la grandeur et la décadence de la Grèce par Cozaki Typaldos, ancien directeur de la bibliothèque nationale. Le mérite de

cet ouvage, qui appartient à la philosophie de l'histoire, eût été encore supérieur, s'il n'avait pas précédé les grands travaux historiques de nos jours, dont l'auteur aurait sans doute fait son profit avec la sagacité dont il fait souvent preuve. Le moine Th. PHARMAKIDÈS a consacré un volume à relever quelques unes des inexactitudes et à réfuter plusieurs parties de ce livre.

A. POLYZOÏDÈS, ancien ministre, a écrit en 2 volumes les *Hellénica*, ou un aperçu sur l'existence politique de la Grèce ancienne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à son asservissement sous les Romains.

A E. CRITIKIDÈS, samien érudit, on doit une brochure sur les hommes illustres de Samos.

Spyridion LAMPROS, le fils du numismate distingué, a écrit une excellente monographie en grec ancien sur la condition des fondateurs des anciennes colonies, et sur les honneurs qui leur étaient décernés.

Le médecin G. LEVKIAS, qui écrivait le grec-ancien avec l'élégance de Lucien, a publié un livre *sur l'origine des Grecs*, pour combattre l'hérésie de Fallmerayer, qui ne voit en eux que des Slaves dégénérés.

Un autre médecin, qui se distingue par ses sérieuses connaissances philologiques, Sophocle OECONOMOS, fils du grand théologien et littérateur dont il a déjà été question, a écrit une savante biographie de *Marc de Chypre*, un auteur qui florissait au moyen-âge.

S. ZAMPÉLIOS de Leucade a placé en guise d'*introduction* en tête d'une *collection de chants nationaux*,

un long travail sur la civilisation grecque du moyen-âge, où il déploie un esprit philosophique et des vues neuves et profondes sur un sujet qui intéresse au plus haut point l'histoire en général et la nationalité grecque en particulier. Les *études byzantines* et les *scénographies historiques* du même auteur, qui traitent de la position de l'île de Crète sous Byzance, ainsi que son *histoire de l'établissement du patriarcat en Russie,* sont des pages qui indiquent une profonde sagacité. Le style en est très-sévère et serré, et l'on a le regret d'y voir le sens quelquefois un peu obscurci par les considérations philosophiques qui le dominent.

Le Dr PASPATIS, aussi versé dans l'histoire et l'archéologie que dans les sciences naturelles, a publié dans le périodique de la société littéraire de Constantinople un traité fort intéressant sur *le commerce des Génois à Constantinople.*

Cyriaque MÉLIRRHYTOS, de Thessalonique, est auteur d'une chronologie historique.

Nous devons, malgré notre répugnance, ne pas passer sous silence, à cause de la triste notoriété dont il a été entouré, un prétendu auteur ou éditeur, qui n'était en effet qu'un adroit faussaire, et ne mérite que du mépris. Il s'appelait SIMONIDE. Son nom a eu du retentissement jusque dans les Académies de l'Europe. Ayant fait un court séjour au Mont Athos, cet individu prétendait y connaître un souterrain contenant un dépôt secret d'anciens manuscrits, et se vantait sans scrupule d'en avoir

dérobé les plus rares et les plus extraordinaires. Il ne s'arrêtait devant aucune improbabilité. Il se disait en possession d'un manuscrit d'Homère, écrit du temps, peut-être même de la main, des Pisistratides. Un autre d'Hésiode, un troisième d'Anacréon, et ceux de tous les grands poètes et auteurs connus ou apocryphes, complétaient sa riche bibliothèque. Pour peu qu'on lui nommât un écrivain des moins connus, il en présentait le manuscrit dans le délai de quelques jours. Seulement il n'en montrait jamais qu'une page ou deux, qui toutes se ressemblaient, et étaient du même format, des bandes de parchemin longues et étroites, telles qu'on en peut enlever aux marges de quelque vieux bouquin. La calligraphie et l'orthographe des textes ne répondaient point aux époques auxquelles ils étaient censés appartenir, ni même à aucune époque, et l'on y pouvait retrouver les corrections, aussi bien que toutes les incorrections, des éditions stéréotypes de Tauchnitz. Il avait en outre dans son merveilleux dépôt des auteurs et des ouvrages les plus fantastiques, entre autres la *Simaïs*, une histoire de l'île de Sime, sa patrie, un ramassis de contes ineptes, devant lequel pâlissent toutes les fables des Mille et une nuits. Il a enrichi la littérature par la publication de ce manuscrit, qui est censé appartenir au 13ᵉ siècle. Il colportait également un autre manuscrit, qu'il ne se refusait pas à montrer tout entier: C'était celui de *Pansélinos*, un moine qui, au commencement du siècle passé, avait écrit un *guide du décorateur des églises*. Simo-

nide lui attribuait une antiquité fabuleuse, et il y montrait des pages qui faisaient mention du coton-poudre et décrivaient le procédé de la daguerréotypie, car la photographie n'était pas encore inventée du temps de Simonide. Nous n'avons pas besoin de dire que ces pages étaient interpolées par lui.

Et la littérature n'était pas le seul domaine de l'heureux possesseur de toutes ces richesses. Il avait aussi trouvé une grammaire ancienne de l'écriture hiéroglyphique, au moyen de laquelle il lisait couramment tous les monuments, complets ou mutilés de l'ancienne Égypte, et y trouvait de bien autres choses que les Champollion, les Letronne et les Lepsius. A. R. Rangabé a par une longue dissertation, publiée dans le journal littéraire, la Pandore, dévoilé tous les grossiers mensonges de l'imposteur, qui a cependant été sur le point de vendre toute son intéressante collection au vice-président de la société numismatique de Londres. Les savants de Berlin eux-mêmes, entre autres Gerhard, ont donné dans le piége, mais pour quelques heures seulement, jusqu'à ce qu'un examen plus attentif et la voix autorisée de Bœckh les eussent éclairés sur la fraude. Simonide fut emprisonné. Dès qu'il eût recouvré la liberté, il alla à Londres exploiter aussi dans ce grand centre la crédulité des plus simples. Il y commença la publication d'un journal grec, prétendu littéraire et archéologique, où avec une effronterie égale à son ignorance il ne craignit pas d'étaler de nouveau ses impostures devant le public.

Nous nous serions abstenus de nommer ce charlatan littéraire, s'il n'avait fait quelque bruit dans les centres scientifiques de l'Europe.

Parmi les ouvrages sur l'histoire ancienne traduits de langues étrangères il suffira de citer le *voyage du jeune Anacharsis* de Barthélemy, traduit avec beaucoup de soin par CHRYSOVERGIS COUROPALATIS, professeur à l'école d'Anchialos, en 8 volumes, avec un atlas de très-belles planches; un abrégé de ce même ouvrage en un gros volume, traduit par S. SCOUFFOS; une *histoire de la Grèce ancienne*, en 2 volumes, avec gravures, traduite de l'allemand de Stoll par le professeur PULLIUS, et destinée surtout à l'enseignement; l'*histoire de Rome* de Goldsmith, traduite par le savant professeur LÉONTIOS ANASTASIADES; l'ouvrage sur la grandeur et la décadence de Rome de *Montesquieu* par G. A. THÉRINOS — C. LEUCADITÉS a écrit une analyse de l'ouvrage de *Montesquieu* sur la grandeur et la décadence de Rome.

HISTOIRE MODERNE.

Les destinées des Grecs sous la *domination ottomane* ont été racontées par C. SATHAS, dans un livre où il a mis à profit les matériaux nouveaux et peu connus avant lui, qu'il a trouvés dans ses études et dans ses manuscrits du moyen-âge. Dans des *dissertations historiques* il traite de différents sujets qui se rapportent à la même époque, et dans une monographie il a examiné les relations entre l'aristocratie et les plébéiens de Zante.

J. Romanos, professeur à Corfou, a accompagné une traduction du traité de Hopf sur Zori, despote de Leucade, d'une étude historique sur la domination des Francs en Grèce et sur les comtes Palatins des Ursins, despotes de Céphalonie et de Zante, qui le montre l'émule du grand historien qu'il a traduit. — E. Stamatiadi a écrit l'histoire des *Catalans* en Orient; J. Trivolis de Corfou, celle de *Tagliapiéra*, »surcomite Vénitien«, avec des notes historiques et philologiques et une traduction française.

P. Chiotis a publié une histoire des *îles Ioniennes*, et des villes de Bouthroton, Parga, Prévéza et Vonitza, qui leur avaient été adjointes. Hermann Luntzi a aussi écrit l'histoire des mêmes îles sous les Vénitiens, et Dora d'Istria, la célèbre Grécoroumaine, leurs destinées sous les Anglais. G. Vérikios est aussi l'auteur d'un traité sur l'ancien régime de ces mêmes îles. — S. Lampros a publié une biographie de *Bélisaire Corensios*, peintre grec, qui avait flori à Naples en 1558 jusqu'à 1643.

S. Vélini a composé un abrégé de l'histoire de la Grèce depuis la prise de Constantinople jusqu'à l'insurrection grecque.

Mais c'est surtout de cette insurrection que se sont occupés les historiens contemporains de la Grèce. A leur tête il est juste de citer S. Tricoupi de Missolonghi, un ancien élève de l'Académie que L. Guilford avait fondée à Corfou. Patriote sincère, homme d'état distingué,

il occupa en Grèce, pendant la révolution et après, les postes les plus éminents, et la représenta plus tard dignement auprès des grandes cours de l'Europe. Il débuta en littérature par un *poème* non rimé, intitulé *Démos*, un écho des chants clephtiques, après lequel il fit preuve d'un jugement sain en renonçant à la poésie pour des compositions plus sévères. Les postes qu'il occupa, et le rôle qu'il joua lui-même, lui ont fourni les meilleurs documents pour son *histoire* de la guerre de l'indépendance. Aussi familier avec les historiens de l'antiquité qu'avec ceux des temps modernes, il sut profiter de leurs qualités et marcher sur leurs traces. La clarté et le charme poétique de son style, qui, malgré quelques défaillances dues à l'époque où il écrivait, est presque toujours aussi animé que pittoresque, l'entraînante beauté du récit, la chaleur de l'exposition, l'appréciation modérée et impartiale des faits, qualité si rare dans un auteur qui a été lui-même un des acteurs du grand drame qu'il décrit, toutes ses brillantes qualités font de cet ouvrage, composé de quatre gros volumes, un monument qui honore la littérature de la Grèce moderne. N. COTZIAS de Psara, et le Colonel CARPOS ont écrit pour relever des inexactitudes dans quelques détails de son exposé.

Avant Tricoupis, le poète J. RIZO Néroulos avait composé pendant son séjour en Suisse en français, et dans un style vigoureux, digne des meilleurs auteurs de la France, l'histoire du commencement de la révolu-

tion[1]). — Alexandre SOUTZO, sur lequel nous aurons à revenir, a traité la même période également en français. Son histoire respire la poésie, et touche par plus d'un côté au roman[2]).

Une autre histoire de la révolution, en 4 volumes, par le vicaire PHRANZÈS, ainsi que les mémoires, en 3 volumes, de N. SPÉLILIADÈS, ancien ministre de l'intérieur sous le Président Capodistrias, et ceux de GERMANOS, évêque de Patras, le premier qui ait déployé et béni le drapeau de l'indépendance, ont l'avantage commun d'être racontés par des témoins oculaires. Mais cette circonstance même est cause que les faits y sont souvent défigurés en passant par le prisme des opinions ou des passions des auteurs, et il est rare que ce défaut soit racheté par le mérite du style.

J. PHILÉMON de Constantinople, ancien secrétaire de D. Ypsilanti, et fondateur du journal *le Siècle*, l'un des plus estimés de son temps, qu'il a rédigé avec talent pendant quarante ans, a trouvé aussi le loisir pour s'occuper de travaux historiques. Il a écrit l'*histoire* curieuse de l'*Hétérie*, dont la révolution grecque est éclose, et dont il avait été lui-même un des membres actifs. Son plus grand ouvrage est son *histoire de la révolution grecque*, en 6 volumes, qui ne perd rien pour être venue plusieurs années après celle de Tricoupi. Le même esprit d'ardent et honnête patriotisme anime les deux au-

1) Genève, 1827. — 2) Paris, F. Didot, 1829.

teurs; mais leur point de vue diffère. Pendant sa lutte suprême, la Grèce avait dans sa faiblesse les yeux fixés sur les grandes puissances, auprès desquelles elle espérait trouver un appui. Les idées et les sympathies étaient partagées: Les uns étaient sûrs que ce concours viendrait de l'Est, de la Russie coreligionnaire, les autres l'attendaient de l'Ouest, des grandes puissances vouées au culte de la liberté. C'est ainsi que prirent naissance en Grèce les partis, qui, souvent exploités par l'intrigue et par l'intérêt personnel, bien que nés d'un sentiment patriotique, n'ont pas peu nui à la cause de ce petit pays et à son développement. Même les hommes les plus dévoués au bien public se voyaient souvent forcés de s'y rattacher, car en dehors das partis, nulle action politique n'était alors possible; mais les meilleurs patriotes se faisaient une tâche de les faire profiter au pays. Tricoupi appartenait au parti anglais, Philémon défendait dans son journal le parti russe. Les deux ouvrages historiques se ressentent de la divergence des vues de leurs auteurs. Les mêmes faits leur apparaissent souvent sous des aspects différents; plus souvent encore l'un prête de l'importance à des détails que l'autre croit inutile de relever. C'est ainsi qu'ils se complètent mutuellement. Sous le rapport littéraire, le style de Philémon plus correct et plus châtié, est moins simple et moins entraînant que celui de Tricoupi.

La guerre de l'indépendance a aussi été décrite dans deux volumes de *Mémoires*, laissés par Chr. PERRÆBOS,

l'historiographe de Souli, qui paya bravement de sa personne pendant l'insurrection, et reçut du Roi Othon le grade de général. Ce second ouvrage, bien qu'intéressant sous plus d'un rapport pour les détails qu'il raconte, est écrit avec plus de recherche, et n'a pas ce même cachet de naïve sincérité qui fait le charme du premier. — El. PHOTINOS du Péloponnèse a décrit les événements par lesquels la révolution grecque a débuté, et dont la Valachie a été le théâtre.

Plusieurs monographies, telles que l'*histoire de Caraïskaki* par le savant Sénateur G. AENIAN; *une autre* du même et de *Marc Botsaris* par l'épirote G. GAZÈS, colonel et secrétaire privé du premier; les biographies de *Capodistrias* et de *Coraï* par le philologue N. DOUCAS; la vie et les exploits de *Papaphlessa* par Ch. PHOTAKOS, aide de camp de Colocotroni, qui a aussi écrit des *Mémoires;* l'histoire des *trois îles* (Hydra, Spezzia et Psara) par l'ancien maire du Pirée Skylizzi HOMÉRIDE; et, spécialement celle de *Spezzia* par Ch. ANARGYROS, d'*Hydra* et des *batailles navales* pendant la révolution par Ant. MIAOULIS, le fils du célèbre amiral, les *Hydraïca*, ou recueil de documents officiels pour servir à l'histoire d'Hydra, publiés par la municipalité de cette île; l'*histoire de l'armée régulière* par le colonel Chr. BYZANTIOS; celle d'*Athènes* pendant la guerre de l'indépendance par le notaire SOURMÉLI; de Crète à la même époque par C. CRITOBOULIDÈS; de l'*école* hellénique *de Dimitzana* sous les Turcs, par le professeur

E. CASTORCHIS, tout en contenant souvent des renseignements précieux, n'ont pour la plupart que la valeur de matériaux dont l'historien ne peut pas toujours faire usage sans les avoir soumis à une sévère critique. On en doit dire autant de l'*histoire du siége de Missolonghi* par L. ZORPAS; de celle *des otages aux prisons de Tripolitsa* par Th. ZAPHIROPOULOS; des biographies de *Catsantoni* par E. PHRANGISTA, et de *Chatzichristos* par T. SPORIDÈS; de *Canaris* par N. A. MARATHONIUS; de la correspondance de THANOS CANACARIS avec ses fils. Em. XANTHOS, l'un des fondateurs de l'*Hétérie*, en a aussi écrit les *mémoires*. C'était un homme de trop peu d'instruction pour que son ouvrage, intéressant d'ailleurs, ait un mérite littéraire.

Nous devons reconnaître une portée supérieure à l'œuvre de M. OECONOMOS du Péloponnèse, qui pendant toute la durée de la guerre fut le secrétaire privé de Colocotroni, le fameux chef qu'on a surnommé l'Aratus moderne. Homme lettré et d'un esprit cultivé, Oeconomos tenait des notes et conservait des documents sur les événements qui se passaient sous ses yeux. Il en tira plus tard un gros volume, écrit dans un style sans art et sans apprêt, et nu comme la vérité. L'ouvrage manque de plan et d'unité dans l'exposition. Il est aisé de voir qu'entre des notices sur des évènements secondaires, traités avec de grands développements, sont souvent intercalées fort en abrégé les parties les plus im-

portantes de l'histoire, qui ne servent qu'à les relier. D. Criézis l'a réfuté sur quelques points.

Un travail de longue haleine est celui des *Vies parallèles* du Dr N. GOUDAS, qui n'ont de commun avec l'œuvre immortelle de Plutarque que le titre. Ce sont des biographies d'hommes marquants de la Grèce moderne, pleines de détails inconnus, laborieusement recueillis par l'auteur. L'ouvrage entier devait être en 10 gros volumes. — PAPAZAPHIROPOULOS a aussi écrit des *vies parallèles* de quelques uns des hommes d'Etat grecs; et une médaille d'honneur a été décernée par l'association pour l'encouragement des lettres grecques à POLITIS pour son *étude sur les Grecs modernes.*

Les *souvenirs historiques* de N. DRAGOUMIS sont une œuvre qui marque dans la littérature. Ils traitent surtout de l'époque qui a suivi de près la révolution. L'auteur, homme de lettres des plus distingués, avait occupé une place dans la chancellerie du Président Capodistrias, et des postes importants sous le Roi Othon; il a même fait partie de son dernier ministère, qui ne fut que de courte durée. Lié d'amitié ou de rapports officiels avec tous les hommes les plus considérables de son pays, il connaît une foule d'anecdotes curieuses et piquantes, sur leur vie publique et privée, et sait les raconter avec une grande finesse d'esprit et un grand charme de style, qui rendent la lecture de son livre des plus attrayantes. Sa langue est classique; il y a peu

d'auteurs qui aient cultivé à un point égal la pureté grammaticale du grec moderne.

C. Lombardos, de Zante, souvent député et Ministre, qui s'était mis à la tête de l'agitation pour l'émancipation des îles Ioniennes du protectorat anglais, a pour élucider l'histoire de cet événement politique publié des mémoires dignes d'être consultés.

G. Angélopoulos, officier supérieur de l'armée grecque, neveu du *Patriarche Grégoire*, de celui qui au commencement de la révolution grecque subit à Constantinople le dernier supplice avec tous les membres de son synode, a réuni en deux beaux volumes tous les documents qui se rapportent à la vie du saint prélat, ainsi que ses lettres qui respirent toutes l'amour du bien et de la liberté, et a élevé ce monument de piété filiale et patriotique au premier martyr de l'indépendance.

Dans le domaine de l'histoire étrangère, G. Lambissi a écrit une biographie détaillée de Pierre le Grand, et une histoire de Napoléon I en 3 volumes; — Th. Alexiadès a décrit les péripéties de la première insurrection de la Serbie, et raconté les exploits des Bulgares en Orient. — D. Paparigopoulos a publié une biographie de *Garibaldi*; — Diogénidès une vie de *Mahomet*, avec un exposé des préceptes du Coran; et P. Xanthakis les vies des hommes illustres de la Russie.

Dans les tout derniers temps une dame grecque, Margarète Albana Miniati, de la famille du célèbre prédicateur dont nous avons parlé dans la première partie

de ce travail, a pris place, par un ouvrage qu'elle vient de publier, parmi les historiens de premier ordre. Ce livre a pour titre: ***Esquisses historiques sur l'Italie depuis la chute de l'Empire jusqu'à la renaissance des sciences et des arts.*** Son esprit profondément philosophique a su coordonner les éléments si divers d'existence des petits États italiens, dont elle a approfondi l'histoire. Elle les distingue et les voit fonctionner dans ce labyrinthe d'intérêts et de passions qui défient souvent la sagacité des meilleurs historiens, et avec une grande puissance synthétique et un rare talent d'exposition, dont le plus bel exemple est offert par son admirable tableau du conflit entre l'église et l'État, elle recompose l'unité de cette histoire italienne, qui disparaît d'ordinaire sous l'exubérance de détails fatigants et contradictoires.

Émile R. Rangabé, jeune officier, fils de A. R. Rangabé, fit dans les rangs de l'artillerie allemande, où il servait pour son instruction, la guerre de 1870. Ses mémoires, qui ne concernent que la part restreinte qu'il a prise aux grands événements, furent publiés après sa mort, survenue par suite d'une maladie, dont il avait pris les germes pendant la terrible campagne. C'est une charmante brochure, écrite avec verve, très-intéressante pour les détails qu'elle contient, et portant l'empreinte de la fraîcheur d'un cœur jeune et ouvert aux plus nobles impressions.

L'histoire étrangère est aussi représentée par de bonnes

traductions: Les plus importantes sont celles de l'*histoire de Russie de Caramsin* et de *Turquie de Hammer*, par C. Crokidas, directeur de la Bibliothèque nationale, ouvrages de longue haleine, qui sont le fruit d'un travail long et consciencieux. A l'Arrivée du Roi Othon en Grèce, C. Schinas a fait une traduction de l'*histoire de Bavière;* et parmi les meilleures compte celle de l'histoire de *la révolution française de Mignet* par E. Simos.

Nous citerons en outre, parmi les meilleures celles de l'histoire de l'*Amérique de Quacembre* par S. Antoniadès; de l'*histoire diplomatique* de la Grèce actuelle de *Prockesch d'Osten* par G. Antoniadès, neveu du précédent; de l'histoire de la guerre franco-allemande de *Ch. Winterfeld*, par A. Starvidis et Gr. Bernardakis; de l'histoire de l'Angleterre sous les Normands de *Guizot,* par une dame de Syra, qui signe S. S.

L'histoire de la révolution grecque de *C. Mendelson-Bartholdy* a eu deux traducteurs: M. Paparigopoulo, en a publié le premier volume; mais il a renoncé à continuer le travail, se voyant prévenu par A. Vlachos, qui, ayant traduit tout l'ouvrage, a su donner au deuxième volume une valeur supérieure à celle de l'original. Le texte allemand avait été imprimé lorsque l'auteur était déjà hors d'état d'y mettre la dernière main. Vlachos en corrigea les erreurs et les inexactitudes. L'ouvrage est resté incomplet. La maladie qui a atteint l'auteur ne lui a pas permis de travailler au troisième volume.

MYTHOLOGIE.

Parmi les livres traitant de mythologie ceux qui méritent une mention spéciale sont: une *Mythologie* fort méthodique, écrite par C. Contogonis, professeur de Théologie à l'université d'Athènes. Le savant auteur a mis à contribution les meilleurs ouvrages de la critique moderne sur cette partie de la science. — Une *mythologie homérique* traitant aussi de l'idée qu'Homère se faisait de la divinité, a été présentée par G. Constantinides au concours historique de l'université d'Athènes, et y fut accueillie aves des éloges mérités.

A. M. Hidroménos a traduit de l'Anglais l'ouvrage de Gladstone intitulé «Juventus mundi», sur les Dieux et les hommes d'Homère.

Myriantheus, un jeune savant de grandes promesses, profond connaisseur du Sanscrit, a dans une excellente monographie écrite en allemand, indiqué par des aperçus nouveaux des points de rapprochement entre les Açvins indiens et les Dioscures de la Grèce. Il est de ceux qui, sans méconnaître le développement que les mythes ont pris sous l'influence du ciel de la Grèce, reportent cependant l'origine d'une grande partie des idées théogoniques des Grecs à l'ancien berceau des races indogermaniques. On peut lui reprocher une trop grande ardeur à soutenir ses idées, et trop peu de modération à l'égard des indianistes de grand mérite qui l'ont précédé, et parmi lesquels ses connaissances lui assurent une place distinguée.

P. D. Dédé de l'Épire a traduit de l'Italien une *mythologie*, accompagnée d'un traité d'antiquités religieuses.

Un ouvrage de N. Politès, intitulé *Mythologie néo-hellénique* traite des croyances et des préjugés populaires des Grecs d'aujourd'hui, et cherche leur rapprochement avec les traditions de la mythologie ancienne. C'est une partie, la seule publiée, d'un plus grand ouvrage, qui, sous le titre de *Vie des Grecs modernes*, doit présenter un tableau complet des conditions d'existence et des progrés matériels er intellectuels du peuple régénéré.

GÉOGRAPHIE. TOPOGRAPHIE.

A côté des travaux historiques nous devons placer ceux qui traitent de la géographie générale ou de la description détaillée soit de la Grèce, soit des contrées qui appartenaient au monde classique.

Il est inutile de nous arrêter sur des *traités de géographie* comme ceux de N. Chortakis, J. Coconis, Bacalopoulos, D. Pyrrhus, et de plusieurs autres, qui, tout méritoires que quelques uns d'entre eux soient, ne sont destinés qu'à l'enseignement scolaire. La *géographie universelle* de N. Laurenti, en trois volumes, et les Géographies de la Grèce ancienne par A. Polizoidès, N. Valetas et Mme Polytime Couscouri, sont de la même catégorie. Parmi les travaux originaux, ceux que nous pouvons citer comme ayant une valeur

littéraire sont: un ouvrage de Jacques R. Rangabé, le traducteur des chefs d'œuvre du Parnasse français, sous le titre d'*Hellénica*. Cet ouvrage contient, en trois gros volumes, la description topographique, archéologique et statistique de toute la Grèce affranchie, ainsi que des îles ioniennes et de celles de l'Archipel turc. Par un travail non interrompu de plus de quinze ans, l'auteur a réuni, coordonné avec un grand discernement, et souvent éclairé de ses propres jugements, tout ce qui est contenu dans les auteurs anciens ou dans les voyageurs contemporains, ainsi que ce qui résulte des inscriptions ou des documents publics, sur la topographie comparée, sur les traditions historiques, sur la population ancienne et moderne, sur les produits et sur les monuments de toutes les localités de la Grèce. Écrit avec une pureté et une limpidité de style. qui a su échapper à l'aridité du sujet, ce livre présente un double tableau de ce que la Grèce avait été dans les temps anciens, et de ce qu'elle était au moment où la mort a enlevé à ses travaux l'homme aussi distingué par son talent poétique que par sa grande érudition. Cet ouvrage occupa l'auteur jusqu'au jour de sa mort. Quelques moments avant d'expirer il reçut de chez le relieur le premier exemplaire du troisième volume. Il le regarda avec complaisance. et le remettant à son fils, il lui dit avec un sourire et en Français: *Oeuvre posthume!* Ce fut sa dernière parole. La quatrième volume, contenant les tables alphabétiques, est resté inédit.

A. MOUSTOXYDIS de Corfou, le philologue à la renommée européenne que nous avons déjà cité, a composé, en italien, sur la topographie et les antiquités de Corcyre un gros livre plein d'érudition, auquel l'histoire, la critique littéraire et la géographie ancienne doivent de précieuses révélations.

Plusieurs autres érudits se sont également livrés avec succès à des investigations savantes sur les parties de la Grèce qu'ils connaissaient le mieux, sur leurs propres pays de naissance; et ces monographies peuvent aider à reconstituer d'une manière sûre la géographie du monde ancien. De ce nombre est l'ouvrage de A. VLASTOS, en deux beaux volumes, traitant de la topographie antique et de l'histoire de *Chio* depuis les temps les plus anciens jusqu'à le destruction de l'île par les Turcs en 1822. Les principaux matériaux de cet ouvrage avaient été recueillis par Coraï. A Vlastos appartient le mérite de les avoir coordonnés et de les avoir écrits d'un style très-soigné. — Periclés TRIANTAPHYLLIS a publi éun livre sur *Trébisonte*, sa ville natale, et sur la population hellénique du Pont. — La géographie ancienne de l'Épire est élucidée par différents travaux. Les meilleurs d'entre eux sont: les *Études* sur la *topographie et l'histoire* anciennes *de l'Épire*, par le savant médecin et profeseeur A. PALLIS; *les études Épirotiques* de D. ZOTOS; les *Épirotica* de SEMITÉLOS, et la monographie *sur Dodone* d'ARAVANTINOS. — Heracl. BASIADÈS est l'auteur d'une Topographie de la *Thrace*.

de vue de la géographie et de l'histoire; et J. De Cigalas a écrit la statistique générale de l'île de Théra.

D. E. Danieloglou d'Attalie est auteur d'une description de voyage en Pamphylie; Anthimos D. Alexoudis, métropolitain de Belgrade, d'une description historique de la Bulgarie, et M. Panos a décrit l'Isthme de Suez, avec une carte topographique.

Nous avons cité ailleurs (p. 104) la description archéologique de Constantinople par l'ancien Patriarche Constantius. La tâche de faire connaître sous tous ses aspects cette reine des villes, qui tint le sceptre de deux mers et de deux terres pendant dix siècles, était surtout réservée à la plume élégante et érudite de Ch. Byzantios, dont nous avons déjà cité les travaux lexicographiques. Avec une connaissance profonde des auteurs byzantins et de tout ce que les modernes ont dit sur Constantinople, surtout avec une grande connaissance de Constantinople même, qu'il a explorée aussi exactement qu'il était possible de le faire sous le régime ottoman, il a décrit dans trois magnifiques volumes in 4° ornés de nombreuses planches lithographiques, les localités de Byzance ancienne et moderne, celles du Bosphore, les anecdotes historiques qui s'y rattachent, et les mœurs et usages de ses habitans sous les empereurs chrétiens et sous les Musulmans. Le style châtié et entraînant de cet ouvrage, qui instruit comme un livre de recherches et divertit comme un roman, en fait un des plus beaux produits de la littérature grecque de nos jours.

Une riche contribution à la connaissance de la topographie de l'ancienne Byzance est en outre offerte dans la dissertation *sur les fouilles faites à Constantinople*, publiée par le savant et infatigable explorateur, le Dr Paspatis. Le même auteur a annoncé un grand ouvrage sur le même sujet, ayant pour titre: *études Byzantines*.

El. Thomas et E. Stamatiadis se sont spécialement occupés de l'*Hippodrome* de Constantinople, et de la fameuse colonne torse qui en fait un des principaux ornements.

G. Nicolopoulos a raconté sa visite à la presqu'île Chalcidique en un style attrayant, mais non exempt d'exagération dans l'expression de son enthousiasme.

J. Papamanoly a traduit du français le *voyage* imaginaire d'un Derviche *dans l'Asie centrale*.

CHAPITRE IV.

PHILOSOPHIE. — THÉOLOGIE.

Dans la marche ordinaire de l'entendement humain l'homme ne fait retour sur lui-même qu'après avoir em-

brassé la nature extérieure; de même un peuple n'arrive à généraliser ses conceptions et à trouver les plus hautes formules de la pensée que lorque, ayant développé toutes ses facultés, et ayant acquis une grande masse de connaissances, il s'est élevé au point culminant de l'intelligence.

Le peuple grec ne pouvait pas en être à cette hauteur de son développement quelques années après avoir secoué son joug; mais il n'a pas eu à passer non plus par toutes les gradations qu'ont à franchir les nations qui s'élèvent lentement du dernier jusqu'au premier degré de la civilisation. Il ne s'agissait pas pour lui de parvenir par de pénibles efforts; il n'avait qu'à rentrer dans son antique héritage, et se trouvait ainsi dès le premier abord apte à faire des emprunts à ses voisins plus opulents que lui. Voilà pourquoi, du jour de sa première apparition au rang des peuples libres, il s'est trouvé à même de cultiver les études philosophiques, qui non seulement ont été admises et sont suivies avec empressement dans l'université et jusque dans les écoles inférieures du pays, mais qui sont aussi représentées dans la littérature par quelques ouvrages qui méritent l'attention.

PHILOSOPHIE.

L'archimandrite et ancien professeur N. Vambas a écrit un *traité de philosophie* d'après Thurot, un autre sur la *méthode* analytique et synthétique, et une *morale* fondée sur la philosophie. Dans toutes ces compositions

il fait preuve d'un esprit profond et curieux, cultivé par la connaissance de ce que les anciens et les modernes ont écrit sur ces graves questions. — Le professeur N. CHORTAKIS de Crète est auteur d'un excellent traité de *logique* et d'un autre d'*anthropologie*. pour lesquels il a mis en contribution les meilleurs ouvrages allemands.

Un *recueil des sciences philosophiques* sous le nom du professeur Philippe JEAN fut publié sans l'aveu de ce savant par un de ses auditeurs. S'il n'a pas le fini que son auteur lui eût donné, il n'en représente pas moins ses idées saines et sa méthode forte et concise.

RENIÉRI.

Marc RENIÉRI Crétois, directeur de la banque nationale de Grèce et ancien Ministre plénipotentiaire à Constantinople, un des hommes les plus éclairés et des esprits les plus fins de son pays, est l'auteur d'un essai sur la *philosophie de l'histoire*, aussi éclatant par la forme que profond par la pensée. Un autre ouvrage du même auteur, une prétendue biographie des philosophes *Blossius* et *Diophanes*, dont l'un avait été l'instituteur des Gracques, n'est en effet qu'un roman philosophique, où les idées les plus justes et les plus élevées en fait de politique et de philosophie, et surtout de la philosophie appliquée à la science du gouvernement par les Stoïciens, sont exposées avec une incomparable élégance de style. Ce charmant ouvrage, dont la lecture procure autant de plaisir que d'instruction, est si ingénieux, et

traité avec une telle vraisemblance, que des savants allemands, prenant au sérieux sa partie historique, ont cru qu'elle pouvait donner prise à leurs critiques. Il en a été fait une traduction en italien.

BRAÏLA.

P. A. Braïla Arméni de Corfou, ancien secrétaire général du Sénat des îles ioniennnes, plus tard Ministre et envoyé de la Grèce à plusieurs cours étrangères, est un des esprits les plus profonds et les plus ouverts aux spéculations philosophiques dont s'honore la Grèce. Plusieurs travaux d'un mérite de premier ordre sont sortis de sa plume. Nous croyons devoir en donner une courte analyse:

1. *Essai sur les idées premières et lès principes*, 1851. Dans ce travail, qui a été cité avec éloge à l'académie des sciences morales et politiques de France (Mém. de l'Acad. 1852, T. II) l'auteur recherche s'il y a en nous des éléments rationnels indépendants de l'expérience, et quels sont ces éléments. Il soutient que l'esprit ou l'âme est une force rationnelle, comme toutes les forces de la nature, mais ayant conscience de sa rationalité, et essentiellement libre. La rationalité se décompose en plusieurs éléments: Substance en rapport avec une forme, temps et espace infinis, identité, causalité, finalité. Ces éléments constituent l'*idée* de la raison ou l'*idée rationnelle de l'être.* Parmi ces éléments il

y a une hiérarchie, en vertu de laquelle le premier est la causalité, ou la cause première et infinie.

2. *Sur l'unité des éléments rationnels*, 1876. Cet ouvrage complète le premier, et traite de la hiérarchie de ces éléments, dont il y est question.

3. *Eléments de Philosophie théorique et pratique.* Ce volume, sur lequel Mr. Barthélémy St. Hilaire a aussi présenté un rapport des plus favorables à l'Académie de France (Mém. Novembre, 1863), contient les principes de la philosophie de l'auteur, construite d'après l'*idée rationnelle de l'être* dans toutes ses branches: Psychologie, ou les différents modes d'action de la force rationnelle, théorie des facultés unifiées dans l'*idée*; Logique, ou rapport des facultés avec le *vrai*, qui n'est que l'être *rationnel* compris par l'intelligence; Calologie (Esthétique), ou rapport des facultés avec le *beau*, qui n'est que l'*être rationnel* élevé à son éminence par la nature ou par l'art; Théodicée, ou rapport des facultés avec l'*être suprême;* Morale, ou rapport des facultés avec *le bien*, qui n'est que l'*être rationnel* agissant en conformité à sa loi; comme individu, morale individuelle, — comme société, morale sociale, ou philosophie du droit, — comme humanité, philosophie de l'histoire.

4. *Etudes philosophiques*, 1864, comprenant des travaux sur les différentes branches de la philosophie et sur l'histoire de la philosophie d'après les principes ci-dessus. A ce travail font suite les deux traités suivants:

a) *De la musique*, théorie et développement historique;

b) *Théorie de la poésie.*

5. *Etudes philosophiques sur le christianisme*, 1862, d'après Auguste Nicolas, mais en conformité avec les principes de l'église orientale.

6. *La philosophie de Platon*, d'après Fouillée, 1873.

7. *La philosophie de Socrate*, d'après le même, 1875.

8. L'*un et l'être*, ou *l'unité de la science*, 1870, où l'auteur essaye de prouvér que la même *idée* qui construit la philosophie, construit aussi toutes les sciences.

9. *Histoire de la notion du beau*, en quatre parties.

10. *De la mission historique de l'Hellénisme*, 1872. M. Braïla y examine les rapports de l'Hellénisme avec l'orient, le monde romain, le christianisme, le moyen âge et la société moderne, dont les deux éléments sont la tradition classique et la tradition chrétienne.

Le moine Thèophile Caïris, qui poussait l'amour de la vérité jusqu'à la dépasser, en tout cas audelà de ce que son état ecclésiastique ne semblait comporter, a écrit une *gnostique*, ou traité sur les connaissances humaines, qui se ressent jusqu'à un certain point du défaut commun à tous les libres penseurs, celui de ne point douter de la puissance de l'esprit de l'homme — lorsqu'ils mettent en question celle de la divinité. Il est aussi l'auteur d'une *introduction à la philosophie*, où il traite

surtout de l'*être* en général. — Sp. SOUNGRAS, docteur de l'université d'Athènes, s'est attaqué au système de Darwin, et a essayé de le réfuter dans son livre ayant pour titre: *la dernière phase du matérialisme.* — Apost. MACRAKIS est auteur d'un long ouvrage sur les *sciences philosophiques.* Le premier volume qui a seul encore paru, contient, après une introduction à la philosophie, la psychologie et la logique. — D. PANAGHIOTOU a traité des *facultés de l'âme.* — SALTELIS a, dans un ouvrage qu'il a intitulé «Socrate,» exposé et discuté les *principes de la philosophie platonicienne,* et Panarète CONSTANTINIDÉS en a fait de même dans un traité auquel il a donné le titre d'*Académie.* — Une *psychologie* est due au professeur G. SÉRUJUS, et une autre à Ch. BERNARDOS. — Le professeur COMNOS, élève de Schelling, et PYLARINOS de Corfou ont écrit des *introductions à la Philosophie.* — Sp. PATMIOS a écrit un traité philosophique *sur la destinée de l'homme*, et G. PAULIDÉS *sur la vie religieuse.* — Le savant docteur M. MAVROGÉNIS a publié dans le recueil périodique de la société littéraire de Constantinople *des études sur la philosophie en France et en Allemagne*, qui d'énotent de profondes connaissances philosophiques. — A PAPADOUCAS on doit une *Psychologie empirique*, une *morale*, et un traité portant pour titre: »*L'homme,*« ou examen philosophique du passé et du présent de l'humanité. — C. NESTORIDÉS a traité de l'*âme* et de son immortalité. — Le D^r^ DE CIGALAS a publié des dialogues philosophiques, où il

soutient l'autorité de la révélation contre les axiômes des philosophes modernes.

N. COTZIA de Psara, professeur de Philosophie à l'université d'Athènes, a écrit une profonde dissertation sur Schelling et sur son école; il a aussi commencé la publication d'un grand ouvrage en six volumes sur l'*histoire de la philosophie* ancienne. Les trois premiers volumes, déjà sortis des presses, témoignent de l'influence qu'ont exercée sur l'esprit de l'auteur grec les philosophes allemands, plus soigneux d'ordinaire de dire des choses bien pensées que de les bien dire. Un style clair n'a pas nui à Platon, et ne nuirait pas à M. Cotzia, qui gagnerait à être mieux compris.

Th. CAROUSOS, un savant de Céphalonie, qui a peu publié de son vivant, a écrit une *histoire de la Philosophie*, des *études sur les dialogues de Platon*, une *comparaison* de la philosophie de *Socrate* et de celle du *christianisme*, et des *mélanges* philosophiques. Ces produits d'un esprit mûr et sérieux furent livrés à la publicité après sa mort. — HÉRACLEIDÈS a publié un *abrégé de l'histoire de la philosophie.*

En fait de traducteurs, nous citerons N. PICOLOS, qui a traduit le discours des *Descartes* «sur la méthode de rechercher la vérité»; le savant philologue C. ASSOPIUS, traducteur d'un traité italien sur l'économie de la vie humaine; G. SCOUFFOS, qui a traduit le livre de *Jules Simon* «sur le devoir;» et J. ARISTOCLÈS, «l'introduction à la philosophie» de *M. Laurent.* Alex.

Chandgéri, officier de l'état major, a traduit de l'allemand en grec-ancien le traité de philosophie de Fichte. C'est un tour de force littéraire, dont il s'est tiré en son honneur, mais qui n'a pas beaucoup contribué à diminuer les obscurités de l'original. — L'archimandrite Ignace Moschakis a traduit de l'allemand le traité de *Schleiermacher*, contre le matérialisme; Em. Photiadès, de l'italien, le traité de *Souvins* «sur l'origine de la société et du langage» et Cébès de Thèbes, aussi de l'italien, le traité de *Silvio Pellico* «sur les devoirs de l'homme.»

Nous devons classer sous la rubrique de la philosophie un ouvrage du Dr. Nicolaidès Lévadeus, celui que nous avons déjà vu parmi les collaborateurs du premier dictionnaire Français-grec. Sous le titre modeste de «*Hors d'œuvres littéraires*» ce livre est en effet une philosophie morale, illustrée d'exemples tirés surtout de l'histoire. Son style est celui d'un savant en même temps que d'un homme de goût.

THÉOLOGIE.

La littérature théologique ne pouvait pas être aussi féconde en Grèce que dans d'autres pays chrétiens. C'est à deux raisons qu'il en faut attribuer la cause: d'abord à la pauvreté dont les prêtres Grecs ont toujours fait profession, mais qui, pendant les jours de la servitude, poussée jusqu'aux bornes de la misère, sans qu'aucune mesure ait pu, aussitôt après l'émancipation de la Grèce, être prise pour son adoucissement, s'est

long-temps encore opposée au développement et à l'instruction du clergé en masse. La seconde tient à l'esprit même de l'église grecque, qui, repoussant toute innovation, n'admet plus les discussions dogmatiques après le septième synode et depuis la scission de l'église; le droit d'examiner et d'interpréter les dogmes ne pouvait appartenir, selon ses principes conservatifs, qu'à la totalité de la chrétienté, lorspu'elle était réunie.

Cependant les livres de dévotion et les ouvrages nécessaires à l'enseignement religieux, ainsi que d'autres qui ne discutent pas le dogme, n'ont nullement fait défaut. Parmi les ***histoires saintes*** les meilleures sont celles de Missaël Apostolidés, A. Diomède Kyriacos, Arsène Pandis, D. Pantazis, et une autre plus étendue, illustrée de cartes et de gravures. Le catéchisme, qui sert de texte ordinaire aux écoles supérieures, est celui de l'évêque *Platon*. Traduit du russe, il a remplacé celui dont le Père Oeconomos avait doté les écoles. J. Nahamunly a traduit du Français un catéchisme à l'usage des israélites du royaume.

Un des principaux auteurs en théologie est à cette époque le professeur C. Contogonis du Péloponnèse, qui dans une ***histoire*** en deux volumes ***des Pères de l'église des trois premiers siècles*** a su. avec un grand talent d'écrivain, rendre le caractère de cette grande période, si glorieuse pour l'église, et qui offre plus d'une compensation à la Grèce pour les grands noms de son antiquité payenne. Le même a aussi écrit une excellente

histoire ecclésiastique depuis la naissance de J. C. jusqu'à nos jours. Sur ses traces a marché Ignace MOSCHAKI, qui a écrit un ouvrage plein d'intérêt et de savoir ***sur les apologistes du christianisme pendant le deuxième et le troisième siècles.*** Ce livre peut aujourd'hui encore fournir des arguments victorieux pour combattre l'infidélité.

PHILIPPE GEORGE est l'auteur d'une histoire spéciale de l'église de Chypre.

Philothée BRYENNIUS, évêque métropolitain de Serrés en Macédoine, ayant retrouvé dans la bibliothèque du Patriarcat de Constantinople les deux discours aux Corinthiens de Clément, évêque de Rome, dont on ne possédait jusqu'ici que les fragments contenus dans le *Code Alexandrin* offert au Roi d'Angleterre Charles I. par Cyrille Lucaris, en a fait une édition magnifique[1]) et des plus soignées, accompagnée d'une introduction historique, qui est en elle-même un ouvrage d'un grand mérite, et de notes critiques qui accusent un vaste savoir et un jugement sûr. Ce livre tient une place distinguée dans la littérature ecclésiastique de la Grèce.

Missaël APOSTOLIDÈS de Crète, cité plus haut, et qui fut professeur à l'université, Archévêque d'Athènes et président du St. Synode de Grèce, a fourni les écoles supérieures d'une excellente ***morale chrétienne***, qui prouve combien la philosophie, lorsqu'elle ne s'égare point dans

1) Constantinople, 1875.

ses propres détours, est facile à concilier avec la religion, et conduit au même but par des voies différentes. Le savant P. ROMBOTTI, son successeur à l'université, et chapelain de la Reine de Grèce, et P. PHILOPOULOS ont aussi composé des *morales chrétiennes.*

Th. PHAMARKIDÈS a publié en sept gros volumes la Bible avec ses commentateurs. C'est une œuvre d'autant plus importante, que l'église grecque permet la lecture de la Bible à tous ses membres, et que le livre saint est en effet en Grèce dans les mains de tout le monde, et compose souvent toute la bibliothèque du pauvre. L'édition de Pharmakidès a été faite avec les plus grands soins et avec toute le sagacité critique qui caractérise la littérateur à côté du théologien. Un autre ouvrage où le savant moine donne la mesure de ses grandes connaissances dans les sciences religieuses et de son esprit ouvert aux investigations historiques est son *traité sur Zacharias fils de Barachias.*

Quelques unes des productions théologiques du même auteur sont dues à sa participation à un débat qui a vivement ému pendant quelque temps le royaume de Grèce: Depuis que l'église réhabilitée avait échappé à une autorité étrangère et hostile au nom chrétien, il s'est agi de régler sa position vis à vis de l'Etat, et la nature des liens qui devaient la rattacher au Patriarcat de Constantinople. Sur ce champ de violents combats ont été livrés. Les principaux champions étaient d'un côté le savant théologien et littérateur, le P. OECONOMOS et

G. Mavrocordatos, professeur de droit à l'université d'Athènes, un homme d'une érudition solide et de convictions inébranlables. Ceux-ci invoquaient les canons et l'histoire ecclésiastique pour soutenir que l'Église de Grèce ne pouvait relever que de celle de Constantinople, et que son action devait être en tout et toujours indépendante du contrôle de l'Etat. La partie adverse, défendue par Th. Pharmakidès, en appelait aussi à l'histoire et à ce qu'elle disait être le bon sens, pour repousser l'axiôme que l'église d'un pays libre peut être sous la dépendance de celle d'un pays subjugué, et pour réclamer en faveur du droit du gouvernement de s'immiscer à toutes les affaires de l'Eglise, au moins, d'après l'avis des plus modérés, pour tout ce qui ne relève pas du dogme. L'exemple de la Russie ne suffisait ni aux uns ni aux autres: Pour ceux-là l'église russe n'est pas émancipée de l'autorité temporelle autant que les canons le prescrivent; pour ceux-ci, elle ne l'est que trop au gré de la raison. Ces deux manières opposées de voir, au milieu desquelles dans cette occasion aussi, comme le plus souvent, la vérité est à chercher à égale distance de toutes les deux, ont donné naissance à plusieurs ouvrages de polémique, dont la plupart, tout en étalant un grand savoir, ne respirent pas toujours cet esprit de charité qui est le caractère et le triomphe de la religion chrétienne. Des deux coryphées, le P. Oeconomos a le style énergique et virulent des philologues d'autrefois, qui ne ménageaient pas l'épithète, et ne reculaient même

pas devant l'invective; l'autre, Pharmakidés, un homme irascible et violent de sa nature, mettait de la passion dans la recherche des vérités même les plus abstraites. C'est dans cet esprit que l'un écrivit le *Tomos* (les bulles patriarcales s'appellent ainsi), et l'autre *Antitomos*, deux gros volumes pour et contre les prétentions de l'église de Constantinople et de ses prôneurs; et plusieurs autres ouvrages enrichirent la littérature des deux camps, jusqu'à ce que le débat finit par le triomphe des idées d'émancipation.

Un autre sujet de controverse a été fourni par l'archimandrite N. Vambas, qui a *traduit* en grec-moderne l'*ancien et le nouveau Testament*. Le langage de la Bible est assez généralement compris par les Grecs d'aujourd'hui, même les plus illettrés; mais comme il est de haute importance de populariser la lecture des livres Saints et de la rendre facile à toutes les classes, le travail de Vambas n'était pas sans utilité; seulement on lui en a voulu d'avoir consulté pour la traduction de l'ancien Testament le texte hébraïque, et d'avoir ainsi reconnu à celui-ci une autorité égale, si non supérieure quelquefois, à celui des Septante. Le P. Oeconomos a protesté contre cette manière de traiter la traduction que l'église grecque considère comme inspirée, et il en est résulté une vive polémique, qui a produit un grand nombre d'ouvrages, et en dernier lieu un livre très-remarquable du P. Oeconomos, en 4 gros volumes, qui, sous le titre modeste d'un *traité sur la traduction des Sep-*

tante, embrasse une infinité d'autres questions, et est un modèle de style et un trésor de science. Oeconomos a écrit un livre très-savant *sur le serment*, dont il veut, au point de vue religieux, défendre l'abus, et même l'usage aux membres du clergé. Sur ce terrain aussi il avait pour contradicteur Pharmakidés. Il a écrit aussi un autre livre théologique non moins remarquable, *sur les trois degrés sacerdotaux*. Il a enfin laissé un grand nombre de *manuscrits* sur des sujets religieux, que son fils, le savant médecin *Sophocle Oeconomos*, a publiés en 4 gros volumes, et qui portent tous le cachet du talent éminent du littérateur et du théologien de premier ordre.

Un ennemi inopiné de l'église grecque, de l'église chrétienne en général, s'est élevé de son sein même, et du milieu de ses ministres. Théphile Caïris d'Andros, un prêtre qui, ayant reçu un peu tard son instruction aux universités de l'Europe, a été ébloui de ses propres connaissances, et était impatient d'en doter son pays. Aux applaudissements uranines de toute la Grèce, il fit construire à Andros, son île natale, un pensionnat, dont il prit la direction. La jeunesse accourait enthousiaste à la voix de l'homme pieux et désintéressé, du sage qui venait l'initier aux secrets de la science. Il ne se passa pas long-temps, et l'on vit dans le sage un rationaliste non assez éclairé pour savoir que ce qu'il donnait pour de hautes vérités supérieures à celles de la religion, c'étaieut des arguments mille fois discutés et réfutés, non assez

bien inspiré pour comprendre que le devoir patriotique commandait d'édifier plutôt que de renverser dans la Grèce sortant de ses ruines, de mettre au nouvel Etat des fondements de foi et de religion plutôt que de les saper par le doute. Le public s'en émut; Oeconomos fut des premiers à dénoncer dans ses écrits la fausse voie dans laquelle le nouvel hérésiarque s'engageait, entraînant derrière lui la jeunesse peu précautionnée de son pays. L'avocat George Athanasiou, un helléniste distingué, a publié un ouvrage considérable, où il dévoile les tendances de Caïris, et prend celui-ci à partie, et plusieurs autres auteurs se sont prononcés pour ou contre lui. Enfin Caïris, invité à se conformer aux prescriptions de la loi qui règle l'instruction publique, et s'étant cru le droit de s'y refuser, a vu son école fermée par l'autorité, et le *Caïrisme* a cessé d'occuper le pays et sa littérature.

De nouveaux coups furent portés à l'église grecque, cette fois au nom et pour la plus grande gloire de la religion chrétienne. Des sociétés religieuses, qui l'oubliaient lorqu'elle gémissait sous le joug et courait le plus grand risque d'être anéantie, tournèrent vers elle leur attention depuis qu'elle était libre, et lui envoyaient des missionnaires pour la ramener aux vrais principes de leurs propres confessions. L'église avait à se défendre de ce prosélytisme venant à la fois de plusieurs points de l'horizon, et souvent des plus opposés.

Oeconomos fut ici aussi un des plus ardents sur la

brèche. Sous son inspiration plusieurs ouvrages furent publiés. Tel est celui que l'archimandrite *Andronic* DEMETRACOPOULOS fit paraître d'abord en latin et puis aussi en grec, «sur les auteurs Grecs qui ont écrit contre les Latins, et sur leurs ouvrages.» Ce livre, où il fait preuve d'une grande érudition théologique, a pour titre: *La Grèce orthodoxe.* — Le colonel VAGLIANOS, défendant la même cause, a écrit un livre *sur l'Orthodoxie*, un autre où il établit les caractères des *différences* entre le rite *orthodoxe* et le rite *catholique*, un troisième sur la vérité des dogmes grecs, et enfin une *réfutation* du Jésuite russe Gagarine, qui, converti lui-même au catholicisme, avait écrit pour engager ses anciens coreligionnaires à imiter son exemple. — Le médecin Evanghélos EMMANUEL a également rompu une lance contre l'église de Rome, de même que D. MARINOS, professeur du gymnase de Syra, qui eut, sur des sujets de dogme, une violente controverse avec un prêtre Catholique de la Haute ville de Syra, et publia à ce sujet une dissertation sous le titre: *Leçons de logique et de théologie.*

Le médecin CALEVRAS a publié un traité contre le caractère envahissant qu'il attribue au *Pansluvisme* sous le rapport de la politique et de la religion, tandis que le Rev. PALMER, théologien d'Oxford, a écrit en grec pour relever la contradiction qui existe entre les églises de Russie et de Grèce quant aux conditions exigées des chrétiens d'autres confessions qui veulent entrer dans le giron de l'église orientale.

La question de l'union des églises a été traitée par le prêtre PANDIS, qui a aussi écrit sur le Maçonnisme, et avec une autorité supérieure par le professeur de théologie D. ROSSI; et celle des différences qui distinguent l'église arménienne de l'église orientale, et de leur rapprochement possible, par le savant GRÉGOIRE, évêque de Chios. Le même prélat a aussi écrit un traité sur la prière dominicale. L'antiquité de l'église d'Orient a été défendue par MACAIRE, évêque de Caryste; et MARCAKI a, par ses *traités théologiques*, entrepris de réfuter les idées de M. Renan sur la nature de J. C.

DAMALAS, professeur de Théologie, est auteur d'une Exégèse du N. Testament, qui est considérée comme une œuvre capitale. Il a aussi écrit sur l'administration de l'église du royaume de Grèce. L'Archimandrite Zacharias MATHAS a publié les biographies des évêques et des Patriaches de Constantinople, retouchées et complétées par le P. Oeconomos.

Malgré la répugnance que les Grecs avaient à s'occuper de sujets dogmatiques, il s'en est trouvé un, le professeur N. VALETTAS, homme pieux et sincère, et littérateur des plus érudits, qui a cru nécessaire de discuter le texte même du symbole de foi. Il est vrai qu'il ne s'agissait que d'une virgule; mais sur cette virgule il a trouvé matière pour écrire tout un volume, heureusement dans un style qui peut servir de modèle, fort élégant, et respirant le plus pur hellénisme. Ce léger signe d'interpunction fut, selon l'auteur, la pierre sur la quelle

fut fondée l'église catholique, et il s'élève fortement contre ce signe hérétique. Le St. Synode de Grèce a sagement étouffé ce débat à sa naissance.

Parmi les orateurs ecclésiastiques de la Grèce d'aujourd'hui, c'est encore le P. OECONOMOS qui tient le premier rang. Ses sermons, qui ont été publiés en un volume, sont toujours fort remarquables par l'érudition ecclésiastique qui y brille, et souvent s'élèvent jusqu'à la haute éloquence. Ceux de PALAMAS, évêque de Thessalonique, bien que moins recommandables par la forme, ne sont pas moins édifiants. Le P. LATAS, prédicateur d'Athènes, unit un talent de parole hors ligne à une mémoire surprenante; mais un seul de ses sermons a été publié, traitant de l'état actuel de l'esprit religieux en Grèce, et l'on y reconnaît toutes les qualités qui distinguent le grand orateur. Léon MÉLAS, qui par tous ses ouvrages s'est voué à la moralisation du peuple, a publié entre autres des *homélies* en interprétation des évangiles. Elles sont écrites d'un style coulant et pur, et le St. Synode les a jugées si conformes à l'esprit des saintes écritures, qu'il a adopté l'ouvrage du pieux et savant laïque, et en a autorisé la lecture pendant la liturgie. Les sermons de *Philarète* archevêque de Moscou, furent traduits par Em. CHATZIDAKI de Crète.

En fait de livres qui traitent des sciences théologiques, nous citerons une *introduction à la théologie* de N. PAPADOPOULOS, réfutée par LYCURGUE, archevêque de Syra, l'un des hommes les plus érudits, et les plus

savants théologiens de la Grèce; une *théologie* et une *herméneutique* de J. CORTONIS; plusieurs traités d'Arsène PANDIS sur le *baptême*, le *péché originel*, la *tradition divine* etc.; un «*Parallèle du christianisme et de la philosophie*» par le lexicograpne N. LOGADÈS; le *Taraxisyllogos* de B. PHARSI de Constantinople, qui établit la supériorité du christianisme sur l'hellénisme, et un ouvrage de A. PYKÉOS, publié à Corinthe sur le même sujet.

La théologie s'est enrichie aussi de quelques bonnes traductions. Ainsi un ouvrage sur les preuves internes de l'inspiration divine des Saintes écritures a été traduit par N. VAMBAS; l'imitation de J. Ch. «de *Thomas A Kempis*, par l'évêque AVERKIOS;» le jugement de J. Ch. de *Dupin* par NESTORIDE; les «ascétiques» d'*Isaac le Syrien*, par Callinique PANTOCRATORINOS; les «Etudes» de Guizot sur la religion chrétienne dans ses rapports avec l'état actuel de la société et des esprits, par A. Diomède KYRIACOS.

Une *collection des canons* en six gros volumes est due à G. RALLIS, et M. POTLIS, tous les deux anciens Ministres et professeurs. Ils y ont réuni tous les canons des synodes et des Pères de l'église, précédés du Nomocanon de Photius, et accompagnés de leurs nombreux commentateurs. Les infatigables éditeurs ont, pour donner un grand degré de correction à leur travail, compulsé les principaux codex des bibliothèques de l'Europe, et mis surtout à profit un autre manuscrit qu'ils ont

découvert, et dont ils ont fait l'acquisition. Ils ont aussi pour la première fois fourni en collaboration et élucidé toutes les sources, jusque là peu connues, du droit canon de l'église orientale.

P. CALLIGAS, aussi ancien professeur et Ministre, a traduit le traité de Biener sur les anciennes collections des canons de l'église orientale, et l'a enrichi d'une longue et savante introduction.

Jean Eutaxias PAPALOUCAS, un membre du barreau très versé dans la science des lois, a puisé dans les canons un *essai sur le pouvoir sacerdotal*, dont il essaie de tracer les limites et de prescrire les droits et les devoirs.

En fait de morale chrétienne, D. MAVROCORDATOS a traduit de l'allemand les «Méditations religieuses de *Tschokke*, et les a publiées en quatre beaux volumes, qu'il a gratuitement distribués au clergé et à la jeunesse studieuse de la Grèce. Le style de ce beau travail si utile n'en est pas le moindre mérite.

Alexandre STOURDZAS a écrit en français des *lettres sur les* devoirs du clergé, qui furent traduites en grec par Alexandre NÉGRIS. Le *Manuel spirituel de la vie humaine* a été traduit du russe, et publié avec images.

CHAPITRE V.

SCIENCES POSITIVES. MATHÉMATIQUES. SCIENCES NATURELLES. MÉDECINE.

Les sciences physiques et mathématiques ont surtout leur application à l'industrie; mais pour prospérer, l'industrie ne peut se passer de capitaux, et la Grèce était trop pauvre après son émancipation pour s'en occuper avec succès. Les Grecs avaient donné non seulement leur sang, mais aussi tous leurs biens pour racheter le plus grand de tous, la liberté. Cependant avec leur activité naturelle et leur confiance en eux-mêmes et dans l'avenir, ils se mirent à l'œuvre dès qu'ils le purent, et commencèrent par cultiver ces sciences qui paraissaient être encore sans application pour eux. Plusieurs ouvrages ont été écrits qui en traitent. Ils ont pour but principal d'initier les Grecs dans ce qui était déjà connu aux autres peuples, et il y en a peu qui aient la prétention d'apporter une contribution de richesses nouvelles.

MATHÉMATIQUES.

Les mathématiques élémentaires sont en Grèce, non moins que partout ailleurs, une des bases obligatoires de l'instruction, et sont enseignées dans toutes les écoles

secondaires. Plusieurs livres ont été écrits pour l'usage des maîtres et des élèves. Le professeur d'astronomie G. Bouris en a composé un cours complet, de même que Carantinos de Corfou en 6 volumes, et Géraki en cinq. Ces trois ouvrages sont également estimés. Kyzikénos, Ch. Baffas, B. Lacon, G. Zochios ont aussi composé des cours de mathématiques, qui ne sont pas d'un moindre mérite. Un des plus complets et des plus méthodiques est celui de G. Dèmètriadès de Constantinople, qui comprend les Mathématiques théoriques, pratiques et appliquées.

D'autres ont fourni aux écoles des traités spéciaux et plus développés d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie, de trigonométrie. Ch. Souzzo, ancien Ministre de la guerre, et A. R. Rangabé, ont publié conjointement, en 2 volumes, un *Recueil de problèmes* d'algèbre, de géométrie et de trigonométrie, calqué sur l'ouvrage de Meyer Hirsch, mais beaucoup plus étendu que la collection allemande.

Dans les mathématiques transcendantes, le colonel Sophianos a publié quatre volumes sur le calcul différentiel et sur le calcul intégral.

N. Nicolaides, ancien officier, et plus tard professeur à l'université, un mathématicien de première force, publie depuis 1869 en grec, et en même temps aussi en français, un recueil périodique intitulé *Analecta*, qui contient des mémoires et des notes sur les hautes mathématiques. Ce n'est pas seulement à la jeunesse studieuse, c'est à

la science même que Nicolaïdés rend des services signalés par ses remarquables travaux, dont le mérite a attiré l'attention des académies et des plus grands savants de l'Europe.

Dans la mathématique appliquée, L. Phatsèa, Ch. Baffa, Ch. Psaroudaki, ont écrit des *Cosmographies*, ou traités de géographie mathématique. L'*Uranographie*, ou description du ciel de J. Raptarchès est un volume magnifique, publié à Constantinople, et orné avec luxe des plus belles gravures. D. Pyrrhus est aussi auteur d'une *uranographie* et d'une *planétographie*, en deux parties, et Phkiarojannidès a publié à Chio un grand *atlas céleste.*

Le directeur de l'observatoire astronomique fondé à Athènes par le Baron Sina, J. Schmidt, allemand d'origine, naturalisé Athénien, a, en commun avec le professeur Kokidès, publié un grand nombre d'observations sur les taches du soleil, sur quelques planètes, sur les comètes, sur les étoiles filantes, les éclipses, la lumière zodiacale et l'aurore boréale. Schmidt a enrichi le système solaire d'une nouvelle planète qu'il fut le premier à voir, et, par un travail incessant de plus de trente années, il a dressé la carte la plus grande et la plus complète de la lune qui ait jamais été faite. Par ses efforts surprenants, la géographie de notre satellite, c'est à dire de sa face qui nous regarde, n'a plus de mystères. L'Académie de Berlin s'est chargée avec empressement de la publication de cet ouvrage important.

SCIENCES NATURELLES.

Des ouvrages sur la *Physique* sont dus à A. Damascénos, B. Lacon, E. Psychas, J. Pyrlas, P. Coconis. Paulidès a traduit du français la *physique* de Ganot, avec planches, et N. Plesca la *dioptrique* du même auteur. D. Stroumbos a traité de l'air et de ses effets.

Deux traités de *Chimie*, chacun en 2 volumes, et représentant également les derniers progrès de la science, ont été publiés l'un par le professeur X. Landerer, ancien pharmacien du Roi, un allemand qui a adopté la Grèce pour sa nouvelle patrie, l'autre par Jean de Jean, de Corinthe, aussi, plus tard, professeur à l'université. G. Zavitsanos a écrit une *chimie pharmaceutique*; A. Constantinidès a publié les *Eléments de chimie industrielle*, et un *Magasin de notions scientifiques*, qui est un recueil d'applications de la physique et de la chimie. Léandre Dosios, un naturaliste de grand mérite, est auteur d'une *chimie technologique*, et d'un *traité sur la chaleur*; et J. Alexandrides, d'une excellente histoire de la Chimie. J. Pyrlas a écrit sur le *magnétisme* et les *paratonnerres*, et Caracalos, sur la telégraphie électrique. G. Aristarchis de Constantinople, orientaliste très-distingué, a publié dans la revue de la société littéraire de cette ville un travail remarquable sur la *chimie chez les Arabes*.

Un manuel illustré d'histoire naturelle pour les enfants est l'ouvrage de C. Varvatis.

Le professeur Th. ORPHANIDÉS a rendu de grands services à la *botanique* par la découverte de plusieurs plantes inconnues jusqu'alors, dont quelques unes ont été décorées de son nom. Il est auteur de plusieurs *traités* sur cette branche. M. LABIANOS a écrit une *botanique* avec des planches nombreuses; N. FRAAS, allemand de naissance et ancien professeur à l'université, un traité *sur les plantes utiles* de la Grèce, et J. PYRLA, un autre *sur le café.*

Des brochures sur la *géologie* et l'*oryctologie* sont sorties de la plume de plusieurs savants. Telles sont une *histoire géologique de Théra* par G. CANACARI; un traité *sur la terre théraïque*, de l'allemand par P. BOUJOUCA; les *terres glaises de la Grèce*, avec planches, par B. CHALKIOPOULOS; des *anciennes scories du Laurium*, par A. CORDÉLAS; de *la marée du détroit d'Eubée*, par A. ZYGOMÉLAS; *des eaux thermales de la Grèce*, par X. LANDERER. Le même auteur a publié, sous le titre de *Mélanges de notions utiles*, un grand nombre de faits du domaine des sciences naturelles, dans lesquelles il est très-versé. Le savant professeur de Physique D. STROUMBOS est auteur d'un livre intéressant, intitulé; *curiosités scientifiques*, et tout aussi attrayant par la forme que sérieux par le fond. D. CRITIDÉS a traduit du français «*la clef des sciences*»; A. FATSÉAS, un *traité sur les grandes découvertes* en science et en industrie, S. MALIARAKI, l'abrégé de *l'histoire naturelle* de Koppe, et M. LAM-

PROS le recueil de notions élémentaires des sciences, des arts et de l'industrie de *Garique* et *Boutet de Monvel*.

Le professeur P. PSARAS a publié une Zoologie élémentaire avec des planches.

De toutes les sciences appliquées c'est l'agriculture qui devait la première être remise en honneur dans un pays désolé par une oppression et une administration barbares de plus de trois siècles. La loi en impose l'étude à toutes les écoles primaires. G. PALÉOLOGUE, le fondateur et le premier directeur de la ferme modèle de Tyrinthe, a écrit un *traité d'agriculture* en 3 volumes. L'*abrégé* de G. COUCOULAS sert à l'instruction scholaire. D. CHRISTINIS, élève de l'école agricole de Tyrinthe, a composé un traité sur la transplantation des arbres à toutes saisons. C. PHOSTIROPOULOS a traduit l'ouvrage de *Delavergne* sur l'*économie rurale*; et E. GÉNATAS a publié, à Corfou, un traité d'agriculture orné de planches.

MÉDECINE.

A toutes les époques il y a eu parmi les Grecs des médecins qui se sont distingués par leurs connaissances scientifiques et littéraires. Mais le pays manquant de hautes écoles, tous s'étaient formés aux universités de l'Europe; et lorsque la Grèce eut enfin sa propre faculté, les livres qui y devaient servir à l'instruction des jeunes médecins étaient pour la plupart traduits ou puisés des meilleurs ouvrages scientifiques des autres pays.

le Dr PYRLAS d'Arcadie, par *Achille* GEORGANDA, qui a écrit *sur l'affection amoureuse*, et par A. ANDRICOPOULOS.

N. COSTI, X. LANDERER, J. SARTORIS, D. CHATZISCOS, APHENTOULIS ont écrit sur la *pharmacologie*. L'ouvrage du dernier de ces auteurs en 3 volumes est d'un grand mérite. Le professeur X. LANDERER a en outre écrit un manuel de *syntagologie* et de *pharmaceutique*. Le Dr VOUROS, ancien médecin du Roi, a traité de la *pharmacologie des anciens*.

On peut compter une vingtaine d'*hygiènes* d'une plus ou moins grande importance. Le professeur MACAS a écrit un livre d'instructions pour servir aux garde-malades, dont la Reine de Grèce a fondé un institut à Athènes. Le médecin C. MAVROJANNI a publié une étude approfondie et pleine de savantes observations sur le climat d'Athènes.

En fait de *traductions*, nous citerons celle des *manuels de Physiologie* de Grimaud et Durocher par DIDYMOS, de R. Wagner, par DAMIANOS et de Merger par A. Georgiades LEVKIAS. Em. EVANGÉLOS a traduit le traité de Buffalini *sur les constitutions*; N. LEVADEUS, la *pathologie spéciale* de Gizoles. Le même livre a aussi été plus tard remanié par S. BALANOS, qui a aussi traduit l'ouvrage de *Callender* «sur les maladies vénériennes.» Les *éléments de la pathologie générale* de Chomel, et le *manuel de la pathologie pratique* d'Uffeland ont été traduits par N. GOUDAS. — J. MENGLIDES

a traduit de l'allemand l'excellente *pathologie générale* d'Uhle et Wagner; Al. M. VLASTOS de Chios le traité de *Ratsimborsky* sur l'auscultation.

CHAPITRE VI.

SCIENCES POLITIQUES.

JUSTICE.

Ce qui avait armé les Grecs contre l'oppression ottomane, ce n'était pas le sentiment de sauvage indépendance que tout homme, même le moins civilisé, porte en soi; c'était la soif d'une liberté éclairée, où la loi règle les droits et les devoirs. Les premiers pas de leur littérature renaissante en donnent une preuve certaine, car c'est surtout dans les sciences politiques et celles du droit qu'elle a été le plus productive en livres originaux. Ils étaient avides de justice, cette manne nourricière des peuples civilisés, dont ils avaient été si long-temps sevrés.

Dès le premier jour de son émancipation la Grèce adopta provisoirement pour ses tribunaux la législation byzantine, d'après le manuel d'*Harménopoulos*, publié par les soins du ministère de la justice avec des renvois aux lois romaines, traduit aussi en grec vulgaire par le savant avocat et Ministre C. CLONARÉS, et complété par

plusieurs dispositions du *Code Napoléon*, qui fut aussi traduit à cet effet.

Constantin Schinas, que nous avons déjà cité parmi les plus éminents historiens de la Grèce actuelle, ayant été le premier titulaire du ministère de la justice sous le Roi Othon, fit une *traduction* complète des *procédures* et du *code pénal* de Bavière, que par de sages modifications, suggérées surtout par le célèbre légiste et membre de la Régence L. Maurer, il adapta aux besoins du pays. Ces traductions, si importantes pour l'organisation judiciaire de la Grèce, sont en même temps une œuvre éminemment littéraire. Profond connaisseur de l'antiquité classique, C. Schinas a cherché dans les auteurs des grands jours d'Athènes, et surtout dans les orateurs, les termes qui correspondent aux expressions techniques du droit actuel, et en a enrichi le langage moderne. L'avocat, le juge, le plaideur, qui s'adressent aujourd'hui aux Ephètes ou à l'Aréopage du royaume hellénique, ne s'expriment pas autrement que n'auraient fait Bdélycléon d'Aristophane, ou les clients de Lysias et de Démosthènes.

Aussi, dès que les îles ioniennes eurent obtenu de l'Angleterre de substituer dans leurs tribunaux le grec à l'italien, Hidroménos, un avocat érudit de Zante, composa-t-il un *dictionnaire de la terminologie judicaire* déjà familière en Grèce, que ses concitoyens se sont aussi empressés d'adopter.

Les lois antiques, auxquelles les législateurs modernes

ont fait tant d'emprunts, ont occupé plusieurs savants: Dans un ouvrage intitulé «*Solon*,» N. PAPADOUCAS, philologue à la fois et légiste, a réuni toutes celles de l'ancienne *Athènes*, qu'il a tirées soit des auteurs, soit de 'ouvrage bien connu de Petit, ainsi que les lois maritimes des *Rhodiens* et de *Byzance*, et les a commentées et comparées aux lois correspondantes des codes modernes. POLILAS de Corfou, non moins versé dans l'antiquité, a discuté les règles suivies à Athènes pour l'adoption *des nouvelles lois*; et A. PAPALOUCAS a traduit du latin un traité sur le *droit public* des anciens.

Le *droit romain*, base de la première législation de la Grèce après sa constitution définitive, a été le sujet de plusieurs ouvrages, surtout traduits des meilleurs travaux des savants de l'Europe. Le professeur P. CALLIGAS a traité, en 2 volumes, du droit romain en vigueur en Grèce; J. GRÆCOS a donné un résumé lucide du système de ce droit. C. RALLI, ancien professeur, président de l'Aréopage et Ministre, a fait une édition de *Théophile Anticensor*, d'après celle de Reitz, mais avec des corrections et des notes qui lui donnent toute la valeur d'une œuvre à consulter. Le même homme d'État a traduit le «manuel de droit romain» de *Maekelday*. *Gaïus* fut traduit et commenté par S. ANDRONI; *Véring*, sur le droit privé des Romains, par G. MARINAKI; *Trolong* «des effets du christianisme sur le droit civil des Romains,» par B. NICOLOPOULOS, depuis ministre de l'intérieur; l'abrégé de «l'histoire du droit romain,» de

Lagrange, par A. DIOGÉNIDÈS. Le professeur C. FRÉARITIS a traduit «l'histoire du droit romain» par *Maresoll*, et l'a accompagnée de notes qui rendent son travail deux fois aussi volumineux et aussi précieux que l'original.

Le *droit pénal* a aussi une nombreuse littérature: A. MÉTEXAS a exposé, en 2 volumes, le système qui sert de base au code grec, et C. COSTI et N. SARIPOLOS ont publié des *observations* critiques sur cet important ouvrage. Le même C. COSTI, avocat et professeur de grand mérite, a écrit une *interprétation de la loi pénale*, ainsi que des considérations sur les *prisons criminelles*; Ch. PAPANTONOPOULOS, un *guide pratique* pour la juridiction pénale. A Patras, N. CARADJA a publié deux volumes sur le même sujet, et C. CONSTANTOPOULOS une interprétation de la procédure criminelle. M. MARINOGLOUS est l'auteur d'un manuel du juré. N. COTZAKI, juge, a traduit le livre de *Mittermayer* sur la peine capitale.

En fait de *traductions*, nous citerons encore celle de la «théorie du droit pénal» de *Feuerbach* de l'allemand par Ch. ROUSSOPOULOS, avocat général à la cour de cassation, prématurément enlevé à ses hautes fonctions et à la science. De lui a paru aussi un volume *d'œuvres posthumes*, contenant des dissertations sur les parties principales de la procédure, et des comparaisons de la législation grecque avec celles de la France et de l'Allemagne. Cet excellent livre donne la mesure de sa

grande sagacité et de sa profonde connaissance du droit. G. SCALISTIRAS, plus tard ministre de justice, a traduit le discours d'A. *Servart* «sur la justice criminelle;» Arist. CARADJA, de l'allemand, le manuel de *Werner* «sur la législation pénale en Allemagne,» Milt. ZOGRAPHOS, la dissertation de *Guizot* sur la peine capitale au point de vue politique.

L'ouvrage de G. RALLI sur le *Code de commerce* est fort important, en ce qu'il relève les différences qui, dans cette partie de la législation, existent entre les lois grecques et les lois françaises, et surtout pour ce qui concerne le droit maritime et de navigation. G. MAVROCORDATO, celui que nous avons vu jouer un rôle dans les discussions théologiques, a aussi publié un volume sur les lois commerciales. Une collection de ces lois avec tous les actes administratifs qui ont trait à la marine commerciale, est due à N. DRAGOUMIS, le littérateur distingué, qui avait été pendant quelque temps directeur du ministère de la marine.

Une nouvelle législation *civile* ne fut en Grèce que le fruit d'une mûre expérience. Elle fut élaborée pendant un long cours d'années par un comité de légistes les plus compétents du pays, pour n'être que graduellement substituée aux anciennes lois. L'un des membres les plus actifs de ce comité, P. PAPAEIGOPOULOS, ancien membre de la cour de *cassation* et professeur de droit, frère du célèbre historien, a écrit en outre un ouvrage en deux volumes sur les actions, et un autre, aussi en

deux volumes, sur les éléments du droit civil antérieur au nouveau code. Ces éléments, qui étaient d'après lui la législation byzantine, le droit canon de l'église orientale, et les lois partielles du Royaume, tirées des législations de la France et de l'Allemagne, ont aussi occupé P. CALLIGAS, qui leur a consacré un remarquable ouvrage en 4 volumes. — Le comte PALMA, membre de l'Aréopage, a traité en deux volumes du *code français*, et des modifications qu'il était nécessaire d'y apporter pour le rendre applicable à la Grèce. Il a aussi écrit, d'après des sources françaises, un droit des gens, spécialement appliqué à la théorie maritime. — Lorsque le code Napoléon était encore une des principales bases de la législation civile de Grèce, N. PHLOGAITIS, président de la cour royale d'Argos, traduisit l'ouvrage de *Taglioni* «sur la comparaison de ce code au droit romain.» Ce travail, et la traduction du «droit maritime» de *Pardessus* par ESAIAS, avocat à Syra, peuvent être rangés au nombre des ouvrages originaux à cause des excellentes notes qui les accompagnent. Esaïas a aussi composé des instructions sur l'application de ce droit, et sur la tenue des livres de bord. Th. PHLOGAITIS, le fils de l'auteur que nous venons de nommer, est auteur d'un travail sur les réformes à introduire, à son avis, dans la législation du pays. — L'avocat T. MANTAPHOUNIS a écrit une interprétation du IV. livre de la procédure civile.

L'avocat C. VIKELAS, auteur d'un essai *sur l'instruction* judicaire, a aussi traduit l'ouvrage de *Molitor*, qu'il

a enrichi de bonnes notes. Alcibiade CRASSAS a traité du droit de succession d'après le droit romain appliqué à la Grèce.

Sur la *procédure civile*, FÉDER de Bavière, ancien avocat général et professeur à l'université d'Athènes, a écrit un ouvrage dont le style ferait honneur au meilleur philologue du pays, et qui a aussi de l'intérêt par la circonstance que l'auteur fut un des premiers à fournir les matériaux qui ont servi à réglementer cette partie de la législation grecque. B. OECONOMIDÈS, professeur et avocat fiscal, est auteur d'un ouvrage très détaillé, en deux volumes, sur le même sujet. N. CARADJA, déjà cité, a publié à Patras trois volumes sur l'exercice pratique de la procédure. P. CHOIDAS et C. APHTHONIDÈS ont traduit du français l'ouvrage de *Berryat St. Prix*, traitant aussi de la procédure. G. CALCANDI a composé un guide de l'huissier judiciaire; P. KYRALI, un traité sur les *conseils de guerre*, sur leur compétence et sur les lois qui les régissent.

Parmi les *collections* qui contiennent les lois du royaume et les ordonnances de leur exécution, les plus importantes sont celles qui ont été publiées par G. RALLI, en plusieurs volumes; la *législation hellénique* en cinq volumes, par Th. DÉLYANNI et G. ZINOPOULO; la recueil, en 3 volumes, de B. NICOLOPOULO et A. CACOULIDÈS, ancien procureur. La collection en 7 volumes de tous les actes législatifs antérieurs à l'établissement du royaume, a été faite par A. MAMOUCAS, de Chio, con-

seiller au ministère de l'instruction publique, et est d'un très-grand intérêt historique. N. Joannidès, membre de l'Aréopage, a, outre deux volumes de notes sur plusieurs parties du code, et sur la compétence des juges de paix, publié aussi un répertoire de la jurisprudence grecque, enregistrant par ordre alphabétique et par ordre de matières touts les actes législatifs, aussi bien que les arrêts de la cour de cassation et des cours d'appel. Chaque matière est précédée d'une longue dissertation, qui tend à en coordonner les détails en un seul ensemble scientifique. Une quinzaine de très-gros volumes composent cette œuvre de patientes études, qui honore son auteur, et est d'une grande utilité au barreau de la Grèce. — E. Dasios a publié un recueil des lois administratives.

Quelques *législations étrangères* ont aussi été spécialement étudiées par des écrivains compétents. D. Nicolaidès, D. Coumoundourakis et D. Casvikis ont tour à tour traduit et commenté les *lois ottomanes*. D. Mavrocordatos a écrit *l'histoire de la législation russe*; S. Balanos a publié une comparaison de l'ancien Code ionien et du Code français.

POLITIQUE.

Ce n'est pas de la justice seule que la Grèce a été sevrée pendant plus de trois siècles. Son administration entière devait sortir du chaos. On a dû commencer par discuter les bases fondamentales des institutions elles-mêmes, soit lorsque l'état se constitua pour la première

fois, soit plus tard, lorsque, dans l'exercice un peu agité de sa liberté, il voulait régler les limites des divers pouvoirs. Des livres nombreux ont été écrits on traduits sur les sciences qui traitent des différentes branches de la politique.

G. ATHANASIOU, jurisconsulte et helléniste distingué, a publié un discours remarquable sur l'*utilité et* l'*étendue des sciences politiques.*

Comme ouvrages traitant des principes dont découle l'idée même du gouvernement, nous citerons celui de l'ancien professeur et député, N. SARIPOLOS, en cinq volumes, sur le *droit constitutionnel.* Cet ouvrage touche à toutes les questions des sciences politiques, qui exigent un jugement sain et rassis, et des connaissances profondes. Celles-ci ne font pas défaut à l'auteur, et il est à regretter que son style ne soit pas toujours très-coulant ni très-clair. — Adam Gorgidas SCAMNÉLITIS est l'auteur d'une introduction au droit public.[1]) — N. PAPADOUCAS, l'auteur de Solon, a aussi publié sous le titre «d'*Hippodamos*», un traité de droit constitutionnel, avec des applications à la constitution de la Grèce. L'ancien directeur de l'instruction primaire, J. COCONIS, a écrit, avec plus d'élégance que de profondeur, deux volumes sur la *constitution et la conservation des États*, avec application surtout aux républiques de l'antiquité. Ch. RONTIRIS, avocat et député, a écrit trois volumes

1) Bude, 1825.

très-gros «sur l'organisation constitutionnelle du pays.» Dans ce volumineux ouvrage la pensée de l'auteur est un peu noyée sous d'immenses digressions. Du reste l'auteur déclare viser, avec ce luxe littéraire, plutôt à poser les questions qui à les résoudre. M. CHRISTARIS a écrit un traité sur les devoirs sociaux.

A ces travaux il faut ajouter des brochures plus on moins sérieuses, comme celle du professeur J. SOUTSO *sur les cités et les citoyens*, pleine de fortes pensées; une autre de A. ÉDIPIDÈS, ancien gouverneur, sur *les bases de la science du gouvernement*; celle de E. JOANNIDÈS, *sur la transgression des lois*; celle de A. CHRYSOVERGHIS (à Syra), *sur la sécurité politique*; un excellent traité de C. TRIANTAPHYLLIS, *sur l'esprit de Machiavel*, et plusieurs monographies qui s'occupent spécialement de la constitution hellénique.

Cette littérature d'ouvrages politiques est encore augmentée par plusieurs bonnes traductions. N. SPÉLIADIS, Ministre sous le président Capodistrias et historiographe, a traduit, en deux volumes «*la morale appliquée à la politique*,» par E. Joung; et l'ouvrage de *Bignon* intitulé «les cabinets et les peuples.» Le livre de *John Stuart Mill* sur la liberté a été mis en grec par Ph. PARASKÉVAIDÈS; celui sur le gouvernement représentatif *du même auteur*, par G. NAVTIS, ancien député; *Tocqueville*, sur la démocratie en Amérique, a été traduit par G. HÉRACLIDÈS; B. Bagelot, «de la constitution anglaise,» par G. GONIDÈS; «la lutte pour le droit» de *R. Je-*

ring par M. LAPPAS; le Prince de *Machiavel*, et l'essai de *Donou* sur les garanties personnelles, pas des anonymes.

Sur l'*administration des communes* S. ANTONIADÈS, ancien conseiller, et plus tard ministre de l'intérieur, a écrit un livre dicté par une longue expérience. Le même sujet a été traité dans un excellent ouvrage, en 2 volumes, par *Périclès* ARGYROPOULOS, ancien professeur et ministre, et aussi par l'avocat G. NAVTIS et par P. PLESCAS, ancien employé administratif. C. DOSSIOS a composé un livre *sur les questions électorales*; Diom. KYRIACOS, *sur la responsabilité des ministres*; et G. CALOGNOMOS a traduit du français les *instructions aux autorités municipales*, avec applications à la législation de la Grèce.

Le *droit des gens* a été traité par N. SARIPOLO en deux volumes, qui, écrits avec une grande connaissance des faits, font sentir combien la lumière de la philosophie est nécessaire à la science, et combien surtout elle est indispensable à cette partie des sciences politiques. Diomède KYRIACOS, a fait un livre fort utile, en ajoutant à une très-bonne traduction du *droit international de Heffter*, beaucoup de matériaux précieux, et entre autres tous les traités des Grecs anciens, tirés des auteurs classiques. L. CLOTSIARIS a traduit du français un traité sur le *droit des gens*; A. RALLI, fils du ministre souvent cité, en a fait autant de l'ouvrage de *Vatel*, et M. COSTAKI, de *Bluntschli*; enfin PENTEDÉCA a traduit la

«loi naturelle» de *Volney*. Les ouvrages d'*About* sur la question romaine, et sur la nouvelle carte de l'Europe ont aussi été traduits. Th. G. CLADAS de Céphalonie a écrit sur l'avenir prochain des peuples d'Orient dans l'histoire.

L'économie politique et les finances comptent aussi quelques livres qui méritent une mention spéciale. Le plus sérieux de tous, non moins recommandable par ses mérites littéraires que par sa valeur scientifique, est un ouvrage, en deux volumes, *sur la richesse*, par J. SOUTZO, l'un des professeurs les plus éminents de l'université d'Athènes, fils du dernier hospodar Phanariote de Valachie. L'auteur y expose et discute avec éloquence et lucidité les systèmes proposés par les meilleurs économistes, en ajoutant ses vues individuelles, toujours guidées par un sens droit et philosophique. A la plume élégante et exercée du même écrivain sont dues diverses autres dissertations financières, *sur la théorie du budget*, sur les *réformes* à introduire dans les finances, toutes également inspirées par un esprit éclairé et pratique. S. TRICALIOTIS d'Athènes, agrégé de l'université, a aussi publié un volume, sur l'*économie politique* et un autre contenant une partie de son *cours sur les finances.* L'auteur avait été élevé en Amérique, et l'éducation qu'il a reçue loin de la Grèce a considérablement nui à son style. D. DESPOTOPOULOS est aussi auteur d'éléments d'une économie politique au point de vue pratique.

Parmi les monographies nous citerons celles des Mi-

nistres SOTIROPOULOS et Sp. VALAORITIS, sur les ***impôts***; de D. MAVROCORDATOS, sur ***les banques***, pour l'instruction des classes populaires; de S. ZOGRAPHOS sur ***la monnaie***, ou les rapports entre la monnaie métallique et le papier-monnaie, ouvrage réfuté par J. SOUTSOS; de A. BERNARDAKIS, sur le ***luxe***, et son influence sur les finances; de X. ZYGOURAS, sur la ***vie*** pratique du ***commerçant***; de L. DOUMAS, sur le développement de l'industrie en Grèce.

Des travaux trés-méritoires sur la ***statistique*** de la Grèce et sur celle de ses établissements industriels ont été publiés en grec et en français par A. MANSOLAS, le directeur du bureau de statistique au Ministère de l'intérieur. N. CAVOUR a aussi écrit sur la même branche du service public.

L'économie politique de ***Droz*** a été traduite par A. POLYZOIDÈS, ancien Ministre de l'intérieur; celle de J. B. ***Say*** par G. CHRYSIDÈS, haut fonctionnaire; le manuel de ***Rapet*** sur l'économie morale et politique, par C. CANELLOPOULOS et A. SCALIDES, qui a traduit aussi le traité de ***Baudrillart*** «sur le luxe.» «L'art de s'enrichir» de ***Franklin*** a été traduit par J. Z. M., professeur à Trieste.

Une des branches de l'administration qui a le plus occupé les hommes d'État de la Grèce et ses hommes de lettres, était, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, la pédagogie. Plusieurs ouvrages théoriques ou pratiques ont été composés sur ce sujet, qui intéressait à un haut degré les progrès intellectuels de la Grèce; d'autres ont été

Le même officier a aussi écrit une théorie du mouvement des projectiles d'artillerie, une tactique de l'infanterie d'après Prirot, une étude sur la tactique de l'artillerie d'après Brandebourg, et un traité sur l'inflammation spontanée des matières de l'artificier, en collaboration avec *Brentano*, allemand, premier artificier à Nauplie.

S. Kokkidès, capitaine d'État major, et Aristide R. Rangabé, officier du génie, ont écrit des traités sur la réorganisation de l'armée de terre. Le capitaine Jean. Rizo, fils du Ministre-poète Rizo Neroulos, a publié une *hoplique*, ou théorie des armes; J. Axélos, une théorie de l'*artillerie*; le Colonel A. Panos a traduit du français l'école d'application de l'artillerie et du génie, et écrit un traité de fortificatien permanente et de mines, avec planches. Le capitaine S. M. Bourbachi, neveu du général grec qui s'est illustré sous les drapeaux de France, a puisé dans des ouvrages français une *fortification* des champs de bataille, avec planches; Le colonel Sapounzaki, de Crète, est auteur d'une *fortification passagère*; le capitaine Pikerni a publié une *tactique*; le colonel Zimpracaki, de Crète, une autre d'après Dekker. L'officier N. Antonovitz, lorsqu'il n'était que sergent-major de cavalerie, a composé, d'après des ouvrages français, une tactique de son arme. Sophianos, capitaine du génie, fils du mathématicien dont nous avons parlé ailleurs, a puisé aussi dans des ouvrages français un livre sur les *étapes*. Le colonel Chr. Byzantios et

N. ZAIMIS ont traité de la garde nationale, et le général CORONÉOS de l'attaque et de la défense par rapport aux conditions du terrain de la Grèce. J. N. SOUTSO a publié un traité de *Ponts et Chaussées* avec planches. Nic. NEGRIS a traduit des traités sur l'art militaire extraits des ouvrages inédits de *l'archiduc Charles*, et Et. XÉNOS une histoire de la garde nationale de France.

En fait de livres concernant la *marine*, VRIONIS, et TRICALIOTIS en ont écrit des théories complètes. Et. CANELLOPOULOS a traduit l'ouvrage de *Bréhart* sur l'armement et la manœuvre des navires à voile et à vapeur, avec planches. Le capitaine L. PALASCAS a présenté au congrés géographique de Paris un traité, écrit en français, et qui fut fort apprécié, sur les hauteurs méridiennes observées en mer. F. COCONÉRIS, capitaine de frégate, est auteur d'un guide des phares et des fanaux de la Méditerrannée, de la mer Noire et de la mer d'Azov, accompagné de problèmes. J. APOSTOLIS et N. COTZIAS, tous deux de Psara, ont publié des considérations sur la marine de guerre, Arist. DOSSIOS, sur la navigation de la Grèce, et G. ZOCHIOS sur la *caisse d'épargnes* maritime.

CHAPITRE VII.

PRESSE PÉRIODIQUE.

Si le journalisme donne la mesure des progrès d'une nation dans la vie publique, nul peuple ne se vanterait à meilleur droit d'en avoir fait de plus grands en un plus court espace de temps que les Grecs. Jusqu'à la fin du siècle dernier ils n'avaient pas un seul journal écrit dans leur langue. Avant leur guerre d'indépendance nous avons vu quatre ou cinq journaux qui commençaient timidement à paraître, loin de la Grèce, à l'ombre de la liberté relative dont les colonies grecques jouissaient à l'étranger. Encore ne traitaient-ils les questions politiques qu'accessoirement, et ne s'occupaient-ils surtout que de langage et de littérature. La langue était un des premiers éléments constitutifs de la nationalité, et toute la politique d'alors consistait à la conserver intacte.

Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Dans le petit royaume de Grèce les journaux politiques se comptent par centaines. Il est impossible d'en fixer le nombre. Il en naît tous les jours, et il y en a qui disparaissent aussi inopinément qu'ils sont apparus. Plusieurs d'entre eux, servis par un seul rédacteur, dont ils représentent souvent les opinions, dont ils servent quelquefois les intérêts individuels, n'ont d'autres ressources que la com-

plaisance de quelques centaines d'abonnés, et s'éteignent dès que la bonne volonté ou la patience de ceux-ci est épuisée, ou que l'intérêt qui a déterminé leur publication a disparu. Dans de telles conditions le maintien de journaux sérieux devient très-précaire; aussi n'est-il pas rare d'en rencontrer qui n'ont qu'une fort médiocre valeur, leur rédaction péchant contre la logique non moins que contre la grammaire. Cependant même les plus imparfaits ne laissent pas de contribuer aux progrès intellectuels; car ils sont les véhicules des idées, dont le propre est, une fois qu'elles sont mises en mouvement, de se rectifier et de se compléter par elles-mêmes.

Le premier journal qui parut en Grèce après son soulèvement fut la *Chronique de Missolonghi*. Enseveli sous les ruines de la ville héroïque, il fut remplacé par la *Gazette d'Hydra*, rédigée en grec par le philhellène italien KIAPPE.

Dès que le gouvernement grec eut un siége fixe, les journaux politiques commencèrent à s'y multiplier, d'abord à Egine et plus tard à Nauplie. Quand l'île d'Hydra fut le siége d'une opposition extralégale contre le président Capodistria, A. POLYZOÏDÈS y rédigea l'*Apollon*, le chef de file de tous ceux des journaux grecs qui ont continué depuis à se distinguer par la violence des opinions et par l'emportement du langage.

L'*Athéna* (Minerve) naquit au milieu des troubles qui suivirent la mort du président. Elle inscrivit sur son drapeau les libertés constitutionnelles, et fut particu-

lièrement l'organe du parti anglais. Pendant les 40 ans de son existence, qui ne cessa qu'à la mort de son rédacteur, le Crétois Em. Antoniades, frère du traducteur si actif dont nous avons souvent parlé, elle dévia rarement de la ligne d'une opposition sage et modérée.

Il en fut de même de l'*Aiôn* (le Siècle), qui avait commencé sous le nom de *Chronos* (le temps), et était dès la première année de l'arrivée du Roi Othon publié sous les auspices du parti russe. Il fut un courageux défenseur du principe autoritaire en politique et en religion, durant la vie de son fondateur et unique rédacteur, J. Philémon, l'auteur de l'histoire de la révolution. A la mort de celui-ci, arrivée récemment, son fils imprima au journal une direction diamétralement opposée, se faisant le champion d'idées démocratiques, que, malgré son grand talent, il ne réussit point à inculquer dans un pays avide d'ordre, et ayant avant tout besoin de concentrer ses forces.

Le troisième des partis étrangers qui ont pendant long-temps divisé la Grèce, le parti français, était représenté par le *Sôter* (le Sauveur), rédigé avec une grande habileté par N. Scouffos, le traducteur de Schœll.

L'*Elpis* (Espérance) fut également commencée lors de l'institution de la royauté en Grèce. C'était un des journaux les plus populaires, et il continua pendant quarante ans, jusqu'à la mort de son savant et spirituel rédacteur, C. Lévidis. Des idées saines y étaient exprimées en un style élégant et clair. Le journal fut d'a-

bord bilingue, allemand et grec, plus tard français et grec, et enfin grec seulement.

P. Sophianopoulos, médecin originaire du Péloponnèse, esprit original, excentrique et peu embarrassé de scrupules, a publié pendant trois ans (1836—1838) sous le titre de *Proodos* (Progrès) un journal hébdomadaire, où rien n'était respecté, l'autorité de l'état pas plus que celle de la grammaire, rien n'était épargné, ni le poison subtil de la satire, ni même le trait haineux de la calomnie. Aussi ce pamphlet périodique, écrit avec verve, était-il plutôt craint qu'applaudi.

Des hommes d'État et des littérateurs ont souvent aussi fondé et dirigé des journaux. Le poète P. Soutso publia d'abord l'*Hélios* (le Soleil), puis l'*Anagennésis* (Renaissance), dans un style prétentieux et enflé plutôt que poétique. Il semblait avoir moins à tâche de se rendre utile par des discussions sérieuses que d'étonner par des idées neuves. L'historien C. Paparigopoulos a été pendant quelque temps à la tête d'un journal, l'*Hellène*, dont le langage noble et sérieux était à la hauteur de son patriotisme éclairé. L'*Hellas* du philosophe Brailas brillait par la profondeur de la pensée, mise avec un entier désintéressement au service des plus hauts intérêts du pays. Le journal cessa deux ans après, le rédacteur ayant été appelé à remplir des fonctions diplomatiques. Aux derniers temps de la rédaction il eut pour collaborateur A. R. Rangabé, qui vers la fin du règne du Roi Othon avait pendant trois ans publié

l'*Eunomie*, un journal institué pour s'interposer entre les violences d'une opposition sans frein et l'opiniâtreté du parti gouvernemental que le pouvoir semblait aveugler.

Les journaux de moindre importance, ou qui n'ont qu'une existence ephémère, sont en très-grand nombre. Athènes en compte plusieurs dizaines. Il n'y a pas de chef-lieu de département ou de province qui n'ait le sien, et souvent même deux ou plusieurs.

Les journaux humoristiques n'ont pas non plus manqué à la patrie d'Aristophane. Il en a même paru à différentes reprises plus que le bon goût et le bon sens n'en avoueraient. L'un d'eux, qui n'a eu qu'une courte existence, l'*Asmodée*, était dû à la plume fine du romancier Rhoidès, alliée au burin spirituel de Th. Aninos. Il abondait en sel attique, et pouvait être mis à coté du Punch, du Charivari ou du Kladderadatsch.

Même hors de Grèce, en Turquie, et partout où les colonies grecques sont d'une certaine importance, le journalisme est actif autant que les circonstances de chaque pays le comportent. Douze journaux Grecs paraissent à Constantinople. Il s'en publie à Smyrne, à Alexandrie, aux provinces danubiennes. Trieste est le siége de deux feuilles politiques qui honorent la presse grecque, la *Clio*, rédigée par Thérianos, et l'*Héméra* (le Jour), fondée par J. Skylissi, et continuée d'abord par Anastase Byzantios, et puis par son frère *Alexandre*, les fils du littérateur distingué de ce nom. Ces deux journaux, dont la mission principale est de refléter en Grèce les idées de l'élite de la presse européenne, rivalisent de

patriotisme sincère et indépendant, et sont écrits en un style également digne et beau, propre à former le goût littéraire et à guider le jugement de leurs lecteurs.

Les sciences, la littérature, les connaissances utiles, ont aussi de nombreux organes dans la presse hellénique. Avant la révolution nous avons vu quelques feuilles littéraires commencer à paraître à Paris et à Vienne. La guerre, qui absorba toute l'attention et toutes les forces de la nation, les élimina bientôt. C'est en 1831, lorsqu'un gouvernement régulier fut fondé sous le Compte Capodistria, que le directeur de l'imprimerie nationale, Apostolide COSMÉTÈS, fit paraître l'*Eginée*, dont le principal rédacteur était le savant A. MOUSTOXYDÈS. Ce périodique disparut avec le régime sous lequel il avait pris naissance.

Après l'arrivé du Roi Othon en Grèce, en 1833, C. POPP, J. DÉLYANNIS et A. R. RANGABÉ ont recommencé la publication d'une revue littéraire, qui porta le nom d'*Iris*. Elle fut peu de temps après remplacée par l'*Eranistès* (le Compilateur), fondé par plusieurs hommes de lettres, entre autres par C. LÉVIDIS, P. ARGYROPOULOS, Th. MANOUSSOS, A. SAMOURCASSI, et ayant pour mission d'offrir à la Grèce par de bonnes traductions un choix des meilleurs articles des Revues scientifiques de l'Europe. Il contenait souvent aussi des dissertations originales de beaucoup de mérite. Trois ans après il cessa de paraître. Nicolaïde LÉVADEUS commença alors l'*Eos* (Aurore), surtout destinée à la haute littérature, mais qui fut de courte durée.

Un choix de matière plus judicieux et une meilleure direction assurèrent une plus longue existence à l'*Euterpe*, de Gr. CAMPOUROGLOUS, et à la *Pandore*, de N. DRAGOUMIS, deux Revues illustrées et qui avaient pris pour modèle le Musée des familles. Le second surtout de ces périodiques, habilement dirigé, devint le foyer de toutes les capacités littéraires de la Grèce, et rendit, pendant plus de vingt deux ans d'excellents services aux sciences et aux lettres. Ce succès est surtout dû à la sagacité et aux connaissances variées du principal rédacteur de ce recueil, dont la suppression a laissé une véritable lacune.

L'*Hestia* (le foyer), consacrée à des lectures utiles aux membres les plus jeunes des familles, et dirigée avec talent par Diomède KYRIACOS, fils du légiste de ce nom, l'*Athénaïs*, destinée aux dames, le journal des *Amis des lettres* (Philomathôn), rédigé avec beaucoup d'esprit et d'érudition par D. PANTAZIS d'Athénes; la *Bibliothèque nationale*, périodique hebdomadaire de M. VAMPA, un autre recueil du même nom par N. MATARANGA, et un troisième par A. SCALIDÉS, consacré à des traductions d'auteurs anciens, une douzaine d'autres périodiques, fondés à Athènes, aux îles ioniennes ou ailleurs, servent à alimenter l'amour de la lecture, à répandre les connaissances et à former le goût littéraire. — L'association littéraire «le Parnasse,» publie sous le titre *Mélanges Néohelléniques* des contes, des chants populaires, des proverbes et des vocabulaires dialectiques de diverses parties de la Grèce. La *philostorgos Méter* (la tendre mère) de Sacorrhaphos, la bibliothèque des enfants par

des missionnaires protestants, ont surtout en vue l'éducation du bas âge.

Les sociétés littéraires et scientifiques publient aussi le plus souvent des bulletins périodiques. Aucun d'eux ne surpasse en valeur le ***Recueil de la société littéraire de Constantinople***, où les CARATHÉODORIS, le Dr MAVROGÉNIS, BASSIADÉS, CALLIADÉS, ZOGRAPHOS, et plusieurs autres érudits des bords du Bosphore publient de savantes dissertations. L'*Heptalophos* est une autre revue non moins sérieuse, qui a paru pendant un certain nombre d'années dans la même ville.

A le suite de ces recueils il nous faut citer aussi les ***Almanachs***, qui ne sont pas ce que leur nom indique. Le premier, pulié en 1834 par le docteur Hippocrate CLADOS, offrait un grand intérêt, en ce qu'il contenait, à l'instar de celui de Gotha, touts les détails de la nouvelle organisation de la vie publique en Grèce. Depuis, Marino VRÉTO à Paris, Irinée ASSOPIUS, le fils du célèbre philologue, D. COROMÉLAS à Athènes, S. PARASYRAKIS à Londres, ont publié des Almanachs qui ont perdu ce caractère, et ne sont presque que des recueils annuels de lectures plus ou moins instructives ou amusantes, dûs à la plume de différents auteurs. Celui d'Assopius emprunte une valeur spéciale au mérite de son rédacteur, dont le style est plein d'esprit et de grâce. La CHRYSALLIS est un annuaire du même genre, publié à Venise, et contenant souvent des articles sérieux et bien écrits.

En 1853, lors de l'insurrection de l'Epire et de la Thessalie, qui fut étouffée par la guerre de Crimée, quel-

ques publicistes d'Athènes, M. Renieri, N. Dragoumis, G. Basili, J. Soutsos, C. Paparigopoulos et A. R. Rangabé ont entrepris la rédaction d'une Revue française destinée à plaider la cause grecque devant le tribunal de l'Europe. Cette œuvre, qui avait pour titre: «*Le Spectateur d'Orient*,» continua pendant trois ans. Il en parut 8 volumes, contenant des matériaux précieux pour la connaissance de la Grèce sous tous ses aspects.

A la tête des feuilles spécialement scientifiques nous devons mentionner le *Journal archéologique*, destiné à la publication des antiquités que les fouilles ne cessent de mettre au jour en Grèce. Il fut surtout à la hauteur de son sujet depuis que des mains de son premier rédacteur C. Pittakis, dont on ne peut assez louer le zèle, il eut passé dans celles des sérieux antiquaires Coumanoudés et Eustratiadés. Il est à regretter pour la science qu'il ne paraisse pas plus fréquemment et plus régulièrement.

Le *Philistor*, et plus tard l'*Athénéon*, écrits par les mêmes érudits, avec collaboration du professeur E. Castorchis et de plusieurs autres, sont consacrés à la philologie, à l'histoire et aux sciences d'antiquité, et contiennent souvent des traités très-dignes d'être consultés.

La grammatologie, ou philologie grammaticale, est l'objet exclusif d'un autre périodique que le grammairien Contos, un Coraï à proportions réduites, élève de Cobbet, a commencé en Hollande et continué en Grèce, sous le nom ressuscité de *Logios Hermés* (Mercure littéraire). Cinq volumes de ce recueil on paru jusqu'ici.

La Revue des sciences *naturelles* est intitulée *Physis* (la Nature). Elle est rédigée par l'habile professeur de géologie T. ARGYROPOULOS. Le professeur de botanique Th. ORPHANIDÈS publie les *géoponiques*, une revue agricole.

Trois Revues servent à répandre les notions médicales et à initier aux nouvelles découvertes en médecine. Ce sont l'*Hippocrate*, fondé par le savant docteur CALLIVOURSÈS; l'*Esculape*, du professeur APHENTOULIS, rédigé par plusieurs membres de la faculté; la *Mélissa* (l'Abeille) du Dr GOUDAS, l'auteur des Vies Parallèles. A ces périodiques il faut encore ajouter le *Journal médical*, organe de la société de médecine, dirigé par le Dr CARAMITSAS.

Deux Revues théologiques qui se sont succédé, l'*Hiéromnémon* et l'*Evanghélicos Kéryx* (hérault évangélique), ont eu pour principal rédacteur le professeur C. CONTOGONIS, profond théologien et littérateur des plus distingués.

Le *Soldat grec* est une Revue militaire, dont le commandant Ch. BYZANTIOS entreprit la publication. Il la remplaça plus tard par le *Vétéran*, qui eut pour collaborateur et continuateur le commandant Vlassi VALTINOS. L'*Onésandre* est un autre organe de la presse militaire, dirigé par les capitaines J. RHODIUS et BOUJOUCAS.

Deux organes de la presse périodique fondés à l'étranger, primaient tous ceux de la Grèce par le luxe de leur publication et la beauté des illustrations qui les accompagnaient. L'un était l'*étoile britannique*, rédigé à Londres par Et. XÉNOS. S'étant, en dehors de sa vocation, lancé dans une opposition outrée contre le

gouvernement du Roi Othon, il s'est aliéné beaucoup de sympathies, et a dû enfin cesser de paraître. L'autre, publié à Paris avec un plein succès, est rédigé par le Dr A. Meimar sous le titre de *Revue nationale.* Il a remplacé le recueil que J. Skylissis avait pendant deux ans publié dans la même capitale sous le titre de «*Mille et un objets*» (Myria hosa), et qui était le Magazin Pittoresque de la Grèce.

Tous ces travaux de persévérance, de jugement et d'érudition ne constituent peut-être pas encore une littérature nationale, si par ces mots il faut entendre la plus noble expression de l'intelligence et des sentiments du peuple; mais ils peuvent suffire à prouver que pendant le demi-siècle qui s'est écoulé depuis qu'ils existent parmi les nations, les Grecs n'ont pas négligé la culture et le développement de leur intelligence, afin de la rendre encore une fois propre à mûrir les plus beaux fruits de la littérature. Nous consacrons le volume suivant à ce qu'ils ont produit dans ce dernier sens.

Imprimerie C. Feicht à Berlin.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DE LA

GRÈCE MODERNE

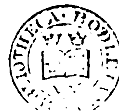
II

HISTOIRE LITTÉRAIRE
DE LA
GRÈCE MODERNE

PAR

A.-R. RANGABÉ

II





PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1877

LIVRE DEUXIÈME.

POÈTES.

CHAPITRE I.

J. RIZO NÉROULOS. P. SOUTSOS.

Que le peuple grec, privé par quatre siècles d'esclavage des bienfaits de la civilisation qui l'avaient fait autrefois primer dans le monde, ait voulu, avant de prétendre rien produire d'original, rentrer dans l'héritage des lumières dont il avait jadis doté les autres nations, il n'y a pas à s'en étonner. On doit même lui tenir compte et de sa prudence et de sa retenue. Les ouvrages de la nature de ceux que nous avons énumérés dans le premier volume portent, à peu d'exceptions près, moins l'empreinte de l'individualité du peuple qui les a produits que celle des circonstances qui les ont fait naître. Ils témoignent que le génie national des Grecs pliait sous l'esprit des temps, qui était celui de l'utilité publique.

Cependant il y a des facultés de l'âme qui, lorsqu'elles existent, n'attendent pas une culture soignée pour

se développer. L'imagination brille souvent de tout son éclat au milieu des ténèbres mêmes de la barbarie, et la poésie s'épanouit sous tous les cieux et dans toutes les atmosphères. On pourrait à juste titre déclarer les Grecs d'aujourd'hui destitués des plus belles qualités de leurs ancêtres, et ne voir en eux, comme certains utopistes l'ont déjà fait, que des restes abjects de quelques hordes barbares, déshérités par la nature, si la servitude avait complétement étouffé en eux tout germe de ce génie poétique qui avait charmé le monde ancien, si le nouveau souffle de la liberté n'en avait allumé dans leur âme aucune étincelle.

Ils n'ont pas mérité ce reproche. Sur leur sol taché de sang et couvert de ruines, sur cette terre profondément remuée par le travail de la régénération, la fleur de la poésie a cependant trouvé moyen d'éclore, bien qu'elle n'y rencontrât que peu de conditions propices à son épanouissement.

Cette poésie des tout premiers jours de la renaissance ne peut pas être celle d'un peuple qui, comme les Grecs d'autrefois, s'exalte à la conscience de sa grandeur et de sa gloire. Elle ne respire pas non plus les brises âpres des montagnes, comme les chants clephtiques d'avant la révolution; car la vie nationale avait quitté ces asiles sauvages de l'indépendance pour descendre dans les plaines et dans les villes, et pour y fleurir au souffle de la civilisation. La Muse essaye de reprendre vers les hauteurs qui ne luit sont pas incon-

nues l'usage de ses ailes long temps paralysées; et bien que son essor se brise encore contre les distractions d'une société toute préoccupée de sa propre reconstruction et qui n'a pas le loisir de l'encourager d'une sympathie soutenue, elle n'en réveille pas moins les échos du Parnasse d'accents qui, s'ils ne sont pas à comparer avec ceux qui y retentissaient aux jours glorieux, présagent cependant une nouvelle ère dans la littérature.

Ce que nous avons à dire des écrivains contemporains n'est pas sans difficulté. Nous manquerions au but que nous nous sommes proposé si nous omettions de parler de quelques uns des hommes dont les travaux reflètent en grande partie le mouvement intellectuel de la Grèce depuis le changement de ses destinées; mais plusieurs d'entre eux sont encore vivants. Envers eux nous ne nous sentons pas toujours entièrement libres. Des relations sociales et d'autres considérations nous imposeront souvent la nécessité soit d'adoucir la critique, soit de modérer, ou même quelquefois de supprimer l'éloge. Dans ces cas, pour tourner l'écueil, nous nous permettrons de remplacer les appréciations par de simples analyses et par des extraits, sur lesquels le lecteur pourra fonder son jugement.

En même temps c'est de propos délibéré que nous passerons sur plusieurs écrivains, bien qu'ils ne soient pas indignes de mention et d'éloges; mais le nombre s'en est multiplié à tel point dans les derniers temps, que force nous est de nous arrêter sur les principaux

seulement, sur ceux qui ont un caractère distinctif, ou qui se font remarquer par des qualités particulières.

J. RIZOS NÉROULOS.

Parmi les hommes qui avaient travaillé avec le plus d'ardeur pour faire entrer leur patrie dans la lice où elle a reconquis sa liberté, il y en a qui ont continué après son émancipation à enrichir sa littérature. De ce nombre était Jacques Rizos Néroulos, que nous avons vu briller à la tête des poètes de l'époque dernière. Ayant activement participé à l'œuvre du soulèvement, il a joué dans le nouvel état, durant le reste de sa vie, un rôle prépondérant comme ministre très-influent et comme diplomate, sans jamais se soustraire au service des lettres.

En 1821, ayant dû quitter la Moldavie où il remplissait les fonctions de premier Ministre, il se réfugia en Russie, tandis que son fils combattait pour son pays dans le bataillon sacré, et de la Russie s'étant décidé à se rendre en Grèce, il s'arrêta quelque temps à Genève. C'est là qu'il composa, ou plutôt qu'il improvisa un livre qui brille de tout l'éclat de sa poétique pensée. C'est un cours de littérature de la Grèce moderne qu'il fit en français devant un auditoire choisi et enthousiaste. Cet ouvrage, aussi remarquable par les beautés du style que par la profondeur des vues, a eu plusieurs éditions; il a été traduit en allemand, en italien et en hollandais.

De la Suisse s'étent rendu en Italie, où l'arrêta le Prince J. Caradja, il y composa, également en français, une histoire des premières années de la révolution grecque, dans laquelle ou retrouve toute la verve du poète tenue en frein et guidée par le sens pratique et sérieux de l'homme d'État.

Pendant ces longs loisirs il n'a pas non plus cessé de cultiver la poésie. M. le Marquis de Queux de St. Hilaire a publié[1]) une dixaine de ces poèmes, qui datent de cette époque. Quelques uns d'entre eux étaient inédits; mais il y en a dans le nombre qui étaient déjà connus. Les deux meilleurs sont une ode à la Grèce régénérée, et une élégie sur son fils, mort à la fleur de l'âge. Ces pièces ont toutes les qualités qui distinguent les compositions anciennes de l'auteur, le même éclat d'imagination, avec une égale vigueur d'expression, et un choix non moins heureux de mots; mais on y retrouve aussi le même défaut, celui de quelques négligences de style, qui les déparent.

C'est en 1827 que Rizo se rendit enfin en Grèce à la suite du Président Capodistrias. Dès ce moment, avec un patriotisme digne des plus beaux jours de l'antiquité, il mit au service de son pays sa haute intelligence et ses vastes connaissances, et contribua un des premiers à sa nouvelle organisation. Alors non plus l'homme d'État n'oublia pas l'homme de lettres. Mais

1) Annuaire de la Soc. pour l'encourag. des lettres Gr. en Fr. Anné 1875, p. 252. — 1876, p. 194.

la Muse se vengea d'être traitée en accessoire. Dans ses moments perdus Rizo écrivit deux comédies en prose, intitulées «*le Pressophobe*» (ὁ ἐφημεριδοφόβος) et «*la famille questionneuse*» (ἡ ἐρωτηματικὴ οἰκογένεια) dont le mérite est nul. Le style, tout en s'élevant audessus de l'idiôme vulgaire, est incolore, sans caractère et dépourvu en même temps de cette rigueur grammaticale et de cette élégance pour lesquelles dans ses autres productions en prose, dans quelques pièces oratoires par exemple, Rizo est sans rival. Froides et banales, ces comédies ne rappellent pas non plus le talent du poète qui a le premier frayé les sentiers vers les plus hautes régions du nouveau Parnasse. Il les a publiées sous de fausses initiales, et il a eu raison. Elles ont passé presqu'inaperçues, et prouvent seulement que Rizo n'a pas su renoncer à la Muse avant qu'elle ne renonçât à lui.

P. SOUTSOS.

En tête des poètes qu'a produits la Grèce régénérée brillent les deux frères *Soutsos*. Issus d'une des principales familles de Constantinople, ils firent leurs premières études au collége de Chio, et les complétèrent dans les universités de France et d'Italie. Leur patrie se trouvait alors engagée dans la lutte suprême; leur frère aîné était glorieusement tombé à sa défense, les armes à la main. Eux-mêmes quittèrent les écoles et accoururent sur le sol agité partager le sort de leurs concitoyens.

Panaghioti, le plus jeune, y occupa différents postes considérables; il fut préfet et conseiller d'état. Doué d'une grande sensibilité et d'une imagination brillante et féconde, il dut aussi à l'étude approfondie des vers purs et limpides de Lamartine et de la mélodie chantante de Métastase le charme d'une versification harmonieuse et coulante.

Il a écrit des odes, des drames et des romans; mais quelle que soit la forme que revêt sa muse, sa poésie, et même sa prose, est toujours essentiellement lyrique. Dans ses poèmes, qui contiennent souvent de grandes beautés, il étudie et châtie son style en artiste. Pour rendre sa langue digne d'exprimer de nobles pensées, il a recherché le purisme, et plusieurs de ses compositions pourraient être citées comme de brillants modèles à cet égard. Malheureusement, abondant en dernier lieu dans son propre sens, il a dépassé la mesure, et s'est créé une langue qui, sans être le grec moderne, n'est pas encore et ne sera jamais le grec littéral.

Mais cette exagération de son système, ce travers de son jugement, n'a eu qu'une faible influence sur sa carrière poétique, car il avait déjà presque dit adieu à la muse avant d'avoir adopté ce style impossible. Il a même écrit à ce sujet tout un livre, qu'avec une prétention regrettable il a intitulé: «*La nouvelle école.*» Le savant Assopios a réfuté cet ouvrage avec toute l'autorité de son grand savoir. Dans un volume qu'il appelle *les Soutsia*, il prouve que beaucoup de ce que

Panaghioti dit n'est pas nouveau, et que ce qu'il dit de nouveau n'est pas correct.

Soutso a donné un égal soin à la construction du vers, et il y a dans ses œuvres de beaux passages qui ont exercé l'influence la plus salutaire sur la versification de la Grèce moderne. Concis et nerveux dans son style, brillant d'images, souvent original, toujours enthousiaste et courant après le sublime, qu'il outrepasse quelquefois, il ne lui manquait pour accomplir sa destinée de poète que de la poursuivre sérieusement. L'art est jaloux, et la poésie surtout. L'esprit de Dieu veut du dévouement. Quiconque l'abandonne est abandonné par lui. P. Soutso donnait une rivale à sa muse; c'était la froide politique, dont les calculs glaçaient l'inspiration et à laquelle il voulait souvent forcer la poésie de servir d'instrument. Elle s'y refusait, et l'instrument se brisait dans les mains du poète en brillants éclats. La plupart de ses ouvrages, et surtout ses drames, sont comme un amas de matériaux précieux, entassés pour servir à la construction d'un bel édifice, mais que l'architecte, préoccupé d'autres soins, aurait négligé d'assembler et de coordonner.

Le plus ancien et le meilleur de ses poèmes est son *Voyageur*, un drame lyrique, auquel Manfred a servi de modèle: Un jeune Grec de Constantinople, chassé par les noires furies que L. Byron a évoquées sur la terre, la mélancolie misanthropique et le remords indéfini, va sur le Mont-Athos pour expier ses crimes. Il

est vrai que ces crimes, du moins au su du lecteur, consistent tout simplement en ce que, ayant entendu le clairon de l'indépendance sonner dans l'Attique et dans le Péloponnèse, il avait abandonné sa fiancée pour aller se battre au service de sa patrie. Cette abnégation patriotique aurait pu lui être comptée plutôt pour une vertu que pour un crime; mais n'importe! il fallait absolument que crime y fût; on n'est pas intéressant à moins dans un certain genre de littérature. Le *Voyageur* pleure donc ses forfaits imaginaires ainsi que son amante, qu'il suppose morte; il s'adresse au ciel, à la terre, aux cîmes élevées, au vaste Océan, et chante ses douleurs sur toutes les notes de la lyre de Lamartine, lorsque son amante, qui n'est pas morte, reparaît inopinément au couvent du Mont Athos. Ceci, disons le par parenthèse, pèche contre la règle austère des anachorètes de la montagne sacrée, qui n'y admet pas même la femelle d'un animal, pas même une poule, à plus forte raison l'heroïne d'un drame romantique. Elle y vient cependant, et inspire une grande terreur à son fiancé, car elle lui apparaît déguisée en fantôme! Revenu de son épouvante, le voyageur qui poussait si loin ses scrupules de fidélité, ne s'en prend pas moins à faire la cour à la belle encapuchonnée qu'il ne reconnaît pas. Ce nouveau crime comble la mesure de ses iniquités. Son amante meurt en le maudissant, et il se tue à son tour.

On voit que l'invention n'a rien de bien neuf, que le plan n'est pas combiné avec beaucoup d'art. Il y

règne un faux sentimentalisme, et les situations sont forcées et exagérées. Mais si le tissu est informe, la trame en est brillante, et l'on y trouve tant de beaux vers, tant de mélodieuses tirades, qu'on ne s'inquiète presque pas si elles sont dites à propos, et qu'on est tenté d'oublier l'ensemble pour les détails.

Voici la première apparition du voyageur.

Deux moines sont en train de s'entretenir de lui, lorsqu'il paraît tout à coup assis sur un rocher, et débute en ces termes;

«LE VOYAGEUR.

«Vois-tu cette rivière qui roule une onde trouble? Vois-tu ce roseau qui tremble et qui se penche? Le roseau c'est moi, la rivière, c'est ma vie, et les sables de ce désert aride sont mon avenir. Ta vie, ô voyageur, est noire et terne, et les montagnes et les nuages sont tes seuls compagnons. Tes amis t'ont abandonné dans les déserts; les lèvres de ta fidèle amie se sont fermées à la mort. Tout a changé, la nature, les hommes, le temps; mais le créateur n'a pas changé; lui seul est inaltérable. Le monde t'a tendu des piéges trompeurs; mais lui reste toujours ton père et ton protecteur. Que dans son sanctuaire, au milieu des arômes, ta vie s'épure comme la fumée de l'encens. Semblable à toi, le phénix, oiseau mélodieux, pressent sa mort, et se choisit dans le désert un endroit qu'aucun pied n'a foulé, pour se préparer un bûcher dans les forêts sèches et odoriférantes.»

— — — — — — — — — — —

«PAISIOS (un moine).

«Sois le bienvenu, moine? Je vois tes yeux ternis

de larmes, comme un soleil d'hiver plongé dans les nuages.»

«LE VOYAGEUR.

«Je suis comme les ombres noires des nuages, qui courent chassées par le souffle des vents.

«PAISIOS.

«Ton manteau de bure, ô anachorète, cache-t-il des passions mondaines, cache-t-il des remords cuisants? Je possède une ample provision de remèdes de l'âme. Dis-moi, as-tu creusé la tombe de ton prochain? Le ver du péché te ronge-t-il le cœur?»

«LE VOYAGEUR.

«Ce long chapelet aux cent grains suffit-il pour compter mes péchés?»

«PAISIOS.

«Que mon âme l'avait pressenti! Mon regard de vieillard voit loin. Le bâton d'expérience de ma froide vieillesse . . .

«LE VOYAGEUR.

«Prends-le en main, vieillard aux sourcils neigeux, et porte ailleurs tes remèdes et tes conseils.»

«PAISIOS.

«Pardonne à ma hardiesse. Pense que depuis trois jours nous sommes ensemble, sans que ma main ait osé toucher à tes plaies. Ton sombre regard lance des rayons qui scintillent. Le sang qui coule dans tes veines n'est pas du sang ordinaire. Ou je me trompe, ou tu n'as pas été fait pour être moine. Ce sont tes passions que tu es venu renfermer dans le temple. Qui es-tu? quel est ton père? quel Dieu adores-tu?

«LE VOYAGEUR.

«Qui je suis, quel est mon père, pourquoi t'en en-

quérir? Le passé s'est évanoui; ne le rappelle point. Je me suis trouvé un passager dans l'auberge du monde. Les hommes couvrent le chemin de la vie.

«PAISIOS.

«Ton visage a vieilli, et cependant tu es jeune.

«LE VOYAGEUR.

«Sont-ce les années seules, ô mon père, qui vieillissent les hommes? La douleur aussi plie les genoux et ébrèche les dents. (Après une pause.) Avant de tendre la nappe au banquet de la vie, j'ai pris une coupe dans la main; mais le destin me l'offrit empoisonnée. Je l'approchai de mes lèvres, et je meurs dans les douleurs.

— — — — — — — — — — — —

«Les années fleuries de mon printemps sont passées; les flocons de la vieillesse sont tombés sur ma tête. Les espérances, les erreurs, les désirs de la jeunesse m'ont abandonné, mes passions se sont tues, mon corps s'est courbé; mais mon cœur montre encore dans ses feuilles brûlées les traces de l'amour, de même que le papier dévoré par les flammes conserve les caractères que la main y a imprimés.»

C'est sur ce ton que continue tout ce dialogue, et toute cette pièce. Elle n'est qu'une suite de variations du même thème, un centon de beaux fragments d'odes. Tous les personnages parlent un langage très-beau et très-poétique, mais qui manque d'à propos et de caractère.

Un autre ouvrage dramatique de P. Soutso, qui mérite également d'être relevé, est le *Messie*, ou la passion de notre Seigneur. On comprend les difficultés immenses d'un pareil sujet. Le poète avait à faire, non plus

à la muse facile, qui se laisse souvent prendre aux fleurs dont ou la pare, mais à des puissances sévères, à l'esprit qui a terrassé Jacob, aux mystères de la divinité. A cette tâche une vie entière de méditations et de dévouement ne saurait suffir. Pour avoir chance de l'accomplir, il faudrait consumer son cœur de l'amour de Dieu, s'abîmer dans sa contemplation, il faudrait se faire martyr et prophète après David et après Klopstock.

L'œuvre de Soutso a des beautés incontestables; mais que sont-elles devant celles de l'œuvre de Dieu, devant la grandeur de l'évangile, qu'il ne fait souvent que transcrire? L'eût-il fait jusqu'au au bout, dans l'ensemble et dans les détails, il eût produit un drame inimitable. Ses vers, tout mélodieux qu'ils sont, font regretter la prose sublime du livre sacré.

Ce drame a cela de commun avec celui que nous avons analysé d'abord, que tout en ayant de magnifiques tirades, il pèche essentiellement par la construction et par l'économie. La scène s'ouvre sur Hérode et Pilate, qui se communiquent leurs inquiétudes au sujet des idées nouvelles qui commencent à se répandre en Judée. Survient J. C. qui harangue le peuple de fragments tirés de l'évangile. La scène est ensuite occupée par Livius, fils d'Hérode, qui raconte à Aurélie, fille de Pilate, ses voyages par toute l'Europe, et particulièrement à Rome et en Grèce, et adresse de longues apostrophes à ce dernier pays. Ce dialogue est interrompu par les Hé-

breux, qui sortent du temple en chantant les louanges de Dieu.

Au commencement du second acte, Annas et Caïphe offrent les trente deniers à Judas, qui, après quelques courtes hésitations, finit par les accepter, et Caïphe avoue à Annas, que tout en haïssant la domination romaine, il veut aussi la perte de Jésus Christ, qui ameute le peuple contre les puissants et les riches. Les deux interlocuteurs sont ensuite remplacés par J. C. et ses disciples, aux quels le maître divin dévoile qu'il sera livré par Judas, après quoi il se retire à l'écart, et prie sur la montagne des Oliviers, où il montre peut-être un peu plus de répugnance pour la torture et la mort qu'il ne nous serait permis de lui en supposer. Survient Judas, qui le livre au grand-pontife. Alors *le ciel s'ouvre, on voit le Créateur attristé assis sur son trône, dont partent des éclairs, des cris et des tonnerres. Un arc-en-ciel entoure le trône.* Un chœur d'anges chante les louanges de Dieu.

Le troisième acte est le jugement de J. C. Satan, assis au milieu des démons, exhale sa fureur contre le créateur. Le tribunal des pontifes s'assemble, et les démons l'entourent *sous une forme invisible* (*!*). Caïphe débute par un éloge de l'ordre qu'il préside. Lorsqu'il entame l'accusation, on amène J. C., qui condescend à se défendre avec bien plus de paroles qu'il ne l'a fait d'après les évangélistes. Cependant, comme on sait, l'insistance inique du tribunal l'emporte sur les hésitations

de Pilate, et J. C. est condamné, tandis que Barabas est absous.

Cette scène, d'un intérêt si hautement dramatique en elle-même, se borne à quelques harangues de J. C., empruntées à d'autres parties du livre saint. Livius accourt pour reprocher aux Hébreux de traiter J. C. comme les Athéniens avaient traité Socrate, et de condamner celui qui enseigne l'immortalité de l'âme. Son discours ne couvertit que Judas, qui en quatre vers résout d'aller se pendre.

Le quatrième acte est celui de la passion même. On voit le Golgotha. Aurélie raconte à Livius un rêve où J. C. lui est apparu dans toute sa gloire. Elle parle encore, lorsque le ciel s'obscurcit, la terre tremble et se fend, on entend J. C. gémir sur la croix, crier et pardonner, et Aurélie est saisie d'une sainte fureur. Judas, après avoir exhalé son repentir, sort pour aller au gibet. Les anges et les démons chantent autour de la croix; les apôtres racontent les circonstances de la passion, et l'on voit enfin le peuple qui porte J. C. au tombeau.

Le cinquième acte nous représente Pilate en proie au remords et au délire, lorsqu'on vient lui annoncer que notre Seigneur est ressuscité. Pilate s'enfuit hors de lui-même, et à sa place vient Aurélie, qui fait part à Livius, son amant, de la décision qu'elle a prise de se retirer au désert et de se consacrer au service du Seigneur. Elle le persuade de l'aider dans l'accomplissement de son vœu sacré, en la fuyant lui-même. La

dernière scène est occupée par les apôtres, qui s'entretiennent de J. C. et de sa résurrection, lorsqu'il leur apparaît lui-même, les bénit, les envoie instruire la terre, et s'élève aux cieux au milieu des hymnes des anges.

On le voit, dans cette pièce, de même, point de plan, excepté le plan général et sublime qui appartient à l'évangile. Hors de là, nulle situation amenée avec art, nul développement de caractère, sans parler de la mise en scène, qui dénote une ignorance complète des vraisemblances et même des possibilités théâtrales. On ne peut lui contester des mérites; mais ils sont dans les détails, et point dans l'ensemble de l'œuvre poétique. La versification y est presque toujours irréprochable et mélodieuse. Quelques harangues, — car de dialogue il peut à peine être question dans les drames de ce poète, — et les chœurs des anges et des démons, ont de sublimes beautés lyriques, dont cependant une partie revient de droit à David. Il est peut-être aussi à regretter qu'une trop grande recherche du style chargé d'images donne dans ce drame une teinte trop matérialiste aux pures conceptions chrétiennes.

Voici comment Livius plaide en faveur de J. Christ déjà condamné.

«La crainte, l'espérance, le mensonge et l'intérêt, une foule d'autres passions plus ignobles, ont imposé à la terre des dieux monstrueux ou ridicules. L'inepte Indou adore des étoiles et des soleils(?); le peuple romain, le ci-devant peuple Roi, l'ennemi des rois, divinise aujourd'hui les Césars; l'Égypte se prosterne devant l'Apis

et le crocodile, et la Grèce devant Jupiter et Bacchus. Jésus vient briser les temples des faux dieux et faire cesser leur règne.

«Vous poursuivez Jésus comme l'hérésiarque d'un dogme fondé sur l'immortalité! Songez que la contemplation immense d'un avenir infini, la vaste conception de l'éternité, plus puissante que les lois écrites par les hommes, épouvante le malfaiteur et le retient. Quand Rome se courbe devant César, comment seule l'âme de Caton reste-t-elle debout? C'est que Platon l'a déclarée immortelle, et que sur la foi de sa parole le grand Romain meurt en se déchirant le flanc. O vous, vrais Romains, fils des victimes immolées sur le grand autel de la patrie, Jésus prêche à vous, à tous les peuples asservis, une doctrine libératrice.»

C'est en ces termes que, par un anachronisme historique, il décrit la décadence de Rome:

«AURÉLIE.

«Les richesses et les grandeurs de Rome ne t'ont-elles pas étonné? Ton regard doit s'y être attaché plein d'admiration.

«LIVIUS.

«Comme les pyramides de Memphis Rome attire l'admiration par ses dehors; à l'intérieur elle n'est, comme elles, qu'un tombeau renfermant des ossements et des cendres, et élevé avec des sueurs et des larmes. Des affranchis occupent les siéges d'un sénat servile et prévaricateur. La vue du cirque ensanglanté, des lions qui se disputent des lambeaux humains, plaît à un peuple lâche, qui avait été grand par le passé, de même que l'intempérance de la jeunesse flatte les vieillards impudiques. Tout noble élan y a disparu; la vertu y est morte, ainsi que l'amour de la patrie. Où êtes-vous, ô

couples de demi-dieux, les deux Catons et les deux Brutus? Le sombre Tibère a par ses proscriptions plongé Rome dans le silence des tombeaux. Je suis sorti d'une nuit sombre lorsque j'entendis le cri généreux de la liberté, et que je rencontrai le Christ parlant aux assemblées publiques, et consolant les peuples qui gémissaient dans les fers.»

Il est inutile d'insister sur les détails des trois autres drames du même poète, intitulés *Vlachavas*, *Caraïscakis* et l'*Inconnu*. Ils portent le même cachet que les deux premiers, et ne contiennent que des fleurs lyriques brodées sur d'informes canevas de tragédies, des scènes impossibles, sans intrigue et sans dénouement, des dialogues improbables, des personnages sans jeu de passions et sans caractère. Ce ne sont pour la plupart que des couplets mis bout à bout, et très-souvent même des couplets traduits d'opéras italiens. Le farouche Sélim roucoule comme un Roméo, son amante échange avec sa suivante des strophes pindariques; Palladius, le Prince grec du Phanar, est un tyran de mélodrame, offrant à sa jeune femme le poison ou le poignard. Mais tous ces lieux communs maladroitement compilés, souvent empruntés à des œuvres de nulle valeur littéraire, sont exprimés en des vers qui, pour la mélodie et la grâce, l'emportent sur ce que la littérature de la Grèce moderne a encore produit de plus parfait.

On comprend que le drame n'est qu'un effort pour le poète, et une aberration de son talent. Son véritable élément est la poésie lyrique. Il a publié plusieurs *odes*,

et toutes celles qui ne sont pas des pièces de circonstance, et où sa muse ne sacrifiait pas à des puissances mondaines, tiennent un haut rang dans la littérature. Son style est figuré, ses images sont grandes, et s'il aime à faire dans ces compositions aussi des emprunts aux littératures étrangères, ce scnt toujours les plus grandes beautés qu'il implante d'une manière habile sur le sol national.

Nous voulons donner, comme échantillon de sa poésie lyrique, une ode que nous avons osé traduire en vers, dans l'espoir de mieux reproduire le mouvement de ses strophes:

«ODE

«sur la mort de l'amiral Miaoulis.

«Non, il n'est pas tombé lorsqu'armé de la foudre
il chassait devant lui cent vaisseaux orgueilleux;
et les débris fumants de la frégate en poudre
n'ont point enseveli ses restes glorieux.

Cependant il fut grand à son heure dernière.
Lorsqu'il eut reconnu la barque des enfers,
il la vit sans trembler, de cette mine altière
dont il fixait jadis les forts mouvants des mers.

Notre Roi, déposant l'éclat de la couronne,
vint embellir l'horreur de ses derniers instants.
Le héros tend la main, digne soutien du trône,
et lui dit: Protégez la Grèce et mes enfants.

Patras de ce grand jour conserve la mémoire,
lorsque seul, combattant les flottes de Tahir,

il vit sous les boulets et sous la flamme noire
l'horizon s'embraser et le ciel s'obsurcir.

Debout sur le tillac de sa barque intrépide,
d'une main il réglait son sillage incertain;
de l'autre, aidant le brave, exhortant le timide,
il opposait au nombre un courage d'airain.

Il n'est plus! Couronné de laurier et de palme,
son front de ses hauts faits garde le souvenir.
Ennemi, ce beau front est immobile et calme.
Pour la première fois viens le voir sans pâlir.

De notre liberté le grand pilier succombe.
Veuve, l'antique gloire, au milieu des débris,
pour chacun de ses fils voit s'ouvrir une tombe
que l'étranger hautain contemple avec mépris.

Des faits de tes aieux conserve la mémoire,
jeune race, étrangère à leurs guerriers exploits;
et si leurs monuments tombent en poudre, crois
à l'immortalité du livre de l'histoire.

Rouges de notre sang, couverts de nos lauriers,
périront-ils ces champs et ces riches campagnes?
Ces cimes, ces vallons, ces géantes montagnes,
ce sont les monuments de nos fastes guerriers.

L'astre brillant des cieux, dans sa course éternelle,
reflétera ces temps toujours grands, toujours beaux,
et prêtera toujours une splendeur nouvelle
aux rayons immortels qui couvrent le héros.

Il est là; près de lui Thémistocle repose.
On dit qu'on voit errer leurs ombres dans la nuit
sur la grève, où le flot que la mer y dépose
raconte leurs exploits à chaque flot qui fuit.

Ci-git le fils des mers. Qu'on grave sur ces pierres
cent vaisseaux ennemis à sa poupe liés,
déposant devant lui leurs superbes bannières,
et l'Asie éplorée et l'Afrique à ses pieds.

L'histoire a réservé sa plus brillante page
à votre grande gloire, Iscos[1]) et Miaoulis.
La mort vous réunit sur cette aride plage,
et l'immortalité vous a de même unis.

Après de longs efforts la nature épuisée,
les ayant enfantés, rentra dans le repos.
Sa force créatrice entre eux s'est partagée,
et leur patrie en vain cherchera leurs égaux.

La comète ainsi qu'eux de splendeur s'environne;
de ses traces de flamme elle allume les cieux.
Superbe elle apparaît et disparaît aux yeux,
et la terre long-temps s'en souvient et s'étonne.»

En 1823 P. Soutzo publia à Paris une collection de poésies *(Odes d'un jeune Grec)* en français, qu'un descendant de Racine ne désavouerait pas. Harmonieuse, comme celle de ce grand poète, fleurie, comme celle de Lamartine, sa poésie exhale en même temps un parfum oriental qui lui donne un type tout particulier, et qui a attiré sur ces odes l'attention et les éloges de la presse française au moment où elles ont paru.

Ce poète s'est aussi essayé dans le roman; mais là encore il n'a fait que de la poésie lyrique en prose.

1) Caraïscakis.

CHAPITRE II.

A. SOUTSOS.

Un autre poète, qui se partage avec Panaghioti les hauteurs du Parnasse grec, est son frère, Alexandre Soutso, que nous avons déjà eu occasion de citer comme auteur d'une excellente histoire des premières années de l'insurrection, écrite en français. L'influence des deux frères sur la littérature de leur pays a été également grande, mais leurs titres à la renommée poétique ne sont pas les mêmes. Avec l'imagination moins exaltée, Alexandre ne vise pas autant que son frère au sublime. Il est plus égal et plus mesuré; il ne se laisse pas facilement emporter par un enthousiasme désordonné, et reste plus près des règles du bon goût. Aussi, cherchant à plaire par des voies moins ambitieuses, arrive-t-il plus sûrement à la popularité. Il a voué sa vie à la muse avec bien plus de persévérance que Panaghioti, il s'est essayé dans plusieurs genres de poésie; mais c'est la poésie satirique à laquelle il s'est de préférence attaché, et qu'il a cultivée avec le plus de succès.

Il a, pour y réussir, l'esprit incisif et caustique, et surtout il a de l'esprit. Son style est souple, tout aussi vigoureux et concis, mais moins recherché que celui de son frère cadet. Il emploie souvent le dialecte familier,

et en exploite avec habileté toutes les locutions usitées, mais il sait en même temps l'élever de manière à le rendre digne d'exprimer de nobles pensées. Ses vers sont purs, coulants et harmonieux, sans chevilles et sans redondances.

A toutes ces qualités, qui sont élémentaires pour tout bon poète, il en joint d'autres, qui appartiennent particulièrement au poète satirique. Il sait manier le ridicule sans l'outrer. Ses saillies sont vives et souvent brillantes ; son humeur indépendante et presque sauvage le dispense de tous les ménagements qui gêneraient sa muse mordante; et même le peu de cas qu'il semble faire des hommes le met à l'aise à l'égard de leurs opinions, et lui donne pleine liberté de les railler toutes également sans épargner ni le pour ni le contre. Plutôt que de laisser tomber un de ses traits à terre, il le décocherait contre son idole d'hier. Son arc est tendu, il lui faut un but; tant pis pour qui s'élève au-dessus du niveau. Aussi dans l'ordre politique se trouve-t-il toujours aux avant-postes de l'opposition, quelle qu'elle soit, il en épouse tous les griefs, il puise à pleines mains même dans ses injustices, et fait cause commune avec toutes les opinions du moment les plus violentes et les plus outrées. Dans l'ordre moral, ce n'est pas toujours aux véritables travers de la société qu'il s'attaque. A défaut de vices réels il en suppose pour les châtier. Il met aussi souvent à contribution des satiriques étrangers, qui parlent d'autres temps ou d'autres mœurs. Tout

lui est bon, pourvu qu'il y trouve matière à rire ou à gronder.

Nous avouons que ce n'est pas tout à fait ainsi que nous entendons la mission de la satire. Elle est une puissance qu'on peut tourner à l'avantage de la société, et dont on ne doit pas abuser. On n'a le droit de l'armer du fléau du ridicule que si on la met au service des grands principes de la vertu, de la justice et de la vérité. Prenant sur lui de venger la société, le satirique contracte le devoir de s'élever audessus des passions et des erreurs qu'il entreprend de combattre. Plus les coups qu'il porte peuvent être sensibles, plus il doit mettre de soin à n'en frapper que le mal, pour faire d'autant mieux ressortir le bien dans tout son éclat. Les prodiguer au hasard, c'est leur ôter toute portée sérieuse, et faire de la satire, au lieu d'un moyen moralisateur, un jeu d'esprit plus ou moins agressif, plus ou moins agréable.

En politique surtout, le poète satirique doit être non le grand exécuteur, mais le grand juge de l'opinion, dont il ne doit appliquer les arrêts, souvent inexorables, que s'il les croit équitables. D'Alexandre on ne pouvait attendre autant. Avec un jugement peu sûr luimême, il épousait les animosités des autres, et surtout celles de son frère, qu'il exagérait, jusqu'à ce qu'il eût fini par prendre un pli de haine aveugle contre toute autorité, et même contre la société, qu'il fuyait sans que rien l'y forçât.

Mais si la satire de Soutsos n'est pas toujours mar-

quée au coin de la justice, et a même quelquefois plus nui aux intérêts publics qu'elle ne les a servis, elle possède une qualité qu'on peut rarement lui contester, celle de plaire tout en portant ses plus rudes coups. La perfection et la beauté de ses vers est relevée par la spirituelle vivacité des sallies, dont quelques unes portent un brillant cachet d'originalité. Il y en a même qui, découlant de sa propre verve, et exprimant d'une manière heureuse les idées et les sentiments des temps qui les ont produites, ont presqu'acquis la popularité du proverbe. Tet est le refrain de la satire *du journaliste*:

«Je suis un patriote intraitable et brutal.
Qu'on me donne une place, où j'écris un journal.»

Et cet autre de la satire sur *la liberté de la presse*:

«La presse est libre, à moins qu'on ne veuille médire
des ministres, de leurs commis,
des préfets et de leurs amis.
La presse est libre, à moins qu'on ne prétende écrire.»

A. Soutsos a commencé sa carrière poétique en 1824 par la publication d'un petit recueil de satires contre les hommes et les choses du jour. Le moment était peut-être mal choisi pour chanter, et surtout pour tendre l'arc de la moquerie contre ceux qui mouraient les armes à la main. Mais on ne prescrit pas à la verve quand elle doit éclore, et même dans ces temps si tristement sérieux il y avait assez de travers pour inspirer un poète satirique qui ne s'est jamais beaucoup

distingué par l'appréciation de l'à propos. La langue de ces premiers essais de sa muse était encore négligée; mais on y voyait déjà poindre les lueurs de son génie.

Depuis, il n'a cessé d'accompagner de ses chants tous les changements politiques que la Grèce a eus à subir. Nous ne pouvons pas, sans nous exagérer son rôle, affirmer que ses poésies ayent toujours exercé une influence marquée sur l'opinion publique. Pour se mettre à la tête de l'opinion il ne s'élevait pas assez au-dessus d'elle; il la suivait bien plus qu'il ne la guidait. Cependant il n'est pas moins vrai que ses satires ont toujours attiré l'attention, et qu'elles ne cessent jamais d'être lues avec plaisir, à cause de leur perfection littéraire aussi bien que de la malice piquante qui les caractérise. Nous dirons aussi que sans être la reproduction fidèle des temps auxquels elles se rapportent, car elles sont loin d'en embrasser l'ensemble on de les apprécier toujours avec équité, elles n'en reflètent pas moins un des côtés, en ce qu'elles sont l'écho de tous les mécontentements, de toutes les colères du moment, et resteront toujours des monuments que l'historien national qui voudra rendre l'esprit de l'époque, devra prendre en considération.

Ses premières productions poétiques l'exposèrent à des animosités qui le déterminèrent à quitter la Grèce, et à se rendre à Paris. Il y publia son histoire de la révolution. Revenu dans sa patrie sous le gouvernement du comte Capodistrias, c'est contre lui qu'il vida

bientôt les traits les plus acérés de son carquois satirique.

Dans ces nouvelles compositions aussi son pinceau est trempé dans le fiel des haines de parti; ses tableaux sont des charges. Mais il a si bien su rendre les Grâces complices des fureurs politiques dont il se faisait l'organe, qu'on dit que le Président de la Grèce rendait lui-même hommage à sa verve, riant tout le premier de ses spirituelles attaques.

Nous en donnons un échantillon, qui fait voir le genre, en même temps que la violence de ses compositions.

«COMPTE-RENDU

de Capodistrias à l'assemblée nationale.

«Représentants du peuple, mon auguste tribunal, je viens vous rendre compre de la légalité de mes actes. La Grèce, grâce au ciel, ne s'est pas courbée sous le joug. Si Samos et Candie ont été remises à l'ennemi, si, en tergiversant pendant quinze mois, j'ai réussi à ne pas me faire rendre les forts de Negrepont et d'Athènes, j'avais des raisons majeures: Les cabinets... moi-même ... le peuple ... considérant d'une part et de l'autre... J'avais beaucoup à vous dire encore, mais que voulez-vous? Les grandes puissances alliées m'empêchent de parler.

«Si par l'astuce ou la violence j'ai réussi à brûler votre flotte précieuse; si j'ai fait verser à Poros le sang grec sous le glaive mercenaire de mes satellites; si j'ai voulu vous châtier par la férule d'une puissance étrangère et vous brouiller avec toute l'Europe, j'avais des raisons majeures: Les cabinets... moi-même... le peuple

...considérant d'une part et de l'autre... J'avais beaucoup encore à vous dire, mais que voulez-vous? Les grandes puissances alliées m'empêchent de parler.

«Je suis un républicain ardent; je meurs d'amour pour la constitution. Si cependant vous m'avez vu pendant trois ans en saper les bases, manquer à mes serments, intercepter les lettres et poursuivre la presse, violer nuitamment l'asile des maisons, exiler les citoyens et les punir sans les avoir jugés, j'avais des raisons majeures etc.

«J'ai enrichi le peuple. Voyez plutôt mes frères et quelques uns de mes affidés qui regorgent de richesses. Mais si les principaux citoyens sont dans la misère, si j'ai laissé les filles de Botzaris, les enfants de Caraïscos, vivre du produit des quêtes et du pain de la charité, j'avais etc.

«Le créateur lit au fond de mon cœur; l'amour de la patrie y est seul gravé. Mais si j'ai éteint les lumières, si j'ai corrompu les mœurs, si l'or a coulé à des milliers d'espions, si j'ai voulu vous ruiner tous, grands et petits, et si j'ai désiré la mort des plus grands citoyens, j'avais etc.

«J'ai la confiance de vous avoir prouvé que je suis irréprochable. C'est moi qui suis votre constitution; n'en demandez pas d'autre. Montrez-vous dévoués comme à Argos, accordez-moi, comme vous avez fait là, la dictature, et je jure par la vie de mon frère Viaros, que, si j'y parviens, je vous attacherai tous mains et pieds, les hommes instruits aussi bien que les ignorants. J'ai des raisons majeures, etc.»

On comprend que sur ce ton de récriminations générales on pourrait écrire des volumes, et qu'il n'y a pas de gouvernement qui serait épargné.

Les cinq derniers décrets du Président, sa *circulaire*, son *discours au conseil des Ministres*, la *pétition d'un citoyen au Président*, l'*espion*, et généralement toutes les satires dictées au poète par le mauvais vouloir qui existait, et qu'on alimentait même du dehors, contre le Comte Capodistrias pendant les derniers temps de son gouvernement, comptent sans contredit parmi ses plus belles compositions, bien qu'elles soient le plus souvent plus amusantes que justes. Mais avoir par ses chansons excité à l'assassinat du Président Capodistrias, ou l'avoir excusé, est un fait des plus regrettables pour la moralité politique du poète, et que la beauté de ses vers ne suffit point à racheter.

Cependant toutes ses pièces qui datent de cette époque, et qui ont été recueillies dans deux petits volumes sous le titre de *Panorama de la Grèce*, sont loin d'avoir la même caractère d'originalité. Il y en a bon nombre qui ne brillent que d'un éclat d'emprunt, et ne sont que le pâle reflet du génie de Béranger. Ce n'est pas qu'elles manquent pour cela de beautés, et qu'elles ne puissent plaire encore à quiconque n'en connaît pas l'original; mais ce fut un tort du satirique grec que d'avoir essayé d'imiter le poète le plus inimitable du Parnasse français, et de s'être placé si près du grand chansonnier, qu'il puisse prêter à une comparaison nécessairement écrasante.

Il est vrai que ces imitations sont souvent faites avec beaucoup de liberté; mais ce n'est pas là ce que nous

pouvons surtout dire à leur éloge. On doit ou s'abstenir d'imiter Béranger, ou bien se résigner à le copier. On n'y peut rien changer ni en rien retrancher, que ce ne soit une beauté. Ainsi par exemple, en comparant la pièce intitulée *Ma vie de Diogène* de notre poète avec celle de Béranger qui a pour titre *le nouveau Diogène* et qui lui a servi de modèle, j'avoue que je préfère, et de beaucoup, ces beaux vers de cette dernière:

Dans mon tonneau sur ce globe qui tourne
je tourne avec la fortune et le temps,

à leur traduction, on ne peut plus libre en effet:

«Diogène, je m'enquiers peu de gloire et de richesse, et je dis: que la fortune tourne sa roue à son gré.»

A cet autre vers du chansonnier français:

Devant ma tonne on ne viendra pas dire:
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?

A. Soutso a substitué cette strophe:

«Tous ceux qui, manquant de tête, traînaient autrefois une queue après eux, et qui cherchent aujourd'hui à s'attacher une nouvelle queue, (le poète veut parler des chefs de parti, qui avaient perdu leurs adhérents après l'arrivée du Président Capodistrias), viennent jusqu'à l'ouverture étroite de ma tonne, y frappent et y frappent encore, et me demandent: de quel parti es-tu? Veux-tu bien nous le dire? — Je suis Diogène, leur criéje en réponse, et je ris du monde entier.»

La strophe suivante:

N'ignorant pas où conduit la satire,
je fuis des cours le pompeux appareil;

de vains honneurs trop enclin à médire,
auprès des rois je crains pour mon soleil.

reçoit une application directe et haineuse au Président de la Grèce, et est rendue par les mots suivants:

«Je ne fréquente pas, comme les autres, la cour du tyran. Je m'étends au soleil et j'y lis. Si le despote de la Grèce passe devant moi et m'intercepte le soleil, je m'écrie en Diogène courroucé: Homme, ne vois-tu pas que tu me prends ce que tu ne peux me donner?«

Enfin, au lieu de cette strophe piquante:

Lanterne en main, dans Athènes moderne,
chercher un homme est un dessein fort beau.
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
c'est qu'aux amours elle sert de flambeau,

la chanson grecque contient cette autre plus froidement sérieuse:

«Si tu prêtes attention aux allures de chacun, tu verras que tous ont des prétentions et croient être quelque chose. L'un est un Mirabeau, l'autre un Metternich, un grand homme d'état. Moi au milieu du jour j'allume ma lanterne, et je parcours les rues en cherchant un homme.»

Tel est le genre d'emprunts que le satirique grec fait à la muse française. Si l'on compare encore son *Vieil habit*, ses *fausses interprétations*, son *hymne à la liberté* aux chansons de Béranger intitulées *l'Habit*, *Halte-là*, *la Déesse*, on trouvera partout la même distance entre les deux poètes.

Soutso a l'allure plus sérieuse et moins anacréontique. Chez lui la chanson est la forme, la satire est le fond·

Ses attaques sont véhémentes, sa raillerie est pleine d'aigreur, mais ce n'est pas cette verve pétillante, qui jaillit en gerbes d'étincelles de chacun des couplets de son modèle. Ses vers sont très-beaux d'ordinaire, mais il n'a pas cette élégance de pinceau, cette délicatesse de touche, pour laquelle nul ne rivalise avec Béranger.

On peut aussi lui faire le reproche que, voulant puiser dans un poète chez lequel les beautés foisonnent, et où il n'avait qu'à tendre la main pour cueillir des chefs-d'œuvre, il a eu la maladresse d'y prendre quelquefois justement ce que repoussent les sentiments les plus respectables. Nous ne nions pas infiniment d'esprit à la pièce de Béranger intitulée *le Bon Dieu*. C'est même à force d'esprit qu'elle rachète en partie le ton leste et tant soit peu choquant. Eh bien, il faut l'avouer, dans la traduction c'est justement l'esprit qui s'est évaporé. Le refrain Grec:

«Si ce peuple fou sait ce qu'il fait, que je ne sois pas un Dieu,»

est trivialement impie. Toute la pièce n'est qu'une paraphrase décolorée. Soutso réussit mieux toutes les fois qu'il se livre à ses propres inspirations plutôt qu'aux inspirations des autres.

Après l'arrivée du Roi Othon il semble avoir quitté Béranger pour Barthélemy. L'arme fine, maniée par la grâce, et exigeant des ménagements de forme et de l'étude, le gênait, et ne suffisait plus à son humeur aigrie. Il lui fallait le fouet de la furie vengeresse. A

la chanson badine il substitua l'inexorable satire. Une aveugle colère l'animait en tout et contre tous. Elle lui était inspirée par un patriotisme ardent, et qui manquait de discernement; mais surtout le poète était mécontent des autres parcequ'il l'était de lui-même. A l'arrivée du Roi en Grèce il fut nommé tour à tour professeur de littérature à l'université, historiographe du royaume et poète lauréat. Il ne fut à la hauteur d'aucune de ces fonctions, qu'il commença par accepter: les unes étaient au-dessus de ses connaissances, les autres peut-être au-dessous de son talent. A côté des succès politiques que son frère obtenait, il ressentait sa propre incapacité pour marcher dans la même voie, il s'en irritait sans se l'avouer, se croyait misanthrope lorsqu'il n'était qu'aigri de son humiliation, et s'en prenait aux autres, à le société entière.

Mais même dans cette phase de son activité poétique, au lieu de se fier à ses propres forces et à la spontanéité de son esprit, il a eu le tort de vouloir imiter, et de provoquer des rapprochements qui ne pouvaient pas toujours être à son avantage. Sa *Balance grecque* fut annoncée comme un journal poétique, qui devait renouveler le merveilleux tour de force de la Némésis de Barthélemy; mais dans l'éxécution elle ne présenta rien d'extraordinaire. Six cahiers seuls en furent publiés dans l'espace d'un an, et encore la moitié était-elle en prose.

Ces six satires ne furent pas les seules que le poète

ait fait paraître depuis l'avènement du Roi Othon. A chaque changement politique, à chaque nouvel événement d'une importance tant soit peu générale pour la Grèce, A. Soutso, comme s'il était l'esprit mystérieux des révolutions, arrivait, on ne sait d'où, jetait son cri poétique sous la forme d'une ode ou d'une satire, et disparaissait aussi subitement qu'il était venu. Ces nouvelles poésies sont: *La Ménippée; Le portefeuille poétique; La révolution du 3 septembre*; *Le panorama de l'assemblée nationale; Le miroir de 1845*; Aperçu politique de la Grèce; *Dithyrambe au peuple grec*; *Athènes*; *Marathon; La véritable phase de la question d'Orient*, et une foule d'autres de moindre importance, qu'il serait trop long d'énumérer. Elles se distinguent ordinairement par la qualité générale de tout ce qui sortait de sa plume, la beauté de la versification et la concision classique du style. La langue est en progrès sur celle du Panorama; elle est plus pure et plus rapprochée de sa source. Le ton général est moins enjoué, plus grave et plus agressif. Le poète trempe sa plume dans le fiel des haines populaires, et ne recule pas devant les exagérations auxquelles l'esprit de parti se laisse entraîner. Il se fait à son insu l'écho des passions régnantes; mais plus souvent encore il puise ailleurs ses griefs : il se laisse guider par les idées et les sympathies de son frère cadet, que sa muse encense toujours avec une affection touchante. Cependant, quelle que soit l'influence qui le domine, on reconnaît toujours

en lui un patriotisme ardent et un noble penchant pour l'indépendance, qui constitue la véritable unité de ce qui peut paraître inconséquent ou contradictoire dans ses compositions.

Et ce n'est pas seulement pour les idées politiques qu'après avoir marché sur les traces de Béranger et de Barthélemy il s'est laissé égarer sur celles de son propre frère; il en fit malheureusement autant pour la forme littéraire. Quittant son sentier habituel de la chanson et de la satire, il a voulu s'élever aussi aux régions où le Pégase sans frein de Panaghioti prenait son vol, et il a essayé de l'ode, du drame et du poème épique. Mais il avait beau renier la satire; elle le suivait comme son ombre, et le faune montrait le bout de l'oreille sous le voile de Thalie et de Melpomène.

La plus ancienne et la meilleure de ses comédies a pour titre *le prodigue* (*ὁ ἄσωτος*). Elle contient des beautés inimitables de style et de versification. Plusieurs scènes sont écrites avec beaucoup de verve; mais l'honneur en revient souvent à Molière, que le poète a pris ici pour modèle. Le principal reproche à faire à cette pièce est le manque d'actualité. Elle s'attaque aux riches qui prodiguent leur bien dans les débauches, aux coquettes qui en profitent, aux parasites, aux médecins charlatans, aux avocats qui abusent de la bonne foi de leurs clients, et aux poètes qui s'entre-déchirent par jalousie de métier. Or en 1830, lorsque cette comédie fut publiée, Nauplie, où la scène se passe, alors capi-

tale du petit État, n'était qu'un amas de vieilles masures tombant en ruines; ses habitants, sortant d'une guerre d'extermination, étaient pauvres comme Job, et ne songeaient qu'à mettre leur tête à l'abri. Il n'y avait alors ni millionnaires qui se livrassent à des prodigalités folles, ni tout l'essain des hommes ou des femmes qui bourdonnent autour des riches et s'appliquent à les sucer. Les avocats et les médecins étaient bien plus rares que les besoins de la population ne l'exigeaient, et, en fait de poètes, il n'y avait guère que celui qui en faisait l'objet de ses railleries et son frère. Il est donc naturel que ses traits, pris dans des carquois étrangers, et lancés contre des buts imaginaires, tombassent à terre sans atteindre la société que la satire et la comédie aspirent à corriger.

Cette pièce n'est pas moins défectueuse par l'invention, par le plan et par l'arrangement des parties:

Un richard est donc en train de se ruiner par ses débauches en Grèce, à Nauplie, en 1830. Sa maison ne désemplit pas de députés, de ministres, de parasites de tout rang, qui font la cour à sa cassette, tandis que lui-même la fait d'un côté à une coquette surannée, qui complote avec des coquins pour le dépouiller, de l'autre à la fortune d'une riche héritière (espèce qui n'abondait pas non plus à Nauplie en 1830), qu'il veut, malgré tous ses ridicules, épouser pour sa dot. La situation se complique par l'apparition soudaine d'une femme que le Prodigue avait séduite à Naxie, et dont il avait as-

sassiné la mari! Elle se présente à lui dans l'espoir de réveiller ses remords. Mais le Prodigue médite un nouveau crime: il veut l'empoisonner. Elle n'échappe à ce danger que par le scrupule d'un domestique; mais elle renie le monde, et prend le voile. Cependant la coquette donne un bal au Prodigue (un bal à Nauplie, en 1830!) avec le projet de le voler au jeu. Avec ses complices elle réussit à l'enivrer, et lui fait signer à son insu des traites pour toute sa fortune. Au milieu du bal une femme masquée se présente tout d'un coup à la riche fiancée du Prodigue, lui dévoile la conduite de son promis, la décide à se détacher de lui et la sauve. Le lendemain, le Prodigue, ruiné, va être conduit en prison pour ses dettes. Il se décide à se suicider. Au moment d'exécuter ce projet sinistre, il voit entrer encore la femme séduite, qui lui donne un sac d'or, et part pour s'ensevelir dans un cloître. Ce dernier trait de générosité finit par le toucher et le convertir.

Tout cela n'est ni vrai ni probable. C'est un canevas tout bariolé de mélodrame et de comédie, des héroïnes de son frère, de personnages de Molière et de scènes de Victor Hugo. Tout y est outré et s'éloigne de la nature, le comique aussi bien que le tragique. Le premier est de la satire, ou est emprunté à celles des scènes de Molière qui approchent le plus de la farce, le second est du dithyrambe. De la grande comédie, qui, comme dans le Tartuffe, comme dans le Misanthrope, tire toute sa valeur de la peinture des carac-

tères, des situations, et de l'analyse du cœur humain, il n'y a pas ici la moindre trace. On y trouve cependant des vers vigoureux et charmants, des tirades entraînantes, et une gaieté vive, franche et spirituelle, partout où le poète ne s'est pas laissé aller au genre larmoyant.

Trois autres comédies du même poète, *Le premier ministre*, *le poète indompté*, *l'école constitutionnelle*, ne sont, à tout prendre, que des satires de circonstance dialoguées. On y chercherait vainement des qualités dramatiques, l'économie du sujet, l'intérêt, le développement, un dénouement ménagé et l'art du dialogue. Les personnages y sont pour la plupart des portraits chargés, et tout ce qu'ils disent porte l'empreinte de l'exagération et dépasse la vérité. Comme les drames de Panaghioti ne sont que des odes juxtaposées, de même les comédies de son frère sont des groupes de satires, mais des satires toujours pétillantes d'esprit, et écrites en vers d'une rare beauté.

Le drame seul n'a pas suffi à l'ambition de notre poète. Il a rêvé aussi la gloire épique, et a écrit deux épopées, *L'Errant* (*ὁ περιπλανώμενος*), dont les trois premiers chants ont paru en 1839, le quatrième en 1852, et *la Grèce combattant les Turcs* (*Ἡ τουρκομάχος Ἑλλὰς*), un poème qui devait avoir 12 chants, mais qui s'est arrêté au quatrième. Il a vu le jour en 1850. La forme de ces productions de la muse d'Al. Soutso est plus sérieuse que celle de ses satires et de ses comédies; mais, nous n'hésitons pas à le dire, le fond, surtout de

la première, est absolument le même. Ce sont toujours des pamphlets et des odes politiques, d'après la manière de Barthélemy, arrangées dans un cadre plus large. Le dialogue et les incidents qui ont un caractère différent ne sont que des accessoires qui servent à les souder ensemble.

Le premier chant de l'*Errant* commence par une diatribe métrique, qui répéte et résume tous les griefs contre le gouvernement d'alors et contre les Bavarois, contenus dans les précédentes satires d'A. Soutso. C'est un adieu lancé à la Grèce par un citoyen qui la quitte «*pour aller où? — Où va d'un pas rapide la vague qui l'accompagne, où va l'oiseau maritime, qui change mille fois sa route dans les airs.*» C'est ce que dit le poète; mais ce n'est pas là où va son héros; car, après avoir adressé une ode à la mer, une ou deux doléances, très éloquentes toujours, à la Grèce, le Child-Harold grec aborde en Italie, qu'il salue en strophes empruntées la plupart à son aîné d'Albion, et se rend droit à Rome, dont la gloire bien ancienne et bien souvent chantée, lui donne occasion de redire ce que personne n'ignore. Ici des amis qu'il avait quittés depuis six ans l'accueillent avec joie et l'entourent. «*Mais il les tient à distance; le doigt du silence fermé ses lèvres. Il est arrivé comme le nuage qui court et qui couve des orages dans son sein*». C'est qu'il était très-pressé de revoir son amante, une grecque établie à Rome; il avait même appris, je crois, qu'elle

était malade. Il court donc chez elle; elle n'y est plus! Nul ne sait lui dire où elle est allée avec ses parents. Sans songer à se renseigner à la police, il se voit réduit à errer dans Rome, et à chanter, faute de mieux, la basilique de St. Pierre, «*qu'on dirait construite par les doigts de Dieu qui ont construit les Alpes*» (Qui ne connaît: *which vies in air with earths chief structures*, ect.?), le Panthéon, le Colisée, la fontaine de Trèves. Soudain il jette un cri déchirant, il reste comme frappé par la foudre. Il a aperçu dans les flots de la fontaine l'image de son Aglaé. Son amante lui adresse des reproches amers de ce qu'il l'avait trahie et abandonnée pour aller se battre au service de son pays. Assailli de terribles remords, se sentant le cœur déchiré *comme Caïn*, il s'évanouit, et elle disparaît.

Nous croyons avoir déjà entendu cette même histoire quelque part. N'est-ce pas le *Voyageur* de son frère qui a aussi abandonné son amante pour aller combattre en Grèce, et qui reçoit d'elle également de terribles reproches? Les héroïnes des deux frères ont l'amour bien peu patriotique. L'autre aussi s'est évanoui, et son amante a disparu de même comme un fantôme. Cependant le héros d'Alexandre n'est pas long-temps sans recevoir une lettre anonyme, qui lui dit qu'Aglaé a été conduite à Paris par ses parents. Des considérations politiques sur l'Italie, sur la Suisse et sur le reste de l'Europe, que l'*Errant* traverse sur les pas de la fugitive, terminent le premier chant.

Des considérations politiques sur la France et sur la Grèce ouvrent le second. Notre *Child* est arrivé en France. A Ermenonville il rencontre un soir son Aglaé se promenant toute seule à cheval. Dans une entrevue amoureuse, où tous les deux s'accusent, tous les deux veulent mourir, elle lui avoue que ses parents la marient à un riche romain, mais elle ajoute qu'elle ne donnera jamais son consentement, aussi long-temps qu'il y a un rocher sur les montagnes pour s'en précipiter, une vague dans les torrents ou la mer pour s'y noyer, ou une goutte de poison dans la coupe pour en recevoir la mort. En attendant, le père d'Aglaé apprend l'arrivée à Paris du dangereux amant, et veut hâter l'union de sa fille. Voici comment cette scène est amenée:

«Il entre dans la chambre de sa fille malade. Livrée au trouble de ses pensées, elle tenait les regards fixés sur un livre.

«— Je t'interromps, ma chère, lui dit-il. Tu lisais.

«— Restez, mon père; je quitte avec plaisir ma lecture. Depuis long-temps l'univers est un livre blanc dans ma tête. Plusieurs lettres se sont évanouies de mon alphabet.

«— Je voulais te parler.

«— Parlez, mon père. Que me voulez-vous? Je tremble.

«— Que crains-tu? Écoute-moi. Ton fiancé, le Romain . . .

«— Mon père, n'allez pas plus loin. Vous le voyez, je respire à peine. Vous voyez que je frissonne, que je tremble.

«— Pourquoi tant de haine contre lui? Ma fille, tu

me caches quelque chose. Quelle est l'idée secrète qui occupe ton cœur?

« — Elle s'y cache comme une urne enfouie dans la terre.

« — Consens à tourner tes yeux sur lui; peut-être pourras-tu surmonter ton aversion.

« — Plutôt que de fixer mes yeux sur lui, je veux qu'ils perdent leur lumière.

« — Consens à l'écouter; peut-être fléchira-t-il ton âme.

« — Plutôt que d'entendre une seule parole de lui, je veux que la terre de la tombe ferme mes oreilles.

« — Mais tu lui es promise. »

La malheureuse a beau prier; son père termine par ces mots:

« — Je te plains, mais c'est en vain. Ton hymen sera conclu infailliblement, et bientôt. »

Si nous traduisons ce passage, ce n'est pas que nous le considérions comme un des meilleurs du poème. Il s'en faut. Nous avons au contraire voulu montrer combien le dialogue et le drame y tiennent une place secondaire, et combien peu c'est en eux qu'il faut chercher le mérite de ces compositions.

Les rudes paroles du père sont un coup de foudre pour la pauvre Aglaé. Elle lutte contre la mort, et, d'après les conseils des médecins, les parents congédient le fiancé romain, et appellent notre héros. Il faut qu'elle change de climat, il faut qu'elle revoie la Grèce. Ici, une nouvelle ode au Pnyx, au Parthénon, à Démosthènes, une nouvelle satire contre les Bavarois.

Le troisième chant commence par une autre ode à Athènes et par une autre satire contre les Bavarois. Mais voilà que nos *Errants*, car maintenant notre héros plus fortuné erre avec la famille de sa fiancée, partent pour les climats plus chauds de l'Egypte et de la Palestine. Aglaé est avec son amant sur la montagne des Oliviers. Elle parle de sa mort prochaine. «Que sont devenus depuis les deux amants, et Aglaé est-elle encore en vie?» C'est le poète qui se fait ces questions, et tout ce qu'il en sait dire, c'est que trois ans après, un ermite, établi près d'Arimathée, a vu arriver un matin dans sa cellule un *Voyageur*, qui venait «d'où viennent les nuages lorsque le vent les pousse sur un ciel noir.» Cet étranger, qui veut fuir les hommes, qui veut s'enterrer dans les déserts, qui voudrait être «un tronc d'arbre roulé par les cataractes du Nil», qui chante la nature, le désespoir et les orages de l'âme, et qui, «*pénétré de cuisants remords*», consent à s'en confesser à l'ermite, n'est pas, comme on est peut-être tenté de le croire, le *Voyageur* de Panaghioti Soutso, mais bien notre héros, très-malheureux parceque son amante est morte, mais pas plus réellement coupable que l'autre, ou plutôt coupable au même degré et du même crime, de ne pas s'être marié aussitôt que celle-ci l'eût desiré, et d'être allé d'abord se dévouer à la défense de son pays. Il termine sa confession par une ode à la Grèce et par une satire à l'adresse des Bavarois.

Dans le quatrième chant il arrive à Athènes au re-

tour de l'Amérique, où il paraît avoir été entre deux chants, et se plaçant au centre de la place du palais, il adresse une ode à la Grèce et une satire si virulente à son gouvernement, qu'elle constitue un délit prévu par le code, et que, appréhendé au corps, l'*Errant* est jeté dans les cachots de Chalcis, d'où on le passe à la tour génoise de l'Acropole. Il est vrai que cette tour n'a jamais servi de prison d'État, et que depuis qu'elle a été entre les mains des Grecs elle n'a pas même eu de porte. Mais nous ne voulons pas chicaner le poète pour si peu de chose. Il avait besoin de placer son prisonnier si près de l'Acropole pour lui ménager la permission de sortir souvent de la tour, de se promener au milieu des ruines des Propylées, de s'asseoir sur les débris du Parthénon, et d'adresser de là des odes à la Grèce et à ses monuments et des satires contre son gouvernement. A la fin d'une de ses promenades il s'approche du bord de l'Acropole, et se précipite sur les rochers. L'ermite d'Arimathée se trouve là pour le recueillir et lui prodiguer des consolations. L'*Errant* expire dans les bras du vieillard, en prononçant le nom d'Aglaé.

L'invention et l'intrigue de ce poème ne soutiennent pas la critique. La fable en est banale et forcée. et les lieux communs y abondent. A. Soutso a parcouru lui-même l'Italie, la Suisse et la France, l'Égypte et la Palestine, et avait envie d'en parler; mais il n'en dit rien qui n'ait été mille fois répété. Du reste il a beau faire;

il veut décrire Jérusalem, il veut parler des pyramides, *il vent chanter les Atrides*, mais les cordes de sa lyre résonnent toujours de la satire politique. Sa langue est noble et élevée dans ce poème, mais, au point de vue grammatical, elle n'est pas toujours irréprochable. L'harmonie du vers et de la strophe qu'il a adoptée est d'une monotonie fatigante. Les trochées se succèdent à travers les deux mille vers du poème sans la moindre interruption. Le poème n'en est pas moins rempli de belles images et de magnifiques tirades sur le passé, le présent et l'avenir de la Grèce.

Quant à *la Grèce combattant les Turcs*; c'est une chronique en vers, ce n'est pas un poème: c'est de l'histoire rimée, mais dépouillée de ces détails qui la rendent attachante et dramatique, de ces développements par lesquels elle est comprise et elle instruit. Une multitude de faits passent devant l'esprit du lecteur comme dans un kaléidoscope. On ne peut s'arrêter ni s'intéresser à aucun. Le poète dit dans sa préface que son héros est la Grèce; c'est à elle qu'on doit s'intéresser. La Grèce inspire sans doute l'intérêt le plus vif à tous les nobles cœurs, à toutes les hautes intelligences; mais c'est un intérêt tout politique, ce n'est pas celui qu'on cherche dans un roman ou dans un poème épique.

Ce qui ajoute encore à l'insuccés de ce poème, c'est que Soutso a adopté pour l'écrire une strophe dont l'harmonie est défectueuse, et qui, en tout cas, serait bien plus adaptée à une chanson qu'à une composition sé-

rieuse et de longue haleine. De cette prétendue épopée on peut du reste porter exactement le jugement que nous avons prononcé sur son *Errant* et sur ses comédies. C'est un assemblage de chansons cousues ensemble, et même quelquefois décousues. Cependant, tout en péchant contre toutes les règles de l'art, ce poème aussi partage avec toutes les compositions du poète le mérite d'une grande élégance de style et de plusieurs passages qui, considerés à part, brillent par de rares beautés.

Le publiciste distingué M. Jules Roussy, dont je suis heureux de trouver l'occasion de citer le nom parmi ceux des hommes qui ont aidé à la gloire et à la prospérité de la Grèce, nous apprend l'éxistence d'un autre poème d'Al. Soutsos, qui devait être le plus considérable de tous. Dans un article littéraire publié dans le Journal *l'Union* [1]) il dit avoir aidé Soutso à traduire cette épopée, qui avait pour titre: *La guerre de Crimée, ses causes et ses conséquences.* M. Roussy s'exprime sur cet ouvrage poétique en ces termes:

«Le côté descriptif et pittoresque n'y a pas été la principale visée du poète, quoiqu'il ait peint des couleurs les plus vives les grandes batailles et tous les incidents de cette lutte formidable. Le point de vue a été plus élevé, plus moderne en quelque sorte, que le point de vue ordinaire des poèmes héroïques. Il a voulu exprimer, avec le prestige de la poésie, l'action politique

---

[1]) Paris, 31. Oct. 1863.

des cabinets européens sous la pression de l'élément révolutionnaire.»

Ce poème, que M. Roussy paraît avoir beaucoup admiré, n'a jamais paru, et il est à craindre qu'il ne soit perdu sans retour.

A. Soutso a aussi écrit un roman, qui porte le même cachet que ses poèmes, et est inspiré par le même esprit.

Nous ne saurions mieux finir ce chapitre sur ce poète remarquable que comme M. le Marquis de Queux de St. Hilaire finit son excellente dissertation sur lui[1]), en reproduisant ici sa traduction d'une pièce que Soutso intitule *Mes derniers vers*, et où il se juge lui-même avec un sentiment intime:

«Allez, mes derniers vers, vêtus de deuil! Allez, tristes échos d'une lyre mélancolique! Dites adieu, mes enfants, et pour toujours, à la patrie, à mes amis, à la gloire et aussi à l'espérance. Si avec le temps vous trouvez par hasard quelque ami fidèle, désireux de connaître quel était le cœur de votre père, montrez-lui seulement son zèle incommensurable pour la liberté. C'était un poète comique, diront quelques gens, qui s'est permis de railler tout, même Dieu, le poète de la création! il a répandu toute la bile d'Archiloque contre les vivants. La mémoire du satirique, votre père, est méprisée chez nous. Répondez alors à ces méchants: «Il était ennemi du mal et non des hommes». «Son âme, ajouteront-ils, eut-elle donc une pensée généreuse? Tant de

1) Annuaire de l'Association pour l'encourag. des études grecques. Ann. 1874. p. 405.

sarcasme avait-il un but utile? Ce railleur impitoyable a-t-il donc eu pitié de quelqu'un?» Répondez: «Lorsqu'il voyait la frêle barque de sa patrie voguer au milieu des écueils et loin du port, lui aussi, il savait pleurer.» O vous, mes rares contemporains, dont j'ai pu tourner la sympathie vers les malheurs de la patrie, ô vous, protecteurs de ma lyre, ne laissez pas tomber dans l'oubli ce rôle tragique que j'ai joué. Dites à vos enfants que moi aussi j'ai souvent donné des louanges et des larmes à notre malheureuse patrie.»

Errant comme toujours, et toujours sans raison, A. Soutso est mort à Smyrne, d'où quelques années après ses restes furent transportés à Athènes par une société littéraire de cette ville, et déposés sous le monument que lui-même avait élevé dans la place de l'université aux mânes de son frère Démétrius, et à ceux des guerriers tombés à ses côtés dans les rangs du bataillon sacré au début de l'insurrection.

CHAPITRE III.

A. R. RANGABÉ.

Nous avons long-temps réfléchi pour savoir si nous ne passerions pas sur ce chapitre. D'après le cadre que nous nous sommes tracé, nous avons cru ne pas en

avoir le droit. Nous devons au lecteur un tableau d'autant plus complet de ce qui a été écrit en Grèce, que le temps a manqué à ce petit pays depuis sa résurrection pour beaucoup écrire. Du reste ce n'est pas des hommes, c'est des œuvres que nous avons à parler, même de celles qui, à défaut de qualité, se recommandent à l'attention par la quantité. Cependant on comprend que dans ce chapitre nous nous placions à un point de vue beaucoup plus objectif et plus impartial que dans toutes les autres parties de cet ouvrage. Nous citerons les ouvrages, nous dirons ce qu'ils contiennent, mais nous nous abstiendrons de toute appréciation. L'éloge ne se trouvera pas au bout de notre plume; on nous permettra de laisser à la critique des autres de formuler le blâme.

Alexandre RIZO RANGABÉ est fils de Jacque R. Rangabé, dont nous avons déjà parlé et qui nous occupera encore. Élève de Vardalachos et de Gennadius, il compléta ses études à l'école militaire et à l'université de Munich. Dans son pays il fut d'abord officier d'artillerie, plus tard conseiller au ministère de l'instruction publique et à celui de l'intérieur, professeur d'archéologie à l'université, ministre des affaires étrangères, député, et plus tard représentant de son pays auprès de différentes cours. Ses travaux littéraires correspondent aux diverses phases de sa carrière.

Ouvrages didactiques et scientifiques.

A la position qu'il occupait au ministère de l'instruction publique se rattachent plusieurs livres d'enseignement que nous avons déjà cités. Tels sont *une chrestomathie grecque*, avec sc. BYZANTIOS en 5 volumes; une *encyclopédie française*, une *grammaire du grec moderne* en français; un *dictionnaire français-grec* conjointement avec deux autres collaborateurs; une *histoire de la Grèce ancienne*. Il a aussi fait, en vue de l'éducation de la jeunesse, la traduction de quelques uns des livres pédagogiques de *Kampe*, tels que la *Morale pour les enfants*, *Robinson Crusoé*, la *découverte de l'Amérique*.

Ses études militaires l'ont conduit à composer avec Ch. SOUTSO la *collection des problèmes mathématiques* de *Meyer Hirsch*, dont il élabora le second volume, traitant de la géométrie.

Le fruit de ses études archéologiques est d'abord une *histoire de l'art antique* en 2 volumes avec un atlas de gravures. Posant en principe que le *beau* n'est que la conscience de l'harmonie de l'âme avec le monde extérieur, il trouve le peuple grec plus sensible que tout autre à cette harmonie. C'est en quoi il voit le triomphe de l'art grec, auquel il consacre le premier volume. Le second traite, avec moins d'étendue, de l'art romain, et de celui des peuples de l'Asie et de

l'Afrique qui ont, dans l'antiquité, atteint un certain degré de civilisation.

Deux autres ouvrages, consacrés aussi à des sujets archéologiques, une *histoire des constitutions des états helléniques dans l'antiquité*, en 2 volumes, et une *épigraphie*, ou théorie des inscriptions grecques avec des planches, sont sous presse.

Les *Antiquités helléniques*, en deux très-gros volumes in 4°, sont un recueil de toutes les inscriptions antérieures à la conquête romaine qui avaient été trouvées en Gréce depuis sont émancipation jusqu'à la publication de cet ouvrage (1855). Le premier volume, de 400 pages, contient 375 inscriptions antérieures à Euclide; le second, gros de 1090 pages, en contient 2125, qui vont de cette époque jusqu'à la prise de Corinthe. Les textes sont complétés, traduits en français et accompagnés de longs commentaires dans la même langue.

A cette même catégorie appartiennent trois Mémoires présentés à l'Académie des inscriptions et belles lettres de France, et publiés par elle dans la Collection des mémoires étrangers. L'un traite d'un *voyage en Arcadie*, l'autre d'une *tournée dans l'Eubée méridionale*, et le troisième des anciennes *mines de Sunium*. Il en est de même de quelques *dissertations* insérées dans le journal archéologique de Paris, dans le bulletin de l'Institut de Rome, une autre en allemand sur les fouilles du *temple de Junon* près d'Argos.

En fait d'ouvrages politiques, outre deux *brochures* en français, traitant de l'état intérieur et de la position extérieure de la Grèce, nous avons à citer sa collaboration au *Spectateur d'Orient*, rédigé pendant trois ans en Français par un comité d'hommes de lettres à Athènes, et l'*Eunomie*, un journal politique que l'auteur rédigea pendant trois ans, à une époque postérieure.

Belles lettres.

Ses productions dans le domaine de la belle littérature ont été réunies dernièrement en une édition de plusieurs volumes, dont les sept premiers contiennent les œuvres poétiques.

A. Poésie lyrique.

Le premier voulume, de 500 pages, est consacré à la poésie lyrique. Il contient des hymnes religieuses et des odes, des chants patriotiques, des poésies légères, des fables, des idylles, des poésies politiques, des épigrammes et des distiques sous forme d'un langage des fleurs, quelques traductions, et quelques pièces en langues étrangères. Plus de quatre-vingt de ces pièces ont été publiées aussi à part, avec accompagnement de musique. Un petit nombre est écrit en langue vulgaire; les autres aspirent à la pureté du langage élevé.

Nous mettons quelques exemples sous les yeux du lecteur:

a. Hymnes religieuses.

«Hymne à Dieu.

«Tous les êtres visibles ou invisibles te glorifient, ô créateur!

«Les hymnes chantées par les langues, les sentiments exaltés des âmes, te portent le tribut de tes propres œuvres.

«Tu as dit, et le soleil et les étoiles, et le ciel et la terre, sont sortis du néant.

«Tout t'adore; l'amour des cœurs est ton temple.

«La vie est ton don magnifique, et, Seigneur, tout ce qui respire chante tes louanges.

«Tu as suspendu au ciel le soleil comme un grand luminaire, et tu y as semé les étoiles.

«Tu as réglé les saisons: Quand tu souris, les prairies se couvrent de fleurs;

«Dès que ta main divine s'ouvre, la terre se remplit de tes présents;

«Le monde tremble devant ta colère, dont l'hiver est l'image.

«Toute la nature est un temple, sur le quel rayonne un seul mot: *Dieu!*»

b. Poésies patriotiques.

«ODE

«sur la mort de Th. Colocotroni.

«S'abattant coup sur coup, le tranchant du faucheur infatigable a enfin terrassé le grand chêne aussi. Il t'a moissonné, ô soldat du Christ, ô le premier des braves!

«Les flots du peuple se pressent derrière ton cercueil dans la voie du deuil, comme autrefois, quand

tu menais les myriades à la gloire, et qu'elles te suivaient pleines d'enthousiasme.

«On t'enterre. Le laurier poussera spontanément sur le sol où l'on te dépose, et la porte des cieux, couronnée de rayons, s'ouvrira pour te recevoir. Mais attends. Ne te presse point.

«Assieds-toi au seuil du tombeau; arrête-toi au bord de l'éternité, avant de te plonger dans les ténèbres, et tourne ta face vers la vie.

«Jette sur la carrière que tu as fournie un dernier et long regard, comme un rayon qui s'éteint, et montre avec fierté aux légions des morts les traces que tes pieds ont imprimées sur la terre.

«Un siècle de nuits d'hiver et un linceul de neige s'étendent sur ta patrie. Où les Muses formaient autrefois des danses, des furies hurlent aujourd'hui, respirant le carnage et le feu.

«Le démon de la désolation et de la mort y promène sa rage, et la ronce croît sur les parvis des temples dorés.

«Les chefs-d'œuvre de l'art ne sont plus que de la poussière et des monceaux de pierres informes. Une nuit immense a couvert la terre de la lumière, et l'oubli règne sur la patrie de la gloire.

«Gémissant, traînant avec désespoir leurs chaînes ignobles, les fils des anciens héros fuient en tremblant au fond des cavernes et des forêts.

«Cependant, au-dessus de la terre asservie rayonnent des cîmes élevées, comme des phares qui dominent l'Océan. C'est là, ô vigilantes sentinelles, qu'on entendait vos armes gronder, comme le tonnerre au milieu de l'orage.

«C'est là que, voisins des astres, vous leviez la tête

au-dessus des tempêtes, et vous attendiez que le premier rayon de la liberté vînt dorer l'aurore.

«Oui, le pressentiment de vos nobles cœurs ne s'est pas démenti. Quand l'heure a sonné, la Grèce couverte de fer, les yeux tournés vers Dieu, s'est relevée à la vie.

«Elle s'est relevée. Mais sur les sommets des montagnes et le long de leurs précipices s'avance une armée en noirs replis. Le tonnerre et le feu partent de ses flancs. On dirait un nuage immense, qui couve des éclairs.

«Voyez! Des forteresses massives se balancent sur le miroir rayonnant des mers, et la foudre qu'elles lancent réveille les étendues immenses.

«L'Asie lâche ses Harpies, et l'Afrique ses hordes noires. O Grèce, tu en es inondée. Ils secouent leurs sabres insatiables qui dégouttent de sang.

«Le superbe Spahi t'insulte et te foule à ses pieds. L'heure a-t-elle donc sonné où tu seras effacée du livre de la vie? Ton sort est-il consommé?

«Ton œil rouvert à la résurrection, s'est-il aussitôt éteint dans les larmes, et l'hymne triomphal de la liberté ne fut-il que ton chant de mort?

«Non, la Grèce ne meurt point; elle n'est pas au bout de sa glorieuse carrière. Elle vivra encore pour semer parmi les peuples le germe généreux des grandes pensées.

«De l'Orient au Couchant son ciel a jeté des éclairs, son sol s'est réchauffé, et il a poussé soudain des lauriers des Thermopyles et des roses de Marathon.

«Et toi, lion de l'Arcadie, lorsque tu vis la terre frissonner et le ciel se couvrir de ténèbres, tu sortis des

cavernes de ta montagne en secouant ton épaisse crinière.

«Dès que ton pied eut frappé les flancs du Taygète et les rochers du Ménale, il en surgit une race guerrière, les intrépides ouvriers de la grande entreprise.

Où dormiez-vous, glorieux moissonneurs de Marathon, combattants de Salamine? Vous voici de nouveau. Eclatants de vaillance, vous reparaissez sur les rochers couverts de trophées et sur les mers fameuses dans l'histoire.

«Du Parnasse, du Lycée, de l'Ida et de l'Olympe vous vous avancez en brandissant vos glaives; vos trirèmes, les voiles au vent, fendent les mers et les couvrent de flammes.

«Tu étais esclave, ô ma patrie. Voilà ceux qui t'ont élevée sur le trône d'une Reine, ton Aratus-Colocotroni, ton Thémistocle-Miaoulis;

«ainsi que tous ces hommes au cœur de lion, ces destructeurs des tyrans, qui ont voulu égaler les hauts faits de leurs ancêtres, et furent les premiers champions ou les premiers martyrs de la lutte glorieuse.

«Oh! quelles luttes à jamais célèbres! La terre en fut spectatrice et y applaudit avec étonnement. Dieu les vit avec complaisance du haut des étoiles et bénit les nobles triomphes.

«De son trône il sanctifie les armes qui combattent pour le Christ et pour la patrie, et appelle près de lui, dans les flots de lumière éternelle, l'âme du combattant fidèle qui s'envole.

«Tout le peuple est debout. Le prêtre se fait soldat; le laboureur arme son bras; la Grèce vomit du feu; elle le lance de toutes ses rades, de chacun de ses sommets.

«Les jeunes accompagnent les vieux; tous se jettent en avant pour vaincre ou pour mourir. Tu t'avances le premier de tous, ô toi qui es jeune par la bravoure, vieux par la sagesse.

«Le cimier de ton casque[1]) flottait en flamboyant au-dessus des combattans, comme un météore qui préside aux tempêtes de l'Océan.

«Où les balles sifflaient, où les guerriers se heurtaient et le sang coulait, tu te jetais comme la foudre. L'épée dans ta main lançait des éclairs, et tu marchais sur des cadavres.

«Quand le Libyen féroce infecte la terre de Pélops, tu combats le monstre corps à corps, et tu écrases sa tête noire sous ton talon.

«Et lorsque, te délassant des combats, tu déposes le couteau du sacrificateur, alors, législateur à la pensée profonde, tu t'assieds au milieu des élus du peuple et de ses directeurs.

«Car en se frayant noblement une route à travers les combats, la Grèce n'a pas recherché une liberté sauvage; elle s'est soumise au sage régime des lois.

«Les peuples qui l'avaient vue avec étonnement vaincre comme aux temps de son antique gloire, furent saisis d'enthousiasme en l'entendant de nouveau proclamer des décrets du haut de son Pnyx.

«Repose en paix, ô brave, et laisse dormir ton épée. Tes os sont déposés dans la terre d'une patrie libre et heureuse sous le sceptre des lois.

«Dans le tombeau qui t'a reçu au bout de ta noble carrière, de glorieux rêves viendront te représenter les fruits de tes exploits.

---

1) Colocotroni aimait a se couvrir dans les batailles d'un casque antique.

«Tes brillantes victoires entoureront ta couche, et au milieu d'elles s'avancera ta patrie couronnée de rayons, et te payant le tribut de sa reconnaissance.

«Vois sa figure martiale et noble, son regard jetant des flammes! Elle serre la croix et le glaive, et sa tête porte une couronne de reine.

«Les peuples l'applaudissent et l'entourent de leur admiration, et elle est en pleine jouissance des bienfaits inappréciables de la civilisation.

«Les Muses exilées retournent avec des paeans et des danses sur le Parnasse et sur l'Hélicon délivrés.

«Les destinées de tes concitoyens sont ancrées au trône, à un sol immuable. Ne crains plus pour eux et dors tranquille dans les bras de Dieu.

«Mais si dans ton sommeil tu entends soudain l'appel de la trompette, lève-toi alors, et viens en brandissant ton glaive étincelant.

«Invisible, du haut des airs conduis les légions héroïques, et trace leur la route à travers des triomphes vers le but qui leur est prescrit.

«Tel est le dernier salut que je t'adresse. Agrée cette larme furtive qui mouille ta pierre blanche, ainsi que cet hymne silencieux.

«Car l'hymne n'a pas été écrit par ostentation et pour les vivants. Il ne doit être entendu que par les victimes des glorieuses batailles et par leurs tombes muettes.»

c. Poésies légères.

«Elle.

«Pélerin lassé et spectateur froid de la vie, je marchais sans but, ne soupirant que pour le repos, quand

je vis sa forme briller devant moi. Elle était toute douceur et toute sympathie, la sœur si belle des anges.

«Ma route passait sur des précipices, et au loin l'horizon était orageux et sombre. Mais elle sourit, et soudain la nature sourit, les fleurs poussèrent, et le ciel redevint serein.

«Je promenais sur le monde un regard éteint; les ténèbres m'entouraient, une brume épaisse obscurcissait ma vue. Elle tourna sur moi son œil paisible, et mon sang coula de nouveau chaud dans mes veines, et la face du monde reprit sa splendeur.

«Avant, tout était incolore; une ombre funeste planait au-dessus de noirs abîmes. Je la regardai; elle rougit avec modestie, et le couchant en fut coloré, et l'aurore fût peinte d'or et de pourpre.

«Il y avait un temps où je n'entendais dans la nature que des accents discordants, que des blasphèmes de divisions et de haines. Mais à peine entrouvrait-elle les lèvres, que mon âme s'enivrait d'accords musicaux et que tout était inondé d'harmonie.

«Tandisque je reportais mon regard terne et désolé du ciel sourd à la terre, séjour des pleurs, je vis une douce larme jaillir au coin de son œil. C'était un diamant de pitié, qui tomba sur mon cœur mort et en fondit l'enveloppe de glace.

«L'univers, disais-je, n'est que de la matière. Un sort aveugle la sème sous toutes les formes, et la mort vient la moissonner. Mais j'arrêtai les yeux sur la courbe de son front, et un monde nouveau me fut dévoilé, et je compris qu'un esprit supérieur régit la matière.

«Où me mène, demandais-je, le sentier désert de la vie? Elle éleva le regard. Ses yeux profonds étaient

pleins de lumière; un arc-en-ciel de rayons qui en émanaient m'indiqua le séjour céleste.

«Des tombes béantes s'ouvraient autour de moi. La mort seule me semblait immortelle. Le deuil remplissait mon âme, lorsqu'elle se tourna, et que dans la lumière de ses yeux je vis l'augure d'espérances immortelles.

«C'est ainsi que, remplissant de vie et la terre et les cieux, de joie le présent et d'espoir l'avenir, elle traversait mon existence comme un rayon lumineux, étant pour moi plus douce que l'existence, la sœur si belle des anges!»

«Le buisson.

«A la haie verte une fleur parfumée ornait le frais buisson.

«Je m'en suis approché. Elle était bien belle; j'ai voulu y tendre la main et la sentir.

«Passe au large, dit-elle. J'ai une épine; quelqu'un pourrait s'y piquer, et cela fait mal.

«Elle riait en parlant ainsi, et il m'a semblé que du regard elle disait: Viens, quand de la voix elle disait: Va-t-en.

«Je n'ai pas passé mon chemin; je me suis approché. Malheur! Je reçus une piqûre empoisonnée.

«Méchante fleur, tu me perces le cœur. Ou rejette l'épine, ou ne souris pas si doucemeut.»

La vendange.

«Avec des chants et des rires de jolies jeunes filles se poursuivent dans les vignes. Elles font la vendange en dansant.

«Jeunes filles, leur dis-je, de grâce, admettez-moi près

de vous; je vous montrerai que moi aussi je sais vendanger.

«— Viens, si cela te fait plaisir, mais surtout, disent-elles, peu de paroles.» — «Moi? Soyez tranquilles. Pas un mot! Vous me verrez à l'œuvre.

«Qu'est-ce donc là, au milieu des fleurs? Jeunes filles, j'ai trouvé un lys. Quoi! c'était une main mollette? Je demande excuse, et j'y dépose un baiser.

«Je cours aux raisins. En voici; j'en ai trouvé qui sont rouges et muscats. Je ne les mangerai pas; rien que pour y goûter.

«Comment? Vous riez? C'étaient des lèvres et non pas du raisin rouge? Comme il vous plaira. Moi, c'est ainsi que je sais vendanger.»

Les filets.

«Une jeune fille aux yeux noirs avait jeté ses filets pour prendre du poisson. Je nageais, et je m'y suis laissé prendre.

«Quel grand poisson elle a pêché! Toute joyeuse, elle se penche pour m'attraper. Elle sourit de sa pêche, et serre bien ses filets.

«Jeune fille, détache-les; laisse-moi partir. — «Non, dit-elle, tu y es très-bien.» Je me débats, je m'acharne, je brise les mailles et m'esquive.

«Mais quand j'eus déchiré les filets, je la regardai dans ses yeux noirs. C'est alors que je fus pris, sans que tous mes efforts réussissent à me délivrer.»

B. Poésies narratives.

Ces poésies sont au poème épique ce que les Nouvelles sont au roman. Elles sont un sous-genre plus

modeste et tout moderne. Cinq de ces narrations, plus ou moins étendues, occupent la première moitié du second volume.

La première, intitulée l'*Imposteur*, et divisée en cinq chants, est écrite en longs vers à rimes alternantes.

Les prières de nuit réunissaient dans l'église tous les moines d'un couvent situé dans les gorges sauvages des monts Cérauniens. Soudain un coup de feu réveille les échos du désert, et remplit de terreur les cœurs des anachorètes. Un seul, Stéphanos, prosterné devant les images, ne se laisse pas distraire de ses exercices pieux. Cependant les détonations se répètent. A la troisième Stéphanos se lève, passe tranquillement au milieu de tous, sans qu'on sache où il va, comme on ignore d'où il était venu.

Au second chant une jeune fille, dans une tour solitaire, se livre de nuit à ses souvenirs: Elle pense à Sostis, le beau Pallicar qu'elle rencontrait jadis sur les bords du torrent, et qui depuis a disparu. Soudain des pas se font entendre. C'est Sostis même, qui l'invite à le suivre. Il ne peut attendre; un grand danger le menace. Elle le regarde et recule épouvantée. Sostis porte l'habit de prêtre. Mais ce costume, dit-il, n'est que d'emprunt. Il la presse; elle cède, va déposer un baiser sur le front de son père endormi, est jetée sur un cheval, et part avec Sostis et trois de ses compagnons, habillés aussi en moines.

Au troisième chant, des Clephtes sont réunis dans leur

bivouac. Le prêtre Stéphanos, accompagné de Parthénios, un novice, se présente à Zerbos, leur chef, et lui demande asile. Pendant son séjour auprès de ces montagnards, il leur parle de ce que la Grèce fut autrefois, de ce qu'elle serait encore s'il se trouvait des hommes courageux pour la délivrer. Au troisième jour les clephtes amènent quatre prisonniers, quatre prêtres étrangers qui portent au cou des chaînes ornées de pierreries.

«Malheur à qui toucherait à ces Saints hommes,» s'écrie Zerbos; il les accueille comme il avait accueilli Stéphanos, et les invite à lui dire qui ils sont et ce qu'ils cherchent dans ces déserts.

Là dessus ils lui racontent qu'ils viennent de Russie, où Catherine, femme inique, souveraine haïssable, avait assassiné son époux, Pierre III, chéri du peuple. Cependant une rumeur avait couru, que Pierre, échappé au poignard, errait inconnu dans des pays lointains. Ayant suivi ses traces, ils furent eux-mêmes conduits jusques à ces montagnes. «J'en connais toutes les gorges et tous les endroits les plus cachés, repond Zerbos. Votre souverain n'y est pas.»

— «Votre souverain, le voici», s'écrie Stéphanos. Il rejette son manteau de burre, et se montre couvert d'un uniforme brodé d'or et de diamants. Il raconte alors par quelle ruse il a échappé à ses assassins, comment il erre depuis par tout l'Orient, portant tantôt le fusil du clephte, tantôt l'habit du caloyer, mais toujours menacé et traqué, jusqu'au moment où il a pris refuge

main l'arrête; c'est celle d'une jeune fille. Une simple rose orne ses cheveux. «Stéphanos, dit-elle, Pierre ou Stéphanoff, ou quel que soit ton nom, tu oublies que tu me dois l'épée que je t'ai autrefois prêtée. Rends-la moi». Et tirant le sable qu'il tenait, elle l'enfonça dans son propre sein.

Un moine inconnu est venu finir ses jours au Mont Athos. Il paraissait en proie à de vifs remords. Un soir il fait appeler auprès de lui le supérieur et lui fait sa confession: Il a poussé au suicide celle qui l'aimait. Cédant à l'ambition, alléché par un vil intérêt, il a, sur un ordre reçu, versé le sang des peuples, et les a poussés à leur perte en invoquant le prestige de la liberté. Le vieillard l'engage à se repentir, à demander à Dieu son pardon. Mais la mort le prévient; il expire au moment où le tonnerre gronde au ciel.

Long-temps après on voyait au bord de l'abîme, sous un cyprès foudroyé, une pierre qui, pour toute inscription portait le nom *Stéphanos*.

Nous voulons donner de ce poème un court extrait, non pour le mieux faire connaître, mais parceque ce passage se rattache à la biographie des deux poètes éminents, Alexandre et Panaghioti Soutsos. Il est tiré du 4[e] chant, où est décrit le combat entre les chrétiens et les Turcs. Nous empruntons la traduction que M. le Marquis de Queux de S. Hilaire a inserée dans son article sur A. Soutso[1]):

1) Annuaire de l'association pour l'encour. des L. grecques. 1874. p. 420.

«Tu étais là, ô rejeton d'une illustre race byzantine, Démétrios! Tu avais été élevé dans l'indolence et la mollesse; mais, dès que tu as entendu le bruit précurseur des guerres, tu as quitté avec joie ta demeure dorée; tu es allé dans la montagne, porté sur les ailes du vent. L'amour de la patrie gonflait ton noble cœur; des emblèmes de mort couvrent tes armes; tes yeux lancent des flammes et tes regards comptent déjà tes ennemis.

«Ses compagnons s'arrêtent. Ont-ils peur? Est-ce qu'ils hésitent? Des mains de l'un d'entre eux il arrache le drapeau. En avant! en avant contre les ennemis! l'épée nue! Il s'élança au milieu du bataillon le plus épais, et avec son glaive il ouvrit le chemin à ses compagnons d'armes. De sa main il tua sept Turcs; sept blessures mortelles épuisaient ses forces, et pourtant il avançait encore. Au moment où il levait le bras pour immoler un huitième ennemi, un sauvage cavalier de Numidie, fondant sur lui, lui perça le cœur d'un coup de lame et le jeta sur l'herbe humide et ensanglantée.

«Lorsque l'on retrouva son corps, quelques jours après, sa main serrait encore la poignée de son épée brisée. Les plis de son drapeau couvraient son corps, et ses lèvres froides tenaient embrassée la croix. Dors en paix; ton sommeil est doux. combattant de la Thrace. Un printemps éternel couvre la terre où tu reposes, et souvent, dans mon sommeil, tu m'apparais en songe, tenant le casque et le bouclier antiques. Tu me fais signe avec ton épée, tu me donnes ton drapeau, tu me dis de mourir comme tu es mort. Mourir pour sa patrie, c'est vivre dans l'éternité.»

Une note ajoutée à ce fragment dit:

«La mort héroïque qui est retracée dans ce quatrième

chant, est celle de l'immortel Démétrios Soutsos, le frère de nos poètes Alexandre et Panajoti Soutsos. Ce brave jeune homme était commandant du bataillon sacré à Dragatsani, où tombèrent les premiers combattants de l'indépendance. Comme Botzaris et comme Kyriacoulis, Démétrios doit être placé par l'histoire au rang des Epaminondas, des Léonidas et de toutes les nobles victimes de la liberté.»

Démos et Hélène, un des premiers travaux de l'auteur, est une narration écrite dans le même rhythme, mais en langue vulgaire. Il y est question d'un jeune clephte qui dans la jeune fille qu'il a enlevée au harem d'un Pacha reconnait sa sœur, et son père dans l'anachorète sévère qu'il a blessé mortellement parcequ'il refusait d'unir le ravisseur à sa proie.

Voici un fragment de la fin du poème :

«Le sombre voile de la mort s'étend sur Liacos (*c'est le nom que portait l'anachorète, lorsqu'il était guerrier lui-même).* La parole s'arrête sur sa langue glacée. Il soulève le bras lentement et avec effort, bénit ses enfants à demi morts de douleur, et il expire. — O tyrans, vous que la mort enlève sur un lit couvert de dorures, quelles leçons donnent vos derniers instants! Comme alors le serpent de la conscience vous déchire le cœur! Vous allez au devant du jugement et de l'éternité. Il y a un Dieu; vouz luttez en vain contre votre conviction. Oui, il y a un Dieu; il est juste, et il sera votre juge. Vous êtes à plaindre. En un seul instant vous vengez vos victimes. Voyez comme Liacos s'éteint doucement. La paix sourit encore sur ses lèvres. Tel l'astre de la nuit disparait lentement au

couchant, laissant derrière lui une trainée d'or sur le bord céleste.

«Sur une colline voisine du hameau solitaire, de l'herbe verte a recouvert le corps du viellard. Tout autour sa fille cultive des fleurs des morts, et les arrose de ses larmes. La lune l'y trouve à son lever, et l'y laisse lorsqu'elle descend au couchant. Elle a pâli comme le disque de l'astre des nuits; la douleur flétrit ses jeunes appas, et elle dessèche comme le thym du désert.»

Un an après la jeune fille était enterrée auprès de son père.

. . . . «J'y repassai après un an encore. J'aperçus les ruines d'une cellule, et plus loin, trois monticules verts. Sur celui du milieu croissait un buisson sauvage, qui étendait sur les deux autres son ombre amie. C'était le soir. Je sentis un frisson de terreur. La lune brillait; la nature était plongée dans un morne silence; on n'entendait que le léger bruissement du buisson agité par le vent. Je passai auprès, et je fis le signe de la croix.»

La *Voyageuse* est la ballade d'une jeune fille qui meurt sur la tombe de son fiancé tué à la guerre. C'est un reflet des chants populaires. Elle est écrite dans la même langue et le même rhythme de vers, mais rimé.

Le trajet de Bacchus et le *Faucon impétueux* sont également des ballades, composées en stances de petits vers, et en langue pure. L'une a pour sujet celui de la frise du petit monument de Lysicrate à Athènes; l'autre tire le sien d'une légende américaine, d'après laquelle un jeune sauvage va en rêve à l'île des ombres

chercher l'âme de sa fiancée, mais est renvoyé par le Grand Esprit sur la terre jusqu'à ce que par de bonnes actions il soit purifié et rendu digne de la vie éternelle auprès de celle qu'il avait aimée. Pour donner une idée du mouvement de ces strophes, qui sont au nombre de 100 dans chacune de ces pièces, nous avons essayé de rendre en français, d'après le rhythme de l'original, les dix premières de celle qui est intitulée:

«Le trajet de Bacchus.

«L'Egée aux flots silencieux
dormait à l'horizon bleûatre.
Qu'on levât ou baissât les yeux,
on découvrait partout des cieux,
un ciel d'azur, un ciel d'albâtre.

«La faible brise du printemps,
dont la tiède et rare haleine
soufflait ou mourait par instants,
arrivait des sommets distants,
embaumant la liquide plaine.

«L'astre du jour, en se penchant
sur les flots assoupis qu'il dore,
couvre de flammes le couchant,
et la mer est un vaste champ
qu'un vaste embrasement dévore.

«Là bas où, caressant le flot,
le vent le brunit et le frise,
qu'est ce qui vient glissant sur l'eau?
Est-ce un navire, est-ce un oiseau
déployant son aile à la brise?

«C'est un navire. En arrivant
  il montre sa noire carêne.
Il passe comme un mont mouvant,
et son grand mât déroule au vent
  sa banderole tyrrhénienne.

«Il vient majestueux et lent.
  L'écume en argente la quille;
et le large sillon qu'il fend
en pressant la mer sous son flanc,
  accuse son progrès tranquille.

«Les marins aux muscles d'acier
  vaquaient avec des cris sauvages
aux travaux du rude métier,
l'un à hisser et l'autre à plier
  la large voile ou les cordages.

«D'autres, autour du mât serrés,
  contemplaient l'horizon immense;
et la rame à coups mesurés
retombait sur les flots moirés,
  du chant répétant la cadence.

«Le pont est large, et le devant
  tremble, ébranlé par la pyrrhique.
Les pas se mesurent souvent
sur les voix, qui jettent au vent
  le refrain d'un hymne nautique.

«Un homme à l'arrière est couché
  sur un lit de peaux de panthère.
Sur son bras son corps est penché,
et ses trais portent le cachet
  d'une beauté printanière.» etc.

A ces pièces originales succède une traduction du premier Chant de l'Odyssée, en hexamètres. Au sujet de ces vers nous croyons quelques éclaircissements nécessaires:

Nous avons indiqué plus haut[1]) l'affinité qui existe entre la versification ancienne et celle du grec actuel. C'est l'auteur qui l'a le premier indiquée dans une dissertation qui se trouve reproduite en tête du 5e volume de la collection de ses œuvres littéraires. Mais tandis que tous les autres vers antiques se retrouvent plus ou moins dans la poésie moderne, l'hexamètre dactylique en avait presque entièrement disparu. Il est vrai que même dans l'antiquité, après les temps des rhapsodes, il devenait de plus en plus rare, cédant le pas aux iambes, aux trochées et aux anapaestes. L'auteur crut que, pour le ressuciter, il suffisait d'appliquer, pour lui aussi, comme pour tous les autres, les régles de la prosodie ancienne. Son premier essai fut une narration qu'il inséra dans sa tragédie de Phrosyne. Seulement, comme la langue actuelle n'a pas autant de syllabes accentuées que l'ancienne avait de syllabes longues, force lui était de renoncer presque en entier aux spondées, ce qui du reste dans la versification ancienne était aussi plutôt une licence passée en règle, et de composer les vers tout entiers de dactyles. Cependant, trouvant cette narration

1) Part. I, Livre III, Chap. IV. P. 115.

trop pompeuse et trop lourde pour le style dramatique, il la supprima à la nouvelle édition.

La seconde fois qu'il employa l'hexamètre, ce fut dans cette traduction du premier chant de l'Odyssée, avec l'épître à N. Doucas, qui la précède. Il n'en a pas fait un autre usage dans ses poésies.

C. Poésie dramatique.

Deux volumes et demi contiennent sept pièces dramatiques, toutes puisées dans l'histoire ou dans les conditions de la vie nationale des Grecs et servant à l'illustrer. *Les Trente*, *Ducas*, *la Vigile*, *Phrosyne*, sont des tragédies, *les noces de Coutroulis*, *le mariage d'Archontoula*, *le retour de Jupiter*, des comédies. La *Vigile* et *Phrosyne* sont en vers rimés, toutes les autres pièces en trimètres blancs.

Nous avons déjà dit[1]) que le *trimètre* si célèbre chez les dramaturges anciens, avait été conservé dans quelques chansons populaires. Il ne différait du vers antique qu'en ce qu'il remplaçait les *spondées* par des *dibraques*, et qu'il n'avait qu'une césure obligée au milieu du 4e iambe. C'est l'auteur qui le premier observa ces chansons, et écrivit en trimètres un fragment inséré dans *Phrosyne*.

Depuis, il cultiva ce vers, et lui rendit sa double césure, au 3e ou au 4e pied. Ainsi remis en honneur,

1) Ibid.

le trimètre remplaça assez généralement dans le drame le tétramètre ou alexandrin, que les poètes employaient exclusivement jusqu'alors. Ayant la terminaison indifféremment longue ou courte, accentuée ou non, il peut, ou plutôt il doit échapper à la rime, cet épouvantail des versificateurs médiocres, que Boileau lui-même, le maître suprême dans l'art de rimer, affecte de redouter. Voilà ce que *Coraï*, qui n'était rien moins que poète, écrit à Cokkinaki, après avoir lu sa traduction du Tartuffe, au sujet de la rime pour la poésie grecque moderne[1]):

«La source première de gêne pour faire une traduction exacte, c'est la rime, cette rime barbare qui s'est attachée à nous comme la gale. Dans les langues barbares de l'Europe, la consonnance finale était presqu'une nécessité pour en adoucir la rudesse; mais, pour la nôtre, qui, bien que devenue barbare, est encore bien supérieure à la leur, c'est la colère des Muses qui nous a envoyé la rime. — Mais elle est agréable à l'oreille, dit-on. — Eh! qu'est-ce que l'habitude ne rend pas agréable? Les Éthiopiens ont bien leurs Vénus, comme nous autres, gens à peau blanche. Ils ont aussi des poètes, et ils ne changeraient pas le dernier des leurs pour dix Homères.

«Quoi qu'il en soit, je vous prie, vous et tous vos confrères en poésie, s'il n'y a plus moyen (et je crains bien qu'il n'y en ait plus) de chasser la rime, je vous prie de garder au moins dans la langue l'autorité des vers non rimés, et de traduire quelquefois les comédies

1) Trad. du Mis de Queux de St. Hilaire, Annuaire des L. G. 1873, p. 351.

étrangères en prose. Vous ne feriez pas mal de traduire le Misanthrope de Molière en prose, ou même de mettre en prose votre Tartuffe que vous avez mis en vers».

Ainsi écrivait le grand philologue, qui ne voyait pas que traduire les vers français en vers blancs, c'est leur enlever leur principal caractère. La rime leur est indispensable, étant seule à rompre la continuité uniforme des mêmes pieds qui se succèdent. Elle n'a pas empêché Jacques R. Rangabé de rendre en grec les vers français avec la plus grande perfection. Coraï aurait dû recommander à Cokkinaki non point de ne pas traduire Molière en vers rimés, mais de ne pas le traduire du tout, car il entreprenait ce qui était au-dessus de ses forces.

Cependant la sentence de Coraï était acceptée avec bonheur par ceux des jeunes versificateurs qui, ne sachant pas accommoder la rime comme un ornement relevant les beautés de la Muse, la sentaient plutôt comme un boulet attaché au pied de leur Pégase. Pour s'en débarrasser, ils s'empressèrent d'adopter le trimètre, et ils firent bien. Dégagé de la rime, qui réunit les vers en des groupes plus appropriés au chant lyrique qu'à la parole libre que le drame tend à imiter, le trimètre est moins raide et plus mobile que l'alexandrin. Cette même qualité lui est assurée par la double césure, qui le partage en hémistiches tantôt plus longs et tantôt plus courts, les uns iambiques et les autres trochaïques. Cette grande variété rapproche sa prosodie de celle d'une prose agréablement rhythmée.

C'est ainsi que le drame moderne rentra en possession du vers devenu célèbre dans le drame antique. Cependant l'auteur, qui a le premier inauguré ce système de versification, s'est plus d'une fois vu dans le cas de s'en repentir. Si la rime est une entrave, elle est aussi un frein et une digue. Plusieurs des nouveaux poètes en avaient besoin. De plus, en s'emparant du nouveau vers, ils oubliaient que c'était en effet un vers ancien, et qu'ils devaient en étudier la structure dans les poètes classiques ou même dans les chants populaires. Après avoir secoué la rime, ils croyaient pouvoir négliger aussi la césure, s'autorisant de quelques rares exemples ou de quelques licences des poètes comiques. Ils ne produisaient ainsi qu'une succession d'iambes, insupportable de monotonie, et qui n'a ni l'harmonie des vers ni la variété de la prose. Ceux au contraire qui considèrent la poésie comme un art, et comme le plus beau des arts, ont su éviter cet écueil.

La première des tragédies que nous avons énumérées, celle qui porte pour titre *les Trente*, est un tableau de la situation d'Athènes après la guerre du Péloponnèse. Les trente tyrans sévissent sur la ville. Critias, leur chef, invente des complots pour avoir le droit de les punir. Le noble Thrasylle lui en adresse des reproches, et est jeté en prison. Critias est en même temps le rival de Thrasylle, car il brigue la main de Callippe, la fille de Théramène, son puissant collègue; ou Callippe aime Thrasylle et en est aimée.

Mais la prison conduisait alors fatalement à la mort. Les amis du prisonnier, Socrate, Aristophane, Praxitèle, d'autres citoyens parmi les plus importants, se décident, pour l'en arracher, à faire intervenir Lamie, une courtisane, qui jouissait de beaucoup de crédit auprès de Critias. Lamie, qui aime aussi Thrasylle d'un amour ardent, arrache au tyran l'ordre de son élargissement, court à la prison pour l'en retirer, et là elle acquiert la conviction que son amour n'est pas payé de retour. Sur les instances de Callippe, Théramène aussi intervient en faveur de Thrasylle auprès de Critias, qui lui propose une union plus intime entre eux, que doit resserrer l'hymen avec Callippe. Théramène laisse pleine liberté à sa fille de décider de son sort.

Au 3e acte les principaux citoyens d'Athènes sont réunis dans la grotte des Furies. Thrasylle les y a convoqués. Il part pour Thèbes, où il doit s'entendre avec Thrasybule et les autres exilés qui doivent délivrer Athènes. Critias, qui avait eu vent du complot, survient pour surprendre les conspirateurs; mais Théramène l'avait prévenu. Il avait apparu, et à son approche les conjurés s'étaient dispersés. Critias en conçoit des soupçons.

La première moitié du 4e acte est une paraphrase du II livre de l'histoire grecque de Xénophon, qui contient les incidents si dramatiques du jugement et de la condamnation de Théramène. Pendant les délibérations on amène Lamie enchaînée. Elle a été prise à Phylé

sur le Parnés, où elle accompagnait une troupe de jeunes Athéniens venus de Thèbes pour délivrer leur patrie. Critias la fait mettre en liberté, et marche contre les insurgés. Lamie se rend auprès de Callippe, pour lui disputer le cœur de Thrasylle. Callipppe l'accueille avec hauteur, lorsque Socrate survient et lui apprend la condamnation de son père. Alors Callippe se jette aux pieds de sa rivale, se désiste de tous ses droits sur Thrasylle, et la conjure d'user de son influence sur Critias pour sauver Théramène. Lamie avoue candidement qu'elle n'a plus aucune puissance pour imposer sa volonté au tyran.

Au 5e acte on assiste aux derniers moments de Théramène. Callippe veut se tuer; Lamie l'arrête en lui disant que c'est elle que Thrasylle aimait, et qu'elle doit vivre aujourd'hui pour venger et son père et son amant, mort, lui aussi, à ses côtés, dans les rangs des défenseurs de la liberté. Mais Lamie se trompe; Thrasylle n'est pas mort; il arrive, il est vainqueur; il a tué de sa main Critias et vengé Théramène. Callippe se jette dans ses bras, et Lamie se tue.

Tel est le canevas de cette pièce, dont nous donnons un extrait du 4e acte, la scène entre Callippe et Lamie.

Les Trente.

(Fragment du 4e acte).

«Callippe.

«Que me veux-tu? N'es-tu pas allée à Thèbes?

« Lamie.

« Comment? Tu le savais? Tu savais qui j'étais? Ah! oui, je comprends. Je suis allée à Thèbes, je l'ai suivi dans la voie de l'exil. A cheval la nuit et le jour, affrontant les fatigues, je l'ai accompagné comme son ombre. Je le gardais et je le veillais comme une mère surveille son enfant. Si je ne pouvais le sauver, je voulais tomber à ses côtés. Ils occupent déjà les sommets escarpés du Parnés; ils y sont en sûreté. Je fus prise, et je m'attendais à subir le sort commun de ceux qui sont plus innocents que moi, et qu'une tyrannie féroce fait périr. Critias m'a sauvée. J'ai accepté son présent en silence, je n'ai pas repoussé la coupe de la vie, en attendant que j'apprenne de toi si c'est le miel ou si c'est le poison que j'y dois puiser.

« Callippe.

« Femme, que veux-tu de moi? Je ne te comprends point.

« Lamie.

« Je venais te redemander fièrement le bien que tu m'avais enlevé. Mais après t'avoir vue, je t'aborde en suppliante. Je te demande en grâce de me céder ce qui pour toi n'est qu'une vaine jouissance, ce qui est pour moi l'existence entière.

« Callippe.

« Si tu as quelque chose à dire, dis-le moi clairement.

» Lamie.

« Jouet d'un destin impitoyable, poussée par les passions d'un âme ardente, j'errais sans but sur l'aveugle Océan de la vie. J'y vis un port que l'amour m'y ouvrait; j'y entrai avec l'espoir d'y chercher un asile se-

cret contre le monde et contre moi-même, et j'y enfouis mon cœur sous des fleurs. Je viens te demander raison d'avoir envahi mon refuge, de m'avoir arraché le trésor de mon rêve, de m'avoir réveillée aux ténèbres de la vie et à son désert. De quel droit m'as-tu enlevé mon Élysée sur la terre, m'as-tu ravi le cœur de Thrasylle?

«Callippe.

«Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi?

«Lamie.

«Il n'y a rien de commun, comme tu dis. Voilà ce que je venais te dire, et ce que je venais te demander impérieusement. Mais ta vue m'a fait comprendre le droit terrible que tu exerces. C'est Cypris, ce sont les Grâces qui te l'ont donné. Je ne suis pas aveugle; je rends justice même à une rivale. Callippe, tu es belle; tu es plus belle que la Déesse des Jardins, dont mon grand artiste[1]) a copié les traits dans le ciel. Je comprends que les cœurs des hommes volent vers toi, que tous t'adorent à genoux. Aussi est-ce une prière que je t'adresse; je te demande le cœur de Thrasylle comme un don, non comme un droit.

«Callippe.

«Ta témérité à me tenir ce langage m'étonne. Il suffit. Va.

«Lamie.

«Ce n'est pas avec témérité, c'est humblement que je m'approche de toi pour ne te demander que le superflu de tes trésors. Fille de nobles aïeux, riche héritière, choyée et recherchée, portant la couronne de la beauté

1) Praxitèle.

et celle, plus éclatante encore, de la chasteté, pure comme les nymphes de l'Olympe, tu dresses ton front avec fierté, tu imposes le respect, tu reçois le tribut de l'amour et de l'admiration. Tout ce que renferme la boîte de Pandore est à toi, à toi tout ce que le destin peut donner. Jette une miette de ton festin à la pauvre déshéritée du sort, à qui nulle jouissance n'est jamais échue en partage, vers laquelle nulle main amie ne s'est jamais tendue, dont tu détournes, dont tous détournent le regard avec mépris, et à qui manque même le dernier des refuges, l'estime de soi-même. Son destin cruel ne lui a donné qu'un seul présent, présent funeste! un cœur de femme. Celle qui n'a nul droit d'exiger de l'amour, est devenue elle-même la victime et la proie de l'amour. J'ai une âme qui sent; voilà pourquoi je mérite toute compassion, et aussi la tienne. Donne-moi une goutte de l'abondante fontaine où tu t'enivres. Ce n'est rien pour toi; c'est tout pour moi: c'est le présent et c'est l'avenir; c'est le bonheur dans ce monde et la félicité dans l'Elysée. L'amour de Thrasylle, pour toi de nulle importance, est l'unique fleur de mes espérances, le seul rayon de mon soleil éteint. Laisse, oh! laisse-moi son affection, et que les Dieux te comblent de leurs faveurs!

«Callippe.

«Femme, tu portes bien haut tes aspirations. L'insecte qui croupit dans la boue prétend s'envoler vers le soleil! Comprends l'inconvenance de tes paroles; rappelle-toi qui tu es, et où tu oses porter tes regards.

«Lamie.

«Insensée, ne t'ai-je pas dit que je l'aime? L'amour purifie mon cœur; il consume tout ce qu'il y a de terrestre en lui, et envoie au ciel son sentiment sanctifié,

comme l'arôme d'un sacrifice. L'amour donne des ailes à l'insecte, et le brillant papillon s'élève vers le soleil. Je l'aime; cela doit te suffire pour que tu me respectes.

«Callippe.

«Je te plains, Lamie; j'excuse ta passion aveugle. Des Dieux ont souvent été de même aimés par des mortelles. Mais si l'amour te semble être une justification, il te suffira d'apprendre que, moi aussi, j'aime Thrasylle.

«Lamie.

«Tu l'aimes? Tu crois l'aimer? Et sais-tu seulement ce que c'est que l'amour? Les politesses banales, les manéges de la coquetterie, voilà ce que tu prends pour de l'amour! As-tu jamais senti une morsure de vipère déchirer les fibres les plus intimes de ton cœur? les flammes du Phlégéton s'attacher à toi et te consumer? As-tu passé des nuits que le sommeil désertait, et des jours de désespoir plus sombres que les nuits? Quand il approchait, ton corps était-il saisi de frissons, ta joue s'enflammait-elle? Lorsqu'il s'éloignait, l'univers te semblait-il noir et vide? Suspendue au souffle de ses lèvres, as-tu oublié ton père, tes amis, ta patrie, les Dieux même? La tunique enflammée de la jalousie s'est-elle attachée à tes chairs, et, pour l'en arracher, étais-tu prête à te déchirer toi-même et à le déchirer avec toi? Non, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour. Je te suis étrangère: Tu ignores que je n'ai pas toujours été aussi humble que je me présente aujourd'hui devant toi. Les plus riches et les plus puissants entouraient ma fausse splendeur; fière, je leur donnais des chaînes, et je repoussais leurs vœux. Les maîtres et les esclaves, les sages et les fous se courbaient sous mon jong. Chacun de mes regards est un ordre, ma raillerie est une puissance. Cependant

je me prosterne devant toi comme devant l'autel, et je te supplie de me laisser Thrasylle. Tu m'as entendue. Dis-moi: Le veux-tu?

«Callippe.

«Je t'ai entendue, et tu m'as fait penser à mon devoir. Lorsqu'il est fugitif et persécuté, lorsqu'il s'expose pour sa patrie, ce n'est pas à toi, c'est à sa fiancée, à son épouse, à être sa gardienne fidèle et à mourir à ses côtés.

«Lamie.

«Tu parles encore de fiancée et d'épouse! Après tout ce que je t'ai dit, tu persistes toujours à m'enlever l'âme de mon âme!

«Callippe.

«Ton esprit s'égare, ou bien ton andace ne connaît pas de bornes.

«Lamie.

«Tu ne sais pas qui je suis: Les rochers furent mon berceau; une louve m'a allaitée; j'ai vécu parmi les animaux féroces. Le venin des serpents gonfle mes veines, et l'explosion de ma vengeance brûle tout autour d'elle, et ne s'éteint que dans le sang.

«Callippe.

«Si tes prières ne m'ont point émue, ne compte guère sur tes menaces.

«Lamie.

«Tremble, et n'espère pas piller impunément l'antre de la lionne.»

Doucas, tragédie en 5 actes, est la mise en scène de la prise de Constantinople par les Croisés. Nous

voulons indiquer briévement de quelle manière cet événement bien connu a été manié pour le drame.

L'Empereur Alexius Comnène donne une chasse dans les parties de la banlieue de Constantinople qui ne sont pas envahies par les Croisés. Grand est l'émoi des courtisans, car l'étiquette paraît avoir été violée à leur détriment· Mais le grand maître des costumes, Alexius Doucas survient et les rassure: Il a débattu la grande question avec l'empereur, et il leur annonce l'invitation attendue. Lui-même cependant, il ne se fait pas illusion sur la nullité du maître qu'il sert ainsi. Il y fonde même d'ambitieuses espérances, et s'en explique librement avec l'inpératrice Euphrosyne, femme hautaine et entreprenante. Il lui montre le trône croulant, et elle même au pouvoir de ses ennemis, de l'ancien empereur Isaac qu'elle avait fait détrôner. Il n'y a qu'un espoir de salut, c'est que le trône que Comnène ne sait pas défendre, tombe en des mains amies, et il s'offre pour en devenir le dépositaire. Il répudiera sa femme, épousera Eudoxie, la fille de l'Impératrice, et régnera pour celle-ci et sous son influence. Mais Eudoxie, qui aime Léon Sgouros, un officier des armées de l'Empereur, ne veut nullement se prêter à cette combinaison. Donnée toute jeune en mariage à Etienne, Roi des Triballes, elle avait subi les derniers outrages, et soutient qu'elle ne veut pas recommencer l'expérience.

En attendant les Croisés envoient des députés à Comnène pour lui demander de rendre la couronne usurpée

à son légitime possesseur, Isaac Ange, son frère. A leur voix se joint celle de Marie, la seconde femme d'Isaac, qui décrit les souffrances de l'Empereur aveugle languissant en prison. L'un des députés, le plus jeune de tous, exprime son indignation avec une énergie qui le fait reconnaître par Doucas pour le fils de l'ancien empereur; et afin de se le rendre favorable, et de se ménager les chances de l'avenir, le ministre lui procure secrétement les moyens d'une entrevue avec son père.

Dans la prison le jeune Alexis trouve Eudoxie, qui console le vieillard. Le souvenir de leur ancienne amitié se réveille en lui; il est épris de ses charmes. Il se nomme, et Isaac le conjure de détourner de sa patrie les calamités d'une guerre étrangère. Doucas, pour capter la confiance des Croisés, travaille l'armée en faveur d'Isaac; et Alexis, dupe de son hypocrisie, lui confie son nouvel amour pour Eudoxie, à la main de laquelle cependant les canons de l'église lui défendent de prétendre. Cependant les Croisés, mécontents de l'issue de leur députation, marchent sur Constantinople. L'empereur Comnène, sur les exhortations de Léon Sgouros, qui avait été envoyé par Lascaris, le général des armées, se décide à entrer en campagne, malgré les conseils perfides de Doucas, qui craint le prestige qu'il pourrait gagner par cet acte de vigueur.

A la première rencontre l'empereur prend la fuite. Léon cherche en vain à l'encourager. Les esprits se détachent déjà de lui. L'impératrice, qui a intercepté

une lettre du marquis de Montferrat, l'un des chefs des Croisés, à Marie, la femme d'Isaac, ordonne en vain la punition de sa rivale; nul n'ose toucher à la princesse dont l'étoile paraît se lever de nouveau. Les Croisés approchent pour livrer l'assaut à la ville. Plein de terreur, l'empereur déserte sous l'habit d'un moine. Alors l'impératrice exaspérée, proclame Doucas empereur, en faisant connaître qu'elle lui a accordé la main de sa fille. Mais, plus prévoyant qu'elle, celui-ci refuse le double honneur. Il ne veut pas devenir le but des coups des Croisés vainqueurs. Il fait monter sur le trône Isaac, qui, plein de confiance en lui, remet entre ses mains le sort d'Euphrosyne et de sa fille Eudoxie. et Doucas apaise l'indignation de la première, qui l'accuse de trahison, en lui faisant comprendre qu'il ne pouvait pas autrement ni mieux servir leurs desseins, pourvu qu'Eudoxie veuille les seconder. Mais celle-ci s'y refuse de toutes ses forces. Isaac s'associe, pour gouverner, son fils Alexis, qui se croit dès lors assez fort pour ne pas faire cas des prescriptions de l'église, et aux Chefs des Croisés, réunis pour féliciter les nouveaux empereurs, il annonce qu'il épouse Eudoxie, et la fait monter à côté de lui sur le trône. Mais une voix s'élève pour y mettre opposition; c'est celle du Vicaire du Patriarche. Alexis, hors de lui, déclare ne reconnaître d'autre Patriarche que le Pape. Alors éclate l'émeute sourdement préparée par Doucas. Pour rassurer les Croisés et pour les éloigner définitivement, celui-ci

prend sous sa protection Alexis, et l'impératrice Marie, la femme d'Isaac.

C'est une tour isolée qu'il a donnée pour asile à Alexis. Il s'y rend, et l'étrangle de ses mains; après quoi il va auprès d'Isaac, lui annonce brutalement son forfait, insulte à son impuissance, et le fait mourir de désespoir. Ses affidés le proclament alors empereur. Cependant les Croisés, avertis par l'impératrice Marie, reviennent sur leurs pas. Sgouros, créé généralissime par Isaac après que Lascaris s'est retiré à Trébizonte, exhorte l'Empereur à sauver la ville. Avant de marcher contre l'ennemi, Doucas déclare avoir reçu d'Euphrosyne la main d'Eudoxie, et brise la résistance de celle-ci en lui faisant sentir qu'il tient en son pouvoir la vie de sa mère. Sgouros, tout en devinant et le crime et la violence, n'en considère pas moins de son devoir de verser son sang pour le grand scélérat qui est l'empereur et de qui dépendent les destinées de la patrie. Mais son dévouement est vain: Les Croisés s'emparent de la ville et la livrent aux flammes. Montferrat offre sa main à Marie, et permet à Euphrosyne de se rendre auprès de Comnène fugitif, à Eudoxie auprès de Doucas. Mais celle-ci déclare ne pas être la femme de l'usurpateur. Elle dévoile tous ses crimes, qu'elle avait surpris, ayant assisté, à l'insu du meurtrier, aux derniers instans d'Isaac. Montferrat condamne Doucas à être précipité du haut de la colonne de Théodose, et, sur les prières de Marie, il rend la liberté à Sgouros, le

plus redoutable des ennemis que les conquérants aient rencontrés, n'exigeant de lui que la promesse de ne plus prendre les armes contre les Croisés. Sgouros refuse, et Montferrat lui fait grâce.

Les deux autres tragédies, écrites en Alexandrins rimés, sont empruntées à l'époque de la domination ottomane. *Phrosyne* représente un acte de férocité d'Ali, Pacha de Janina, qui a fait périr dans les flots une noble jeune fille, aimée par son fils Mouktar. La *Vigile* est un tableau dramatique des aspirations du peuple grec pour reconquérir son indépendance. Cette pièce étant, ainsi que les Trente, trop longue pour la scène, parceque toutes les deux offrent des tableaux d'époques entières de la vie nationale, l'auteur a désigné à la fin des volumes qui les contiennent les vers qui peuvent être retranchés à la représentation.

Les comédies sont au nombre de trois, écrites en trimètres. La plus considérable, intitulée *La noce de Coutroulis*, fut d'abord publiée sous le pseudonyme de *Christophane Néologide.* Elle est un jeu littéraire, où l'auteur prétend appliquer aux mœurs et aux conditions de la vie actuelle de la Grèce le cadre de la comédie antique, avec ses chœurs.

Une jeune fille, pour échapper au tailleur Coutroulis, que son père lui destine pour époux, et pour se moquer aussi un peu de lui, lui déclare qu'elle ne l'épouserait que s'il changeait de condition, et s'il réussissait à se faire nommer .... ministre! L'homme simple

prend la chose au sérieux, réclame l'aide de son apprenti, et finit par croire ce qu'il désire. Il distribue déjà des grâces et des emplois, il se l'imagine au moins; il fait des jaloux parmi les plus crédules, excite une opposition et des troubles, il est arrêté. En attendant la jeune fille a été prise dans ses propres filets. Elle a ajouté foi elle-même à l'avénement de Coutrouli, et s'est laissé allécher par l'ambition. Elle l'a épousé. Lorsqu'elle a été détrompée, c'était déjà trop tard.

Ce canevas est d'une simplicité extrême qu'on peut attribuer à l'intention de mieux imiter le plan des comédies antiques. Nous traduisons une des *Parabases*, ou tirades que le chœur déclame en anapæstes lorsqu'il reste seul sur la scène, pour ainsi dire dans les entractes. Nous choisissons ce morceau par ce qu'il a trait à notre sujet même, à la littérature moderne de la Grèce:

«Lorsque tous ceux-ci sortent pour célébrer des noces et pour se livrer à des réjouissances, je n'ai pas cru convenable de me comporter en chœur mal appris, et de tourner avec eux le dos au public, laissant le rideau impertinent vous tomber devant le nez. Je reste donc pour vous dire quelques mots plaisants, et peut-être aussi quelques considérations sérieuses.

«Quand les Muses se taisaient, et que la nuit de la servitude s'étendait sur la Grèce, à chaque corde qui résonnait, à chaque cri qui s'élevait dans le bocage, les cœurs bondissaient de joie, et saluaient tout oiseau croassant comme un rossignol doré du Pinde. Ils accueillaient avec un égal enthousiasme Erophile, Erotocritos ou Méliras. Mais depuis que l'aurore de la liberté nous

sourit en dorant nos montagnes, vous vous êtes, à sa lumière, tournés vers le lucre, vous avez négligé la Muse austère. C'est en vain que ses fils légitimes, les Christopoulos, les Rizos, les Soutsos saluent de leurs accents mélodieux le nouveau jour qui avance; c'est en vain qu'une volée de gais poètes arrive sur leurs pas pour annoncer le printemps qui renaît sur le Parnasse. Vous autres vous êtes sourds à leur voix, glacés à leur apparition; vous n'adorez que la Muse des comptoires; vous plumeriez de sang-froid le cygne de Castalie comme une oie de basse-cour, et de la plume arrachée à son aile pure vous barbouilleriez des contrats hideux de solécismes. Si un insecte, dérobé sous les feuilles sèches et sous l'opprobre de l'anonyme, crie en vomissant l'invective ou des inepties haïes des Muses, vous dressez l'oreille. Mais s'il se montre un poète inspiré, qui porte honneur et gloire à la Grèce, qui sous une enveloppe de fleurs déguise de sages conseils, et vous présente des paroles d'or tressées en vers dorés, vous le laissez s'égosiller comme le coucou dans le désert.

«Mais le sage poète ne demande point de quel côté penche la balance populaire. Il chante, non pour des applaudissements ou pour entendre retentir des hourras! éphémères; il chante comme chante le rossignol, comme la brise qui souffle sur les fleurs, comme la lyre que touche l'archet doré, comme le cœur touché par l'inspiration. Son âme vole loin de vous, vers les hommes d'autres siècles, vers les nobles poètes qui dans les temps glorieux étaient soumis à de nobles juges, et obtenaient des éloges, des couronnes d'or et des honneurs enviés par des Rois. Elle se reporte aussi avec amour vers les générations futures qui, non travaillées par l'envie, non dominées par des passions basses, déposeront sur

la pierre inanimée du chantre la couronne de laurier et le tribut tardif mais juste d'une sincère appréciation.

«Néanmoins le poète qui nous fait paraître devant vous dit aussi ces mots pour sa justification: S'il a, dit-il, rangé des trimètres et forgé des anapæstes, ce n'est pas le défaut ou la peur de la double désinence qui l'y ont forcé. Il peut comme tout autre poussin des Muses atteler des paires de syllabes, et s'entend aussi bien qu'eux à entasser, à défaut d'idées, des terminaisons en *ment* et en *té*[1]). Mais il dit que dans les touffes des lauriers immortels qui bordent la fraîche fontaine de Castalie, il a trouvé la flûte brisée et muette de la poésie antique, jetée là avec colère depuis que de nouveaux Marsyas l'ont profanée. Il l'a recueillie, et cherche à lui donner un nouveau souffle, bien convaincu qu'un seul des doux sons de cette flûte sera bien plus agréable à l'ouie fine des neuf sœurs courroucées que toutes les cornemuses discordantes qui les assourdissent.»

Nous voulons aussi donner un échantillon du dialogue:

«Misthophas (entrant).

«Serait-il ici le très-noble seigneur Coutroulis?

«Coutroulis à Strovilis (son apprenti).

«Qu'est-ce que cet homme?

«Strovilis (à part à Coutroulis).

«Ne le reconnaissez-vous pas? C'est Misthophas, autrefois officier sanitaire à Syra.

«Coutroulis.

«Oui, c'est bien cela; c'est moi qui lui ai taillé, il

1) *ια* et *άζει*, en grec, des rimes faciles.

y a trois ans, son premier pantalon de costume européen. Il payait bien.

«Misthophas.

«Seigneur Coutroulis, que je suis heureux de vous revoir!

«Coutroulis.

«Oh, Monsieur!

«Misthophas.

«A peine ai-je su votre arrivée, que je me mis à votre recherche. Ce n'est qu'à présent...

«Coutroulis.

«Puis-je faire quelque chose pour vous, Monsieur?

«Misthophas.

«Il n'y a que vous qui le puissiez, et croyez-moi, je n'ai jamais recours à un autre.

«Coutroulis.

«Tout à votre service. Vous n'avez qu'à me donner vos ordres.

«Misthophas.

«Des ordres? Oh! Permettez-moi de vous adresser mon humble prière. Vous savez que notre gouvernement inique, injuste et despotique, ce gouvernement qui dévore le peuple, m'a destitué, il y a un an. Et pour quelle raison? Parceque, libéral et humain, j'ai reçu en libre pratique un navire qu'on prétendait suspect, recevant aussi, a-t-on dit, dans ma poche quelques misérables écus. Eh quoi? Devais-je repousser méchamment les prières de pauvres malades, ou les preuves de leur reconnaissance? Et c'est pour cela qu'on m'a pris ma place et mon traitement, et que je mène une vie misé-

rable et non rétribuée. Le monstre de la pauvreté m'a terrassé, me déchire à belles dents, et m'a déjà enlevé la fraîcheur de mon teint, mon heureux enbonpoint, les douceurs de mon double déjeuner et de mon souper, mon nectar mousseux de Champagne, et jusqu'à ce vieux compagnon (montrant sa redingote) qui m'abandonne, blessé en cet endroit et en celui-là.

«Coutroulis.

«Ah! je comprends. Vous voulez vous faire un nouveau vêtement. Je possède les dernières façons de Londres. Vous verrez comme je vous le ferai. Il n'aura pas un pli; il sera comme moulé sur vous.

«Misthophas.

«Hi hi! Comme vous badinez agréablement! Hi hi!

«Coutroulis.

«Mais pas du tout. Je suis le seul à recevoir tous les journaux de modes. Et qu'est-ce que cela vous côute? Si les autres vous demandent trois aunes d'étoffe, je n'en veux que trois et demie, moi; s'ils se font payer cent drachmes, je ne vous en prendrai que cent-vingt. Mais aussi quel habit ne vous ferai-je pas! Quelle coupe irréprochable! Veuillez-bien me tourner votre dos, me tendre votre bras droit et votre jambe gauche pour que je prenne mesure.

«Misthophas.

«Hi hi hi. Maintenant vous vous raillez de moi.

«Coutroulis.

«Mais non, mais non. Je disais...

»Strovilis (à part à Coutroulis).

«Mais, Monsieur, prenez garde. Le tailleur oublie le ministre.

«Coutroulis (bas à Strovilis).

«Ah diable! Mais, vois-tu, le sang de tailleur ne se change pas aisément en *ichor* ministériel. (A Misthophas.) C'est bien, mon cher Monsieur Misthophas; trêve de plaisanteries. Sachez que toute ma faveur vous est acquise. Dites-moi quelle place vous voulez avoir, et je vous la donne, si elle est encore disponible.

«Misthophas.

«Mon vénéré protecteur et mon bienfaiteur, la Grèce a-t-elle jamais vu des jours plus glorieux que ceux de votre ministère? Grâce à vous, ce siècle sera l'âge d'or. Quant à moi, je louerai toujours votre nom à jamais célèbre, si les rênes d'une sous-préfecture...

«Coutroulis.

«Des sous-préfectures, je crois en avoir encore trois ou quatre. Vous pouvez choisir.

«Strovilis (à part).

«Il n'y va pas de main morte, ma foi. Il serait un vrai Ministre qu'il ne mentirait pas d'avantage.

«Misthophas.

«Excellence, d'autres peuvent être plus capables que moi; nul ne sera plus reconnaissant.

«Coutroulis.

«Mon cher M. Misthophas, voulez-vous bien me dire: Possédez-vous toujours ce vin muscat, cet excellent vin de Chypre, vous savez?

«Mistophas.

«Je n'en ai plus, mais je sais où le trouver. J'allais justement vous prier d'en agréer deux petits tonneaux, que vous boirez à ma santé.

«Coutroulis.

«Pourquoi vous déranger? Mais dites-moi, je vous prie, votre bois d'oliviers prospère-t-il toujours? Il est magnifique. De quelle pureté est l'huile qu'il produit!

«Misthophas.

«Il est toujours tel que vous le connaissez. Si vous daignez goûter de ses produits, je me permettrai de vous envoyer quelques olives confites, qui sentent comme du musc, et une jarre d'huile.

«Coutroulis.

«Oh! Je vous remercie bien. Je sais que vous êtes toujours magnifique en tout. Cependant, avant que nous ne choisissions la place, je désirerais bien, M. le sous-préfet, entendre un peu le système d'après lequel vous vous proposez de gouvernez les bienheureux peuples.

«Misthophas.

«Mon système est simple et d'application facile: Soumission aveugle et servile à vos ordres.

«Coutroulis.

«Digne magistrat.

«Misthophas.

«Toujours et en tout je protégerai, non point les intérêts d'un basse populace, mais ceux de mon ministre.

«Coutroulis.

«Digne magistrat.

«Misthophas.

«Je me ferai aider par les petits satrapes des provinces, et les aiderai à mon tour, pour forcer le peuple imbécile à payer et à obéir.

« Coutroulis.

« Digne magistrat.

« Misthophas.

« Aux votes, aux élections, je remuerai ciel et terre, j'emprisonnerai, je rouerai de coups, j'imposerai des amendes, et par tous les moyens légaux ou extra-légaux je ferai que l'élu de mes administrés soit toujours votre Excellence.

« Coutroulis.

« Digne magistrat.

« Misthophas.

« Et s'il arrive des revenus fortuits ou casuels, des dons de gratitude ou des arrhes d'avantages à obtenir, j'en ferai le partage équitable, le célèbre partage du lion, cinq pour moi, dix pour votre Excellence.

« Coutroulis.

« Digne, très-digne magistrat! Oh mon très-cher! Depuis combien de temps nous nous connaissons! Comme je me rappelle cette bague que vous portiez alors, et que j'admirais tant! C'était une émeraude et les trois Grâces y étaient gravées. Œuvre antique! Vous rappelez-vous comme elle était belle?

« Misthophas (à part).

« Adieu, toi aussi, ma bague. (A Coutroulis.) Certainement, ô certainement. Mais à moi cette bague est inutile. Vous êtes un connaisseur d'objets d'art. On dit qu'elle est d'un très-beau travail.

« Coutroulis.

« C'est un chef-d'œuvre.

«Misthophas.

«Vous me rendriez heureux si vous vouliez l'accepter. Votre noble doigt lui servira d'ornement.

«Coutroulis.

«Jamais.

«Misthophas.

«Vous ne m'aimez pas.

«Coutroulis.

«Jamais. Pourquoi vous priver...

«Misthophas.

«Vous m'insultez.

«Coutroulis.

«Soit donc; je la porterai en souvenir de vous.

«Strovilis (à part).

«Mon maître thésaurise à merveille. Il est passé maître en métier de ministre.

«Misthophas.

«Je m'en vais, Excellence, et j'attendrai le haut brevet. Vous serez content de votre serviteur, et vous verrez que je n'oublie jamais mes obligations.

«Coutroulis.

«Je vous remercie.

«Strovilis.

«M. le sous-préfet est une éponge. Que nous l'ayons un peu pressuré, cela lui fait du bien.»

Le *mariage d'Archontoula* est une petite comédie de mœurs, dont un habitant de province, ignorant des habitudes et des manières de la capitale, fait tous les frais.

La troisième pièce, aussi courte que la précédente, est intitulée *la visite de Jupiter*. Du fond de la planète où il vit exilé, le père des Dieux et des hommes a entendu un poète pédant chanter chaque nuit les attraits d'une jeune fille, qu'il dit plus belle que Léda ou que Sémélé. Jupiter continue à être à quelques égards aussi curieux que par le passé. Il descend sur la terre pour voir cette merveille. Il y est rejoint par son fidèle Mercure, voit la jeune Athénienne, et la trouve digne des éloges de son chantre, digne surtout de ses propres faveurs. Il essaie de la tenter par l'étalage de tous les trésors et de tous les biens matériels qu'il peut lui offrir. Mercure endort la belle, et les chœurs des Dieux se présentent à elle dans ses rêves, et cherchent à l'attirer par leurs chants et leurs danses. Elle en est fascinée. Mais les chants d'église qui à minuit de Pâques arrivent jusqu'à elle, et lui parlent de biens d'un ordre supérieur, la ramènent à des sentiments plus élevés. Son honnête amour pour le jeune et pauvre poète prend le dessus, et elle finit par accepter sa main.

A ces drames nous ajoutons le contenu du 5[e] volume des Oeuvres complètes. Il contient les traductions métriques d'Antigone de Sophocle et de trois comédies d'Aristophane. Le traducteur s'est attaché à suivre tant dans le dialogue que dans les chœurs les rhythmes des originaux, en substituant, d'après le système qu'il a adopté, les syllabes accentuées aux syllabes longues. Il fait précéder ces traductions d'une longue dissertation,

où il développe sa théorie à ce sujet, et sur le rapport de la prosodie ancienne et moderne de la langue grecque.

Les deux volumes suivants (le 6[e] et le 7[e]) contiennent une traduction métrique de la Jérusalem du *Tasse*, où l'*ottava rima* a été scrupuleusement respectée.

CHAPITRE IV.

J. R. RANGABÉ. — CLÉON R. RANGABÉ. ÉMILE R. RANGABÉ. — J. R. RANGABÉ.

J. R. RANGABÉ.

Nous avons vu Jacques Rizo Rangabé, le père d'Alexandre, dont nous venons de parler, figurer avant la révolution comme poète-traducteur hors ligne, et se distinguer depuis parmi les hommes qui ont honoré la littérature de leur pays par leurs travaux érudits.

Alors encore il n'a pas renoncé à la poésie. En même temps qu'il travaillait aux *Hellenica*, il continuait à lui consacrer une partie de ses loisirs. Il écrivit deux tragédies en vers rimés, intitulées «*Coressus* et *Alexandre de Phérae*» et traduisit «Andromaque» de *Racine*. La précision de son style, la beauté de sa versification, ne se sont pas démenties dans ces derniers travaux; mais

ses pièces originales n'ont, au point de vue de l'invention, qu'un mérite secondaire, étant coulées dans le même moule que celles du théâtre français qu'il a traduites. L'économie en est irréprochable, mais sans un vif intérêt dramatique, et le dialogue et l'action, toujours convenables, manquent d'inspiration et de caractère. Elles ne s'écartent en rien de l'allure conventionnelle des tragédies classiques, dont la raide monotonie n'est rachetée que par le génie des grands poètes.

Une autre pièce, intitulée *le retour de Muses*, est supérieure de ton aux deux premières. Elle est allégorique, et respire le plus ardent patriotisme. C'est le chant de la délivrance mis en drame: Par un décret des Dieux la Grèce est libre, les Muses reviennent sur l'Hélicon, conduites par Apollon et par Minerve. Témoins de leurs transports pour leur rapatriement, l'Envie et la Discorde en sont furieuses. Elles soufflent la division entre les divinités qui président au chœur des neuf sœurs, et la montagne sacrée retentit de clameurs de guerre intestine. L'Olympe s'en émeut; Jupiter prononce son arrêt, le nom du premier Roi de la Grèce est écrit en lettres de feu au ciel, et les deux monstres sont à jamais foudroyés dans le Tartare. Le langage de cette pièce est digne et élevé, et la versification aussi correcte et aussi soignée que dans toutes les œuvres du poète. Les chants qui y sont intercalés sont des morceaux lyriques d'une grande beauté.

Ce petit drame débute ainsi:

« Apollon.

« Voici devant nous notre divin Hélicon, notre séjour bien-aimé. Nous en avons été privés, nous avons erré loin de lui pendant de longs siècles; nous foulons enfin de nouveau sous nos pieds son sol sacré. Reconnaissez cette terre glorieuse et belle entre toutes, la terre de notre choix. La nature y a établi son trône, et nous l'avons couronnée des rayons de notre lumière. Elle est la mère vénérable des Dieux, des grands rois, des sages et des héros. Le destin nous en a bannis; voilà qu'il nous sourit aujourd'hui, et que la lance de Mars et l'égide de Minerve nous ouvrent de nouveau le chemin de la Grèce. Gravissons ce sommet qui nous est si cher, et nous y retrouverons nos anciennes jouissances. Élevez vos voix mélodieuses, et commencez vos hymnes sacrées; reprenez ces chants qui vous ont autrefois fait triompher des Sirènes. Je vous écouterai avec délices et je vous accompagnerai des accords de ma lyre.

« Calliope.

« Eh quoi? quelle est cette contrée inconnue et déserte? Tu nous trompes, ô mon frère, ou bien tu t'abuses toi-même. Apollon, tire-moi de ce doute affreux: Jupiter nous aurait-il envoyés à un nouvel exil? Tu appelles Hélicon cette montagne sauvage, et tu veux voir la Grèce dans ce chaos? Où sont ses beaux paysages, ses forêts, ses bocages sacrés? Comment ne reste-t-il pas une trace de son ancienne splendeur? Je cherche partout ici la Grèce et ne trouve que l'image du Tartare; je cherche ses villes, des temples, des théâtres et des stades, et ne vois que des monceaux de ruines informes. Nulle part ses chefs-d'œuvre, les monuments de sa gloire ne frappent ma vue, et un vaste désert

s'étend devant moi, couvert de ténèbres et plongé dans le silence. Où est Homère, où est Pindare, où sont ses hommes renommés? N'ont-ils pas laissé au moins des descendants, successeurs de leur grandeur? Athènes, Sparte, Thébes, tout a disparu? Dis-nous, Phébus, où nous as-tu conduits?

«Apollon.

«Ton étonnement, chère sœur, est justifié; mais sache que tu cherches en vain la Grèce que tu connaissais, le séjour de l'antique gloire. Non, il ne reste pas trace de ce que nous voyions autrefois, et la Grèce n'est aujourd'hui qu'un cadavre inanimé et privé de son ancienne parure. C'est notre exil, c'est notre absence qui l'a changée en désert.

«Clio.

«Je connais ses souffrances et toutes les tristes vicissitudes par lesquelles elle a eu à passer. Depuis plusieurs siècles elle gémit enchaînée, courbée sous un barbare, et elle a tout perdu. C'est bien notre départ qui lui a porté le coup mortel.

«Apollon.

«Notre retour va la rappeler à la vie et à son ancienne grandeur. Les maux que la tyrannie lui a infligés disparaîtront sans laisser de traces. Voyez, déjà la terre fleurit sous nos pas; notre regard rajeunit sa face; touché par nos mains le cadavre respire, et à notre souffle la nuit se dissipe. Les ossements de nos adorateurs se raniment à notre apparition.»

Un travail du même auteur qui date de cette époque et peut compter comme un chef-d'œuvre dans son genre est la traduction de l'*Énéide* en hexamètres. Lorsque

son fils eut essayé pour la première fois de ce vers, J. R. Rangabé, habitué à la mélodie du tetramètre alexandrin, se refusait à admettre la possibilité de faire revivre le vers de l'épopée antique, et ne voyait pas beaucoup plus en lui que de la prose légèrement cadencée. Cependant, s'y étant graduellement familiarisé, il finit par s'en éprendre au point de vouloir l'employer pour traduire Virgile. Il le fit avec cette consciencieuse exactitude et cette perfection soignée qui caractérisent tout ce qui est sorti de sa plume. Il ne se départ sur aucun point des règles pour ce genre de versification, et, à part l'absence ou au moins la grande rareté des spondées, qui tient à la nature du grec moderne, il ne se permet aucune de ces licences qui sont l'excuse et la preuve de la faiblesse. Avec une intelligence parfaite de l'esprit de Virgile, il a su donner à ce vers grave le caractère propre à la manière un peu recherchée de l'imitateur d'Homère. La traduction de *Théotokis* en grec ancien était un tour de force qui fait honneur à sa vaste érudition, mais qui ne pouvait pas avoir d'autre but. Celle-ci au contraire ajoute à la littérature grecque moderne un rare trésor, et l'enrichit d'une des plus glorieuses productions de l'antiquité, en indiquant la manière dont ces magnifiques conquêtes doivent être faites. Convaincu que le traducteur, surtout celui d'une œuvre poétique, n'a pas à rendre seulement la pensée de son auteur, mais aussi la forme dont cette pensée est revêtue, et qui est à la poésie ce que la couleur est à la

peinture, il s'est attaché à reproduire l'Énéide vers par vers, beauté par beauté, et il l'a fait avec plein succès, en un style aisé et coulant, pour lequel il profite habilement et sans effort de toutes les richesses qu'il est permis au grec actuel de puiser à la langue classique.

Cette traduction, supérieure à celle de Pope et de Barthélemy en ce qu'elle est plus fidèle et plus proche de son grand original, peut soutenir la comparaison avec celle de Voss, sur laquelle elle a même l'avantage d'un langage plus naturel.

CLÉON et ÉMILE R. RANGABÉS.

Afin de compléter un tableau de famille, nous ajouterons ici un mot sur Cléon R. Rangabé, fils d'Alexandre, déjà cité comme auteur d'un traité sur la vie privée des Grecs aux temps homériques. En poésie, il a écrit de charmantes *pièces lyriques*, qui brillent par leur originalité, et accusent un grand fond de sensibilité. Epris de la langue ancienne, convaincu que l'idiôme moderne va au-devant d'elle, mais pas assez vite à son gré, il a cru pouvoir, dans ses compositions poétiques, anticiper sur les progrès à venir, et se permet d'y admettre des formes et des tournures qui sont correctes d'après la grammaire, mais qui, n'étant pas encore suffisamment sanctionnées par l'usage, font, aux yeux de quelques critiques, du tort à la souplesse de son style.

Il a aussi écrit, partie en prose partie en vers blancs, un poème dramatique dont *Julien* le Parabate est le

héros. Mécontent de son œuvre, il ne l'a pas publiée. Ceux qui l'ont vue savent que si elle pèche un peu par la forme, et surtout par la surabondance des pensées, elle peut, s'il trouve jamais le temps de la remanier, pour mettre un frein à ses hardiesses et pour la réduire aux limites que l'art prescrit, compter un jour parmi les principaux produits de la nouvelle littérature dramatique de la Grèce.

Les devoirs sérieux du service public ont de bonne heure arraché Cléon R. Rangabé aux Muses, qu'il paraît très-bien doué pour servir avec plein succés. Nous faisons suivre un exemple de sa poésie lyrique:

«Les visites de l'âme.

«Une âme venait, ce matin même, de quitter la terre. A peine la nuit avait-elle détaché sa noire chevelure, et semé de diamants les cieux sombres, que l'âme desira entendre encore une fois la voix de sa mère, et pleurer auprès de ceux qui lui étaient chers. Elle commença sa longue descente, ayant soin de ne pas se brûler les ailes à quelque flamme du ciel.

«La maison paternelle était plongée dans les ténébres, et le vent sifflait dans les platanes dénudés. Le chien de garde poussa soudain un cri plaintif et le bois craqua dans le foyer. La flamme jumelle de deux bougies éclairait un cercueil. Une jeune fille y était couchée, un bouton de rose brisé par la tempête. A côté d'elle pleuraient ses parents réunis.

«Un léger bruissement se fit entendre au dessus de leurs têtes. C'était l'âme qui avait pénétré auprès d'eux. Elle reconnut son corps, pâle dans le linceul, et déposa

un baiser sur ses lèvres. Elle vit sa mère qui, échevelée, en proie au désespoir, s'était jetée sur le corps, et demandait aussi la mort par de ferventes prières.

«Elle vit son père pleurer et courber sa tête blanche sous la douleur, et sa sœur se refuser aux douceurs du sommeil, et déchirer ses fraîches joues. Quant à ses petits frères, ils jouaient dans un coin. Hélas! Ils l'avaient oubliée, bien qu'elle manquât d'un jour seulement.

«Elle revint après quelque temps. Son beau corps gisait déjà dans le sein froid de la terre. La pluie le fouettait, l'aquilon le glaçait dans sa tombe. Une douleur tranquille et muette avait remplacé le désespoir premier. Rien n'indiquait plus l'évènement de la mort, et tout avait repris sa marche d'autrefois.

«Elle revint encore. Un bruit de rires et d'instruments de musique attira son oreille lorsqu'elle descendait. On donnait un bal dans leur maison, remplie, à l'occasion de la fête, de fleurs et de lumières. Sa sœur, pleine de gaîté, s'abandonnait au bras d'un danseur, et était des premières à se livrer au vertige bruyant de la valse.

«Seule sa mère avait encore quelque peine à sourire. L'âme versa une larme et s'envola au ciel, sans jamais, à tout jamais, reprendre le chemin de la terre. Dans les régions de l'éternelle joie, dans ces prés toujours fleuris, qui respirent le bonheur, elle se tient à l'écart, et voit en silence les autres âmes jouir de la béatitude.»

A cette belle élégie il a mis pour épigraphe ces deux vers d'Homère, qui sonnent comme un ricanement:

«Même Niobé à la belle chevelure s'est souvenue de son dîner.» Il. XXIV, 602.

«Ce n'est pas l'estomac vide que les Achéens porteront le deuil des morts.» Il. XIX, 225.

Le frère cadet de Cléon, Emile R. RANGABÉ, qui faisait son apprentissage dans l'armée prussienne et y avait atteint le grade d'officier, a été enlevé par une mort prématurée aux brillantes espérances qu'il donnait à sa patrie. A la suite de son *journal* de la part qu'il a prise à la guerre de 1870 on a publié des fragments poétiques sortis de sa plume, qui prouvent qu'il possédait les dons de l'imagination et tous les talents qui en auraient fait un poète distingué. Dans ces premiers produits d'une muse qui s'essaie, la langue est belle et figurée et la versification riche et originale. Le fragment inachevé dont nous donnons la traduction suffira pour montrer ce qu'on pouvait attendre de sa verve si le destin l'avait épargné.

I.

«Les rayons dorés se livrent à leurs ébats secrets avec la rosée cachée dans les feuilles. Les mois de l'hiver sont passés; un doux soleil réchauffe les cœurs.

«Quand une brise embaumée passe sur les prairies, qui est-ce qui consent à s'enfermer comme dans une cage? Quelle âme aussi, qui se sent à l'étroit dans son corps, ne supporte pas alors plus légèrement ses peines?

«Là bas, des jeunes filles, les cheveux flottant sur les épaules, se livrent à des danses. Mais pourquoi la fille de Stavros se tient-elle à l'écart? Qui cherche-t-elle des yeux?

«Elle a vu seize fois le mois de mai orner les collines de fleurs. Croit-elle que les chants ne conviennent qu'aux années de l'enfance?

«Elle rougit! Ah! voilà la vérité qui se fait jour.

Que voit-elle dans le buisson? Elle y rencontre un regard aigu comme la dent du serpent, et qui mord le cœur.

«La jeune fille va au buisson pour y cueillir une fleur blanche, sans penser aux épines. Un jeune homme, le teint halé des feux du midi, sort du buisson et se tient auprès d'elle.

«Elle le prend par la main et lui dit: «Te voilà, tu es venu tarir mes larmes, dont la source jaillit toujours dans mon cœur.»

«Le jeune homme la couvre de baisers enflammés: «Quand je ne suis pas près de toi, la lumière de ma vie est éteinte. La lumière pour moi, c'est un de tes regards.

«Si je touche tes lèvres, ma tête s'embrase. Je veux que nos deux âmes s'unissent, et mon mal redouble.

«Si tu veux sauver ton ami, consens à venir seule, le soir, sur la montagne déserte du Loup. Tu m'y donneras les félicités du paradis.»

«La rougeur pudique couvre les joues de la jeune fille. Elle tremble dans ses bras robustes. Il priait en paroles de flamme, et elle a promis.

«Sur le toit de Stavros s'abat une chauve-souris. Une chauve-souris! c'est un oiseau de malheur. Où il vole, il annonce des désastres et des douleurs.

«Vois comme tes trois frères t'épient cachés sous les arbres. «Malheur, s'écrient-ils au Clephte sur le rocher du Loup.»

II.

«Les tempêtes qui passent bouleversent le sein des mers. Les joies des hommes sont bouleversées par leurs passions.

«Les ténèbres couvrent déjà la montagne du Loup. Le vent se tait. Tout ici est désert le matin, tout y est désert le soir.

«Mais non; voyez! Deux figures humaines s'avancent lentement. Déjà elles se cachent dans l'ombre. L'œil ne peut plus les découvrir.

«Les voici. Observons-les. C'est toi, malheureuse Marigo. Tu t'avances, et c'est lui qui te guide. Je tremble pour toi.» . . . .

CHAPITRE V.

COUMANOUDÈS. — ORPHANIDÈS. — CARYDIS.

COUMANOUDÈS.

Un littérateur qui eût été un des meilleurs poètes s'il n'était un des philologues les plus distingués de son pays, est Etienne Coumanoudès de Philippopolis en Macédoine, le savant professeur de lettres latines à l'université d'Athènes. Ses travaux archéologiques honorent non seulement la Grèce, mais la science en général.

Avant de s'y livrer exclusivement, il avait cultivé les Muses, et fut pendant les premières années de sa jeunesse un de leurs favoris. Il a écrit plusieurs poésies fugitives, marquées au coin d'un esprit fin et d'un goût épuré au contact de l'antiquité, qui pour lui n'avait pas de mystères.

Son plus long ouvrage poétique, dont il n'a publié que des fragments, est intitulée Stratis Calopicheiros. C'est l'Odyssée d'un enfant du peuple, dont les aventures n'ont rien de bien merveilleux, dont les idées et même les principes sont peu fixes et rien moins qu'élevés. Pauvre et délaissé, il ne cherche que les moyens de gagner sa vie, et les prend comme ils lui viennent. Ainsi que le commun des hommes, il est guidé par les impulsions du moment. Il aime le bien d'instinct, ce qui ne l'empêche point de faire souvent le mal. Il n'est ni un scélérat, ni un martyr de la vertu; c'est un homme, ou plutôt un gamin des plus ordinaires, peu digne d'être pris pour le héros d'un poème. Aussi ne l'est-il point en effet. Son histoire n'est que le fond sur lequel le poète a brodé une foule de digressions très-spirituelles, et qui font la véritable valeur de son œuvre. Le vrai héros est le poète lui-même, et celui-ci se montre toujours animé des principes les plus nobles, des sentiments les plus élevés. A chaque page éclatent les qualités de son cœur épris de la vertu, et la délicatesse de son esprit cultivé. On y trouve le patriote enthousiaste, le critique subtil, l'artiste éclairé, le satirique mordant, et le poète plein de grâce et de verve, et l'on s'attache bien plus à lui qu'à son jeune et obscur vagabond. Sa poésie est pleine de grâce et de malicieuse gaîté. Plusieurs de ses traits pourraient être avoués par la Muse d'Aristophane. Sa langue est souple et belle, et il en sait habilement exploiter toutes les richesses, depuis les

simples fleurs du dialecte populaire, jusqu'à ces nobles trésors que le génie du grec-moderne lui permet d'emprunter à l'inépuisable dépôt de l'antiquité.

Le vers qu'il a choisi pour ce poème est le trimètre iambique, et nous ne pouvons pas dire qu'il en ait toujours évité le danger, qui consiste, ainsi que nous l'avons déjà indiqué (p. 76), en ce que, par sa trop grande mobilité, il entraîne souvent la pensée, surtout lorsque la césure n'est pas rigoureusement respectée. Ses négligences à cet égard ont jusqu'à un certain point une excuse dans la tendance comique du poème. Coumanoudès a été du reste le premier à les abjurer et à les condamner plus tard à l'occasion d'un concours poétique[1]), dont il était le rapporteur.

Un poème épique eût exigé un vers moins léger que le trimètre. Le poète ne l'ignore point; aussi s'est-il laissé guider à son choix moins par la forme que par le fond de sa composition, qu'il n'a affublée du dehors d'une épopée qu'en guise de parodie. Voici comment il s'exprime dans le poème sur les règles techniques violées par lui de propos délibéré:

«Malheur à vous, inhabiles pâtissiers, à vous, cuisiniers corrupteurs du goût public! Vous me dites de me garder soigneusement des exceptions. Eh bien, et Homère n'est-il par tout entier une exception placée au début des siècles! O vous, maigres compilateurs de quelques règles futiles, vous croyez m'atteindre par vos critiques? C'est Homère que vous critiquez.»

1) Année 1866.

Sur sa langue il dit ailleurs:

«Que ma langue n'effarouche personne. Elle descend, il est vrai, quelquefois jusqu'aux bas-fonds où le peuple se tient. Et vous et moi ne faisions-nous pas jusqu'hier encore partie de ce peuple? Pourquoi nous pavaner aujourd'hui dans la noblesse inflexible de mots travaillés au tour, et terminés par un *n* ou par un *s*?»

Il parle enfin ainsi qu'il suit du vers qu'il a employé:

«Faites attention à mes ïambes. Ce vers n'est pas aussi nouveau que vous pouvez le croire. Sur les montagnes il a retenti dans la bouche des clephtes, et il sonne agréablement aux oreilles habituées à l'harmonie de notre langue... Si l'ïambe convient ou non à une narration épique, je vous prie de ne pas trop vous en inquiéter. Avons-nous dans la vie tellement tout réglé selon les convenances pour être en droit d'exiger la même exactitude de nos vers?»

ORPHANIDÈS.

Théodore ORPHANIDÈS, originaire de Smyrne, étudia à l'université de Paris les sciences naturelles, et surtout la botanique, qui avait le plus d'affinité avec la tendance poétique de son esprit. Comme Gœthe, il chantait la nature, dont il pénétrait les mystères. Professeur de botanique à l'université d'Athènes, il fit une étude approfondie de la flore hellénique, explora les recoins les plus reculés du sol classique, et enrichit la science de nouvelles découvertes, qui sont de précieuses additions à l'ouvrage de Siebthrop.

Comme poète, Orphanidès a écrit un grand nombre

de pièces lyriques qui respirent le patriotisme, et quatre poèmes épiques, dont l'invention témoigne d'une vive imagination, et d'un véritable sentiment dramatique. Dans ses descriptions on devine l'amateur et le connaisseur de la nature. Il s'est formé à l'école des Soutsos, et surtout d'Alexandre. Son *Apatris* (l'homme privé de sa patrie) est un écho de l'*exilé* de l'un et de l'*errant* de l'autre. La *tour de Pétra* est écrite en hexamètres très-corrects et très-soignés. C'est le récit de vicissitudes plus romanesques que probables d'un jeune Grec, qui poursuit jusqu'en Italie celui qui a séduit et assassiné sa fiancée. Découvrant que son rival est un échappé du bagne, il le fait arrêter, se constitue son bourreau pour assouvir sa vengeance, et va ensuite s'enfermer dans un couvent. Ce sont les détails de ce poème qui méritent surtout des éloges. *Chios esclave*, le troisième poème, est aussi écrit en hexamètres. Il traite de l'époque où les Génois étaient maîtres de l'île, et a pour sujet les amours coupables de la fille d'un zélé patriote pour le fils d'un des oppresseurs de son pays. Le quatrième poème enfin, *le St. Minas*, écrit en stances rimées, est un tableau tiré des scènes de massacre et de dévastation dont la même île a été le théâtre pendant la guerre de l'insurrection grecque. Cette composition, qui contient des beautés recommandables, a le défaut commun à toutes celles qui traitent d'un épisode choisi dans une grande catastrophe. L'intérêt général absorbe et tue l'intérêt particulier.

Dans un autre domaine aussi, dans celui de la poésie satirique, Orphanidès a marché sur les traces d'Alex. Soutso, et c'est là qu'il a eu ses plus grands succès. Il a rédigé, l'une après l'autre, deux revues en vers, consacrées à la satire politique, et intitulées, l'une *la Ménippée*, l'autre *l'Archer*. C'étaient les prémisses de sa Muse. Son goût et son jugement politique n'y avaient pas encore acquis toute leur maturité, et malgré la verve dont on y voit déjà briller les premiers éclairs, il est encore trop servilement attaché à son modèle, dont il imite, comme cela arrive d'ordinaire, plus encore les défauts que les beautés.

C'est plus tard seulement qu'il a acquis toute son originalité. Ayant épuré sa poésie des personnalités blessantes, il l'a élevée à la dignité de la satire des mœurs, pétillante de gaîté et de bonne humeur. Ses deux poèmes, *Tiri liri* et *Jotas*, écrits en vers coulants et beaux et en une langue correcte et facile, sont remplis de traits d'esprit et de saillies amusantes. Ils ont le caractère trop national pour qu'il soit possible de les faire apprécier par une traduction.

Voici par quels mots il commence son *Tiri liri*.

«O Muse, accours à mon aide; je suis en danger de mort; ma tête est sur le point d'accoucher. O ma divine sage-femme, prête-moi ton aide pour que l'enfant ne soit ni boiteux ni difforme. Je ne suis pas un fils de Saturne; je crois par conséquent inutile que tu t'armes d'une hache pour me fendre le crane. Laisse la nature faire son œuvre; et si au lieu de Minerve c'est

Momus qui en sort, bénis toujours le nouveau né, et ta bénédiction sera une loi pour son avenir.»

Ce que le poète chante dans ce *Lutrin* grec, c'est une chasse mémorable, qui aurait mis en émoi toute l'île de Syra. Il interpelle ainsi cette île.

«Salut, île aride! toi qui attires les fainéants de la capitale; tu nourris dans ton sein les belles sirènes qui séduisent les épouseurs par les chants argentins des écus. Salut! Les arômes de la poix parfument ton atmosphère. Tes citoyens se livrent souvent des combats pour une obole. Salut la plage stérile, salut le rocher des rochers. Si Phérécyde est mort autrefois sur tes côtes, couvert de vermine, on y gagne aujourd'hui des fortunes, et plus d'un est venu secouer dans ton marché la vermine de son manteau. Salut... — Halte-là, s'il te plaît; me dites-vous en colère; tu ne nous a pas promis de chanter les salutations de Syra avec le ricanement d'un Satyre, mais bien de nous parler du coucou. Cesse donc, et entre honnêtement dans ton sujet. — Avec plaisir, seigneurs; et que je devienne un coucou moi-même s'il m'arrive encore une fois d'oublier mon coucou.»

C'est en effet un coucou qu'il se propose de chanter. A Syra, qu'il représente en exagérant comme entièrement dénudée d'arbres, et comme par conséquent n'étant jamais visitée par un oiseau, le bruit se serait répandu que le cri d'un coucou a été entendu. Toute la population mâle est aussitôt sur pied. Tous veulent courir à cette chasse inespérée. C'est aux incidents de la chasse, aux préparatifs, aux discussions auxquelles elle donne lieu, que le poème est consacré. Un de ces in-

cidents, l'arrivée d'un bateau d'Athènes, donne lieu à une nouvelle digression. Les chasseurs laissent là leurs préparatifs et courent au port apprendre des nouvelles:

«D'autant plus que le bruit avait couru que... un tel, j'oublie son nom, un homme depuis long-temps éteint dans le souvenir public, revenait tout d'un coup au timon, avait mis le cap sur le ministère, et que le port du succès s'ouvrait devant lui.

«Un certain Sinbad le marin de la politique me disait l'autre jour que quiconque jette l'ancre dans ce port ministériel est saisi d'émotions délicieuses, car la nature tout autour est pleine de charmes. Le sable est profond sur la plage, et ses grains sont de l'or. Pendant les jours de calme, les zéphyrs y répandent des parfums et la douce odeur de l'encens; lorsque l'inondation arrive, on voit jetées sur la plage des décorations d'États étrangers; s'il arrive une averse favorable, il y pleut des grades, des honneurs, des croix et tous les trésors de Crésus.

«Cependant ce pays de délices a aussi son mauvais côté. Tandis que son ciel est serein, et que ses bienheureux habitants rêvent tous les biens du Paradis, tout d'un coup le tonnerre retentit, la foudre éclate avec fracas et leur porte la mort. Pleins de désespoir ils se réfugient alors à l'île de l'Opposition, qui est située vis à vis d'eux. Les habitants de cette île sont en général saisis d'un trouble d'esprit qui fait que, négligeant leurs propres affaires, il n'épient que celles des autres. Ils portent des bésicles d'une fabrication toute particulière, qui découvrent tous les desseins cachés de la tyrannie, voient noir ce qui est blanc comme le lait, voient renversé ce qui est debout, et grand ce qui est petit.

«Voilà encore, cher lecteur, que je te chante des

balivernes! Mais que veux-tu? Tu pourrais tarir le Mississipi, tu pourrais renverser le sommet des hautes montagnes au moyen d'une fine aiguille, qu'il te serait impossible de tenir en frein une langue médisante et bavarde comme la mienne, surtout lorsqu'elle se propose de t'amuser et de s'amuser elle-même. Mais laissons cela, puisque tu sembles ne pas y trouver du plaisir, et revenons à la glorieuse ville de Syra, où nos étrangers sont en train de débarquer, abasourdis par les cris des bateliers.»

CARYDIS.

Sophocle Carydis, du Péloponnèse, est l'un des satellites qui gravitent autour du soleil d'Alexandre Soutso. Il est d'une fertilité prodigieuse. Ses odes, ses poésies patriotiques sont en très-grand nombre. Il a aussi écrit des poèmes de longue haleine; il a même essayé du drame. Mais c'est surtout dans la satire qu'il s'est montré inépuisable. Pendant une longue suite d'années il publia un journal, souvent même deux ou trois à la fois, écrits en entier ou en partie en vers satiriques, agressifs, s'attaquant à tout et à tous par les personnalités les plus crues, qu'il croyait se faire pardonner en commençant par soi-même cet acte de dénigration générale. Il a surtout choisi dans Soutso et outré la partie justement qu'Orphanidès a cru devoir écarter ou au moins mitiger. Que la satire ainsi maniée puisse avoir l'effet moral qui doit être le but et qui est l'excuse de ce genre de littérature, c'est ce dont il est permis de douter; mais on ne saurait contester de l'esprit et du ta-

lent aux compositions du poète, qui, lorsqu'elles seront réunies, formeront plusieurs volumes. Toutefois le style se ressent souvent de cette excessive facilité de production. Le temps et le travail sont des conditions de succès dans la poésie comme dans tous les arts.

CHAPITRE VI.

BERNARDAKIS.

Un autre poète qui a débuté par la satire est Dem. Bernardakis, de Crète, ancien professeur d'histoire à l'université d'Athènes. Philologue, historien et poète des plus remarquables, il prit tout d'abord pour modèle son collègue plus ancien que lui, Coumanoudès, et dans une espèce de Batrachomyomachie satirique, «*la guerre de la vieille femme et des rats*» (Graomyomachie), et, plus encore, dans un poème comique intitulé *Péridromos*, il a imité avec beaucoup de bonheur le *Stratis Callopicheiros* de son devancier. Dans ces deux compositions, qui portent l'empreinte d'un comique de bon aloi, on reconnaît un esprit fin, original et caustique; on y sent ce miel à la fois doux et piquant que les abeilles de l'Hymette distillaient dans les écrits de Ménandre et de Lucien. Bernardakis a, comme Couma-

noudès, composé ces poèmes en trimètres, et a dû, comme lui, et même à un plus haut degré, en sentir le danger, qui consiste à entraîner et à faire déborder la pensée, surtout une pensée aussi riche que celle du poète.

De la satire Bernardakis s'éleva bientôt à la narration poétique, et se montra non moins doué pour la poésie sérieuse. Il a écrit deux poèmes en ce genre, qui tous les deux rivalisent par la pureté et l'élégance de la langue, par la beauté de la versification et par la richesse des images, avec ce que la littérature grecque moderne a encore produit de plus digne d'être signalé.

Le premier de ces poèmes, intitulé *Planès* (aussi l'*Errant*), raconte les aventures chevaleresques d'un jeune Grec, et ses amours avec la fille d'un Pacha, qui sa trouve être sa propre sœur. Cette intrigue n'a rien de bien nouveau ni d'irréprochable; et le poète, qui paraît avoir été le premier à s'en apercevoir, a laissé son œuvre inachevée. Il n'en a paru que des fragments, dont les rares mérites font regretter que l'ensemble soit resté incomplet. Voici l'un de ces fragments:

.... «J'errais sur une montagne. La chevelure des chênes flottait dans un fleuve de lumière, et la voûte profonde de l'éther resplendissait de reflets dorés.

«Soudain je vis sur un rocher une fille habillée de bleu, ayant des cheveux d'or. C'était elle, celle que j'aimais, mon étoile polaire.

«Je la vis venir vers moi d'un pas rapide. Elle s'approcha de moi, lorsque le soir projetait sa lumière magique.

«Elle s'approcha de moi; fatiguée, elle appuya son bras de neige sur la pierre, et s'arrêta toute pâle.

«Ses longues boucles dorées ondoyaient sur son cou, et la sueur de son front tombait en gouttes sur leurs anneaux, qui exhalaient des arômes.

«Elle fixa sur moi son regard. Ses yeux bleus étaient humides, semblables à deux sources limpides. La pâleur de ses joues était grande.

«Elle resta un instant silencieuse; puis, desserrant les lèvres, «Courage, mon ami, dit-elle. Mon cœur est toujours à toi.»

«J'étais immobile. Je craignais que mon oreille ne perdît une de ses syllabes, mes yeux un de ses regards. Mon âme fut transportée par ces douces paroles.

«Fuis, me dit-elle. Tes jours me sont précieux. Si le sort s'est montré hostile jusqu'à ce jour, aie bon courage; mon cœur est à toi.

«Cet orage ne sera que passager; mais si le calme ne revient point, les voûtes éthérées nous seront toujours ouvertes, ô Planès.

«C'est là que ...» Mais la parole lui échappe; un sanglot l'étouffe, et des larmes obscurcissent ses yeux.

«Elle me présente un bouquet de lys qu'elle tenait dans sa main.» Prends, dit-elle, ce bouquet. C'est un gage d'amour éternel.

«Mais fuis; il en est temps. En restant tu t'exposes. Prends ce souvenir de mon éternelle constance, et éloigne-toi.

«Adieu, Planès, adieu» ... Je m'élançai en avant pour presser sa main blanche contre mes lèvres brûlantes, pour m'emparer du bouquet de lys.

«Quelle déception! C'est à un phantôme que je tends

la main; je ne touche qu'une ombre composée d'air. C'était l'illusion cruelle d'un rêve!

«Elle fuit au loin dans les rochers. Je veux courir après elle. Courir? Je ne le puis. Mes genoux se dérobent sous moi.

«L'atteindre, je veux l'atteindre; tous mes efforts sont vains; mes forces m'abandonnent. Cruelle illusion d'un rêve!

«Je veux crier «Ghiulnaré!» Ma langue est enchaînée. Je me remets à courir. C'est en vain. Je la cherche des yeux. Où la trouverai-je?

«Je ne l'ai plus jamais, jamais, revue. La vision a disparu comme disparaît la fumée, l'espérance, le nuage qui passe.

«Depuis, plongé dans le désespoir, je n'attends plus rien dans ce monde. Je désire... Qu'ai-je à désirer? et je vais..., qui dira où je vais?»

L'autre poème, intitulé *Eicasie*, est de beaucoup supérieur au premier par l'invention, et il tient, par la beauté des vers faciles et coulants, aux rimes riches et nullement forcées, par l'abondance et l'éclat des pensées, une des premières places dans la poésie grecque. L'héroïne, qui a donné son nom au poème, est une femme intrépide et pieuse, qui sacrifie à Dieu l'amour que lui porte Théophile, Empereur de Byzance. Voici en quels termes Brutus, un chef de brigands, raconte à ses compagnons une solennité à Constantinople, à laquelle il a assisté:

«Le jour ardemment attendu est enfin arrivé. Les courtisans se couvrirent de leurs habits dorés. Avant le jour les rues étaient encombrées. On était impatient

de voir laquelle des dix serait favorisée par le sort pour être l'épouse élue de l'Empereur.

«Vous décrire la fête dans tous ses détails me serait impossible. L'empereur était sur son trône, ayant à ses deux côtés les *Bleus* et les *Verts*. Derrière lui se tenait toute la foule d'esclaves couverts de vêtements de toutes couleurs.

«Déguisé en moine, un loup sous la peau du renard, je me mêlai au peuple, affectant l'allure d'un vieillard, et courbant ma tête à chevelure blanche. Je promenai autour de moi un regard furtif. Toutes les richesses de l'Orient, tous les trésors des trois parties du monde étaient là étalés avec une insolente profusion. J'étais ébloui des lambris couverts de tapis de pourpre, des meubles dorés, des diamants et des pierres précieuses qui brillaient à mes yeux.» Si tu pouvais vendre, Brutus, me disais-je en moi-même, ce seul lit incrusté de perles, tu deviendrais le maître de la terre entière.»

«Je tournai les yeux une seconde fois, et vis un spectacle bien plus magnifique que le premier: Devant l'empereur se tenaient immobiles, enchaînées par la pudeur, dix jeunes filles, qui étaient aussi belles que les Grâces. Ce que je vis, je ne saurais vous le dire, ni vous décrire quelle flamme je sentis tout d'un coup s'allumer dans mon sein, quelle rage meurtrière s'empara de moi.

«J'eus envie de me ruer sur le trône, d'égorger Théophile, d'égorger ses courtisans, de promener le meurtre parmi les assistants, et de relever ces jeunes beautés de leur position humiliante. Mais ce ne fut qu'un vertige d'un moment qui s'empara de mon cerveau. Il se dissipa bientôt, et je contemplai la réalité des choses.

«Je fixai les yeux sur les jeunes filles, et je dévorai

leurs charmes. Les unes étaient blondes, et dans leurs yeux se reflétait le bleu du ciel limpide, comme il se reflète dans la source de cristal. La chevelure des autres était plus noire que l'aile du corbeau, tandis que leur peau était plus blanche que les flocons de la neige, et leurs membres semblaient coulés dans le moule du fondeur. D'autres étaient formées, eût-on dit, de miel et de lait pétris avec les plus brillantes fleurs.

«Elles étaient toutes fraîches comme des roses du mois de mai, toutes tendres comme le lys, et exhalant ses parfums. Leur œil était le soleil, leur regard le rayon. Elles étaient des êtres fantastiques, comme on n'en voit qu'en rêve. Elles avaient de quoi bouleverser l'esprit du vieux et sage Nestor qu'Homère chante dans ses vers.

«Oh, si vous aviez été là, vous autres, hommes de sang, si vous aviez vu ces charmes comme la nature n'en connaît pas de pareils, vous ne chanteriez pas vos sauvages chansons, et vous deviendriez de tout autres hommes. Oui, vous le deviendriez, car l'œil de la beauté est un piége où sont pris les tigres et les lions. Une bouche de corail, séjour des Grâces, ensorcelle les hommes de son irrésistible magie; la parole qui sort des lèvres d'une belle est un piége, c'est le chant des Sirènes, un filet tendu à l'ouie; les sourcils sont des arcs qui lancent dans le sang un poison mortel; le regard est un hameçon qui attire, et auquel pendent les cœurs palpitants des hommes....»

Voici un autre beau passage sur la prière:

«Elles sont un baume consolant les larmes qui mouillent la paupière de la beauté affligée; elles sont un arôme les paroles qu'inspire la foi et que la prière exprime. Prière, don sublime du ciel, parfum exhalé de la bouche du créateur; plus odoriférant que les fleurs,

plus précieux que l'or! Bienheureux ceux à qui tu es accordée! Durant leur vie et au moment de leur mort ils jouissent de délices dignes du paradis. Je t'adorais dans mon enfance, et j'ai été nourri de ta manne sacrée. Je n'avais alors que toi; mon cœur n'avait d'autre protection, d'autre joie, d'autre consolation, d'autre espérance ni d'autre gloire. Je t'adorais dans mon enfance, je t'invoque dans ma jeunesse, ô fille de Dieu, qui reposes dans son sein! Viens réchauffer mon esprit de ton feu divin; fais tomber sur mon sein une goutte de la rosée céleste; éclaire mon âme, épure mon cœur; Pose tes mains sacrées sur ma tête froide pour en chasser les pensées profanes, et pour rouvrir la source ancienne de mes larmes!

«Mais hélas! Comme les ailes des abeilles ne se posent que sur la fleur parfumée, de même toi, ô prière, tu n'habites que dans les âmes saintes. Ennemie des méchants, tu ne souris qu'à l'innocent. Fuyant le toit des hommes rusés et des impies, tu ne descends que sur les âmes candides et sur les lèvres des jeunes filles que la foi inspire.»

Bernardaki a aussi fait quatre drames. Deux d'entre eux ont des sujets classiques: Ce sont *les Cypsélides*, ou la cour de Périandre, tyran de Corinthe, et *Mérope*, si souvent traitée par les poètes tragiques. L'héroïne de la troisième pièce, *Marie Doxapatri* est la fille d'un des chefs militaires du Péloponnèse, qui dans le 13[e] siècle ont vaillamment défendu leur pays contre les Croisés, et le sujet est l'amour de cette jeune grecque pour l'un des barons que son père combattait. La quatrième tragédie enfin a pour titre *Phrosyne*, le nom de cette jeune et

intéressante victime que le féroce Ali de Janina immola à sa jalousie en la noyant.

Dans tous ces drames on retrouve la même langue correcte, choisie et limpide, et en même temps poétique et figurée. Ils brillent aussi par beaucoup de beautés de détail, et jamais l'esprit ne fait défaut au dialogue. Sur plus d'un point le poète paraît avoir tenu à imiter Shakespeare, et nous ne croyons pas qu'il ait bieu fait: Les beautés de Shakespeare sont inimitables, et quant à ses défauts, on doit les éviter.

Nous voulons donner la traduction du *Thrène* ou mœrologe chanté dans le drame *Marie Doxapatri* par un rhapsode, sur la prise de Constantinople par les Croisés:

«Orient et Occident, pleurez. O lune, voile tes rayons; éteins tes feux, ô soleil, et que toute la nature s'assombrisse et pleure.

«Prenez le deuil, nations de la terre. O ma patrie, ô Grèce, porte la bure, et sois baignée de larmes. La ville des villes a succombé. Les Latins y sont les maîtres.

«Disparaissez, ô lampes du firmament. Que chaque ville gémisse et se désole; que la Grèce se couvre de noir. De son ancienne gloire il ne reste pas une trace.

«Jeunes filles, pleurez des larmes de feu; pleurez, parents privés de vos enfants, et vous, enfants restés orphelins. Pleurez, collines, forêts et montagnes. Gémissez, contrées réduites en esclavage.

«La nouvelle Rome est en sang. Le sang inonde

les rues; les maisons et les parvis des temples en sont teints.

«Le saint autel de l'église est changé en étal de boucher. Partout des meurtriers et des victimes. Tout Franc est un meurtrier, tout innocent une victime.

«Du temple de Sainte Sophie ils ont fait une écurie de mulets, où ils entassent le produit de leurs rapines, le profit de leurs meurtres.

«Des soldats grossiers profanent la table de l'autel en y jouant aux dés. Tous les recoins du temple sont souillés du sang des animaux qu'ils égorgent.

«Sur le trône auguste des Chrysostome est montée — Dieu! que ta longanimité est grande! — une prostituée, une fille des démons, et a chanté des refrains ignobles.

«Des mères, privées de leurs époux courent en pleurs, des filles échevelées fuient en sanglotant, et des vieillards désolés errent seuls loin de leurs enfants.

«C'est en vain que des vierges implorent des sauveurs contre des brigands farouches. Abandonnées, sans défense, elles expirent sous la violence, cadavres palpitants dans les bras de leurs ravisseurs.

«Vous ne pleurez pas, murs de Bucoléon[1]; mais dans votre enceinte la reine Agnés verse des larmes amères.

«Palais déserts où l'araignée tisse aujourd'hui sa toile, où les bandes de brigands se livrent à leurs orgies, pleurez; un sort funeste vous attend.»

Nous tirons du même drame cet autre chant sur la mort de Sapho, trop classique peut-être pour avoir été mis dans la bouche de la fille d'un chef montagnard

1) L'un des palais de Constantinople.

de l'Arcardie au treizième siècle. Nulle traduction ne peut en rendre l'inimitable harmonie.

«Tressez des touffes fleuries de chrysanthèmes, ô filles de Mitylène. Brûlez des branches de myrte odoriférant, et jetez sur sa dernière couche des couronnes de roses.

«Vêtue de bleu, une jeune fille regardait du haut des montagnes inaccessibles le promontoire désigné par le destin. Ses yeux étaient baignés de larmes.

«Dans ses cheveux, que le vent agitait, elle portait une couronne de fleurs des morts. Elle quitta la montagne, et descendit d'un pas chancelant.

«Son regard n'exprimait ni l'affection ni les peines cuisantes du cœur. Une seule larme, qui roula brillante de sa paupière, fut l'unique indice de sa souffrance cachée.

«Elle avait dans les mains une lyre. Elle la lance dans la mer, et son corps se penche sur les flots. Alors se couvrant les yeux de la main, elle dit: «Vague, reçois-moi,» et elle se précipite.

«Elle fut en un instant engloutie. L'eau se referma sur elle avec un léger bruissement, étouffant ses aspirations ardentes, et son amour.»

CHAPITRE VII.

LES BYZANTIOS. — PAPARRIGOPOULOS. BASILEIADÈS' — SALTÉLIS, ETC.

BYZANTIOS.

Un poète qui rivalise avec Bernardaki pour la beauté de la langue qu'il fait parler à la Muse est Alexandre Byzantios, le fils du philologue Scarlatos Byzantios dont nous avons eu souvent occasion de parler. Par les rares qualités qui le distinguent il eût été un des poètes les plus éminents de la Grèce, s'il n'avait préféré servir plutôt les intérêts matériels de sa patrie que sa propre gloire. Il a abandonné la carrière poétique, qui lui promettait les plus brillants succès, pour se mettre, à Trieste, à la tête du journal politique «l'*Héméra*», l'un de ceux qui font le plus d'honneur à la presse grecque. Ses productions poétiques sont en petit nombre. Nous devrions les analyser toutes, car chacune d'elles se distingue par un cachet d'originalité et par des beautés particulières. Nous nous bornerons à l'une des plus considérables, intitulée *Socrate et Aristophane*.

C'est une belle miniature tirée du grand tableau de la vie antique. Elle en a toute la noblesse et la pureté

de lignes. Aux traits larges et vrais par lesquels l'antiquité est rendue, on reconnaît l'érudit qui a approfondi, et l'homme de génie qui devine: A la représentation des Nuées, Socrate, l'objet d'injustes attaques, se lève avec une simplicité pleine de dignité, pour satisfaire à la curiosité irrespectueuse de la foule. Quelques années se passent, et le peuple, inspiré par des préventions stupides, condamne le sage à boire la ciguë. Le remords entre alors dans le cœur d'Aristophane. Il se persuade que ses traits, imprudemment caustiques, ont dépassé le but, et ont été les premiers instruments de ce crime judiciaire.

C'est là tout le poème. On le voit, il n'est pas compliqué. Par sa simplicité même il rappelle les grandes œuvres de l'antiquité à laquelle il est puisé. Cependant il ne contient pas moins de 500 vers, courts, à rimes riches, correctes et belles, et on a tout lieu de regretter qu'il ne soit pas plus long. Plus d'un détail qu'il ne fait qu'effleurer aurait par un plus grand développement ajouté aux beautés du poème. La sobriété est aussi le caractère de son style. C'est une qualité que le poète outre jusqu'à en faire presqu'un défaut. Une statue de Praxitèle est belle dans sa nudité. Elle tire tous ses charmes de l'expression et des savantes proportions. Il en est de même du style de notre poète, limpide et vigoureux, en même temps qu'il est figuré, rendant souvent toute une image par un mot toujours heureusement choisi. Cependant quelques ornements de plus ne le

dépareraient pas. On ne dira pas qu'une rose puisse nuire même à la chevelure de Vénus Anadyomène.

La donnée principale du poème, le repentir d'Aristophane, n'est pas attestée par l'histoire. Mais, si elle n'est pas prouvée, elle est probable, et en tout cas digne du génie et du cœur du noble poète, qui se vantait de ne s'être jamais attaqué qu'à des ennemis puissants, et d'avoir épargné Cléon une fois terrassé.

Voici comment le poème débute:

«La ville aimée de Minerve célèbre les fêtes Dionysiaques. Des spectateurs en grand nombre y sont accourus de toutes les parties de la Grèce.

«Ce jour est tout entier aux spectacles. A la solennité terminée succède la solennité qui commence.

«Le grand théâtre gravit le flanc de l'Acropole. Le Parthénon le domine, et réjouit les regards par sa magnificence.

«Une lutte dramatique y attire la foule. Un trépied sera la récompense du chorège vainqueur.»

Promenant le regard sur les spectateurs, le poète en désigne quelques-uns en ces termes:

«Tous les regards sont attirés par le jeune homme assis à cette place. Il est beau de figure, et son port est plein de charme.

«Sa tunique est dorée, et rehausse sa beauté. C'est toi, Alcibiade. Tu es encore au point culminant de ta gloire.

«Sa voix enchanteresse menait la foule, et par un sourire il exerçait sa tyrannie sur les Athéniens.

«Plus loin c'est Euripide qui attend le nouveau

drame. Il a l'expression douce, et porte en même temps l'empreinte du génie.

«Il verra le front d'un autre ceint par le laurier du poète, sans que le sien soit obscurci par les nuages de l'envie.

«Le pieux Nicias est assis plus loin d'un air attristé, car il croit la comédie un danger pour les mœurs.»

Après cette revue des spectateurs, le poète continue son récit ainsi qu'il suit:

«Le peuple est impatient. Par des cris et par du bruit il appelle le commencement du spectacle.

«Le silence se rétablit Voici le rideau qui tombe. Bienheureux le chorège! Le drame a pour titre «*Les Nuées*».

«Salut, ô grand poète! Dès que tu es apparu sur la scène, un seul nom, «*Aristophane*», volait de bouche en bouche.

«L'harmonie de tes vers flatte toutes les âmes, et chacune de tes rudes saillies éveille un rire inextinguible.

«Mais d'où vient cette joie qui s'empare des spectateurs? Quel est, Aristophane, ce nom que tu livres au peuple?

«Est-ce que, ennemi implacable de la mollesse, tu fustiges les mœurs dissolues; ou bien t'élèves-tu contre les écrivains sans valeur, qui corrompent le peuple?

«Tu railles peut-être la sottise d'impudents démagogues, qui recouvrent leur joug avilissant sous les fleurs de la flatterie?

«Regarde, ô poète, là-bas Cléon qui tremble en s'attendant à recevoir un nouveau trait de toi, imprégné de poison.

«Mais non! Puissent à jamais les ténèbres de la

nuit recouvrir cette scène! Un grand poète insulte au premier des philosophes.

«Le peuple s'ennuyait; il lui fallait un amusement. Une grande gloire, Socrate, lui fut jetée en pâture.»

Et quelques stances plus bas:

«Ils ne demandent même pas à qui le drame s'attaque. Pourvu qu'elle se présente sous de beaux atours, l'injustice les charme.

«L'un des spectateurs surtout est plus amusé que les autres, et applaudit de cœur à toutes les beautés de la pièce.

«C'est un vieillard courbé. Ses yeux sont profonds, et sa figure semble illuminée des rayons qui en jaillissent.

«Il est couvert d'un manteau blanc sans vains ornements, et fixe la scène d'un œil serein.

«C'est Socrate. Ses disciples l'entourent avec respect, et assistent avec une juste douleur à cette grande injustice.»

Quelques années après cette représentation,

«Une autre solennité réunissait de nouveau les Athéniens.»

C'était la condamnation à mort de Socrate, de celui qui

«Luttant avec la nature par la force de son génie, n'était pas encore un Dieu, mais n'était plus un homme.

«Proclamant des principes encore inconnus, peut-être entrevoyait-il déjà dans l'avenir un Dieu vainqueur de tous les Dieux.

«Peut-être le culte de Judée lui avait-il été révélé, et devinait-il Jésus tout en adorant Jupiter.

«Lorsque, jeune fille rougissante, l'aurore se montre tout d'abord, avant d'éclairer les parties basses de la

terre, elle inonde de lumière les sommets des hautes montagnes.

«La populace légère parlait avec joie de sa mort, et toutes les bouches prononçaient une insulte ou une imprécation.

— «Il n'était pas l'ami des Dieux.» — «Il était le corrupteur des hommes.» — «Il nuisait au peuple par les faux sophismes qu'il enseignait.»

— «Ses paroles étaient des instigations à la tyrannie.» — «Théramène et Critias étaient ses disciples.»

Ainsi parlaient des désœuvrés, renchérissant sur les calomnies des accusateurs de Socrate. Mais Aristophane se tient à l'écart et se livre à d'amères pensées. Platon s'approche, et lui dit d'une voix émue:

«Il paraît que tu tresses de brillantes fleurs autour de mortelles épines. Tes comédies ont les dénouements tragiques.»

Aristophane désespéré demande si, en expirant, Socrate le maudissait. Platon répond:

«Ses dernières paroles témoignaient de la sérénité de son âme. Doux envers ses ennemis aussi bien qu'envers ses amis, il les bénissait tous également.

«Il avait au fond de l'esprit des pressentiments d'une vie future. Sa mort n'était pas un couchant, elle était une aurore radieuse.

«Il semblait mettre le pied sur le seuil d'un autre monde, et il a fermé les yeux en chantant un chant du cygne.

«Impassible, la coupe à la main, il continuait ses enseignements, et son dernier soupir même contenait une pensée profonde.

«Si tu avais assisté à sa mort, tu aurais uni tes pleurs aux pleurs de ses amis.

«Si tu avais entendu comme du fond de l'âme il pardonnait à ceux qui l'ont insulté, tu te maudirais toi-même pour la rudesse de tes vers;

«Car ton cœur est bon, Aristophane, et tes larmes seules, coulant en abondance, en effaceront la tache.

«Mais je te quitte. J'ai un devoir sacré à remplir. J'ai à sauver sa parole immortelle des vicissitudes de l'avenir.

«Je les recueillerai, ô poète, d'une plume respectueuse, et mon nom traversera les siècles avec le sien.

«De même que le sculpteur inscrit un nom mortel sur la statue d'un Dieu, j'écrirai aussi d'une main tremblante sur ses œuvres divines le nom de *Platon*.»

«La voix de l'ami chéri de Socrate fut étouffée par des sanglots. De peur d'éclater en larmes, il alla se mêler dans le peuple.»

Dans une des nuits suivantes, la lune en déchirant le rideau des nuages, a éclairé un homme qui suspendait une couronne à une stèle mortuaire. C'était Aristophane qui couronnait le tombeau de Socrate.

Les frères aînés d'Alexandre Byzantios, Démétrius et Anastase étaient aussi nés poètes. Celui-ci, après quelques essais qui dévoilaient en lui les qualités et d'imagination et de sentiment nécessaires pour parcourir la carrière des Muses, se voua à la politique, et précéda son frère à la rédaction de l'*Héméra*. Quant à Démétrius, c'est la mort qui l'enleva au milieu de ses études sérieuses, et qui fit taire les premiers accents de sa lyre. Le petit nombre de ses poésies publiées faisaient augu-

rer pour lui de brillants succès, s'il avait vécu. Nous en donnons en échantillon:

«A Hypatie.

«O vierge, qui sous les plis de ton pieux manteau as recouvert le tombeau des Immortels, prêtresse d'un culte éteint à la voix mélodieuse, dernier et pur rayon de leur firmament,

«Salut, fille vénérable! Lorsque la violence de l'ouragan ébranla l'Olympe, je t'ai vue, Antigone dévouée, suivre seule le vieil Œdipe.

«Pâle, tu te tenais sous les portiques sacrés. Pythie enchainée au trépied prophétique, c'était toi qui sentais vivre dans ton sein tous ces Dieux que trahissait l'indifférence des peuples.

«Tu les voyais passer au-dessus de toi dans un nuage de feu; ton cœur se remplissait d'amour et ton esprit de sagesse, et la terre étonnée t'entendit répandre des mélodies divines, qui distillaient le miel de l'Attique.»

PAPARRIGOPOULOS.

Le triste sort de D. Byzantios fut celui de plusieurs jeunes poètes, qui s'éteignirent à leur aurore, lorsque leur intelligence commençait à briller des premiers rayons du génie. Tel est Démétrius Paparrigopoulos, le fils du célèbre historien, qui, tout en appartenant au barreau, cultivait aussi la poésie avec un rare talent. Ses compositions, dont les deux principales portent le titre de *Caractères* et d'*Agora*, se distinguent par une grande originalité de pensée et de forme. Si son talent avait

eu le temps de mûrir à l'expérience, le Parnasse grec aurait salué en lui un jour un de ses coryphées.

Nous donnons une petite pièce de lui, qui paraît comme un appel au destin qui l'a moissonné.

«Mourir jeune.

«Qu'il est beau, mes amis, de mourir à l'heure de la première jeunesse, lorsque le ciel limpide du printemps s'étend au-dessus de nous, et que l'illusion couvre tout de son manteau magique!

«Il est beau, le paradis de la vie, avant que le serpent ne s'y glisse le lendemain de notre printemps, avant qu'il ne verse dans notre sang le poison qui le gonfle. Les feux du midi absorbent et dessèchent la rosée matinale.

«A l'aube de la vie nous avons assez d'un ami, et du tendre regard de la jeune fille. La voix de la gloire ne se fait pas encore entendre, et le présent seul nous suffit. Bientôt l'homme mesure du regard l'immensité de l'univers, et elle ne lui suffit pas.

C'est quand l'esprit s'abandonne à une sainte extase que la mort miséricordieuse devrait s'approcher, éteindre la vie avec le sourire des lèvres, et déposer l'âme dans l'immortalité.

«Elle est longue, la vie, elle est trop longue. Au calme succèdent des ouragans et de noires tempêtes, et nous pouvons à peine croire alors que nous avons passé par une belle matinée qui nous berçait de tant d'espérances.

«Elle est longue, elle est très-longue la vie, et le temps qui flétrit le cœur, atteint aussi l'âme avec lui. La douleur lui donne une triste nourriture, et y laisse un désespoir incommensurable.

«Pourquoi prolonger le printemps lorsqu'il est flétri? pourquoi continuer le chant, lorsque des accents de mélancolie se mêlent à sa mélodie? A quoi sert la rose, si elle a été brisée et qu'elle a perdu ses couleurs? et que reste-t-il de la vie, si nous lui enlevons le bonheur?

«A quoi sert-il que des momies embaumées trompent la mort dans des pyramides immenses, et que les hommes, sous les cendres de l'espérance, continuent à vivre comme des momies de leur printemps?

«Tout est misère! La fleur sera fanée; l'orage menace de loin le calme, l'hiver s'avance pour détrôner le printemps, et les rides avec le désespoir marchent sur les pas de l'enfant.»

Nous y ajouterons encore un fragment, qui est dicté par les mêmes sentiments.

«La lanterne du cimetière d'Athènes.

«Les étoiles forment un diadème au fantôme de l'ob scurité; elles avancent dans leur carrière interminable, et brillent comme des présages de bonheur au milieu du deuil, comme des phares qui dévoilent à l'esprit les étendues de l'immortalité.

«Mais vois là, au loin, dans le cimetière, une lanterne, dont la lumière se confond avec l'horizon. Elle n'a pas la grandeur ni l'éclat mystérieux d'une étoile: mais ses rayons nous sont plus sympathiques.

«O lanterne qui veilles sur les tombeaux et qui éclaires les morts, tu es la lumière et la vie; qui t'a jetée au milieu d'un cimetière? Tu y es comme un sourire qui ornerait les lèvres d'un cadavre. Ceux qui dorment dans leur cercueil te voient-ils?

«Perce les ténèbres de la nuit, et, menaçant les vivants, projette la lumière où la terre est remuée et où

règne l'obscurité éternelle. Compte les pierres mortuaires et ceux qu'elles recouvrent. Que leur nombre est grand! Le cœur se glace lorsqu'on y pense.

«On peut compter les vivants; peut-on compter les morts? Une goutte lancée dans l'océan des siècles disparaît avant d'exister, est oubliée avant de disparaître. Le temps n'a d'autre mesure que la mort.

«Tu vis là, ô lanterne, comme un souvenir solitaire, et tu éclaires une double mort, les tombeaux de ceux qui ne sont plus, et l'oubli, cette autre mort qui les attend, ce cimetière dans l'âme des vivants.

«Oui, ils oublient; ils oublient même ceux qui vivent. L'oubli recouvre le passé comme d'un linceul. Les survivants pleurent les morts pendant un instant, et il n'y a que le cyprès qui verdisse sur les tombeaux.

«Pauvre, pauvre lumière! Tandis que tes sœurs brillent en des banquets, au milieu de la joie et de la gaîté, ton rayon ne s'arrête que sur des tombeaux, et n'éclaire que les pâles festins de Charon.

«Festin étrange! Les tables sont dressées en désordre. Elles sont en marbre, et sont surmontées d'une croix. Des inscriptions couvrent les nappes, et le silence verse l'oubli dans le cimetière.

«Ta lumière y tombe comme la pâleur des morts. Qui a jamais vu une fête aussi tranquille? Çà et là se dresse un convive de marbre. Oh! nous nous asseoirons tous à une table pareille.

«Caresse, ô lanterne, la pierre des morts, de ceux qui sont morts sans avoir eu une autre caresse. Combien qui eussent encore joui de la vie, si un regard sympathique les avait jamais caressés!

«Ta lumière, triste étoile des tombeaux, éclaire en tremblant le dernier voyage, et vacille au souffle glacé

du vent. Pourquoi, ô lumière, me fixes-tu comme si tu étais l'œil de la mort?

«Je ne crains pas cet œil. Je marche debout à l'encontre du trépas. Je ne chante pas sa puissance en demandant l'immortalité. J'attends sans émotion son baiser glacé. Qui ne désire le calme après l'orage?

«Qu'il est doux le sourire du matin! Le soleil est beau lorsqu'il envoie ses premiers rayons. Oh! J'ai partout rencontré une ombre du bonheur, mais le bonheur lui-même nulle part, pas même dans l'espoir de l'avenir.

«L'avenir! jouet du sort, ironie de la vie, mot qui n'a d'autre sens, si ce n'est que le temps s'écoule; remède que la douleur absorbe, mais qui laisse revenir la douleur le lendemain aussi intense que la veille.

«L'avenir! mot qui ne signifie que l'absence du présent; écho de nos désirs secrets, souvent simple réflexion du passé, pâle et toujours trompeuse.

«L'avenir! qui, comme l'éclair, redouble l'obscurité; raillerie du malheur, force de l'impuissance; il penche sur les tombes sa face ténébreuse, et il s'en relève sous la forme d'un nouvel espoir d'immortalité.

«Voilà ce qu'est l'avenir. C'est une ride, la première caresse de la mort; c'est la larme qui suit la larme; c'est le cri de désespoir, jusqu'à ce qu'enfin dans la bière nous croisions les mains sur notre cœur qui a cessé de battre.

«Seul, comme cette lumière dans le cimetière, je passe la vie à éclairer les tombeaux de mes désirs, les cadavres de mes rêves. En proie à une peine intime, je traîne les lambeaux de ma vie et de mon passé.

«Lanterne, quand l'huile viendra à te manquer, que deviendras-tu? Tu seras éteinte. Ce sera un bonheur

pour toi. Le destin ennemi t'a condamnée à briller sur la poussière des morts. A quoi te sert la lumière, et de même à quoi me sert la vie?»

BASILEIADÈS.

Sous le nom d'Orion, BASILEIADÈS a publié plusieurs poésies, qui ont de la verve et du nerf. Il y avait en lui l'étoffe d'un poète, et il aurait été une des gloires de son pays, si le temps lui avait été accordé pour épurer son talent au creuset de l'expérience et d'une saine critique. Une aberration regrettable de sa Muse lui fit perdre un temps précieux à cultiver la poésie dramatique, pour laquelle il lui manquait les qualités nécessaires, et dont il ne connaissait pas les ressorts. Dans toutes ses pièces il y a de l'inspiration, une langue correcte et poétique et des idées brillantes. Mais ce sont ses poésies lyriques qui méritent surtout des éloges. Nous en donnons deux fragments:

I.

Fragment d'une pièce intitulée: *Adieu à la poésie.*

«Quiconque aime le monde d'un amour désintéressé et ne s'attache pas à la puissance des grands ou à l'éclat de l'or, sera comme Jésus, qui a eu la croix pour récompense. Toute sa vie sera sa croix à lui.

«J'ai aimé les hommes d'une affection ardente; mais chacun de mes baisers me fut rendu dans une blessure.

Si je pleurais sur les misères de la terre, on disait que j'aimais à me plaindre.

«J'ai promené partout mon esprit, je me suis élevé contre le destin, j'ai plaint les mortels. Mais qui a répondu à mes gémissements? Le créateur se taisait, la nature dormait.

«L'audacieux, qui ose fixer Phébus, n'en est pas éclairé; sa vue est éteinte, et il reste à jamais aveugle.

«C'est ainsi que quiconque veut pénétrer les secrets de l'univers, et deviner ce qu'est l'âme et ce qu'est Dieu, sent son intelligence s'éteindre, ou est tenté de se donner la mort.

«C'est l'habitude et c'est l'oubli qui gouvernent la terre. Celui qui veut s'élever au-dessus de ce qu'il est donné aux hommes de connaître, fût-il Platon lui-même, ne dit rien de sensé. Il voit les étoiles, et ne voit pas le sable à ses pieds. . . . .

«Dors, ô cœur aimant et généreux; éteignez-vous, mes désirs ardents; restez inanimés, ô bras qui vous ouvriez pour étreindre l'univers, et cesse, ô mon intelligence, ton vol éthéré.

«Ai-je jamais existé, pour que mon existence cesse aujourd'hui? J'ai été un être stupide, et je le suis toujours. Que le feu allume mes veines ou qu'elles restent glacées, que trouvé-je d'enviable dans les dons que présente la vie?

«Je suis dans le courant qui entraîne tous les êtres. Je suis entraîné comme eux. Mon cœur qui vit est comme le lac qu'aucune brise n'agite. Nulle espérance ne l'éveille.

«J'ai compris où je suis et où je me dirige: Je suis le néant aboutissant au néant, j'habite un monde qui

est pour moi une énigme inexplicable, et j'y jouis et j'y agis en aveugle.

«Un changement s'opère en moi. Est-ce le réveil ou est-ce la mort? Je ne pleure point. Le repos est la suprême jouissance des Dieux. Tout est tumulte sur la terre, et c'est au-dessus des étoiles que règne le silence et le calme.»

II.

Nostalgie.

«O tombe! le cœur gros d'espérance je me suis penché sur toi, et je n'ai entendu que le silence et le repos. J'ai désiré y dormir dans le calme, comme un soldat blessé désire le lit de sa mère. Viens, mon âme, montons à la voûte céleste . . . Mais l'âme est enchaînée, et le corps est sa prison.

«J'ai vu le monde passer devant moi comme le torrent trouble de l'hiver qui coule aux pieds du pâtre. Il roulait les mensonges et les larmes, et l'espérance était son écume. Et rien de plus? J'y ai vainement plongé du régard; j'ai jeté dans les flots la sonde de mon esprit, et je n'y ai trouvé que mystère et silence.

«Hélas! combien nous sommes simples d'esprit et ignorants les uns des autres? Si les lèvres du prochain nous sourient, nous ne pouvons pas pénétrer ce qu'il renferme dans son cœur. Nous voyons les créatures et ne pouvons nous élever au créateur. Le rideau frappe nos yeux, mais l'intérieur de la scène nous échappe.

«C'est en vain que j'ai cherché à élever mon esprit aux régions où brille la lumière céleste, et que j'ai demandé à l'immensité de l'espace et à toutes les étoiles ce que je suis, le but de mon existence, pourqoi le monde existe, et pourqoi toutes les douleurs et les larmes,

les discordes et les catastrophes. Toute ma vie n'est qu'un *pourquoi*. C'est la mort, c'est le silence et l'oubli, ce sont les ténèbres qui ont répondu.

«Pensif, je me tournai alors vers mon frère, voulant deviner au moins sa nature à lui et son avenir. Il me regarda aussi d'un regard étonné; mais le frère n'a pu lire dans le cœur de son frère. . . . .

«Enfin j'ai compris le but de la vie: c'est de mourir. Comme un petit enfant, qui croit voir un revenant au-dessus de sa couche, s'endort plein de terreur, de même je fuis le monde en fermant mes yeux effrayés.

«O tombe, ma seconde et inévitable couche, trouverai-je dans ton sein la réalisation de mes rêves, le port radieux et calme de ma vie, la récompense de ma lutte, ou bien quelque chose de pire que l'illusion?

«O tombe, dans tes ténèbres glacées, dans ton étroite enceinte, où le corps est livré en pâture aux vers, trouverai-je la vie des Dieux, l'immortalité?

«Comment? La mort contiendrait ce qui est immortel? Elle aurait la nuit à sa face et l'aurore à sa poitrine? Dis, ô tombe, oh! dis-moi... Mais quand a-t-elle jamais répondu? Quel Oedipe a jamais deviné ton énigme?

«Es-tu — oh! si tu l'étais — une porte de fer qui sépare deux mondes, la dure enveloppe qui retient le corps, tandis que l'âme transformée s'envole vers les étoiles en chrysalide aux ailes dorées?» . . . .

N. Saltélis, Demosth. Balabanis, Xenoph. Raphtopoulos sont aussi des poètes moissonnés au début de leur carrière, lorsque leur génie prenait son premier essor. Le premier surtout, qui était un savant médecin et un ami d'Alex. Soutso, a pris celui-ci pour modèle, et ne serait pas resté au-dessous de lui, s'il avait eu le

temps de cultiver et de perfectionner son talent. Ses compositions lyriques, ainsi qu'une narration épique intitulée «*le Cydoniate*», témoignent de la force et de la richesse de sa pensée, et du soin qu'il donnait à sa langue virile. Le Cydoniate est une imitation de l'*Errant* de Soutso. L'intrigue n'en est guère meilleure ni plus intéressante; mais par contre ses vers valent souvent ceux de Soutso. Comme un court échantillon de sa poésie nous voulons donner la prière suivante, contenue dans ce poème.

«Les soleils exécutent tes saintes lois; les astres sur un de tes regards s'élancent dans leur route, dont ils ne peuvent pas s'en détourner. Ton marteau gigantesque est éternellement en travail, soit pour forger des mondes qu'il fait sortir du néant, soit pour détruire ceux qui doivent disparaître.

«La musique et la poésie célestes se font entendre; des chœurs d'anges remplissent de tes louanges l'étendue incommensurable; et l'univers, éclos en un seul instant, admire ta gloire et ta sagesse, et exalte ton nom sacré.

«Tu as assis ton trône éternel et inébranlable, sur les ailes du temps qui n'a ni commencement ni fin. Ta main tient un sceptre orné d'étoiles; tu t'enveloppes de l'éternité comme d'un manteau; une couronne de soleils te ceint le front, et ton pas mesure l'infini.

«Du plus haut des cieux ton regard embrasse les globes, et plongeant dans les abîmes, bouleverse les enfers et en brise les portes. Tu renouvelles toujours les ressorts de la création.

«Tu es assis au sommet de l'échelle de toutes choses, où les êtres s'échelonnent à diverses distances de la voûte

céleste. De là tu vois la colombe lorsqu'elle plonge dans l'eau, tu entends les battements des ailes de l'insecte qui se noie dans le calice d'une fleur.

«Que mon âme puisse aussi s'élever à toi, et mon humble prière monter jusqu'aux pieds de ton trône! Daigne permettre que le chœur des saints qui t'entourent inscrive mon nom sur la page d'or de tes tablettes indestructibles!»

CHAPITRE VIII.

TANTALIDÈS. — CARASSOUTSAS. — VLACHOS, VIZYENOS.

TANTALIDÈS.

Une des existences les plus aimables et les plus poétiques vient de s'éteindre à Constantinople. Elie Tantalidès, né dans cette ville, en fut un des poètes les plus charmants, digne successeur de Christopoulos, qui avait lui-même hérité de la lyre d'Anacréon. Tantalidès fut un philologue savant et un profond théologien. Ame tendre et pieuse, amant passionné de la nature, il fut sevré de bonne heure des jouissances qu'elle lui procurait, car, comme Homère et comme Milton, il

fut privé depuis sa jeunesse de la lumière du ciel. Il n'en fut cependant pas empêché de se consacrer au culte des Muses; et toutes les fois que ses accents s'échappaient de ses lèvres, empreints d'une douce résignation, et même d'une gaîté qui découlait d'un fond de bonté inépuisable, ils retentissaient au fond des cœurs et en arrachaient des larmes.

Malgré son infirmité, il occupa pendant toute sa vie avec un rare talent la chaire de littérature ancienne au collége théologique de l'île de Chalké. Il en était un des professeurs les plus brillants, et étonnait par sa grande érudition, qu'il devait toute à son application consciencieuse et à une mémoire peu commune.

Isolé du monde extérieur, il rentrait en lui-même, et y trouvait une source vive et limpide de gracieuses pensées et de sentiments généreux. Comme auteur, il avait à sa disposition tous les trésors de la langue classique, auxquels il savait faire de judicieux emprunts, avoués par le goût le plus pur. Ses poèmes écrits dans la langue élevée, peuvent servir de modèles d'élégance et de pureté; mais, pour ses plus attrayantes inspirations, il préférait le langage familier, qu'il maniait avec une rare adresse.

Ayant eu connaissance de la traduction en hexamètres du premier chant de l'Odyssée par son ami A. R. Rangabé, il en voulut faire autant pour l'*Iliade*, et débuta dans la carrière poétique par la publication d'une traduction en ce même rhythme, aussi du premier chant,

qui fait regretter qu'il n'ait pas continué jusqu'au bout ce beau travail.

Son second ouvrage poétique fut un volume de *pièces de circonstance*, qui sont un monument élevé à l'amitié, et consacré aux différents membres de la famille Carathéodori, à laquelle le poète avait consacré une sorte de culte d'affection et de reconnaissance. Ces poèmes offrent peu d'intérêt général, mais ils sont très-remarquables au point de vue du mérite littéraire. La pensée et la langue y sont également fortes, serrées, monumentales, et comme taillées dans le marbre.

Mais ce sont surtout ses poésies légères qui font le plus grand honneur à sa muse. Elles brillent toujours par le sentiment, par l'esprit, et souvent par une bonne humeur qui fait voir quelle était la richesse de son cœur, et ce qu'il eût été si la cécité n'eût sitôt éteint sa belle existence. Un poème satirique, intitulé *«les huîtres»*, qui est resté inachevé et encore inédit, sauf quelques fragments, donne, pour ceux qui l'ont vu, la mesure de la verve inépuisable du poète, et eût rivalisé avec l'*enlèvement du dindon* de Rizo, s'il avait été complété.

Nous donnons la traduction d'une de ses dernières chansons du genre sévère, parcequ'elle a pris un triste caractère de pièce de circonstance. A sa mort, arrivée dans l'été de l'année 1876, toute la jeunesse de Chalké, qui lui était attachée par la plus tendre affection, a suivi son convoi en chantant ces vers, qu'il avait composés peu avant sa fin:

«Chanson des morts.

«Le cœur contrit, nous nous réunissons pour reporter pieusement notre pensée vers les morts. Ceux qui nous étaient chers se sont assis avant nous dans le grand tabernacle, nous ayant précédés auprès du créateur.

«Leurs ossements odorants, qu'ils gisent dispersés sur la terre ou qu'ils soient ensevelis au fond des mers, sont sacrés et à jamais bénis. Nés de la poussière, ils y ont déposé leur enveloppe mortelle, et leurs âmes jouissent dans les cieux de la félicité suprême.

«A l'écart de la ville, les morts tiennent sous l'œil de Dieu leur réunion mystérieuse. Une étoile éclaire leurs sépulcres comme une lampe qui jamais ne s'éteint. L'air y est imprégné d'encens.

«Quel est ce bruit confus qui retentit dans la nuit sombre? C'est l'essaim des âmes qui chante l'Alleluia. La paix soit avec toi, légion des vétérans de la vie! Emplis-toi du souffle de Dieu dans les régions où le soupir est inconnu.

«Entre les vivants et les morts la limite est étroite. Nous sommes unis par l'affection et par la prière nocturne. Attendez-nous. L'un après l'autre nous vous rejoignons. Soyez heureux. Il n'y a que les méchants qui redoutent la fin de la vie.»

Nous ajoutons à la suite une autre de ses compositions sérieuses, parcequ'elle est la seule larme qu'il ait, après son malheur, laissé tomber de ses paupières éteintes. Ce n'est pas une de ces pièces de sentimentalité fausse et malsaine, par laquelle une certaine école cherche ses effets et remplace souvent les qualités poétiques;

c'est le cri d'une douleur vraie et intime, mais en même temps contenue et résignée.

«Dernier hymne au mois de mai.

«Tu reviens, ô mois de mai, secouer de nouveau le sac de tes riches présents, et réclamer le tribut des chants annuels qui te sont dus.

«Pauvre failli des Muses, je suis depuis trois ans en retard avec toi. Veuille accueillir cette fois les accents de ma lyre, quelque faibles et imparfaits qu'ils soient.

«Que tout est changé sous le bras de fer du temps! Comment étais-je quand je te saluais autrefois, et comment me retrouves-tu et me laisses-tu aujourd'hui!

«J'étais debout, ô mois de mai, le premier de tes amis, pour savourer avant le jour la pure rosée de tes feuilles.

«Avant que la voix du rossignol ne te saluât, avant que le premier rayon ne fît frissonner tes feuilles, je me faisais un devoir d'éveiller les échos par un chant nouveau.

«Volant de buisson en buisson comme le papillon joyeux, je cueillais tes roses encore en boutons.

«Les ciseaux d'un destin fatal m'ont coupé les ailes jusqu'à la racine. La mort que j'invoque m'est refusée, et la vie m'est laissée comme un surcroît de peines.

«La fête de l'existence est finie pour moi; les étendues auxquelles j'aspirais ont disparu à jamais.

«Tu n'es plus le beau mois de mai; un voile noir te recouvre; tu me refuses les clartés de ton soleil; tu ne souris plus comme autretois

«Et en moi que vois-tu? Non plus l'ancien amant des fleurs; tu vois un cadavre, dont chaque souffle est un soupir.

«Soudainement vieilli, morose et le front ridé, je heurte chacun de mes pas contre un sol que je n'aperçois point. Appuyé sur un bâton qui m'échappe, où vais-je, si ce n'est à la tombe?

«Reçois, ô mois de mai, ce dernier adieu de divorce éternel. Je te l'adresse, les yeux remplis de larmes, le cœur gonflé de soupirs.

«Tu passes devant nous. Nous mourons chacun à notre tour, et quand nous ne sommes plus, tu reviens toujours jeune et fleuri.

«Jamais des chœurs joyeux ne cesseront de chanter tes louanges. Des jeunes gens pleins de sève te saluent et applaudissent à ton approche, tandis que nous versons des pleurs.

«Recueillez mes larmes, ô mes amis, et arrosez en les fleurs des jardins, en me pardonnant si mes lèvres au lieu d'un hymne n'ont articulé que des plaintes.»

Les quelques mots suivants nous feront voir comment le poète byzantin parle de sa ville natale. C'est un fragment extrait d'un plus long poème:

....«Mes cheveux se dressent sur ma tête quand je te regarde, vieil et vénérable temple de la Sagesse de Dieu. Tu fus élevé comme la huitième merveille du monde; mais éborgné, comme Samson, tu portes aujourd'hui les fers des païens, et tu arraches au nouvel Israël des soupirs et des larmes. Dans ton enceinte, pleins d'une foi robuste, se sont prosternés devant Sabaoth ceux qui ont triomphé du Nord et de l'Orient. Les pères de l'église, inspirés par l'esprit de Dieu, s'y sont aussi assemblés, et y ont de même élevé leurs trophées, en prononçant l'anathème contre les mécréants.

«Tu étais un temple de gloire. Un destin envieux

a soufflé sous tes voûtes l'esprit de discorde. Quiconque feuillette ces tristes chroniques voit avec terreur le démon de controverse se dresser devant lui. C'est lui qui t'a aveuglé, ô vieux temple. Ce fut ce ver rongeur qui a couché, brisé sur la route, le chêne robuste, respecté par dix siècles. Le conquérant superbe survint alors en brandissant son sabre; à ta porte il descendit de sa cavale hennissante; et depuis ce moment, feuilles détachées de tes branches flétries, nous aussi nous sommes entraînés par le torrent vers l'abîme sombre.

«A quelque distance, désert et nu, et n'ayant sauvé de son antique splendeur que trois restes informes, s'étend l'hippodrome. On n'y voit plus trace de la vie qui l'avait animé. N'a-t-il pas autrefois embrassé ce que la grande ville contenait de plus beau et de plus merveilleux? Ne faisait-il pas la gloire des grands Empereurs?

«O géant de l'antiquité! C'est à toi, l'Egyptien, que je m'adresse. Je contemple ton sommet solitaire, et tu me fais pitié. Taillé jadis aux bords du Nil des rochers de Libye, tu as vu cent règnes de Pharaons défiler à tes pieds, et du midi émigrant au nord, tu es venu ajouter aux honneurs de Byzance.

«Les adorateurs d'Osiris et d'Isis, ayant étudié les étoiles au milieu de la nuit morale qui les entourait, ont gravé sur tes flancs des lettres mystérieuses, dont nulle tradition n'a conservé le son. Aujourd'hui, après la grande destruction, lorsque ta tête perce les ruines pour s'élever vers le ciel, et qu'étranger au milieu des étrangers qui t'entourent, tu n'obtiens qu'un regard de pitié du passant, dis, explique-nous ce qu'elles signifient. Quel est le décret des cieux sur toi-même et sur l'ave-

nir? Quel est le sens de ce hibou? que veut dire cet enfant? . . . . .»

Nous ajouterons un exemple encore de la poésie légère et enjouée de Tantalidés, car c'est le genre où surtout il excelle, faisant de la satire aussi vive et aussi spirituelle, mais beaucoup moins agressive et personnelle que celle d'Alexandre Soutso.

«Le poète.

«Voyez-vous cet homme aux yeux creux, aux sourcils élevés, aux rides froncées sur le front? Silence! C'est un poète. Il va tout fustiger de son fouet cuisant. C'est le janissaire de la poésie; il met flamberge au vent. C'est un grand satirique![1])

«Un satirique! . . . Il brandit sa plume comme si c'était la foudre de Jupiter. Il a trempé ses flèches dans les poisons bouillants de sa colère. Un double carquois résonne sur son dos. Il est Apollon à la face sombre comme la nuit. Il tend son arc. C'en est fait du monde, le diable l'emportera à son premier coup! . . . Mais

«Voilà le flux de ses vers qui s'arrête . . . Attendez; écoutez le satirique. Il se fâche, il est vexé, il trempe et retrempe sa plume; il compte les mesures sur ses vingt doigts; il change de cahier, s'essuie le front, et repousse au loin son encrier.

«De ses mots effacés il dessine des fleurs. Les rimes ne s'accordent pas; il les poursuit dans le dictionnaire. Il siffle, il souffle, il se gratte; le mot lui paraît insipide.

1) Il y dans l'original un jeu de mots impossible à rendre. *Satiri* veut dire en grec un couperet. C'est pour s'en être armé que le héros du poème serait un *satirique*.

Il efface, il écrit au hasard; il efface encore, écrit et efface... Oh! quelle triste poésie!

«Mais le voici!... Il est inspiré!... Voyez, ses sourcils se baissent; sa plume est en marche, son regard rit. Sa Muse est en travail d'enfantement. Le grand moment est venu trop tôt. Elle met au monde un enfant de quatre mois.

«Le poème est né. Il demande des auditeurs pour leur en faire lecture. Vite, amis, fuyons. Qu'attendons-nous? Il va nous tomber sus. Poète, lâche-nous, poète, fais nous grâce! Par la vie du nouveau-né, épargne nos oreilles. Ton poème est parfait. Quel besoin de nous le lire? En quoi avons-nous failli pour être punis?»

A Athènes Tantalidés a publié en un volume, avec accompagnement de musique, des chansons charmantes de naïveté, destinées aux enfants, d'autres, pleines de solides pensées pour la jeunesse des écoles, et plusieurs autres, pleines d'esprit et de fraîcheur, sur divers sujets.

CARASSOUTSAS.

J. Carassoutsas de Smyrne est un poète lyrique tout d'harmonie et de sentiment. Ses vers, écrits en un langage des plus travaillés, ont l'allure lente et langoureuse. Ils semblent respirer la douce mollesse des bois parfumés de l'Ionie. Une traduction ne peut que leur enlever le principal de leurs mérites. Cependant leur suave duvet recouvre des pensées assez fortes et belles, pour que nous ne puissions pas nous dispenser d'en mettre quelques-unes sous les yeux du lecteur.

Voici en quels termes il parle de sa patrie:

«A l'Ionie.

«Qui calmera mon âme? Qui donnera à mes désirs les ailes du zéphyr? Qui me portera aux contrées où coule le Mélés, radieux comme une nappe d'argent?

«Il y souffle de douces brises, et l'onde y reflète les ombres noires des platanes qui s'y balancent. Le myrte y répand ses parfums, et tout y porte à la joie et à la paix, tout, excepté la tyrannie.

«Son démon inspire la terreur; il détruit l'harmonie de la belle nature; il fane les fleurs dans leur épanouissement, et son souffle souille et flétrit l'Ionie.

«Mais, quoique dévastée par l'ouragan, elle se relève toujours attrayante, et le deuil de l'esclavage dont elle se couvre lui prête des charmes plus sympathiques.

«C'est ainsi que la rose, abattue par la pluie de l'orage qui la fouette en sifflant, se relève bientôt humide aux rayons du soleil, et dresse sa fleur plus fière et plus belle.»

Au poète dont nous avons parlé plus haut il adresse les paroles de tendre sympathie qui suivent. Nous les reproduisons, comme un complément de la notice

«sur Tantalidés.

«Je me présente à ton temple sacré, et j'élève ma prière vers toi, ô Dieu suprême, qui lis au fond des cœurs!

«Un frère, un ami à moi, est, ô mon père, victime d'un destinée injuste. Doux, vertueux et plein de sagesse, il est privé de la lumière, il est plongé dans les ténèbres de la nuit.

«Le poisson qui fend les flots, les oiseaux sur les

branches, les plus infimes insectes possèdent la vue qui les éclaire à travers la vie.

«Le vermisseau sans intelligence a son œil qui étincelle, et voit, plein de joie et d'admiration, la création s'y réfléter.

«Je n'ai nulle vertu, nulle valeur, mais je l'ai connu, lui. Il avait la modestie d'un ange; il était doux comme l'agneau, pur comme le lys blanc.

«J'ai vu ce cygne mélodieux, qui devait un jour devenir un nouvel Orphée, et répandre des flots d'harmonie, et donner des jouissances sublimes.

«Aujourd'hui sa vie s'écoule en soupirs, les larmes sont sa seule jouissance depuis que dans ses yeux, où brillait la joie, les rayons ont été éteints.

«Et il avait raison, ô mon Dieu; car il était jeune, et les belles pupilles de ses yeux étaient le séjour des Grâces.

«Comment parcourra-t-il la triste carrière de la vie, privé de toute joie, à travers une nature morte et une nuit éternelle?

«Avec quels sentiments entendra-t-il autour de lui les accents de gaîté, les chants et les rires d'une jeunesse folle de joie?

«L'aurore viendra, et il ne la verra pas; la terre sera saluée par le printemps, et il ne cueillera pas les fleurs que la rosée fait éclore.

«Compatis, ô père, à ses maux. Ton plus humble fils t'en conjure. Rends-lui la vue, et fais luire dans mon âme un rayon de consolation.

«Ta puissance est grande; rien n'y met de bornes. Si le ciel est plongé dans les ténèbres, si le soleil est éteint, tu peux le rallumer d'un clin d'œil.

«Tu as voulu produire le monde, tu as dit et la

terre fut, et les astres peuplèrent le ciel, et les légions des chérubins apparurent.

«Ils apparurent; et comme un fiancé lance autour de lui une pluie de monnaies d'or[1]), tu as jeté sur toutes leurs ailes des yeux innombrables.

«Lorsqu'à ta voix ils se rangent autour de toi, leurs plumes reflètent la lumière comme autant de lustres à mille lampions d'or.»

On ne lira peut-être pas sans intérêt l'appréciation d'un des plus grands poètes français, faite par le poète grec.

«A la mort de Béranger.

«Muses et Amours, prenez le deuil. Réjouissez-vous, Jésuites et tyrans. Béranger est mort.

«Elle s'est tue, la lyre qui consolait le malheur. Le pauvre artisan voyait en lui son Dieu tutélaire.

«Il préférait l'indigence de Diogène et la simple rose de Lisette à l'ennui doré de l'esclavage officiel.

«Sa muse vengeait les faibles et abaissait l'insolence des grands. Elle était la divine justice pour ceux qui n'en craignent pas une autre.

«Dans les marais fétides de la politique il lançait, comme Apollon, ses flèches mortelles contre les Pythons venimeux.

«Par un art merveilleux, la même main tenait à la fois la lyre d'Anacréon et les traits d'Archiloque.

«Français, permettez-moi de déposer sur le cercueil de votre poète une couronne immaculée, que les Muses ont tressée sur le Cithéron.

---

1) Usage suivi aux noces populaires en Grèce.

«Ces violettes ont poussé sur les tombeaux de nos martyrs, et la liberté en ornait son front immortel.

«Il n'a pas, comme d'autres, renié par une palinodie la grande déesse. Il a voué à ses charmes un culte et une fidélité chevaleresques.

«Il était philhellène, comme l'est toute grande âme. Athènes était sa patrie; il l'a dit sur sa lyre.

«Lorsque Mars faisait de notre terre l'image du Tartare, et que Canaris changeait nos mers en un Cocyte qui engloutissait les âmes des barbares,

«voyant la main des puissants hésiter encore, il jeta dans la balance le poids de sa lyre dorée.

«Un chant divin, s'élevant de la contrée qui nous envoie le zéphyr embaumé, est venu plaider pour les fils d'Homère.

«Aussi sa renommée vivra-t-elle chez nous à travers les siècles, et sa mémoire restera sacrée jusque chez nos derniers descendants,

«aussi long-temps que Phébus élèvera au-dessus des nuages sa torche enflammée, et que le chœur des Heures renouvellera sa course à travers la Grèce, patrie de la gloire.

«Muses et Amours, prenez le deuil. Réjouissez-vous, Jésuites et tyrans. Béranger n'est plus!»

Nous donnerons encore un petit poème d'une nature plus subjective, qui caractérise mieux le genre de talent de Carassoutsa, et en tire toute sa valeur.

«A une étoile.

«Toi qui dans l'immensité des cieux te révèles par une lumière vacillante et douteuse, comme le coquillage qui blanchit au fond des mers et qui paraît et disparaît tour à tour,

«si tous ces points étincelants que nous apercevons sont des ornements qui brillent au pan de la tunique du Créateur, tu es donc un diamant suspendu à un de ses derniers plis.

«Ou, si ce n'est pas son vêtement que nous voyons, mais bien un autel éclairé de la lumière éternelle de milliers et de myriades de lampes, tu es donc un flambeau qui conserve sa flamme divine en dépit de la violence des ouragans.

«Si enfin la voûte du firmament, qui semble semée de pierres précieuses, d'émeraudes et de rubis, n'est ni sa tunique dorée ni son saint autel, mais bien un amas de mondes d'une étendue incommensurable,

«tu es une source vive de lumière et de beauté, un soleil autour duquel gravitent des planètes, dont chacune s'entoure de planètes moindres, comme la poule de sa couvée;

«Et tu portes donc, ô géant, sur ton large dos des continents et des mers, des montagnes, des plaines, et peut-être des myriades de cités bruyantes. Mais quels sont leurs destins, quelle est leur histoire?

«Les choses, ô monde, se passent-elles en toi comme ici bas? Y a-t-il en ton sein des myriades qui naissent et des myriades qui meurent?

«Y a-t-il la joie pour les uns, les pleurs pour les autres? Des torches mortuaires s'y allument-elles à côté des flambeaux de noce?

«Quelle est la loi qui régit tes habitants? Est-ce la liberté qui préside à leurs conseils, est-ce que ton peuple plie le genou devant des tyrans, et le faible est-il la victime du puissant?

«Au moment où mon œil te fixe, ô étoile, des troupes et des flottes te traversent peut-être. Ton sol gémit

sous leur poids, des batailles sont livrées, des armées entières sont moissonnées.

«Et tant d'êtres divers, tant de mouvement et tant de tumulte tiennent dans un si petit espace! Tout se confond en un seul point, et tout est silence au delà!

«Et ce point qui scintille là haut, qui ne change jamais d'heure ou de place, si le moment vient où il disparaîtra lui-même, que manquera-t-il à la création? Un grain de sable, une feuille de la forêt.

«Tu es, ô étoile, régulière à te lever et à te coucher: mais dans la foule des astres tu échappes à notre attention. Tu fournis fidélement ta carrière prescrite, mais nous ne nous inquiétons pas de ton existence.

«Quand la nuit vient, tu te montres comme une fille timide, la dernière parmi tes sœurs. A l'approche de l'aurore, tu es la première à te dérober derrière les montagnes.

«L'Argus qui épie le ciel t'a laissée sans nom, bien que tu te lèves toujours belle depuis le commencement des siècles. Une nuit viendra où toi aussi tu ne te lèveras plus?»

VLACHOS.

Natif d'Athènes, Ange VLACHOS, que nous avons plusieurs fois cité comme auteur de livres didactiques, a aussi cultivé la poésie avec beaucoup de succès.

Outre une excellente traduction métrique d'«Hadrien», tragédie de l'Allemand *Heyse*, et quelques petites comédies, les unes imitées, les autres traduites du français, il a entrepris un travail beaucoup plus hardi. Il n'a pas hésité à se mesurer avec le génie de Lamartine, dont

il a traduit en vers les Harmonies; et sa langue belle et correcte, et le soin minutieux qu'il donne à la polir et à la châtier, lui fournissent un instrument propre à rendre les brillantes pensées du grand poète, dont aucune plume humaine ne peut reproduire la mélodie. Il a aussi traduit quelques poésies de *Victor Hugo*, et a rendu les «Fantômes» en hexamètres irréprochables, divisés en strophes par des trimètres dactyliques. Plusieurs autres traductions de l'allemand et de l'anglais, deux langues que le poète possède comme le français, sont aussi fort réussies.

Les poésies originales de Vlachos ont été publiées en un beau volume. Elles contiennent des pensées ingénieuses, souvent neuves et toujours bien exprimées, dans une langue substantielle, serrée, et recherchant la sévérité classique. Une de ces compositions, plus longue que les autres, et n'ayant pas moins de 700 vers, est une narration, ayant pour titre *Phidias et Périclès.* Elle semble être le pendant de «Socrate et Aristophane» d'*Al. Byzantios*, et ne lui est pas inférieure comme peinture fidèle de l'antiquité. Son style est moins avare d'accessoires et d'ornements descriptifs, et ne peut s'en passer au même degré.

Comme Byzantios, il débute par une représentation au théâtre. C'est Aeschyle qui en a les honneurs, par sa trilogie d'Oreste. La poète décrit par quelques traits vifs l'Agora et le peuple qui la remplit. Un homme, s'écartant du tumulte, va s'asseoir sur un tronçon in-

achevé de colonne, près du temple de Vénus des Jardins. Les yeux fixés sur Minerve Promachos de l'Acropole, il se dit à lui-même:

«Avant que Cimon ne fût exilé, j'espérais communiquer mon idée à son esprit généreux, et voir le peuple assemblé devant une autre Minerve que celle en bronze que j'aperçois d'ici, compléter par de nouvelles décorations la splendeur de l'Agora et de l'Académie, et éterniser sur l'Acropole par l'ivoire et l'or le nom de *Phidias.*

«Les Athéniens sont ingrats. Ils haïssent les héros de leur vivant et ne les aiment que morts. Ils ne permettent qu'au lierre de couronner leur tombe.

«C'est un grand peuple, mais... c'est un peuple. Il se fait un jeu de condamner à l'exil ou à la mort ses grands hommes, dont la main puissante le gouvernait. Vivants il les proscrit, morts il les regrette.

«Il est comme l'enfant qui brise ses jouets, et qui crie lorsqu'il voit les morceaux informes auxquels il les a réduits dans sa colère.

«Oh! si du milieu de cette foule il s'élevait de nouveau une intelligence; si une main puissante s'emparait avec adresse des rênes de cette populace indomptée;

«Si un souffle d'autorité réglait le cours du flot populaire, et rappelait à la vie les ateliers de Phidias et d'Agoracrite! ... Mais où est-elle, cette intelligence?»

Un jeune homme s'arrête devant lui.

«Salut, Phidias. — Salut, Périclès. Tels furent leurs premiers mots.

«Te plais-tu donc à la fraîcheur de la nuit, ou bien admires-tu les effets de la lune sur la tunique de bronze de ta Promachos?» demanda le jeune homme.

«Hier, quand j'arrivais d'Égine, ta déesse fut la première à frapper ma vue. Elle est superbe; mais Périclès rêve une autre forme pour elle.

«Souvent dans mon sommeil je la vois resplendissante d'or. Je voudrais élever à la reine de notre ville un palais radieux, dont je garderais les clefs.

«Je veux y réunir la magnifique procession des Panathénées, et dans la belle statue de la Déesse voir ma propre image et celle du grand peuple de notre ville.

«C'est là, Phidias, que tu graveras ton nom, confié aux siècles à venir. Ton chef-d'œuvre d'or sera érigé comme un symbole sublime de l'union de l'homme à à la divinité.»

«Son œil rayonnait lorsqu'il parlait ainsi, tandis qu'une larme de joie s'échappait lentement des yeux de Phidias, et donnait à son mâle visage une expression juvénile.

«— C'est là aussi, dit-il, ce qui occupe ma pensée; c'est ce que mon burin attend. Ton âme est mon âme; je désire ce que tu désires. Un même flambeau nous éclaire.»

«Chacune des idées du jeune homme se reflétait dans l'esprit du vieillard. Ils tournèrent leurs pas vers la ville, en agrafant leurs manteaux pour se préserver de la fraîcheur des nuits d'été.»

Cinq Olympiades plus tard on érigeait la statue chryséléphantine dans le Parthénon. Les fêtes et les processions qui accompagnèrent cette solennité sont décrites avec beaucoup d'art. La plume du poète suit avec exactitude et finesse le burin qui a tracé la frise du temple. Périclès est au point culminant de sa force et de son bonheur.

Cinq années se passèrent encore, et l'envie et la haine avaient réuni un parti puissant contre lui.

«Il est seul et ils sont nombreux; mais le colosse se tient debout. Mille mains ennemies sapent sa base sans l'ébranler. Ils passent en se courbant, sans oser élever le regard jusqu'à lui.»

Pour nuire à Périclès, ses ennemis font accuser Phidias par Ménon, un de ses ouvriers, d'avoir dérobé l'or destiné à la statue de la déesse, et d'avoir représenté sa propre effigie et celle de son protecteur sur le bouclier de la statue.

Dans la dernière partie du poème on trouve le grand artiste couché sur un grabat, au fond de la prison. Il rêve aux temps heureux lorsque le peuple accueillait à Olympie avec des élans d'enthousiasme sa statue de Jupiter, et exigeait de lui qu'il inscrivît son nom au bas de ce chef-d'œuvre.

Périclès survient, et Phidias en délire le prend pour le traître Ménon. L'homme d'État comprend que le trait qui atteint son ami est lancé contre lui-même, et se dit qu'il a encore assez de puissance pour sauver le célèbre sculpteur. Lorsqu'il revient le lendemain, il le trouve mort. Le cœur brisé, il prédit à Athènes de tristes destinées, qui s'accomplissent bientôt, lorsque lui-même est enlevé par l'épidémie et que l'étoile de Cléon vient à se lever.

Le dénouement paraîtra peut-être un peu précipité et pas assez dramatique; mais les beautés du poème sont d'un ordre élevé, et l'ont fait juger digne de

deux traductions en vers, l'une en italien, l'autre en allemand.

Nous faisons suivre un petit échantillon des poésies lyriques de Vlachos.

«La nouvelle vie.

«Une petite fleur des champs se chauffait tranquillement au soleil, loin du tumulte et loin des hommes.

«La rosée du ciel la baignait la nuit au clair des étoiles; à l'aurore elle étalait ses pétales, pleines de vie et de brillantes couleurs.

«Inconnue, peu vue, peu enviée, elle ignore le monde et l'existence des hommes, dont les soupirs ne viennent pas la troubler. Elle est heureuse, et sa vie est celle d'une fleur.

«Mais hélas! Un passant survient; son œil est attiré par la belle fleur des champs; il en admire les couleurs gaies et les feuilles humides.

«Le cruel la cueillit. Pour toute plainte la petite fleur versa une larme, et, vivante encore, elle fut jetée et ensevelie dans sa poche.

«Quand sa main l'arrachait, il avait sur les lèvres de douces paroles d'amour, et le soir il disait à son amie: Aime-la, je l'ai cueillie pour toi.

«La jeune fille cacha la fleur dans son sein à peine encore palpitant, et les pétales mortes étant échauffées, revinrént à la vie et s'épanouirent.»

Mais nous voulons plutôt laisser Vlachos parler lui-même. Il a essayé aussi de faire des vers français, et l'exemple que nous en donnons montrera qu'il le faisait avec succès.

«A Monsieur E... S... (Berlin, 1861).

«Pourquoi, quand ce brouillard oppresse ma poitrine,
qu'une larme furtive à mon œil vient jaillir,
mon front, qui tristement sous la brume s'incline,
s'élève au souffle frais et doux d'un souvenir
de la patrie?

«Pourquoi, quand dans ce ciel je cherche en vain une île
riante, un petit coin doré par le soleil,
sont-ce mes souvenirs qui me prêtent asile
dans une aurore d'or, dans un couchant vermeil
de la patrie?

«C'est que je suis un pauvre étranger qu'on coudoie,
un inconnu perdu dans un monde indolent,
qu'on regarde souvent, hélas! sans qu'on le voie,
et qui voit partout, lui, le tableau consolant
de la patrie.

«Oh! c'est votre amitié qui pour moi fit éclore
quelques fleurs du pays dans mon désert d'exil...
Vous partez, mais j'aurai leur souvenir encore,
pour en faire un bouquet avec nos fleurs d'avril
dans ma patrie.»

VIZYÉNOS.

Un autre poète, qui tient son rang à côté des précédents, est G. M. VIZYÉNOS, de Thrace. Il a écrit des poésies lyriques, les unes sérieuses, les autres gaies, spirituelles et fines productions, dignes de figurer à côté de celles de Christopoulos et de Tantalidès. Son long poème intitulé *Codrus* et divisé en stances, a des vers

d'une grande beauté, aux rimes riches et qu'on dirait trouvées sans avoir été cherchées, à la langue pure, sonore et colorée. Comme Byzantios et comme Vlachos il a le sentiment de l'antiquité, qu'il sait rendre par des accents dignes d'elle. L'intrigue de son poème, tissue d'éléments de l'histoire, est habile et intéressante.

Un jour les Athéniens en s'éveillant voient leur campagne couverte d'armées doriennes. Une grande inquiétude s'empare de la ville. L'oracle prédit la victoire à ceux qui perdraient leur tête. Codrus explique l'oracle: «C'est son propre sacrifice que les Dieux demandent pour sauver Athènes. Mais son fils Médon pense que c'est à lui, plus jeune, et non au vieillard, à mourir pour sa patrie. Sous le prétexte qu'il est plus apte à faire face au danger qui menace la ville, il veut que son père abdique et que les Athéniens le proclament lui-même Roi, afin qu'il ait le droit de se sacrifier. Codrus, voyant le peuple prêt à céder, se hâte de le prévenir. Médon avait sous sa garde la porte qui s'ouvrait sur la campagne envahie. Thelxinoé, sa fiancée, après bien des hésitations, naturelles à une jeune Athénienne, se décide à l'y aller trouver dans la nuit pour le détourner de son fatal projet. Codrus profite de cette entrevue qu'il a épiée, et du trouble où elle jette Médon, pour passer la porte, deguisé en pauvre paysan, qui prétend aller à la recherche de ses enfants. Arrivé au camp des Doriens, il les provoque et il est tué. Minerve annonce son action héroïque aux Athéniens, qui,

lorsqu'ils reviennent de leur consternation, envoient à l'ennemi une députation pour demander son corps. A la nouvelle que l'oracle a eu son accomplissement en faveur des Athéniens, les Doriens prennent la fuite, et le peuple d'Athènes, ne trouvant plus personne digne d'occuper le trône de Codrus, abroge la royalité, proclame Médon magistrat à vie, et lui donne Thelxinoé pour femme.»

Le poème commence par une invocation à la Muse en ces termes:

«Muse, fille du ciel, quitte pour un instant l'Hélicon, et viens me dévoiler le siècle où vivaient des hommes semblables aux Dieux. Eclaire mon esprit de ton flambeau, et déchire le voile qui couvre le long passé. Sur les bords du Céphise prête-moi ton Pégase, et ceins ma tête d'un laurier du Parnasse.

«Touche de tes doigts immortels les cordes de ma lyre, et chante par ma voix l'hymne de l'amour de la patrie. Conte la mort héroïque du grand Athénien; redis à quel prix il acheta le salut de ses concitoyens, et comment il est mort, laissant à sa patrie la liberté en héritage.»

Toutes les parties du poème sont également recommandables. Nous faisons suivre le passage où Thelxinoé et sa nourrice se rendent pendant la nuit auprès de Médon:

«Enveloppées de voiles noires, elles marchent sur la pointe des pieds, comme des biches effarouchées, qui craignent d'être vues à la lumière. N'est-ce pas Hécate qui erre de nuit dans les carrefours? ou sont-ce plutôt

des ombres de morts qui privés de sépulture, viennent à travers les ténèbres demander le dernier repos au parent oublieux?»

«Il n'en est rien. L'une d'elles, appuyée sur le bras de l'autre, comme une liane s'attache au tronc d'arbre, a les yeux pleins de larmes, et son sang est glacé. Cependant la douleur ne ternit pas la fraîcheur de ses joues. C'est ainsi que le ver qui pénètre au cœur de la pomme en épargne la couleur.

«L'autre, qui porte le fardeau de plusieurs lustres, a accumulé dans son esprit une large moisson de sagesse. C'est là qu'elle puise ses conseils, et elle dit à la jeune fille: «Considère, ô ma fille, la vie comme une planche jetée sur un lac obscur, et ayant pour ancres l'espérance et la patience.

«Tantôt le calme y règne, tantôt l'onde est agitée, et puis survient la tempête, et puis ... le nautonier verse du vin dans sa coupe et boit en chantant. Pourquoi cette aversion pour la vie? Demain tout aura peut-être tourné au mieux.» C'est ainsi que la prudente nourrice parlait à sa maîtresse chérie. La jeune fille incline la tête comme une fleur, et prononce des paroles sans suite.»

CHAPITRE IX.

ZALACOSTAS. — CALLIVOURSÈS.

ZALACOSTAS.

G. ZALACOSTAS, après s'être distingué dans les rangs des défenseurs de la liberté, a servi comme officier de comptabilité dans l'armée royale. Les chiffres qui faisaient l'occupation, et, nous devons le dire, la torture de sa vie, avaient de quoi tuer les neuf Muses à la fois; cependant la sienne est restée robuste et fière; elle n'y a rien perdu de sa vigueur ni de sa fraîcheur, et dans tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions prosaïques, il lui empruntait des inspirations dignes des plus beaux temps de la littérature nationale. Il a écrit des chansons, des odes et des poèmes ou nouvelles en vers, qui contiennent des beautés de premier ordre. Sa langue, soit qu'il emploie le dialecte vulgaire, soit qu'il s'attache au style plus pur et plus élevé, est toujours noble, correcte et substantielle, et comme inspirée par l'esprit sain de l'antiquité. Il donne le plus grand soin à son vers, et le travaille en artiste. Son imagination est riche et ardente, mais il sait la tenir en frein, et en modérer les élans de manière à donner à ses productions la mesure et la forme dont l'art ne peut se passer.

Le fragment suivant, tiré d'une de ses pièces patriotiques intitulée «*l'embouchure de Prévésa*» est une réminiscence des faits belliqueux dont il fut lui-même un des acteurs. L'inspiration du poète s'y allie à l'enthousiasme du patriote.

«Déesse des grandes pensées, toi qui crées les héros, dis-moi, quel est ce bruit qui se fait autour des hommes de mer? Une foule en armes les a entourés. Etends sur eux ta large chlamyde pour les protéger.

«La rage de l'ennemi ne connaît pas de frein. Le plomb fait voler en éclats le flanc du navire et arrête sa marche. Les rames cessent de battre les flots.

«Feu! feu!» crie le commandant, et les canons aux larges gueules vomissent le tonnerre; les boulets volent en tout sens, et l'air mugit au loin.

«La flotte des infidèles s'arrête. Une barque s'en détache et aborde le navire. Elle est pleine d'hommes qui brandissent des sabres avec des cris féroces.

«Sèche, ô Muse, ta larme divine, et retiens les battements violents de ton cœur. Bien des siècles ont passé sur nous, pleins de souffrances et de pleurs.

«C'est à nos tyrans à pleurer aujourd'hui. Pénètre dans la chambre mortuaire du navire, où un jeune Grec expire de la mort non pleurée du brave.

«Voyez; Andrée dort. Autour de lui ses amis sont rangés en cercle. Il dort; mais on dirait qu'une dernière menace erre sur ses lèvres muettes.

«Les marins le regardent, tristes et silencieux. L'un d'eux semble anéanti. Il se tient près de lui immobile, et les bras croisés sur la poitrine.

«Ses lèvres bougent seules; il attache sur le mort

un regard fixe et étrange. Ses pleurs ne coulent point... C'est son cœur qui est rempli de ses pleurs.

«Verse, toi, ô Muse, une larme amère, avant que mes cordes gémissantes n'aient fini leur chant. Couronne de tes fleurs le marin mort, et couvre-le de tes parfums.

«Laisse-moi suspendre ma lyre à la branche d'un saule, et n'y touche point avant qu'une grande voix pleine de tempêtes ne retentisse dans les cœurs d'une jeunesse ardente.

«C'est alors que je redemanderai mes armes d'autrefois. Alors chaussant de nouveau mes brodequins de montagnard, je volerai avec toi là où l'Achéron précipite ses flots rapides.»

Une de ses plus belles compositions poétiques, intitulée «*Missolonghi*», commence ainsi:

«Bien que j'aie voué ma vie à une occupation haïe des Muses et que j'aie déjà fourni la moitié de ma carrière, je descends cependant encore dans la lice. Mon âme est jeune. J'entreprends de chanter une grande histoire.

«Une déesse auguste soulève le voile du passé, me tend du ciel son bras de feu, et me transporte aux flancs dénudés du Mont Kérasovon.

«Une douce teinte rosée trace la ligne du matin, et l'œil de l'aurore, suspendu à l'horizon, projette ses rayons tremblants. Les autres étoiles s'éteignent, mais la face de la nuit est encore noire.

«C'est l'heure des amours, un mélange mystérieux de lumière et de ténèbres. C'est le moment où la rose s'épanouit, où la nature active le drame de la vie.

«Le ciel, la terre et la mer, tout dort; oui, tout dort ailleurs; ici plane le démon de la mort. Ici veillent

des combattants endurcis aux fatigues, des moissonneurs sur les champs meurtriers de la guerre.

«Missolonghi... Voyez, cette étroite enceinte, ce monument élevé à la gloire, décimé par la famine, oppose encore à l'ennemi sa légion de martyrs.

«Missolonghi, un brasier sur lequel des combats sanglants sont livrés! Il dresse son front altier, couronné de dix bastions fiers de leurs noms illustres. Chaque bastion souffle l'ouragan et vomit des tourbillons de flammes.

«Il dirige vers le lac le feu jamais éteint de ses mortiers. L'éclair succède au tonnerre, et Missolonghi flotte dans une mer de fumée et de feu. . . . .

«Les bouches des dragons d'airain, qui lancent des éclairs, parlent un langage mystérieux. Leur concert éclate en un bruit immense. «Rendez-vous, disent à la garnison les canons qui la ceignent. Rendez-nous les clefs.» — «Elles sont au bout du glaive,» crie Missolonghi par ses cent bouches. Ce terrible dialogue retentit jusqu'aux extrémités de la terre.» . . .

Ce poète, plein de vigueur, est inimitable lorsqu'il fait résonner les cordes tendres de sa lyre. Nous faisons suivre un des poèmes de ce genre, écrit dans le style populaire avec une charmante naiveté.

«Le poète.

«La douleur se refuse au sommeil. Le ciel jette sur la colline sa lumière vacillante. Les forêts, les montagnes et les rochers sont encore plongés dans le crépuscule.

«Les herbes boivent la rosée de la nuit, le rossignol

fait retentir sa douce chanson, et un zéphir caressant ride la surface de l'eau.

«Des Néréides invisibles tressent des couronnes d'or sur le sommet de la montagne. Des anges président à cette heure mystérieuse.

«C'est l'heure délicieuse du matin, où la nature jette ses parfums sur les fleurs et les feuilles, une heure bénie par tous les cœurs qui ne plient pas sous la douleur.

«Assis au bord de la fontaine, un jeune poète promène ses regards autour de lui. Tout lui paraît terne; il soupire et adresse ses plaintes à la nature déserte.

«Triste nuit, dit-il, tu es sombre comme mon âme. Avec quelle joie je te saluais autrefois à côté de celle que j'adorais!

«Ecoute comme les oiseaux chantent deux à deux sur les branches. Et moi dans ma douleur, je cours après un fantôme, je cherche une ombre à travers les forêts solitaires.

«Ces forêts étaient autrefois le paradis pour moi. J'aimais tant cette fraîche fontaine. Insensé qui compte sur les joies de ce monde!

«Des rêves m'ont égaré, et mon cœur a cru à des félicités célestes. Oiseaux des montagnes, vous connaissez l'histoire de mes peines.

«Si l'un de vous se plaint de son isolement et d'avoir perdu sa compagne, que de sa voix musicale il répète ma souffrance.

«Elle s'appelait Chrysô; elle brillait de jeunesse et de beauté. Elle était la reine de la danse et la première à l'église.

«Ses sourcils étaient tracés comme au pinceau; ses yeux bleus n'avaient pas leurs pareils, pas plus que ses lèvres de corail.

«A quoi lui ont servi la beauté et la grâce contre la mort inexorable? Charon le cruel, Charon, le chasseur des âmes, la vit et l'emporta.

«O vous qui l'avez connue, oiseaux, fleurs des champs et fontaines, ne me croyez pas insensible si je puis continuer à vivre sans elle.

«Pâle cadavre, vain fantôme errant sur la terre, je veux que mon âme s'y consume; car la vie m'est un enfer, et la mort me serait une fête.

«La mort l'a entendu. Les amandiers de la campagne n'avaient pas refleuri une fois encore, que le malheureux fut enlevé, et dort dans la terre à côté de sa Chrysô.

«Deux arbres, plantés sur la double tombe, les couvrent de leur ombre mystérieuse. Lorsque la brise souffle, ils se donnent le baiser fraternel.»

CALLIVOURSÈS.

Le savant médecin P. Callivoursès, dont nous avons déjà cité les travaux et les découvertes scientifiques, est aussi un poète distingué et original. Ses ouvrages poétiques appartiennent surtout au genre didactique, et brillent tout autant par l'imagination que par un style vigoureux et richement figuré. Sa langue est d'une pureté et d'une correction irréprochables, à moins qu'on ne veuille lui faire un reproche de l'exagération même de cette qualité. Si les vulgaristes restent au-dessous de l'état actuel de la langue parlée, notre poète s'élève souvent beaucoup au-dessus d'elle. Il écrit comme on a parlé autrefois, ou plutôt comme, sur la foi de la grammaire, il espère qu'on écrira un jour. Fidèle aux

règles, il ne se heurte parfois qu'à une seule, celle de l'usage, qui n'est pas rarement dans son tort. Comme il puise à pleines mains, et sans ménagement, dans le vocabulaire antique, le sens de ses vers en devient souvent obscur et difficile à saisir même pour les plus érudits, auxquels seuls il s'adresse pour le moment, en attendant que le reste de la nation s'élève jusqu'à lui. Il y a cependant une circonstance qui s'oppose à cet espoir: C'est que les langues sont, comme les peuples, capricieuses de leur nature, et qu'elles se laissent moins guider dans leur développement par l'exemple d'un seul, aussi autorisé qu'il soit, même par les arrêts d'une académie, que par la pratique générale, qui est arbitraire, sans cesser toutefois d'être conséquente. Le trop grand archaïsme de Callivoursès dégénère aussi quelquefois en défaut dans ce sens, que la construction de sa phrase, sans jamais être défectueuse, devient forcée en quelques circonstances, et ses vers y perdent leur harmonie habituelle. Mais la beauté des pensées, qu'ils expriment toujours d'une manière poétique et neuve, compense et fait oublier ces rares et légères imperfections de la forme.

Le plus considérable de ses poèmes est celui qui a pour titre: *«Poésies insulaires» (Νησιωτικὰ ἔπη).* En près de mille alexandrins rimés il chante la belle nature et l'ancienne gloire des îles de la mer Égée. Après avoir parlé longuement et avec amour de Naxos, sa propre patrie, il introduit ainsi qu'il suit la description des autres Cyclades:

«Voyez ces nymphes si belles et si gaies, qui entourent leur sœur ainée, comme à une de ces rondes qu'exécutent les jeunes filles de ces îles mêmes. Le voile qui va de l'une à l'autre et unit les mains des danseuses est ici tissé par la main de Dieu, et a pour trame l'argent et pour chaîne l'émeraude. C'est la mer aux vagues étincelantes.

«Un collier de diamants brille au cou de chacune; c'est son antique gloire. Elles ont toutes leur symbole distinctif, comme celui que l'artiste grave sur l'agate ou l'onyx de la bague.»

Il passe toutes les îles en revue et énumère avec des couleurs souvent saisissantes tous leurs titres à la renommée. En parlant de la petite *Oliaros* ou *Antiparos* et de sa magnifique grotte de stalactites, il se rappelle que le Marquis de Nointel, ambassadeur de France en Turquie, y a fait célébrer, en 1673 une messe de minuit selon le rite catholique en latin. Nous traduisons les termes dans lesquels le poète exprime à cette occasion sa prédilection pour le grec. Nous choisissons ce fragment moins pour le mérite poétique que pour l'intérêt littéraire qu'il présente:

«Combien, s'écrie-t-il, le spectacle eût été plus grand si le clergé oriental avait célébré cette fête, en habits dorés, chantant les mélodies de Cosmas et de Damascène, en langue hellénique, cette langue divine, qui plus que toute langue parlée sur la terre convient aux hymnes adressées à la gloire de Dieu. Ses beautés sont les échos de la mélodie des anges qui chantent le Très-Haut. Aussi les chants en langue grecque sont-ils plus agréables à Dieu que ceux en tout autre idiôme.

«Il parlait le grec celui qui proclamait Athènes l'auguste avant-courrière de Jérusalem. Il le parlait aussi, le divin Socrate, lorsqu'il initiait les peuples aux lois d'une morale toute chrétienne, et qu'il déclarait l'âme immortelle, recevant la ciguë pour prix de sa sublime doctrine, comme la grande révélation valut à l'Homme-Dieu la torture plus douloureuse des clous. Aussi les chants en langue grecque sont-ils plus agréables à Dieu que ceux en tout autre idiôme.

«Ils parlaient le grec aussi ces artistes qui faisaient des statues et des temples non égalés par les modernes. Dans leurs Parthénons la divinité était célébrée en langue hellénique. C'est cette même langue, enviée par les rossignols, qui exprimait l'admiration pour ces œuvres inimitables, et sa beauté semblait ajouter à la leur. Aussi les chants en langue grecque sont-ils plus agréables à Dieu que ceux en tout autre idiôme.

«C'est en Grec que les Évangélistes ont écrit leur ouvrage inspiré, et c'est aussi en grec que les Synodes ont discuté le droit sacré. Ils ont préféré, ô Grèce, ta langue à toutes les langues de la terre pour écrire les canons qui gouvernent le vaisseau de l'église. C'est encore en grec qu'ont été écrites les paroles dorées des trois grands orateurs de l'église du Christ, dont les Bossuet même n'ont pas atteint l'éloquence. Aussi les chants en langue grecque sont-ils plus agréables à Dieu que ceux en tout autre idiôme.»

C'est une belle tirade que celle où le poète invoque tour à tour toutes les divinités de l'Olympe pour qu'elles lui procurent le spectacle de la procession de l'ancienne fête de Délos, et lorsqu'enfin la Vierge de Ténos lui

accorde cette joie, le poète, aidé de l'antiquaire, en fait la plus magnifique description.

Nous ne pouvons pas consacrer à tous les poètes de la Grèce actuelle une attention égale, et nous nous voyons forcés de passer sur un grand nombre de ceux qui n'ont pas un caractère distinctif. Il y en a cependant plusieurs encore dont les travaux méritent de ne pas être livrés à l'oubli, recommandables qu'ils sont, soit par la beauté de leurs vers, soit par le sentiment, ou l'inspiration poétique. Tels sont entre autres:

Gorges PARASCHOS, qui met au service d'un patriotisme ardent et des plus nobles sentiments une langue robuste et des vers d'une grande perfection. Il a écrit, outre des pièces lyriques, quelques scènes d'un drame patriotique, qui respirent l'air des montagnes et l'amour de la liberté. Sa traduction en vers de «Hernani» de *Victor Hugo* mérite le plus grand éloge: Elle est digne de l'original.

J. SKYLISSIS de Smyrne, publiciste que nous avons déjà cité, est un poète de talent et de goût. Il a traduit en vers «la Mort de Socrate» de *Lamartine*, et les plus belles comédies de *Molière*, qu'avec un rare succès il appliqua aux mœurs et aux circonstances de la Grèce. Il a en outre écrit, en imitation de l'ancien poète Musée, une tendre et jolie Idylle sur *Héro et Léandre*, et plusieurs odes et chansons, toutes imprégnées des arômes de l'Ionie.

A. CANTACUZÈNE, un neveu du savant Coumas, a écrit des fables en vers et de jolies chansons, dont il a aussi composé la musique.

Ph. OECONOMIDÈS de Thessalie, sa SŒUR, et son PÈRE, qui a publié une traduction en vers rimés d'«Hécube» d'*Euripide;* SAMARZIDÈS de Constantinople, et sa mère, Euphrosyne SAMARZIDÈS, PROVILÉGIOS, de l'île de Siphnos, deux CAMPOUROGLOUS, tous deux de Constantinople, ayant le même nom sans être parents entre eux; Antoine MANOUSSOS de Céphalonie, un ancien officier qui s'est bravement battu pour l'émancipation de l'Italie, sont aussi des poètes qui, ainsi que plusieurs autres, méritent à divers titres d'être cités et d'être lus, ou donnent de bonnes espérances, s'ils n'abandonnent pas la carrière des lettres.

CHAPITRE X.

POÉSIE ÉPIQUE.

ANTONIADÈS. — STAVRIDÈS, ETC.

L'épopée est la première histoire des peuples. Elle naît des traditions et des croyances intimes, exploitées par le génie. Son caractère est la naïve fraîcheur et

la grandeur sans apprêt, qui appartiennent aux inspirations des peuples bien doués pour la poésie. Elle est la végétation robuste et spontanée que la nature produit et que l'art n'a pas encore altérée. Aux époques plus avancées des sociétés il peut y avoir des imitateurs et des plagiaires plus ou moins habiles, il n'y a plus de poètes épiques. Rome a Virgile, elle n'a pas Homère.

La Grèce moderne, se réveillant de sa torpeur de plusieurs siècles, n'a pas eu à traverser de nouveau une période de naïve et crédule enfance. Elle est rentrée dans la lice de la civilisation tout armée. Elle n'a pas passé par l'ère de l'épopée. Sa poésie avait des précédents; elle devait reconnaître les exigences de l'art et le frein des règles.

Cependant il ne s'en est pas moins trouvé des écrivains qui ont consacré de longs loisirs à composer des poèmes épiques.

Tel est A. J. ANTONIADÈS, professeur de grec au Collége du Pirée, auteur de deux épopées qui, s'il était permis de n'avoir égard qu'à la seule étendue, devraient être mises à côté de l'Iliade et de l'Odyssée. Elles ont pour sujet la chute héroïque de *Missolonghi* et les guerres de *Crète*.

L'épopée n'est pas un genre de poésie aussi facile que se l'imaginent tous ceux qui invoquent Calliopée. L'art ne peut pas aisément rendre ce qui tire ses principales qualités de l'absence de tout art. L'intérêt dramatique, qui anime la ballade ou la narration poétique

des temps modernes, fait défaut à l'épopée, qui doit se soutenir par des qualités intimes et d'un ordre plus élevé. Son essence est le sublime, qu'on peut parodier ou contrefaire, qu'on ne peut pas imiter; et de même qu'il ne suffit pas de rimer un roman pour en faire un poème comme Child Harold ou le Giaour, on ne fait pas une épopée en alignant en vers l'histoire ou la chronique. On ne fait alors ni de la poésie ni de l'histoire.

Cette critique s'applique moins à un autre rhapsode, STAVRIDÈS de Thrace, qui a écrit deux poèmes, moins longs, ayant pour héros, l'un *Skenderbey*, l'autre l'*Armatole*, en alexandrins blancs. Sa versification est belle, sa langue puissante et poétique, et ses épisodes, pleins d'intérêt, sont amenés avec art. Mais des deux poèmes c'est le second qui l'emporte sur le premier, surtout par le mérite de l'invention. L'épopée de Skenderbey raconte une victoire du héros épirote contre l'un des lieutenants du Sultan. Or la vie de Skenderbey est une suite continuelle de grands exploits, et la poésie qui se borne à n'en raconter qu'un seul le rabaisse au lieu de le relever. L'histoire, en quelques lignes, nous le représente comme le grand homme de guerre, le libérateur de son pays; en 4000 vers le poète nous le montre remportant un succès banal. Il est brave, le poète l'appelle toujours «Skenderbey le vaillant»; mais tous les Chrétiens et plusieurs des combattans Ottomans ne le sont pas moins. Des deux côtés la mort est donnée et reçue. Il n'y a pas de raison suffisante pour que la

balance des combats penche irrésistiblement d'un côté plutôt que de l'autre; aucun acte particulier ne tranche sur l'action générale, aucun trait distinctif ne relève assez un personnage au milieu des autres, ou n'y attache un intérêt exceptionnel. Le poète n'a pas même eu soin de mettre la justice de la cause ou des moyens du côté de son héros; car si les Turcs pillent le pays et se montrent cruels envers les hommes, impies envers les établissements sacrés, le Sultan dit de son côté, sans être contredit:

«J'apprends que Skenderbey s'est jeté avec rage sur mes provinces, qu'il a livré au pillage le pays jusqu'à Perlipi, qu'il a enlevé et traîné en captivité des hommes, des femmes et des enfants, et que sa fureur ne s'assouvit point.»

Cependant pour donner à ses récits cette teinte du surnaturel, dont Homère savait tirer un parti si sublime, mais que le scepticisme moderne a atteint jusque dans la poésie, Stavridès y fait intervenir la divinité; seulement il la revêt de mesquines passions humaines, qui lui enlèvent toute sa grandeur. Dieu est courroucé contre le Satrape Ottoman, non parcequ'il asservit les chrétiens, ou parcequ'il promène le meurtre et le carnage sur les innocents, mais parceque, transgressant l'étiquette céleste, il a offensé la dignité divine: Il a dans son serment invoqué le nom de Mahomet avant celui de Dieu!

Du reste la présence de Dieu dans le poème ne sert pas beaucoup à développer l'action. Elle l'embarasse

plutôt, ainsi qu'on en peut juger par le passage suivant. Si Dieu est courroucé contre les Turcs, il est encore plus indigné contre le Chrétiens. Le poète dit, rappelant jusqu'à un certain point des accents du Tasse:

«C'est ainsi que s'accomplissaient les volontés suprêmes du créateur, qui fut saisi de colère en voyant la race humaine amollie dans les plaisirs, insulter à la justice, persécuter la vertu, et se livrer à des passions féroces et à des discordes religieuses, où, avec une rage coupable, elle cherchait à pénétrer des mystères inconnus aux anges eux-mêmes.

«Le créateur vit avec peine ce spectacle que la terre lui présentait, et détourna de nous sa face courroucée. Il appela Amurat son serviteur. Au son de sa voix un éclat de trompettes retentit à travers les cieux, et la terre trembla jusque dans ses fondements, et la mer fut secouée dans son lit comme l'enfant nouveau-né dans son berceau. «Je suis, dit-il, l'Alpha et l'Oméga, celui qui d'un clin d'œil ai tiré du néant la terre, la mer, le ciel et tous les êtres; je suis le Dieu des puissances, le seul Dieu que les peuples adorent par des solennités variées. Lève ton armée, mène-la aux combats; frappe ceux qui m'outragent, inspire aux nations la terreur, et sois l'instrument fidèle de ma vengeance. Je suis avec toi, et un de mes anges, brandissant une épée de flamme, marchera au-devant de toi et te conduira à la victoire. Tu seras fort à la guerre et tu soumettras une contrée où coule du miel et du lait. Tes descendants en conserveront l'héritage pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que le moment vienne où ma colère sera épuisée. Telle est ma volonté. Que les peuples apprennent à redouter toute offense, car son résultat est fatal à quiconque s'en

rend coupable. Qu'ils reconnaissent leur Seigneur, qui vit et qui la venge.»

Lors donc que le Dieu de justice déclare que les Chrétiens l'ont outragé, ces Chrétiens cessent de mériter qu'on s'intéresse à leurs succès. Et lorsque le Dieu puissant dit au Turc: «Je suis avec toi,» on ne peut plus s'inquiéter de l'issue de la lutte, car elle est connue d'avance. Et encore, le poème tout entier est-il à tel point un incident secondaire dans le grand drame de la conquête des Turcs, que cette parole divine ne s'accomplit même pas à son dénouement, et que c'est le Chrétien qui triomphe.

Mais à côté de ces défauts, qu'on a beaucoup moins lieu de reprocher au second de ces poèmes, tous les deux contiennent des beautés dignes de la poésie épique. Le poète est un connaisseur de l'antiquité, et il y retrempe sa pensée et son style, quelquefois même peut-être d'un archaïsme exagéré. On a à regretter dans ses vers certaines élisions un peu forcées de voyelles, ainsi que l'absence de la rime, qui seule rompt la monotonie du tétramètre, et sert de digue au flux peu réglé de la parole qui déborde. Son emploi eût surtout été un ornement indispensable et un frein très-utile aux compositions d'Antoniadès. Les difficultés qu'elle oppose eussent fait supprimer plus d'un vers, et les poèmes y auraient gagné.

N'ayant pas l'autre poème de Stavridès sous la main, c'est encore à Skenderbey que nous empruntons un épi-

sode, qui servira mieux à donner la mesure des mérites et des défauts de cette épopée.

«Un jeune arbisseau couvert de fleurs croît aux bords du ruisseau murmurant, et se nourrit de son humidité. Mais, tandis que le zéphyr, imprégné d'arômes se joue dans ses feuilles, soudain la dent aigue d'un sanglier furieux le renverse brisé dans la poussière, tout chargé de ses guirlandes blanches, et avant qu'il n'ait porté des fruits. C'est ainsi, ô Dounazin, que toi aussi tu as terrassé Elmaze, vêtu encore de ses habits de noce.

«Rentrant de la guerre tout couvert de gloire, il salua avec joie le foyer de ses pères, et célébra ses noces avec Ghioulé, la plus jeune fille d'Abdulah. Le malheureux! A peine eut-il le temps d'admirer ses grâces. Il ne resta que cinq jours à Cazane, faisant la joie de ses tristes parents, de ses amis et de ses voisins. Le premier fut celui de son retour de Perse; le second, il demanda la main de la fille d'Abdulah; le troisième, plein de joie il reçut et il rendit l'anneau des fiançailles; le quatrième il envoya de riches présents, et le cinquième il célébrait bruyamment ses noces.

«De gais convives emplissaient la maison; les uns chantaient des hymnes à l'hyménée, d'autres frappaient des pieds le sol en mouvements cadencés, au son des flûtes et au bruit des tambours, tandis que les vieux parents, courbés sous le poids des années, vont, pleins d'activité, de l'un à l'autre, et servent les invités. Heureuse la jeune fiancée se tenait dans la chambre nuptiale, entourée de ses compagnes élevées à l'ombre du gynécée, des filles de noce qui admiraient la richesse de sa tunique brochée. Un voile pourpre lui couvrait la figure, et elle croisait sur sa ceinture d'argent ses

mains blanches comme la neige, dont le bout des doigts était peint.

«Soudain un prêtre à la barbe longue, au regard sinistre, entra dans la maison et dit au fiancé: «Elmas, prends tes armes, selle ton cheval, et cours à Byzance trouver Balaban, qui est envoyé à Croïa à la tête d'une grande armée pour abaisser l'arrogance de Skenderbey le vaillant. C'est notre bienheureux Sultan qui ordonne. Malheur à quiconque désobéit!» Il dit, et déploya un large parchemin scellé, où était écrit l'ordre du Sultan. D'un pas rapide il quitta ensuite la maison.

«Elmas écouta, et se mit en devoir de seller son cheval. En même temps des lamentations cruelles retentirent dans la maison. La vieille mère s'écria avec des sanglots: «Où vas-tu, mon fils, avant que ne t'ait vu ta fiancée, qui doit aujourd'hui la première fois quitter pour toi les bras de sa mère? Hélas! Jour de malheur! hymen conclu sous le coup de la colère divine! Où vas-tu, mon fils, quittant ta fiancée?

«Le jeune homme n'adressa pas un mot à sa mère. Il découvrit sa tête blonde, leva les yeux au ciel, et pria du plus profond de son cœur; «Fais, ô puissant Allah, que le Giaour invincible frappe la terre entière et en fasse son héritage!» Il dit, s'arma à la hâte, et de peur que l'action ne fût trop lente pour suivre l'ordre reçu, il s'élança sur son cheval et partit comme l'éclair.

«Il partit pour ne plus retourner, il partit pour tomber sous les murs de Croïa, moissonné comme la fleur des champs. Il était encore vêtu de sa tunique dorée, et il tenait à la main le drapeau de la demi-lune, bordé de pourpre.»

Nous croyons inutile de citer autrement que pour mémoire les auteurs suivants et leurs travaux:

J. MARGARITIS, qui a écrit un poème en dix chants sur la prise de Constantinople. Il lui donne lui-même le titre de poème épique; J. CONSTANTINIDÈS, qui a mis en vers l'expédition d'Omer Pacha contre Lassithi en Crète; Anaxagoras NAVTÈS, qui a raconté la destruction de la flotte ottomane à Navarin; G. PRANTOUNAS, auteur d'un poème sur la délivrance d'Athènes; Alexandre MORAITIDÈS, qui a décrit la destruction de Psara, et plusieurs autres dont les compositions ont la prétention et quelquefois la forme de poèmes épiques, tandis qu'il leur manque souvent toutes les qualités qui caractérisent soit l'épopée, soit même la poésie.

Panhellénis est un long poème en vers blancs d'EUTHYPHRON (J. LATRIS de Smyrne). Il forme un gros volume, mais doit néanmoins, par son contenu, être classé plutôt parmi les poèmes didactiques que parmi les épopées. Il émet les théories les plus justes sur la position de la race grecque dans la question d'Orient. Pour rendre justice à ce livre, il faut le considérer surtout à son point de vue politique.

Un gros volume de morale chrétienne, aussi en vers non rimés, d'ANTHIMOS, archévêque de Syros, témoigne plutôt des vertus théologales du vénérable prélat, que de son talent poétique.

CHAPITRE XI.

DRAME.

Si pour avoir une scène nationale il faut des poètes qui la fournissent, il n'est pas moins nécessaire, pour créer des poètes dramatiques, d'avoir une scène où ils puissent se produire. La Muse ne s'engage dans le plus rude et le plus tortueux des sentiers du Parnasse, si ce n'est pour arriver par lui à cette tribune de haute publicité.

Lorsque la Grèce était courbée sous le joug, elle ne pouvait songer aux jouissances du théâtre, excepté dans les principautés Danubiennes, où les Princes phanariotes, en se dérobant à la servitude, s'efforçaient d'implanter la civilisation, et où l'on fit quelques timides essais de représentations grecques. Ils furent bientôt étouffés dans le bouleversement de la révolution.

Après avoir reconquis leur liberté, les Grecs eurent tout d'abord autre chose à faire qu'à relever la scène dramatique. Ils avaient leurs toits à reconstruire pour s'y abriter. Il ne se passa cependant pas long-temps, et Athènes eut son petit théâtre. Il y avait les planches; il fallait encore les acteurs, et à cet égard la Grèce en était revenue aux temps de Thespis. Des étudiants s'offrirent en volontaires. Tel qui devait être plus tard grave magistrat, tel savant professeur, avait débuté en

tyran de tragédie ou en père noble, et comme les mœurs d'alors n'admettaient pas encore que des femmes se montrassent en scène, la première amoureuse était, comme dans l'antiquité, un jeune homme imberbe habillé en femme. Le plus en vogue était alors celui qui depuis est devenu une des célébrités poétiques de son pays.

En peu d'années le progrès fut rapide. Plus de vingt troupes, composées des deux sexes, sont aujourd'hui établies dans les principales villes de l'Orient, ou les parcourent pour y donner leurs représentations. Seulement, laissés sans organisation, sans instruction convenable, privés aussi de traditions et d'exemples, ces artistes ambulants s'élèvent rarement au-dessus du médiocre.

Dans ces conditions des auteurs dramatiques ne pouvaient guère se former. Aux uns manquait la connaissance de la scène, les autres étaient peu disposés à consacrer leurs veilles pour produire des œuvres difficiles condamnées à rester plus ou moins ignorées, faute de pouvoir être interprétées d'une manière tolérable.

Cependant, à n'avoir égard qu'au nombre, on dirait que le drame n'est pas la partie de la littérature grecque la moins fournie. Nous donnons une liste nominative de tous les auteurs qui, à notre connaissance, ont prétendu écrire des drames originaux depuis 1821.

Liste alphabétique d'auteurs dramatiques.

Agalopoulos (N. J.). ***Joannis,*** un épisode de l'insurrection de Crète, drame en 3 actes.

Alberti (J. N.). *Le croque-dot*, comédie en 2 actes.

Alkéos (Th.). *Pittacus de Mitylène*, tragédie en vers, en 3 actes. — *Prise de Psara*, id.

Ampélas (Timoléon D.). *Prise de Troie*, drame en vers, en 5 actes. — *Le bataillon sacré*, drame en vers, en 3 actes. — *Léon Callergis*, drame en vers, en 5 actes. — *Les martyrs d'Arcadi*, drame en vers, en 3 actes, plus tard, en 5. — *Cléopâtre*, drame en vers, en 5 actes. — *Les Crétois et les Vénitiens*, drame en vers, en 5 actes.

A. M. (de Zante). *Le basilic*, drame en vers, en 5 actes.

Andricopoulos (G. A.). *Arcadi* ou *les martyrs de Crète*, drame en vers, en 5 actes. — *Boubouline*, drame en 4 actes.

Antoniadès (A. J.). *Crispus*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Philippe de Macédoine*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Pausanias*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Agis*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Eugénie chrétienne*, tragédie en vers, en 5 actes. — *La malédiction de la mère*, tragédie en prose, en 5 actes. — *Le savetier*, comédie en vers. — *L'usurier brigueur de votes*, comédie en vers. — *L'infidèle*, comédie en vers.

Aristias (C. Cyr.). *Harmodius et Aristogiton*, tragédie en prose, en 5 actes. — *La mort de Démosthènes*, tragédie en prose, en 5 actes.

Arniotakis (Evang.). *Eupatris*, ou les troubles d'Athènes en 1863, drame en prose, en 7 actes!

Balabanis (G.). *Les jeux du sort*, comédie en 5 actes.

Barbéris (J.). *La miroir de notre époque*, différentes comédies de mœurs.

Basileiadès (S. N.). *Les nuits attiques*, contenant les drames: *Galatée, Chimère, Scylla, Sémèle, Amalthée, Ypsilantis.* — *Les Callergis*, drame. — *Lucas Notaras*, drame en prose.

Béakis (J.). *La prise de Chalcis* (par Mohomet II), drame en 3 actes. — *Tout est relatif*, comédie en 3 actes.

Bernardakis (D.). *Les Cypsélides*, drame en vers, en 5 actes.

— *Marie Doxapatrie*, drame en vers, en 5 actes. — *Mérope*, drame en vers, en 5 actes. — *Phrosyne*, drame en vers, en 5 actes.

Bersis (C.) *Annibal à Gortys*, drame satirique en vers et en 4 actes. — *Samson et Dalila*, drame.

Campouroglous (D.). *La bonne et la mauvaise conscience*, comédie en 3 actes.

Campouropoula (Mlle Antonousa). *George Papadakis*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Lampro*, tragédie en vers, en 5 actes.

Capétanaki (Christ.). *La Lélégie (?) du Spartiate*, tragédie en 4 actes.

Cartesios (S.). *Le Carpathien*, ou l'amoureux imaginaire, comédie en prose, 3 actes. — *Le candidat parlementaire*, comédie en prose, 1 acte.

Carydis (Sophocle). *Les trois tombes*, drame en 3 actes. — *La société d'Athènes*, comédie en 4 actes. — *Le bavard*, comédie en 3 actes et un seul personnage.

Cécropidés et Anastasiadés. *Le médecin et les 3000 francs*, comédie en prose, en 5 actes.

Ch. D. *Une leçon aux Vieillards*, comédie.

Chalyvopoulos (ou Tsalicopoulos, Ch. G.). *Le prétentieux*, comédie en 5 actes.

Chourmouzis (M.). *Léprenti*, comédie en prose, en 5 actes. — *Malacoff*, comédie en prose, en 5 actes. — *Le fonctionnaire*, comédie en prose, en 5 actes.

Coromélas (D. A.). Plusieurs petites comédies en prose, quelques unes même en français.

Courtélis (M.). *Les femmes sans frein*, comédie en 3 actes.

Cyriacos (C.). *Harmodius et Aristogiton*, tragédie en 5 actes. — *Constantin Paléologue*, tragédie en 5 actes.

D. N. L. *Le soupçonneux*, comédie en 2 actes.

Dapérés (A.). *Résultat des grandes dots*, comédie en 2 actes.

Davoulas (B.). *Samaritias, le franc-maçon*, comédie en 2 actes.

Démétracos (Od.). *Chaviarochanon*, ou les consolidés ottomans, drame comique en 4 actes.

Diplaropoulos (J.). *Le versificateur*, drame comique en 2 actes.

Dracakis (J.). *Don Colokynthas*, comédie.

El. N. X. *Les plaisirs d'un fiancé*, comédie.

Evanthia Caïri (Mlle). *Nikératos*, tragédie en prose, en 5 actes.

G. Th. D. *La fille de Contémoé*, comédie en 5 actes.

Gouzélis (C.). *Chasis*, comédie en prose en 5 actes.

Hégéménide (Mlle Aristée Ch.). *Ange et Virginie*, drame en 2 actes.

Héliadés (Achille). *Les serviteurs réciproques*, comédie en 1 acte, et quelques autres petites comédies.

Jatridés (P. E.). *Le crime d'Oropos*, drame en 3 actes.

Joannidés (D.). *Le mariage par fraude*, comédie en 2 actes.

Lampros (S. P.). *Le dernier comte de Salones*, drame en vers, en 5 actes.

Lassanis (G.). *La Grèce brisant ses chaînes*, drame en prose, en 1 acte.

Lévendi (Ath. D.). *Père Lampros*, comédie en 1 acte. — *Le procès de 10 ans, ou la destinée*, id.

Limpérios (Démosth. A.). *Léotsacos*, tragédie en 2 actes.

Manési (A.). *Alcyon*, tragédie.

Margaritis (J.). *Pausanias*, tragédie en vers, en 5 actes.

Mauromichalis (J. A. P.). *Coriolan*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Prise de Tripolitsa*, tragédie en vers, en 5 actes.

Mégaclès (Apost.). *Le prodigue*, comédie en 5 actes.

Mélissènos (Sp.). *L'initiateur de l'Hétérie*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Jeane Gray*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Jephthaé*, tragédie en vers, en 5 actes.

Moraïtidès (A.). *Destruction de Psara*, drame.

Nicolaras (A. D.). *Le faux cuisinier*, comédie en vers, en 1 acte. — *Trois promis pour une fiancée*, comédie.

Palamas (J. D.). *Phantina*, drame en 5 actes.

Papagéorgiou (de Messénie). *Maximilien du Mexique*, drame en 2 actes.

Paparicos (D. A.). *Pyrame et Thisbé*, tragédie en vers, en 5 actes.

Paparrigopoulos (D. C.). *L'Agora*, comédie en vers, en 5 actes. — *Le choix d'une épouse.*

Parodis (D. A.). *Ulm le parricide*, en français, tragédie en vers, en 5 actes. — *Rome vaincue*, en français, tragédie en vers, en 5 actes. — *Séphora*, id.

Pervanoglous (J.). *Alexius*, trag. en vers allemands, en 5 actes.

Phatseas (A.). *Bertholdos*, une série de comédies politiques.

Politopoulos (G.). *Le serviteur éveillé et le serviteur imbécile*, comédie en 1 acte.

Proïmadés (N. S.). *La vengeance du serviteur*, comédie en 1 acte.

Ramphos (C.). *Le canard du financier*, comédie en 2 actes.

Rangabé (A. R. R.). *Les trente*, tragédie en vers, en 5 actes — *Doucas*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Phrosyne*, tragédie en vers, en 5 actes. — *La Vigile*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Les noces de Coutroulis*, comédie en vers. — *Le mariage d'Archontoula*, id. — *La visite de Jupiter*, id.

Rangabé (Cléon R.). *Julien*, tragédie en vers, en 5 actes. Inédite.

Rangabé (Jacques R.). *Coressus*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Alexandre de Phérae*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Le retour des Muses*, drame en vers avec chœurs, en 3 actes.

Régopoulos (And.). *Jean Milton*, drame en 4 actes.

Rizos (Jacques, Néroulos). *La famille questionneuse*, comédie en prose, en 5 actes. — *Le pressophobe*, comédie en prose, en 5 actes

Rodopoulos (G. N.). *La charmante gouvernante*, comédie en prose, en 2 actes.

Samarzidès (Christ.). *Armatoles et Clephtes*, drame en vers, en 2 actes.

Sisinis (M. N.). *Suzanne la prisonnière*, drame en vers, en 6 actes.

Souris (G. Ch.). *De marié, garçon de noce*, comédie en 1 acte.

Soutsas (P.). *Agathopoulos*, comédie. — *Archontochoriatis*, comédie.

Soutsos (Alex.). *Le prodigue*, comédie en vers, en 5 actes. — *Le premier ministre*, comédie en vers, en 5 actes. — *Le poète indompté*, comédie en vers, en 5 actes.

Soutsos (N. A.). *Iphigénie*, tragédie en vers, en 5 actes.

Soutsos (Panag.). *Le voyageur*, drame en vers, en 5 actes. — *L'inconnu*, drame en vers, en 5 actes. — *Euthyme Vlachavas*, drame en vers, en 5 actes. — *Caraïscakis*, drame en vers, en 5 actes. — *Le Messie*, drame en vers, en 5 actes.

Stamatiadès (Al.). *Cassiané et Akylas*, drame en 2 actes.

Stamatiadès (Epam.). *Momus héliconien*, comédie en 1 acte.

Synodinos (P. E.). *La veille de la délivrance*, drame en vers, en 6 actes.

Tertzétis (G.). *Socrate*, en italien, tragédie en vers, en 5 actes.

Triantaphyllidès (P.). *Les fugitifs*, drame en vers, en 5 actes, avec préface sur le Pont.

Tzicnopoulos (P.). *L'échec de la coquette*, comédie en 2 actes.

Vikella (Euphrosyne). *Lucie de Lamermoor*, drame avec chants, en 3 actes.

Vlachos (Ange). *La fille de l'épicier*, comédie. — *Le siège d'un gendre*, comédie. — *La femme de Louloudaki*, comédie. — *Le mariage pour cause de pluie*, comédie. — *Le capitaine de la*

garde nationale, comédie. — *La fête de la Grand'mère*, comédie. — *La poudre aux yeux*, comédie.

Vlachos (Stam.). *La délivrance d'Athènes*, drame en 5 actes.

Vlaïcos (P.). *Le Russe amoureux*, comédie.

Zampélios (Jean). *Timoléon*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Codrus*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Médée*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Constantin Paléologue*, tragédie en vers, en 5 actes. — *George Castriotis*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Rigas*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Diacos*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Androutsos*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Caraïscakis*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Botsaris*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Capodistrias*, tragédie en vers, en 5 actes.

Zanos (D. P). *Les poètes amoureux*, comédie en vers. — *Guerre contre le beau sexe*, comédie en vers, en 3 actes. — *La fille d'Apergis*, comédie en vers, en 3 actes.

Zaphiropoulos (Périandre). *Hugues le terrible*, drame tragicomique, en 5 actes.

Zavitsanos (S. N.). *Le Patriarche Grégoire*, tragédie en 5 actes.

Zoëros (A.). Trois drames.

Cette liste pourrait être encore considérablement grossie, surtout par des drames dont les auteurs ont préféré garder l'anonyme. Il n'y a aucune raison pour les y troubler. Un grand nombre des pièces que nous venons de citer semblent être le produit prématuré d'une Muse inexpérimentée, et qui a le plus grand besoin de s'exercer. Plusieurs accusent une ignorance absolue de la scène, de la nature du drame, et assez souvent même de celle de la poésie.

Un défaut commun à bon nombre de ces dramaturges consiste dans le vers qu'ils ont adopté et qui est le tri-

mètre. Nous avons dit à plus d'une reprise[1]) que ce vers, par sa souplesse et l'aisance de son allure, convient au dialogue dramatique, mais que, lorsqu'on en néglige les règles, il devient plat et prosaïque, privé de l'harmonie dont la prose elle même ne peut se passer, et noyant la pensée, à supposer qu'il y en ait, dans une suite fatigante d'iambes non interrompus. C'est la difficulté la plus élémentaire à laquelle viennent se heurter ces poètes novices, qui veulent faire des drames avant de savoir faire des vers.

Une intrigue savante culminant à un dénouement nécessaire, un intérêt soutenu, des situations émouvantes et neuves, des caractères suivis, de la concision, de l'esprit, de l'à propos dans le dialogue, sont des qualités qu'on ne peut chercher que dans un très-petit nombre des auteurs que nous venons d'énumérer. S'il y a chance d'en rencontrer quelques unes, c'est encore chez les poètes dont nous avons fait une mention particulière dans les chapitres précédents.

Parmi ceux qui ont cultivé le drame, il y en a qui l'ont fait sans se rendre compte non seulement des difficultés du genre, mais aussi de leur propre vocation. Ils y ont inutilement dépensé des forces qui, dans d'autres directions, eussent pu produire des œuvres de grand mérite. C'est ainsi que nous avons vu P. Soutso, le

1) Voy. P. 76.

lyrique, et Al. Soutso, le satirique, faire des drames qui ne sont que des chansons et des satires dialoguées.

Cependant même parmi les pièces qui ne figurent que dans cette liste, il y en a qui accusent des dispositions susceptibles de se développer si la Grèce pouvait offrir à la Muse qui les a produites une scène plus digne d'elle. Tels sont les essais d'Ampélas, de Basileiadès, de Lampros et de quelques autres. Cette scène ne manquerait pas, dès le commencement déjà, d'une ample nourriture. Elle lui serait fournie par les meilleures parmi les compositions originales, avec la foule de traductions, soit en vers soit en prose, qui existent de presque tous les chefs-d'œuvre du théâtre des peuples modernes, et ce répertoire serait bientôt augmenté de nouvelles productions, où l'expérience viendrait à l'aide du talent.

Nous devons relever particulièrement les œuvres dramatiques de deux des poètes que nous avons compris dans la liste précédente. L'un est TERTZÉTIS de Zante, qui a écrit en vers italiens un drame aux belles formes et aux profondes pensées, l'autre, A. PARODIS, auteur de trois tragédies en magnifiques vers français. Nous pouvons nous abstenir de toute appréciation propre des pièces de ce dernier, si nous disons qu'elles ont eu les honneurs de représentations répétées aux théâtres de Paris, la seconde aux Français, où elle a reçu les applaudissements les plus unanimes. Il ne nous appartient pas d'insister sur l'analyse de ces drames d'un mérite exceptionnel, car si leurs poètes appartiennent à la Grèce

par leur naissance, leur productions honorent la littérature des pays dont ils ont employé la langue pour les écrire. Nous en disons autant de PERVANOGLOU.

CHAPITRE XII.

POÈTES HELLÉNISTES:

LEVKIAS. — PHILIPPE-JEAN.

Il nous reste encore à parler de quelques poètes qui se sont écartés de la route battue, en cultivant une langue qui n'est plus celle de la grande majorité des littérateurs grecs des temps actuels.

LEVKIAS.

Le savant médecin Anastase Georgiade LEVKIAS de Philippople, nourri de la lecture des anciens, et plus familiarisé avec leur idiôme qu'avec celui de ses contemporains, a écrit avant, et surtout après la révolution grecque de mombreuses poésies en hexamètres ou en strophes saphiques, qui sont admirables d'exactitude grammaticale et d'élégance classique. On n'y sent nullement le tour de force. Le poète se meut dans le dialecte d'Homère et dans le dialecte dorique avec la plus

grande aisance. On dirait un grec ancien oublié parmi ses descendants. Ses compositions sont spirituelles, et ne manquent ni d'imagination ni de verve.

Nous n'avons pas d'éloge particulier à donner à sa langue. Elle ne lui est pas propre. C'est celle des poètes de l'antiquité, qu'il s'approprie comme de droit. Ses plus beaux ornements consistent dans ces épithètes expressives et poétiques, qui sont autant de couleurs que le poète emprunte toutes prêtes à leur palette.

Le plus long des poèmes de Levkias, une rhapsodie de 2200 vers, chante le couronnement du Roi Othon. Le poète invoque la Muse en ces termes:

«Souvent, ô Muse, quand je t'invoquais autrefois, en Thrace, dans la fertile contrée des Daces, en Saxe la vénérée, ou dans l'Autriche traversée de larges routes, tu m'exauçais, et tu venais de l'Hélicon qui nourrit les abeilles aider ma faible voix à chanter de grands hommes ou des femmes glorieuses. Et plus que jamais tu te rendis à mes vœux quand, durant l'année qui vient de s'écouler, je t'adressai mes vœux dans Nauplie aux hautes murailles.

«Fille aînée du puissant Cronide et de la douce Mnémosyne, vénérable Calliopée, voici le moment où il est juste que tu me récompenses pour le culte que je t'ai voué ma vie durant, pour toutes mes journées de labeur, pour toutes mes veilles pendant les nuits sombres. Mon cœur brûlait du désir de te voir sourire à mes prières. Si j'ai jamais pu attirer ta clémence, viens aujourd'hui et soutiens moi. Plus qu'autrefois j'ai besoin de ton aide, car mon cœur m'incite à chanter comme je le dois mon grand Roi au moment où il monte sur

le trône des illustres Danaens, et ceint son front du bandeau doré, à chanter ce jour glorieux, dont la mémoire ne périra jamais. Sûr de ta divine assistance, ô Muse, je commence avec joie ce chant harmonieux.

«La lune changeante, fouettant ses chevaux à la large encolure, tournait déjà à travers l'éther son char vers l'Océan, et l'avant-courrière lumineuse du soleil entrouvrait les portes de l'Olympe, en poussant vers le couchant brumeux les étoiles effrayées de la présence de la nouvelle clarté.»

Tout dormait encore dans le ciel et sur la terre, tout, excepté Jupiter. Il réveille les autres Dieux et les convoque en assemblée. Il y a bien long-temps qu'il ne l'avait fait. Il leur raconte, un peu au long, les événements qui se sont passés depuis, «car, dit-il, peu de mots ne suffisent pas pour dire de grandes choses.» Il leur annonce enfin que la Grèce est libre, qu'elle a un Roi, et que ce Roi va être couronné.

Là dessus il expédie Mercure à Lemnos pour intimer l'ordre à Vulcain de fabriquer une couronne, la plus belle que ses usines aient encore produite. Vulcain obéit. Il produit un ouvrage devant lequel pâlissent et le bouclier d'Achille, et tout ce que jamais l'art a produit ou aurait pu produire. Toute la couronne est couverte de bosselages et de gravures en nombre si prodigieux que le poète consacre 700 vers à leur description. Tout y est représenté, les monts et les mers, les îles et les cités, les temples et leurs statues, les flottes et les armées, tous les combats et toutes les naumachies qui ont illustré

la Grèce ancienne ou ont délivré la Grèce moderne, et Crète et Samos et la bataille de Navarin. Il croyait avoir fini, lorsqu'il se rappela qu'Othon était prince de Bavière. Il crut ne pouvoir moins faire que d'y ajouter encore Munich avec ses monuments, Nymphenbourg avec ses jardins, et tous les héros de la race des Wittelsbach, et tous leurs exploits, et le siège de Vienne par les Turcs, et Max-Joseph concluant une alliance avec Napoléon et battant les Autrichiens, et le Roi Louis bénissant son fils qui partait pour la Grèce. Il trouva encore de la place pour clore toute cette série de représentations par Mars et Minerve qui, armés de leurs lances, se regardent en souriant. Il est difficile de comprendre que, malgré toute son habileté divine, le forgeron des cieux ait réussi à faire tenir tous ces ornements sur la bande de la couronne; mais ce qui est certain, c'est que la description est faite en vers coulants et pleins de grâce. Pour en interrompre la monotonie, le poète y intercale des épisodes et des dialogues entre Mercure et Vulcain à Lemnos, et entre les Dieux sur l'Olympe.

C'est ainsi par exemple que, tandis que Vulcain se repose pour un instant de son travail difficile, les Dieux du haut de l'Olympe regardent la terre de l'Attique, et se communiquent leurs observations. «Je vois, ô ma fille, dit Jupiter à Minerve, plusieurs des habitants de la belle Cécropie qui ont le désir de relever ton temple magnifique, que le temps, les Vénètes, et la race bar-

bare des Turcs, soufflant le feu par cent bouches de bronze, ont dépouillé de son antique splendeur et réduit en un tas de ruines.» L'illustre Tritogénée lui répondit: «Je me réjouis, ô mon père, de voir que dans la glorieuse cité d'Athènes on relève mon temple divin, celui que j'ai aimé au-dessus de tous les autres. Je voudrais bien voir de même ma statue chryséléphantine rétablie dans mon sanctuaire; mais la terre des Danaens ne possède plus de Phidias et de Praxitèle, capables de la produire.» — «Courage! ma fille; demain ce sera mieux,» lui dit l'omniscient Jupiter. «Si les fils de l'Achaïe trouvent aujourd'hui leur plaisir dans les combats, ils succèderont bientôt à la renommée de leurs ancêtres dans les arts et dans la science. Renonçant même à la langue qu'ils parlent aujourd'hui en commun, ils imiteront, autant qu'il leur sera possible, celle que parlaient leurs pères dans les jours de leur grande gloire.»

On voit par ce passage quelle est la théorie de Levkias au sujet de la langue. Il ne fait lui-même qu'anticiper sur cet avenir qu'il s'imagine, et qui serait en effet fort beau s'il n'était impossible, si tous les auteurs Grecs étaient capables d'écrire comme lui sait le faire, et si dans ce cas ils trouvaient des lecteurs.

La couronne, une fois terminée, est présentée aux Dieux qui l'admirent.

Cependant, dès la pointe du jour commence à Athènes la fête du couronnement. Dans les salles du palais, le président de la Régence. se dessaisissant des rênes du

gouvernement, les avait remises au Roi, qui, entouré des Ministres, de l'armée, d'un peuple avide de le voir, se rend au temple. D'invisibles messagers de Jupiter viennent d'y déposer sur l'autel la couronne divine. «Les vénérables archevêques à la longue chevelure la bénissent, et le Roi la prenant, la pose avec plaisir sur sa noble tête. Il prend dans sa droite le sceptre de commandement, et remonte sur le trône, rayonnant de gloire.» Toute la ville retentit de cris d'enthousiasme, et le bruit des cloches et des canons s'unit à celui du tonnerre, dont Jupiter s'est plu à accompagner du haut de l'empyrée les manifestations de la joie des hommes.

Après la réception des sommités civiles et militaires et des représentants des nations étrangères, on s'assied au palais à un banquet somptueux. Jupiter croit bon d'en faire autant, et convoque tous les Dieux à une fête sur le sommet de l'Hymette. De cette hauteur la société divine entend les toasts qui sont échangés dans les salles royales. L'usage plaît à Jupiter; il lui paraît digne d'être imité, et le père des Dieux boit le premier à la prospérité du jeune souverain. Il ajoute ensuite avec un doux sourire et d'un ton enjoué:

«Le vin absorbé à longs traits par les hommes, de même que le doux nectar bu par les Dieux, procure du plaisir, fait jaser, et dévoile les pensées secrètes qu'on a long-temps cachées dans son sein, et qu'on n'aurait pas autrement trahies; car il y a des paroles que les Dieux et les hommes font mieux de garder pour eux-mêmes. Or, écoutez vous tous, Dieux éternels que je

vous dise sans m'en cacher ce que je veux faire dans l'avenir; c'est le doux nectar qui me donne envie de parler. De même qu'un petit enfant ne saurait vivre long-temps sain et sauf au milieu de géants enfantés par la terre, il me semble de même impossible à un état infime de se conserver indépendant au milieu de ceux qui possèdent des domaines immenses, des populations innombrables et une puissance sans bornes; car les hommes sont envieux; on ne peut pas toujours se reposer sur leurs serments, ni se croire à l'abri sur la foi des traités. A la sainte amitié succèdent tôt ou tard la haine, la discorde, la guerre avec tous ses maux, vomissant le meurtre et les calamités sur la terre. Aussi ai-je dessein d'élargir la Grèce, cet enfant né d'hier. Je lui souhaite de grandir avec Othon, son premier Roi, qui m'est cher, et de devenir robuste comme le platane aux larges feuilles ou le cyprès élevé, qui trempe ses racines dans le ruisseau.»

«C'est ainsi que parla Jupiter, et il se leva de son siége en agitant son égide. En brandissant dans sa droite sa foudre terrible, il dit encore aux Dieux bien-heureux: «Il arrivera un temps, et bien que je ne puisse en prédire l'époque, il arrivera au vol rapide, où j'étendrai si bien les limites de la Grèce, que tous les pays où l'on parlait jadis sa langue, viendront s'unir à elle. Je déplacerai alors son siége, et le transporterai dans une vaste cité, dont la divine Pythie avait dit autrefois de sa voix inspirée: «Heureux ceux qui habilent cette heureuse ville, l'humide côte de Thrace, l'embouchure des mers, où le poisson et le cerf vivent sur la même plaine!» L'illustre ville d'Athènes restera à tout jamais le siége de la haute science, et l'autre recevra la trône rayonnant d'Othon ou de ses successeurs, qui jouiront après

lui de la douce lumière du ciel. Le jour heureux luira où tout ce que je vous annonce sera accompli. Mes paroles ne sont ni fausses ni vaines. Ce que je dis sera.»

Mars et Neptune s'engagent à sauvegarder le nouveau royaume. Amphitrite, suivie de son cortége maritime, vient à travers la mer Égée rejoindre les autres Dieux. Jupiter, un peu en gaîté, veut procurer un petit plaisir à son frère Pluton, et l'autorise à faire remonter à la lumière, pour jouir de l'aspect du premier Roi de la Grèce, tous les héros anciens et modernes qui ont illustré ce pays, depuis Japétus et Deucalion, jusqu'à Nikétas, le mangeur des Turcs, Caraïscos et Botsaris.

Parmi les ciselures dont l'*illustre boiteux* avait orné la couronne, il y avait la représentation de la grande solennité par laquelle le Roi Othon avait consacré un monument aux cendres de Caraïscos. Il avait à cette occasion déposé sur le catafalque le cordon de l'ordre nouvellement institué du Sauveur. L'ombre du héros, venant assister au couronnement, est parée des insignes de cet ordre, et Botsaris, et les autres grands capitaines qui l'accompagnent, l'en félicitent, sans en être envieux. Du haut de l'Acropole les âmes voyant le peuple entourer le palais et saluer le Roi apparu au balcon, unissent leurs bénédictions à celles de la foule.

Enfin la nuit tombe. C'est une nuit belle comme on n'en voit qu'en Attique. Au banquet succède une brillante illumination et un bal au palais. «Les hommes les plus haut placés, soit natifs du pays soit étrangers,

offrent la main aux dames magnifiquement vêtues, aux belles filles dont la superbe chevelure est le plus bel ornement, et se livrent à des danses agiles, tournant sur eux mêmes, s'entrelaçant, décrivant des courbes, et frappant le sol d'un pied rapide au son des flûtes, dont jouaient des artistes enflant leurs joues.»

Les Dieux prenaient du plaisir à contempler ces danses, qui leur étaient neuves, et qu'ils comparaient aux mouvements des étoiles gravitant avec leurs satellites autour du soleil. Jupiter déclare qu'il n'a pas d'objection à ce que l'Olympe imite ce qui se fait de bon sur la terre, et sur cette insinuation, Apollon saisit sa lyre, et les autres Dieux, deux à deux, Pluton avec Amphitrite, Mars avec Junon, Jupiter avec Vénus, dansent à qui mieux mieux la valse tourbillonnante ou la polka aux sauts rapides.

«Mais lorsque la pleine lune aux blanches joues dirige son timon doré vers l'Océan, et que l'Aurore vient faire tourner sur leurs gonds les portes de l'Olympe,» alors le Roi, les troupes des danseurs, la foule qui entourait le palais, les Dieux réunis sur l'Hymette et les âmes campées sur l'Acropole, tous se retirent pour se livrer au repos.

Tel est ce poème, que Musée n'aurait pas refusé d'avouer. C'est peut-être une mosaïque composée de fragments antiques; mais le poète sait agencer ces fragments avec tant d'art, et leur donner tant de vie et de grâce, qu'il en a tiré un tableau charmant et animé.

PHILIPPE-JEAN.

Philosophe des plus distingués de l'université d'Athènes, PHILIPPE-JEAN de Thessalie est en même temps un des premiers philologues de son pays. Comme Levkias il a écrit des poésies et de la prose en grec ancien. Ce n'est pas qu'il soit en peine de manier l'idiôme actuel. Il l'écrit au contraire mieux, ou tout au moins plus correctement qu'aucun des littérateurs ses contemporains; mais il se plaît à se livrer à ce jeu savant, qui met en relief toute son érudition, et marque à la fois les dernières limites vers lesquelles doit tendre la langue actuelle, bien qu'elle ne prétende pas les jamais atteindre.

Philippe-Jean a publié un gros volume de 700 pages, ayant pour titre: «*Hors d'œuvres littéraires*», et écrit tout entier en grec-ancien. Il comprend:

A. Des traductions.

1. Celle du livre de *Tacite* traitant de la Germanie. Sous sa nouvelle forme on dirait que ce livre a été extrait de Strabon ou de Diodore. Il est accompagné de nombreuses notes historiques.

2. Du 64e livre de *Catulle*, contenant «l'épithalame de Pélée». La traduction est en hexamètres. L'auteur a voulu rendre à la Thessalie, sa patrie, ce beau poème qui traite de ses plus anciennes traditions historiques.

3. Du 66e livre du même poète, sur «la chevelure

de Bérénice», en vers élégiaques. On sait que cette charmante composition est due originairement à Callimaque et que Catulle n'a fait que la traduire du grec, qui s'est perdu. Philippe-Jean a essayé de la restituer à sa forme primitive par une traduction nouvelle.

4. Des 5 premiers livres des «Métamorphoses» d'*Ovide*, en hexamètres. Les dix autres doivent être publiés plus tard.

5. De la première et de la septième des «Héroïdes» du même poète, en vers élégiaques.

6. De trois «Idylles» de *Virgile*, en dialecte dorique.

7. D'une «Ode» d'*Horace* en strophes saphiques.

8. Du poème de *Schiller*: «Les Dieux de la Grèce» en iambes, ainsi que de deux chants populaires traduits du grec moderne.

B. Des poésies originales.

Ce sont des odes, des élégies, des épigrammes. Une langue toujours élégante et choisie y exprime des sentiments droits et des pensées élevées.

Nous faisons suivre comme exemple un fragment tiré d'une élégie, longue de 568 vers, et écrite à la mémoire du frère du poète, tombé les armes à la main pour la défense de la liberté. Philippe-Jean lui-même avait combattu sur terre et sur mer dans les rangs des libérateurs de son pays.

«.... Au sortir d'un combat tumultueux, je montais le pied escarpé du Tricoryphon pour me rendre à ma

tente, quand je vis devant moi un jeune combattant couvert de ses armes. Il sa retournait souvent et me mesurait de l'œil. Il s'approcha, et me demanda d'où j'étais. Quand je l'eus renseigné, il jeta sur moi un regard affectueux et me dit: «Serait-ce vrai que je vois mon ancien ami Philippe, mon compatriote, qui a grandi avec moi?» A ces mots je reconnus George, ayant surnom Galatès, le compagnon de mes premières études. Je me jetai à son cou, je collai mes lèvres sur les siennes, j'embrassai trois fois mon ami d'enfance, et je lui dis: «D'où viens-tu sur les monts sourcilleux de l'Arcadie? Qu'est ce qui t'amène ici? Je te savais absent. Le négoce te retenait sur les côtes de l'Euxin. Je ne pensais pas te retrouver au milieu des armées, couvert de l'armure de Mars.»

«Il me prit par la main, s'assit près de moi sur la pierre, et répondit à toutes mes demandes: Il me dit que dans sons désir de voir les Chrétiens arrachés au joug dégradant des Turcs, il te suivit, ô mon frère, avec plusieurs autres combattants jusque dans la Dacie au sol fertile. Il me dit encore que le chef glorieux vous reçut et vous donna des places d'honneur dans le bataillon sacré. Il me parla de l'enthousiasme belliqueux des Hellènes qui accouraient de toute part, décidés à se dévouer à la patrie; de la mauvaise foi et de la ruse de deux traîtres, qui tramèrent contre leur chef; enfin de l'intrépidité du saint bataillon, qui paya de sa vie une gloire éternelle.

«Ces dernières paroles troublèrent mon âme, et je demandai à mon ami si tu étais en vie.» Ton frère vit, me répondit-il; car je ne dirai pas qu'il est mort celui qui est tombé en défendant sa patrie. Il vit, bienheureux parmi les bienheureux, parcequ'il fut un brave cham-

pion de la liberté; il vit dans la bouche et dans le souvenir de ses compagnons qui ont admiré sa vaillance. Lorsque dans le combat il vit les Hellènes tomber en masse, écrasés par le nombre, et sur le point de reculer, il leur cria ces mots pour les encourager: «Amis, soyez des hommes. Ne nous montrons pas indignes de notre origine en voulant sauver notre vie. Mourons à la défense de la patrie. Mieux vaut perdre la vie, que de vivre esclaves.» Il dit, et ranima le courage de ses frères d'armes. Avec une poignée d'hommes il se jeta comme la foudre sur l'ennemi. Il portait partout des coup mortels, lorsqu'il tomba lui-même percé de mille coups.»

«A cette triste nouvelle de ta mort, ô mon frère, les larmes remplirent mes yeux. Je quittai mon ami, je me retirai à l'écart, et je pleurai amérement. J'errai long-temps dans les ravins déserts du Tricoryphon, répétant avec des sanglots ton nom chéri. L'écho seul répondait du fond des rochers à ma voix plaintive; et la lumière du jour était déjà éteinte, lorsque je songeai à rentrer sous ma tente. J'y entrai dans l'obscurité, et après avoir pris un peu de nourriture, je me livrai, harassé de fatigue, au sommeil, que Dieu dans sa clémence envoie aux humains affligés avec l'oubli de leurs peines.

«Mais à peine le sommeil avait-il étendu ses ailes noires sur mes yeux, en paralysant mes membres, que Régius m'apparut en rêve, brillant de beauté et de vaillance, une croix d'or sur la poitrine, et tenant, comme les martyrs, une branche de laurier dans la main. Il arrêta sur moi un regard plein de douceur, et me parla ainsi d'une voix qui respirait la tendresse:

«Il m'eût été doux, ô mon cher frère, échappant à la mort, de rentrer sous le toit paternel, de baiser la

main de notre mère vénérée et les lèvres de mes sœurs, et de rendre au Dieu tout-puissant des actions de grâce pour mon salut. Mais telle n'a pas été la volonté du Très-Haut, et je tombai loin de ma patrie en combattant dans les premiers rangs contre les barbares et pour la liberté des chrétiens. Mais ne t'afflige pas trop, ô mon frère, de ma fin. Ma mort ne mérite pas des larmes. Je ne suis plus esclave, je ne suis plus témoin des insultes des Turcs et des souffrances de notre patrie. J'ai quitté, il est vrai, sur le schamps de Dragassan mon corps privé de sépulture. Il y sera la proie des bêtes féroces, et mes os y pourriront à l'air humide. Mais moi-même je suis monté au séjour des bienheureux, où je partage avec d'autres les douces récompenses réservées aux martyrs. Ne pleure donc pas, Philippe, pour moi; donne tes soins à la maison paternelle, à notre mère, à nos tendres sœurs; et lorsque la patrie aura recouvré sa liberté, ne livre pas mon nom à l'oubli. Dresse auprès du temple du Sauveur une petite colonne, qui porte le nom de ton Régius.»

«C'est ainsi que parla mon frère chéri. J'étendis mes bras pour l'y presser; mais ce fut en vain, car la vision nocture s'envola, et avec elle le sommeil déserta aussi mes paupières. Ses chers accents retentissaient encore à mon oreille après que je m'éveillai, et mes yeux étaient mouillés de larmes.»

CHAPITRE XIII.

POÈTES IONIENS.

SALOMOS. — CALVOS. — ZAMPÉLIOS.

TYPALDOS. — MARCORAS.

Du suprême hellénisme, représenté par les poètes dont nous venons de parler, et jusqu'auquel la langue de la Grèce actuelle ne pourra et ne devra jamais s'élever, nous passons à l'extrémité opposée, à celle de la corruption dialectique, qui tend à disparaître rapidement par les soins que les meilleurs écrivains mettent à épurer leur style.

SALOMOS.

L'un des premiers chantres qui se soient réveillés en Grèce à l'aurore de sa liberté, fut SALOMOS de Zante. Son génie fait de lui une des plus grandes gloires de son pays. Malheureusement le langage dont il a revêtu et souvent étouffé sa brillante pensée a nui à la popularité qu'il mérite à beaucoup de titres.

Les îles ioniennes n'ont été que très-peu dans les mêmes conditions que les autres parties de la Grèce, où la religion, les divers degrés de civilisation et la haine des races élevaient une barrière infranchissable entre les

conquérants et le peuple conquis, et où les Grecs, conservant même sous le joug leur supériorité sur leurs oppresseurs, ont souvent imposé à ceux-ci leurs mœurs, leurs usages et jusqu'à leur langue. Dans ces îles ce sont au contraire les Grecs qui ont subi l'influence de la civilisation supérieure des Vénitiens, et leur dialecte s'en est grandement ressenti. L'italien fut adopté comme langue officielle dans les bureaux et dans les cours de justice; il fut parlé par la haute société, et il déteignit sur le dialecte de la population des villes, qu'il entacha aussi d'une foule de mots étrangers.

Beaucoup d'hommes courageux ont essayé d'opposer au torrent l'autorité de leur talent; mais les ouvrages si distingués des Bulgaris et des Théolokis ont honoré leur patrie sans lui désapprendre sa langue abâtardie. Quelques uns des Lords Hauts Commissaires, qui y représentaient la protection anglaise, ont compris combien il était noble en même temps qu'utile de relever l'hellénisme dans les terres classiques d'Ulysse et des Phéaciens, et d'y préparer, à l'ombre du drapeau britannique, cette partie du peuple grec pour le rôle important qu'ils comprenaient que la providence lui réserve. L. Guilford, dont la mémoire est restée à jamais bénie dans les îles, y a été le régénérateur de la langue et de l'instruction hellénique. L'université qu'il y fonda fut, depuis que celle d'Athènes rendit sa conservation moins urgente, remplacée par un système plus humble mais plus large d'instruction secondaire. Pendant le temps qu'elle a

fleuri par le zèle et les sacrifices du grand philhellène, elle a rendu les services les plus signalés à la Grèce entière non moins qu'à l'État ionien. Un grand nombre des fonctionnaires les plus éminents du nouveau royaume y ont puisé des connaissances solides.

Après lui, L. Seyton y a opéré une révolution salutaire. Il a banni l'italien des tribunaux et des bureaux du gouvernement, et y a rétabli la langue hellénique. Aussi des auteurs d'un grand mérite pour le fond de leurs pensées y écrivent-ils aujourd'hui le grec avec la plus grande pureté et la plus rare élégance.

Salomos n'est pas de cette école. Il est fort à regretter que, soit système, soit impuissance, il ait persisté à écrire dans un langage qui n'est pas celui de la majorité de sa nation, une espèce de patois corrompu, propre à peine à un coin de la Grèce, et qui, souillé de tournures et de façons de dire italiennes, est souvent inintelligible hors des îles, et est repoussé même par la plupart des septinsulaires qui savent écrire la langue commune et nationale. L'exemple de Pindare ou de Théocrite ne peut lui servir d'excuse: ces grands poètes employaient des dialectes cultivés, qui avaient un caractère propre et original, et qui étaient familiers aux deux plus grandes divisions du peuple grec.

La prosodie même de Salomos est calquée sur la versification italienne. Ainsi il fait avec toute l'école à laquelle il appartient un usage immodéré de la *synizèse*. On sait que l'on entend par ce mot la contraction de

deux syllabes, où il y a contact de deux voyelles, en une. La poésie ancienne, issue à son début de la langue populaire, et suivant peut-être aussi en partie la prononciation conservée dans les temps postérieurs, ne repoussait pas la synizèse. Il n'en est pas de même du langage élevé dans le grec actuel. Il n'admet point cette modification de la prononciation. Pas plus que le grec ancien, il ne répugne pas à l'hiatus autant que le fait la versification française; néanmoins les bons poètes s'étudient à en éviter le fréquent retour. Mais lorsque deux voyelles, les mêmes, ou donnant le même son (*αι*, *ε*; *ι*, *η*, *υ*, *ει*, *οι*; *ο*, *ω*) se rencontrent l'une à la fin, l'autre au commencement d'un mot, la première peut être éliminée, pourvu qu'elle ne soit pas accentuée. Il y a aussi quelques rares exceptions de certains petits mots, qui perdent leur dernière voyelle, bien qu'elle ne soit pas identique avec le mot qui suit. Dans un même mot il n'y a pas de synizèse de voyelles.

Il n'en est pas de même dans le langage populaire: Il admet la contraction, dans un même mot, mais ne doit pas l'appliquer aux mots qu'il emprunte à la langue cultivée. Quant aux voyelles qui appartiennent à deux mots différents, plus l'idiôme est vulgaire, et plus il use librement de l'élimination et de la synizèse ou fusion.

Mais les versificateurs ioniens, à l'exemple des Italiens, ne connaissent pas de borne à l'une et à l'autre de ces altérations. Quel que soit le nombre des voyelles qui se suivent, elles ne font, ou peuvent ne faire, qu'une

syllabe, ce qui renforce encore le caractère étranger de la versification.

Un autre défaut des vers des poètes ioniens est celui de leur rime, qui, lorsque l'accent porte sur la dernière syllabe, est pauvre et défectueuse, ne faisant accorder, d'après les règles de la versification italienne, que la dernière voyelle avec les lettres qui la suivent, au lieu de la syllabe entière. Cette imperfection, repoussée par les bons auteurs comme contraire à la richesse d'euphonie de la langue grecque, a été imitée avec un empressement bien concevable par les versificateurs médiocres, pour qui la rime est une entrave incommode, au lieu d'être une parure que le poète habile doit porter avec aisance, pour en rehausser l'éclat de sa pensée.

Ce qui est plus regrettable encore, c'est que le grand talent de Salomos ait sanctionné jusqu'à ses défauts auprès de ceux de ses concitoyens qui trouvaient plus difficile d'imiter ses beautés, et croyaient s'élever à sa hauteur s'ils copiaient servilement son style, en mettant à l'abri de son exemple leur ignorance des premières règles de la langue et de la prosodie. Le chantre Zantiote eût brillé comme le plus beau joyau de la couronne poétique de la Grèce; mais l'opinion des meilleurs juges lui en a voulu de ce que, au lieu de réunir ses efforts à ceux des littérateurs qui travaillent à cultiver et à perfectionner la grammaire et la versification nationales, il ait montré une grande insouciance pour l'une et pour l'autre.

Découragé de l'accueil que reçurent ses premiers essais, il se retira bientôt de la carrière poétique, ou plutôt il n'écrivit plus que pour lui-même. Ce fut une perte sensible pour le Parnasse; car, si les instruments pour formuler ses inspirations lui ont fait défaut, il possède au plus haut point les qualités du poète, la vivacité de l'imagination, l'élévation de la pensée, la tendresse du sentiment. Si l'on dégage sa pensée du style brumeux qui la ternit, on la voit briller de tout l'éclat de la plus belle des poésies.

Nous donnons quelques fragments de sa fameuse ode à la liberté, qui a suffi, et à juste titre, sans ses autres productions, pour établir sa réputation.

«Ode à la liberté.

«Je te reconnaîs au tranchant terrible de ton sabre; je te reconnaîs à ton regard, qui traverse la terre avec la rapidité de l'éclair. Sortie des ossements sacrés des Hellènes, et forte comme autrefois, salut, ô liberté, salut!

. . . «Tous les pays te saluèrent avec des cris de joie, toutes les bouches t'exprimèrent l'enthousiasme des cœurs. Les îles ioniennes élevèrent leur voix jusqu'aux nues, et frappèrent des mains en signe d'allégresse.

. . . «La terre de Washington tressaillit aussi à ton apparition, et se ressouvint des fers qu'elle avait portés elle-même. Le lion espagnol secoue sa crinière sur sa tour mauresque, et t'adresse un rugissement de salut.

«Le léopard anglais se tourne contre les extrémités boréales de la Russie et mugit en courroux. Son regard étincelant fait bondir la mer Égée. Du haut des

nues t'aperçoit aussi l'aigle qui nourrit sa griffe et son aile du cœur de l'Italie.

... «Mais insensible aux clameurs, tu ne te détournes point de ta route, tu ne daignes pas y répondre, semblable au rocher qui laisse l'onde impure souiller ses pieds d'une écume impuissante et affronte l'orage, la pluie et la grêle qui frappe sa cîme éternelle.»

Et plus loin:

«Tous ceux que le glaive ottoman a injustement massacrés s'élancent en masse de la terre. Ce sont des ombres innombrables de vierges, de vieillards, de jeunes gens et d'enfants à la mamelle. La faulx du moissonneur ne couche pas plus de gerbes sur les champs qu'elle dépouille.

«La compagnie funèbre fourmille toute nue, et noire comme le voile qui couvre un cercueil. A la lueur incertaine d'une étoile elle marche vers la forteresse assiégée, et s'avance au milieu d'un silence mortel.

«Telle une forêt épaisse, éclairée par les pâles rayons de la lune, lorsque le vent mugit à travers ses branches dénudées, secoue ses mille ombres tremblantes sur la campagne.

«Elle cherche des yeux les lieux où le sang s'est figé, et danse dans les mares fumantes en poussant des mugissements rauques. Sa rage s'exalte au milieu de ces danses.

«Elle s'approche des Grecs, et touche leurs seins de ses mains glacées. Ce toucher leur pénètre le cœur, en bannit toute pitié et les endurcit.»

Toute cette ode est remplie de traits qui ne manquent, pour être inimitables, que d'une langue plus digne de leur sublime beauté.

Nous donnons encore une petite idylle toute naïve du même poète, pour faire voir qu'il n'a pas moins de grâce et de sensibilité que d'élévation et de force:

« Avgoula.

«Où est Avgoula? Le soir approche, les ténèbres vont s'étendre sur la terre. —

«Il va vers le haut cyprès, il la cherche à la fontaine; elle n'y est point. Il regarde au loin, il regarde le chemin, et appelle: Avgoula, mon Avgoula!

«Ce nom sort de son sein avec des soupirs, et une autre voix répète: «Avgoula». Il croit que c'est elle, il accourt, il cherche, comme la colombe qui a perdu sa compagne.

«Il la voit enfin qui s'avance. «Mon Avgoula, quelle frayeur tu as causée à ton ami!»

«Il dit et court à elle; mais elle ne répond pas. Elle repose sur un coussin rouge, dans le lit étroit du cercueil. Toujours belle, elle porte la couronne des morts dans les cheveux.

«L'ange qui a pris son âme doit avoir déposé un baiser sur ses lèvres, car sa bouche sourit encore, et l'on ne peut croire qu'elle doive être mise en terre.

«— Non, elle n'est pas morte. Voyez ses couleurs. Elle dort, elle dort d'un profond sommeil.» Il lui prend la main, il lui pose la couronne sur la tête et la lui reprend.

«— Ma mère, Avgoula dort, je te le dis en vérité. Oh! ne pleure pas, ma mère, car je pleure aussi. Voilà sa couronne . . .

«Oh! ne te détourne pas, ne ferme pas les yeux! Je la laisse sur tes genoux. Si Avgoula tarde à se réveiller, tu mettras cette couronne sur ma propre tête.»

FOSCOLO. PALLI.

Salomos n'est pas le seul poète qui ait presque manqué à sa patrie par le peu de soin qu'il a donné à cultiver sa langue maternelle. Le Parnasse grec compte encore d'autres glorieux déserteurs. FOSCOLO, le chantre sublime des *Sépulcres*, est natif de Corfou. Dédaignant la langue de ses pères, qu'il croyait imparfaite parce qu'il ne la connaissait qu'imparfaitement, il cultiva la muse italienne, et oublieux des malheurs de son propre pays, il consacra ses pleurs à ceux de Venise.

Son *Jacopo Ortis*, cette belle contre-partie de Werther, qui fait les délices de l'Italie, eût fait la gloire de la Grèce. Il a su plaire et intéresser même après le chef-d'œuvre de Gœthe, qui lui a servi de modèle. Sa grande réputation poétique repose, comme celle de Salomos, sur une seule ode, celle qu'il a consacrée aux «Sépulcres», et qui contient de grandes richesses de poésie.

Un autre beau talent que l'Italie a soustrait à la Grèce est celui d'Angélique Bartoloméo, née Palli. Originaire de l'Épire, elle s'établit en Italie avec sa famille, et s'y maria. Devenue familière avec la belle langue du Tasse, elle développa à un point remarquable ce talent qui semble exclusivement réservé à l'Italie, de faire jaillir spontanément la pensée avec tout l'éclat de la poésie et tout le brillant appareil du rhythme. Ses improvisations font l'admiration des Italiens. Elle s'est distinguée

tout autant dans la poésie moins éphémère, où la réflexion et l'étude viennent en aide à l'inspiration et l'épurent, et elle a écrit des poèmes et des romans, qui la rangent parmi les illustrations contemporaines de la littérature italienne. Elle a malheureusement eu si peu d'occasions d'approfondir sa propre langue, qu'elle ne s'est jamais hasardée à en faire usage dans ses compositions, excepté pour quelques petites pièces de circonstance; tandis qu'elle n'a pas hésité à écrire une tragédie, intitulée *Euphrosyne*, en vers français, dans laquelle on est étonné de voir que, sans connaître à fond les bases de la prosodie française, elle a souvent composé des scènes parfaitement imitées des classiques, de la lecture desquels on voit aisément qu'elle avait saturé son esprit.

CALVOS.

Calvos est, comme Salomos, un Ionien; mais loin de se contenter, comme lui, du jargon de son île, il fait pour l'épurer, dans ses poésies lyriques, des efforts qui ne sont pas toujours couronnés de succès. Il perd trop souvent de vue que le grec moderne n'est dans sa plus grande partie qu'une altération du grec ancien, due à l'ignorance ou à la négligence, et qu'il a gardé le cachet intact de son origine, vers laquelle il aspire sans cesse. La seule manière de l'épurer, c'est donc de le rapprocher le plus possible des formes classiques, tandis que celles que Calvos adopte souvent ne sont sanctionnées ni par la grammaire ni par l'usage.

Il a déclaré la guerre à la rime, croyant avec raison que cette chaîne que ne connaissait point le génie des anciens, et dont les chants populaires sont aussi affranchis, n'est point indispensable à la poésie grecque. Pour s'en débarrasser, il se servit d'un rhythme arbitrairement choisi, sans se trop rappeler que l'harmonie a ses lois obligées dans la nature, et que dans son domaine on ne peut rien inventer qui ne soit dicté par elle. Ce qui semble peu régulier dans la lyrique des anciens et dans celle des cantiques de l'église, a son explication et ses règles obligées, bien que non apparentes, dans la musique, dont ces chants étaient toujours accompagnés.

Calvos a publié quelques odes à l'allure vigoureuse, au mouvement dithyrambique, aux pensées brillantes et neuves. Mais fatigué de sa double lutte contre la langue de son île qu'il trouvait de la difficulté à manier, et contre le rhythme gênant et ingrat qu'il s'était créé, il se retira trop tôt de la carrière poétique, qu'il eût pu parcourir à sa propre gloire et à celle de la Grèce.

Voici un échantillon de sa poésie:

«La vision.

«Mon esprit se trouble. La terre penche sous mes pieds; il me paraît que je cours sans le vouloir dans une forêt suspendue à un pan de montagne.

«Le sort m'entraîne. Quelle nuit affreuse et quelle terreur dans l'endroit où je me précipite! Est-ce une caverne, est-ce la gueule de l'enfer?

«Les vents sont ici déchaînés; des torrents impétueux s'échappent des flancs déchirés des nuages d'hiver.

«Des voix confuses et indistinctes s'élèvent comme des soupirs de milliers d'hommes qui se noient au loin dans la mer.

«Je vois dans le fond une étincelle. Elle s'approche et grandit; elle forme déjà un cercle immense; elle s'étend en une mer de flammes.

«J'y vois passer des débris de naufrage. Un grand cadavre y flotte. C'est celui d'une reine.

«O Grèce!.... Voilà, il y passe des milliers d'enfants au maillot, et chacun porte un poignard dans le cœur.

«Il y passe des jeunes filles, des mères qui brillaient autrefois comme des étoiles, et que le glaive a moissonnées.

«Les débris de leurs couronnes sont effeuillés. Leurs seins blancs sont découverts et souillés du contact des lèvres de féroces barbares.

«Voici aussi des troupes de combattants, des marins illustres, de braves soldats, un peuple doux et civilisé.

«C'est en vain qu'ils ont tiré leurs épées aiguisées; c'est en vain qu'ils ont cueilli des lauriers. Le vent a passé et a emporté toutes leurs espérances.

. . . .

«Gigantesque et terrible, comme un aigle immense, la discorde se balance sur ses ailes tendues.

«C'est moi, s'écrie-t-elle, qui ai effacé un peuple de la terre, qui ai changé la terre en désert. Je l'ai fait, et j'en jouis maintenant.»

«Ainsi parle la furie, et elle verse du sang de deux coupes. Les cieux, la terre, les mers et les îles sont teints en rouge....

«La vision s'est évanouie comme un rêve. L'air pur descend de nouveau sur moi. Il effleure mes lèvres et refraîchit mon âme.

«O Grèce, ô ma patrie, ô mère de mes espérances, les plus douces! Je te revois. Tu vis encore et tu es couverte de ton armure! Je respire.

. . . .

«Apprends que comme la bravoure sauve les combattants, de même la concorde sauve les peuples.»

ZAMPÉLIOS.

Jean Zampélios de Leucas est encore un de ces exemples et une de ces victimes de la teinte italienne que le régime vénitien a donnée aux îles ioniennes, et que le sentiment national est depuis l'affranchissement de la Grèce en train d'effacer. Instruit, doué d'imagination, poète dans l'âme, Zampélios a écrit des tragédies, beaucoup de tragédies même, qui ne sont pas sans mérite. On y trouve souvent des mots heureux, des sentiments élevés et de belles tirades; mais il leur manque l'orginalité, qui est le cachet du génie. Sa langue n'est pas quelquefois privée de force; mais elle est irrégulière et défigurée par des expressions locales que la poésie cultivée ne saurait tolérer. S'il s'était étudié à mieux châtier son style, s'il avait laissé son talent se développer dans sa spontanéité, il eût pu marcher à la tête des poètes dramatiques de la Grèce moderne. Il a trop servilement subi l'influence du Parnasse italien, et l'imitation a refoulé en lui ce qu'il y avait de sève propre.

Les sujets de ses pièces, comme on a pu le voir dans la liste ci-dessus des poètes dramatiques, sont tirés de l'histoire nationale. Il est inutile d'en donner l'analyse: elles sont à peu près toutes coulées dans le moule uniforme d'Alfieri. Quiconque en a lu une, les connaît toutes. Pour passer de l'une à l'autre on n'a presque qu'à changer les personnages. Elles ont du reste avec les compositions du dramaturge italien les mêmes défauts d'arrangement et d'exposition, mais souvent aussi les mêmes beautés, moins celles du style, et plus pâles, comme ne peuvent qu'être les beautés copiées. La plus ancienne, *Timoléon*, est la meilleure de toutes, et respire l'enthousiasme de la liberté. Les autres sont des amplifications, et font moins d'honneur au poète qu'au patriote.

Zampélios a secoué le joug de la rime, qui eût été trop pesant pour lui. Il s'est servi de l'iambe des Byzantins, appelé *Scazon*, que Christari et d'autres avaient déjà essayé de mettre en honneur. Partagé en deux moitiés inégales, toutes deux iambiques, ce vers est fatigant et monotone, manquant du mouvement et de la variété de l'iambe antique, que la césure divise en une partie iambique et en une partie trochaïque.

Zampélios avait débuté par des Chants Anacréontiques[1], qui n'ont pas beaucoup contribué à sa réputation poétique.

---

[1]) Corfou, 1817.

Les îles ioniennes ont produit plusieurs autres poètes qui ont plus ou moins marché sur les traces de ceux que nous venons de nommer. Ils partagent avec eux les imperfections qu'on ne pardonne à Solomos que parce-qu'il s'élève à une hauteur où les taches pâlissent. Par tout le reste de la Grèce, ainsi que dans les villages de ces mêmes îles, le dialecte vulgaire n'est qu'une altération de la langue, qui se produit d'une manière conséquente et conforme à ses régles fondamentales. Dans les chefs-lieux des îles au contraire il a été imprégné d'italismes, et s'est aussi entièrement corrompu dans la bouche, ou par la dédaigneuse indifférence, des nouveaux maîtres. Prétendre en faire l'organe de la belle littérature, c'est oublier que l'art de parler et d'écrire doit, comme tout art, commencer par l'appréciation de la qualité des matériaux et des instruments dont on se sert. On connaît ces peintres de génie qui en barbouillant avec une plume ébréchée, produisent des chefs-d'œuvre. De plus faibles doivent se garder d'un pareil procédé.

Nous donnons la traduction d'une pièce de Jules Typaldos de Zante, auteur d'un grand nombre de poésies, qui ne manquent ni d'invention ni d'énergie. Mais, en le lisant, on oublie ses beautés, choqué qu'on est de se heurter à chaque pas à ce que les autres Grecs appellent des solécismes, et que les adhérents de l'école à laquelle le poète appartient prétendent excuser comme des provincialismes.

«La mort de Hamko (mère d'Ali-Pacha).

«Quelle terreur s'est emparée du malheureux Teplen? Le soleil se lève terne de derrière les montagnes. L'air retentit de blasphèmes, de cris de joie, de malédictions et de pleurs.

«Elle se débat avec rage sur son lit de douleur. Voyez; la mère d'Ali est en lutte contre la mort; avec les dents elle retient son âme féroce près de lui échapper.

«Elle soulève la tête, et roule des yeux à demi-éteints, mais qui portent encore des reflets sanglants. Qui cherche-t-elle dans cet instant suprême? Elle fixe son regard, et fait de vains efforts pour parler.

«O mort, éteins la parole sur ses lèvres impies. Non encore repue de sang, ce sont des paroles d'horreur et d'extermination qu'elle va prononcer. Elle léguera à Ali un héritage de poignard et de poison.

— «Où es-tu, mon fils? Pourquoi m'as-tu délaissée? Accours, car la mort arrive pour m'accabler. Mon cœur se glace dans mon sein désolé, tandis que tant d'autres sont pleins de vie et de joie.

«La douleur me brise les os, tandis que les roses fleurissent sur les joues d'autres femmes. Pour moi un lit isolé sous la terre, pour elles des chants, des couronnes, des danses!

«Mon fils, change, ô change Gardiki en un désert, en un vaste cimetière où les loups viennent paître. Étouffe dans leur sang les mères et les enfants, les jeunes filles et les vieillards! Partout le fer et le feu!

«Le feu et le fer! Qu'on écrase la tête du jeune homme dans les bras de la vierge qu'il aime; que la mère qui serre en tremblant son enfant sur son sein, le voie égorgé à ses pieds.

«Brandissez le poignard. Que pour toute joie ils

aient une longue agonie, qu'ils invoquent la mort pour les délivrer. Le fer et le feu! Que la tombe enferme la fiancée avec sa couronne.

«Le fer et le feu! Un cercle de glace m'enserre. Anathème! anathème! Le soleil s'obscurcit. Quels sont ces horribles fantômes qui m'entourent? Cadavres décapités, que venez-vous chercher?

«Terreur! Ils s'approchent lentement de mon lit... Ah! Ils lancent sur moi leurs têtes décharnées, et de leur bouche sort une malédiction terrible. Arrière! Laissez-moi, frères d'Ali!

«Une épée vengeresse brille dans l'ombre et te menace, ô mon fils. Sois sur tes gardes; la mort assiége la forteresse. Là! Ils approchent; ils sont entrés; ils fondent sur toi, avides de ton sang.

«Ah! Le premier est tombé; il expire. Le second chancelle avec une blessure au flanc. Mais la foule se rue sur toi, les brandons à la main... O mort, hâte-toi de me fermer les yeux.

«Aie pitié de moi, ô mort. Tes coups ne sont-ils pas déjà assez cruels? Un yatagan nu siffle dans l'air. On le traîne sans pitié par ses cheveux blancs. Quel affreux spectacle!

«Arrêtez! J'entends un gémissement de mort!... Sa tête est laissée à terre. Vengeance, vengeance, Mouctar et Véli! Mais voici quelqu'un qui traîne aussi leurs têtes tranchées!

«La terre s'est couverte de ténèbres, les enfers mugissent. Quel est ce monstre infernal qui me menace en grinçant des dents? Il se jette sur moi... il m'étouffe... Ali!... — La mort lui a enlevé son âme féroce.»

Au même poète on doit un excellent essai d'une traduction de la Jérusalem du Tasse.

MARCORAS.

On peut constater un véritable progrès au point de vue de la langue dans un nouveau poète Ionien, qui s'est produit en dernier lieu. Gérasimos MARCORAS de Corfou a publié un poème long de 1800 vers, rimés, intitulé «*le serment*». Il y est resté fidèle au dialecte ionien, et son style en présente les défauts: La formation des mots y est souvent d'une grande irrégularité, indiquant une triste corruption de la grammaire ancienne, ou plutôt défiant toute grammaire. Les expressions dialectiques, qui n'excluent pas quelquefois jusqu'à des mots turcs, y sont en si grand nombre, qu'elles obscurcissent même le sens en certains passages pour les habitants des autres parties de la Grèce. Néanmoins le poète sait manier en artiste l'instrument imparfait dont il dispose. On ne peut assez louer la vigueur et la concision de sa langue, qu'il enrichit par de fréquents et judicieux emprunts faits à tous les dialectes vulgaires parlés dans les différentes parties de la Grèce. Avec le sentiment intime qu'il a de la forme littéraire, et les connaissances philologiques qu'il laisse deviner, Marcoras aurait composé un chef-d'œuvre à côté duquel plusieurs des meilleures productions du Parnasse de la Grèce actuelle eussent pâli, s'il avait voulu s'exprimer dans la langue parlée et aisement comprise par tous les Grecs. Il a l'imagination à la fois brillante et sobre; il n'est jamais banal, jamais exagéré, et ses vers sont harmonieux et beaux,

malgré l'abus qu'il fait, comme tous les Ioniens, de la contraction des voyelles qui se heurtent, abus affligeant pour l'oreille des habitants des autres parties de la Grèce.

Le sujet de cet excellent poème, digne d'un meilleur dialecte, est le fameux Arcadi, ce Misolonghi de la dernière insurrection de Crète. Le poète débute en ces mots:

«Dans cette rapide nacelle qui glisse sur tes eaux par la nuit calme et sans souffle, si tu savais, ô mer souriante, combien de faibles âmes sont en proie aux orages d'une nuit aveugle et glacée!

«Des femmes et des enfants retournent à la terre ensanglantée où l'étoile ottomane a triomphé de la croix. Voyez, ils sont tristes, et ni la sérénité des cieux, ni la tranquillité des eaux ne les console. Leur regard sec, immobile, indifférent aux spectacles de la nature, plonge dans l'abîme du désespoir. Ils le laissent errer sur l'immensité de l'élément désert, et semblent y mesurer celle de leurs malheurs. Le timonier hésite à leur annoncer que leur navire abordera demain à leur patrie. Les esclaves ont-ils une patrie?

«Sainte espérance, c'est grâce à toi que ces existences frêles ont résisté pendant trois ans aux maux et aux douleurs de l'exil. Reviens, oh, reviens parmi eux! Pose-toi sur la proue de leur barque; que la femme, que l'enfant, que la jeune fille te voie, comme jadis les habitants de l'arche virent la blanche colombe venir à eux une branche verte au bec! Viens; qu'ils traversent sous ton ombre le nouveau courant de leurs destinées, et qu'ils s'enhardissent jusqu'à lever les yeux vers le ciel. Pose doucement la main sur leurs seins endoloris, qui n'ont plus de secours à attendre ni de la terre ni du

ciel, et fais, ô espérance divine, que ton lait coule encore du sein de la mère dans la bouche de l'enfant!»

Parmi les voyageurs une jeune fille murmure: «Pourquoi le navire ne vole-t-il pas avec les ailes de mes désirs?» C'est qu'*Eudoxie* espère retrouver en Crète un père et une mère, et le jeune et brave *Manthos*, son fiancé. «Va, lui a dit celui-ci au moment du départ; ne crains pas pour moi. J'atteste cette lumière céleste qui s'éteint au couchant, que notre séparation sera courte, que tu reviendras bientôt et que nous serons unis.»

Mais quand le navire aborde, elle apprend que ses parents ont été égorgés par les Turcs. Manthos est tombé à Arcadi. Elle est anéantie.

«Plusieurs l'ont vue, mais nul n'osait dire si elle était un corps inanimé ou si elle respirait encore. Le cruel Charon, qui en traversant les champs et les montagnes avait pendant trois ans cueilli une ample moisson de fleurs de la Crète, se tenait auprès d'elle, impatient d'ajouter cette rose embaumée à sa couronne mortuaire. Mais le sort ne l'a pas voulu. Une larme au coin de son œil y a rappelé une nouvelle aurore de la vie.»

Dès qu'elle eut repris des forces, elle se mit en marche. Elle avance sans s'arrêter. Lorsqu'elle est sur le point de s'affaisser, son âme semble dire à son corps: «Marche, corps misérable, ou je fuis et te laisse derrière moi.»

Elle va à Arcadi, où, vrai fils de la Crète, Manthos était tombé avec ceux qui par leur mort avaient épouvanté l'ennemi. «Une étincelle a dispersé leurs osse-

ments sur la terre sacrée, leurs âmes aux étoiles, et leur nom partout.»

Manthos était mort «Il était mort! Cette idée seule dominait son esprit. Les douleurs, les joies, les nobles sentiments de patriotisme, les pensées et les désirs, tout flottait dans l'immense chaos glacé qui s'étendait dans son âme, comme les épaves dispersées d'un navire brisé que les flots entraînent.»

Eudoxie entend le tocsin lointain qui sonne les vêpres. Elle plie le genou, elle prie.

«Un lys, que Dieu avait fait pousser là au milieu d'herbes parasites, sentait de chaudes larmes mouiller doucement ses racines. Ces larmes arrosaient à la fois et la fleur et l'âme de la jeune fille».... «Soudain elle voit, oh joie! elle voit assis auprès d'elle Manthos, tenant dans la main le lys que ses pleurs avaient mouillé.»

Manthos n'avait pas oublié son *serment*. «Dieu, lui dit-il, a permis que l'esprit de la vie recueillît et consolidât ma cendre dispersée, et que je reprisse pour un moment cette forme qui ne vivait plus qu'en toi.»

Eudoxie ne se croit pas digne de l'accompagner aux sphères éthérées qui sont aujourd'hui son séjour. «Mais le son ne retourne pas plus vite des voûtes qu'il a frappées,» que le jeune homme ne répondit à sa bien-aimée: «Les martyrs de la douleur, qui ont soutenu triomphalement la grande agonie de l'âme, te recevront là-haut, ô jeune fille! Elle t'appelle, la malheureuse qui vit ses enfants égorgés à ses pieds, et qui, tout en chantant

leurs complaintes, bénissait en même temps les braves qui les vengeaient. Elle t'appelle, la belle vierge qui, fuyant dans les bois la rage lubrique de l'infidèle, a déposé au ciel, où la douleur l'a portée, son âme immaculée, ornée de roses virginales. D'autres t'appellent encore, ces victimes du froid et de la faim, qui se montrèrent grandes et sans peur vis à vis de la mort, car dans leur âme, qui ne connut pas le péché, brillait la divine espérance, comme la lumière Sainte rayonne dans la tombe de notre Seigneur.»

Il lui raconte alors dans tous ses héroïques détails la destruction d'Arcadi, dont il fut témoin et victime, et cette narration est pleine de traits sublimes. Voici comment il décrit le moment qui a précédé la catastrophe:

«Au milieu de cet affreux tumulte j'entends un bruit comme si l'on prononçait mon nom. J'étais à genoux. Je me retourne, et je vois le supérieur. Il tenait une torche allumée, qui jetait moins d'étincelles que les yeux du vaillant vieillard; car une balle mortelle l'ayant atteint, toute son âme, en s'envolant de son corps, s'était concentrée dans ses yeux. Il était pâle; il chancelait, et serait tombé, si je n'étais accouru. Je le soutins. Il me prit par l'épaule, et me montrant la trappe béante: «Avant, dit-il, que toutes mes veines ne soient épuisées, aide ce faible corps; descends là-bas avec moi.»

«Quand nous fûmes dans le souterrain, j'appuyai le saint homme contre une colonne de marbre, et je restai immobile et muet. Je portai avec terreur les yeux vers les profondeurs de ce noir abîme. Ses ténèbres pesaient

lourdes sur mon cœur. Mon esprit envoyait un dernier salut aux montagnes, aux bois, aux larges mers. Il disait adieu à tous les oiseaux libres qui volent dans l'air, à toutes les brises du ciel, à la lumière du soleil, et à toi. Dans un seul instant, qui passa avec la rapidité de l'éclair, je revis tous les rêves dorés de notre bonheur; et dans le trouble qui me dominait j'étais sur le point de maudire ceux qui venaient les éteindre. Mais ayant reporté le regard vers le supérieur, je le vis qui se tenait debout, baigné de son sang. Comme un martyr, il levait en haut, vers le séjour divin, ses pensées, ses yeux et ses bras. Alors j'oubliai la terre et toutes ses peines, et me sentant pécheur, je pliai les genoux avec contrition.»

Ayant fini sa terrible narration.

«Allons, ma douce amie, lui dit-il; le temps presse. Il n'y a pas une fleur du paradis qui ne t'appelle. Là haut, depuis long-temps, ta mère, ton glorieux père, attendent que tu ploies l'aile de ton âme. Tu y verras notre bon supérieur et tous nos Crétois venir à ton jardin, s'asseoir sur ton gazon, et raconter leurs exploits, parler du sang qui a teint tous les sommets de notre île avant qu'elle n'ait courbé de nouveau sa noble tête sous le joug. . . . .

«Elle se pencha; son âme innocente vola dans les bras de Manthos, qui fixa dans ses magnifiques cheveux la fleur qu'il tenait à la main. Ils s'agenouillèrent tous les deux, et prirent congé du beau corps, doucement étendu sur le sol béni.»

Telle est cette épopée, à laquelle on ne saurait donner un plus grand éloge qu'en disant qu'elle est digne du sujet qu'elle traite.

Nous passerons sur plusieurs autres poètes de cette école qui ne présentent pas de type à part, et dont le mérite ne compense pas assez les nombreux défauts.

CHAPITRE XIV.

POÈTES VULGARISTES :

TERTSÉTIS. — VALAORITIS. — MAUROJANNIS. APHENTOULIS. — PARASCHOS. — VIKELLAS.

Les Ioniens qui écrivaient le grec altéré et terni d'italismes le faisaient les uns sincérement et par nécessité, n'en sachant pas d'autre, comme Salomos, qui faisait des vers italiens beaucoup plus facilement que des vers Grecs, ou comme Foscolo, qui ne pouvait rimer qu'en italien; d'autres employaient ce dialecte par imitation, croyant faire aussi bien que Salomos, s'ils faisaient aussi mal que lui.

Mais ceux d'entre eux qui avaient une connaissance approfondie de la langue comprenaient qu'ils devaient la cultiver pour la rendre digne d'exprimer les inspirations de la Muse. Si, comme Calvo parmi les poètes, comme Bulgaris et Moustoxydis parmi les philologues,

ils ne cherchent pas à la relever à la dignité de l'idiôme antique, ils n'en repoussent pas moins les tournures étrangères qui la défigurent, et lorsqu'ils s'en tiennent au dialecte vulgaire, ils adoptent celui qui est répandu dans toutes les parties de la Grèce.

TERTSÉTI.

Un bel exemple d'un Ionien vulgariste, qui ne se borne pas au jargon de son île, nous est offert par G. Tertsétis de Zante. Nous l'avons vu figurer parmi les poètes dramatiques par sa tragédie écrite en italien. Avant sa mort il occupait le poste de bibliothécaire de la chambre des députés à Athènes.

Avec une profonde connaissance de la littérature de tous les pays, Tertsétis, comme la plupart des habitants les plus instruits des sept îles, était peu versé dans l'étude de sa propre langue. C'est ce qui le rendait fidèle à l'idiôme vulgaire. Mais au dialecte de Salomos il préférait avec raison celui qui avait été consacré par la poésie clephtique, et avec son goût exquis il savait le rendre souple et propre à traduire toutes ses pensées les plus neuves et les plus recherchées.

Il a écrit plusieurs poèmes, dont les principaux ont pour titre: *Corinne et Pindare; Les noces d'Alexandre le Grand; le baiser*, etc. Tous sont pleins d'originalité et de verve, et se distinguent par une grande suavité d'expression et de sentiment. Dans les pièces dont les sujets sont empruntés à l'histoire ancienne, il sait avec un

rare succès faire refléter sur l'antiquité le type populaire de la Grèce moderne. Aux chants clephtiques il emprunte, avec la langue et le sentiment, aussi le rhythme du vers, qui est l'Alexandrin non rimé.

Corinne et Pindare, l'une de ses plus belles compositions, a pour sujet l'un des cinq concours poétiques qui, au dire d'Aelien et de Pausanias, ont eu lieu entre le chantre de Thèbes et la belle Muse de Tanagra, «celle qui avait des roses sur les lèvres, des lys sur les joues, et des rayons de soleil dans ses yeux noirs.» D'après notre poète, le thème à traiter était la puissance de l'amour et de la beauté. Pindare chante le premier, et raconte les aventures d'Hyménéos, un jeune Athénien qui, épris des charmes d'une fille d'Éleusis, la suivit, habillé en femme, à la procession de la grande Déesse, l'arracha aux mains des pirates et l'obtint en mariage en récompense de sa valeur. La description de la noce, qu'on dirait copiée à un bas-relief antique, peut tout autant avoir été empruntée à l'un des chants des montagnards d'aujourd'hui; tant Tertsétis s'étudie à relever adroitement les rapports étroits qui unissent le passé et le présent de la Grèce.

A la lecture de ce poème, ainsi que des noces d'Alexandre, on se sent comme devant une statue de Phidias que le poète aurait recouverte d'une tunique moderne, transparente et légère.

Il esquisse la noce d'Hyménéos en ces termes:

«Lorsque la blonde étoile du soir commence à scin-

tiller, et que la nuit est venue, le cortége de la noce arrive pour accompagner les deux époux. Mille flambeaux changent la nuit en jour. La jeune fiancée, les yeux baignés de larmes, marche à pas lents au milieu de ses compagnes; des jeunes gens tiennent l'époux par la main, et des garçons à la belle voix chantent: «Hymen ô hyménée.»

Après Pindare, Corinne prend la parole, et célèbre l'amour conjugal d'Admète et d'Alceste, et redit comme celle-ci s'est vouée à la mort pour sauver son époux.

«Mais soudain, sur la tombe où elle devait descendre apparut un héros, le fils d'une femme Argienne, né dans la ville de Thèbes. Il est armé d'un arc et d'un glaive, et brandit aussi un lourd javelot. Sur l'aire pavée de marbre il a lutté contre la mort, et, lorsque le soleil se couchait, il lui fit plier le genou. Il terrassa la mort, et la belle femme se releva, et la beauté de la vie rayonna de nouveau dans ses yeux.»

Ce passage reproduit à la fois les vers d'Euripide, qui racontent ce fait d'Hercule, et une des chansons clephtiques les plus connues, qui paraît en être l'écho conservé à travers les siècles.

A l'issue du combat les juges sont incertains. Les deux rivaux ont mérité le prix à titre égal. Il a fallu recommencer. Pindare chante ce qui suit:

«O Vénus, non pas toi, déesse blonde, née de l'écume, qui allumes les feux de l'amour pour des yeux noirs, pour des lèvres de corail et pour des joues de neige, mais toi, qui embrases les cœurs pour les grandes actions; Tu ne recherches pas le plaisir, la beauté du corps, ni les ornements dorés qui la relèvent; Tu es la

lumière pure émanée de la lumière du jour, et les hommes t'appellent la Vénus Uranie.»

Il raconte ensuite comment la déesse a inspiré à Codrus son dévouement héroïque, et termine par ces mots:

«Codrus fut l'amant de ta beauté, ô Vénus Uranie. Ce ne sont pas tes yeux, ce ne sont pas tes traits qu'il aima; c'est ton esprit qui a sanctifié le sien. Sa main royale tient une coupe d'or, où son propre sang a coulé. «Bois, dit-il à sa patrie, bois mon sang que je t'offre; c'est une libation à la liberté.» O déesse, fille de la lumière, tes rayons pénétrent l'esprit et y dissipent les ténèbres.»

Corinne à son tour célèbre les amours de Vénus et d'Anchise, et la naissance d'Énée, dont les descendants étaient destinés à asservir un jour la Grèce. Ces mots irritent le sentiment national de Pindare, qui déclare que la Grèce ne sera jamais asservie aussi longtemps qu'existeront Sparte et Athènes, les deux villes héroïques qui ont refusé l'eau et la terre aux Perses, et s'élève contre ses concitoyens, les Thébains, qui, entraînés par les Oligarques, se sont alliés aux ennemis communs de la Grèce.

Cette sortie provoque un grand tumulte. Le peuple se soulève contre ses magistrats, qui finissent cependant par rétablir l'ordre, et la couronne est décernée à Corinne.

Une peinture murale au gymnase de la petite ville de Béotie consacrait un de ces triomphes de la poétesse, qui dans un des rares fragments de ses œuvres que le

temps a épargnés se vante elle-même de «la gloire qu'elle a apportée à ses concitoyennes aux blanches tuniques.»

Le poème de Tertsétis se termine par un panégyrique d'Athènes, depuis que la religion du Christ y a appelé la vraie lumière.

Le poète ne donne sans doute pas une haute idée de sa modestie lorsqu'il prête ses propres chants à Corinne, et même à Pindare. Mais il le fait de si bonne foi, sans penser à mal; il exprime du reste des sentiments si élevés, il sait tirer un si beau parti du langage inculte qu'il emploie, qu'on est tenté de lui pardonner cet accès de présomption naïve, eu égard surtout à sa pensée fondamentale, qui est de montrer l'identité de caractère qu'il suppose entre la poésie de la Grèce antique et celle des montagnards de la Grèce actuelle. Il va sans dire qu'il réussit jusqu'à un certain point seulement à prouver ce qui n'est vrai qu'à demi.

Un autre de ses poèmes, *le rêve*, où le Roi de Grèce lui apparaît visitant les enfers sous la conduite de l'ombre de Capodistrias, contient des passages sublimes et dignes du pinceau de Dante.

VALAORITIS.

La preuve que le manque d'exercice dans la langue cultivée n'est pas le seul à en détourner souvent les Ioniens nous est offerte par l'un des poètes les plus éminents de la Grèce moderne, par Aristote VALAORITIS, qui, très-versé en philologie, écrit le grec avec la plus

grande pureté, mais n'a jamais composé un seul vers dans un autre dialecte que dans celui du peuple. Comme Tertsétis cependant, ce n'est pas le jargon ionien, c'est l'idiôme vulgaire des montagnards qu'il a adopté.

Natif de Leucade, qui n'était unie aux îles ioniennes que par des liens administratifs, mais qui est plutôt un promontoire de l'Acarnanie, et n'en est séparée que par un étroit bras de mer, il a subi depuis son enfance l'influence de ces chants clephtiques si naïfs et si frais, qui respiraient les brises des montagnes et les premières aspirations des Grecs vers la liberté. Il y trouvait cette inspiration mâle et sublime du grand poète, le peuple, qui manquait souvent aux productions des imitateurs froids des littératures étrangères. Dominé par le charme de ces poésies primitives, il en attribua une trop grande part à la langue dans laquelle elles étaient chantées, et non seulement il a adopté cette langue pour en habiller, quelquefois pour en déguiser, ses brillantes pensées, mais il en a aussi fait une étude des plus approfondies, et en a exploité avec un goût éclairé toutes les beautés et toutes les richesses, au point d'employer souvent des locutions et des mots usités peut-être dans les gorges ignorées du Pinde, mais inconnus aux autres parties de la Grèce. S'il faut un vocabulaire pour l'intelligence de la poésie moderne, mieux vaut recourir à celui du grec ancien.

Cependant ce dialecte a sur celui des Ioniens le grand avantage d'appartenir au grand continent grec,

d'être par conséquent beaucoup plus généralement répandu. Étant celui dans lequel s'exprimaient ces hommes énergiques qui avaient, les armes à la main, affronté la tyrannie, il en acquérait un prestige qui le répandait partout où il y avait des Grecs soupirant pour leur indépendance, et les chants des montagnards belliqueux le sanctionnaient comme langue poétique du peuple, de même que dans l'antiquité les rhapsodies d'Homère consacraient le dialecte dont il s'était servi comme seule langue de l'épopée.

Les vulgaristes avaient toutefois le tort de perdre de vue qu'à côté de ce langage abandonné à lui-même et altéré par la négligence et l'ignorance de la classe qui le parlait, les Grecs en avaient un autre, celui dont l'église et la société plus instruite conservaient la tradition, et qui, cultivé avec ardeur, aspirait à marcher sur les traces de cette langue antique, qui est le plus beau patrimoine vivant du peuple hellénique.

Les poésies de Valaoritis sont nombreuses, et se distinguent par la puissance de l'imagination, la richesse des couleurs, l'originalité de l'invention, et par une grande force, qui quelquefois paraît outrepasser la mesure. Le caractère tout national dont le poète tient à revêtir sa langue nous dispenserait de dire que c'est celui qu'il a aussi donné au sujet de toutes ses compositions. L'une des plus belles, *Phrosyne*, a la forme d'un drame, sans en être un, même dans la pensée de son auteur. C'est une narration dialoguée, en vers tantôt blancs tantôt

rimés, ayant pour héroïne cette intéressante victime de la férocité d'Ali Pacha, sur laquelle nous avons vu plus haut que plus d'une tragédie a été écrite. Le poème de Valaoritis se distingue de tous ceux qui ont traité la même matière par une grande audace de pensées et d'expression, qui ne saurait convenir à l'art dramatique. Nous en donnons un exemple:

«Tahir.

(Ce fragment est en vers blancs.)

«Vézir, j'avoue que je ne m'attendais pas à entendre le terrible lion de l'Albanie gémir comme une tourterelle dans le désert. A ton ordre ma tête peut rouler à tes pieds; mais, ô mon père, prête l'oreille à ton viel ami. Nos deux mères nous mirent au monde au même instant. Une force supérieure nous a envoyés ici bas, au lieu d'envoyer le tremblement de terre, l'explosion d'un volcan, l'inondation, l'épidémie, la famine ou toute autre misère. Ta mission a été d'être le glaive tranchant, la mienne d'être le fourreau fidèle qui garderait cette épée. Nous courons du même pas depuis quarante ans. Regarde, Vézir, combien de montagnes nous avons franchies, combien de rochers et de précipices. Reporte ta pensée en arrière, compte nos traces et compte les tombes qu'elles ont creusées.

«Il est dommage qu'on ne les voie pas; car qui peut se les rappeler? Les corps se sont dissous, ô Vézir, les os ont été réduits en poudre. La terre qu'on entasse sur les tombeaux s'éboule doucement et disparaît; arrive ensuite le printemps avec ses fleurs, avec ses feuilles vertes, ses jeux et ses rires, et là où gît la victime du

meurtre, isolée et entourée de ténèbres, les enfants dansent et les oiseaux chantent.

«Le sang que nous avons versé la terre l'a bu, le nuage l'a lavé, la rosée l'a effacé; nous l'avons oublié. Dans la nuit quelquefois les fantômes de nos victimes nous apparaissent; mais qui en aurait peur? Au premier rayon de l'aurore ils s'évanouissent. Ne crains pas les morts: ils sont tranquilles; ils ont le sommeil profond; ils dorment comme les petits enfants.

«Maintenant, ô Vézir, je te demande si je ne t'ai pas montré le vrai moyen de ravir à Dieu la toute-puissance, de te rendre son rival et de le combattre en face. Si lui donne la vie, toi, tu la détruiras. Comment devais-tu agir? Avec l'amour que tu n'as pas recherché dans ta jeunesse et après lequel tu cours maintenant, tu aurais encore aujourd'hui été sous la loi de la misère dont tu souffrais à Tépélin. Assis devant ta porte, tu aurais encore tendu la main au passant. Tu as pris en haine le monde, et tu en as triomphé.

«Mais n'oublie pas que Souli vit encore, ainsi que Lampro Zavella. Rappelle toi que là où elle est couchée sous la terre, ta mère ne trouvera sommeil ni repos à moins que tu n'égorges Gardiki sur sa tombe.

«Vézir, dis-moi, quels sont tes désirs? Quelle femme ou quelle fille t'a fui et n'est pas venue se placer à ton côté? Quelle est la mère à Janina ou quel est le père qui oserait te refuser les charmes de son enfant? Les années ne t'ont pas vieilli; ton bras ne tremble point; tes lèvres sont du feu, ton regard lance la foudre. Qui, en voyant la crinière blanche du Pinde enveloppé dans sa majesté, ose dire que le géant a vieilli? Dis ce que tu veux, donne tes ordres. Ma main et mon âme sont à toi. Ouvre ton cœur à ton ami. . . . . . .

« A l i.

(Ce passage est en strophes rimées.)

« Toi, qui que tu sois, tu n'as pas le courage de me regarder en face. Ferme tes yeux bleus, cache-les. Que les nuages soient tes paupières. Montre-moi à tes côtés l'éclair et la foudre; parle avec la voix du tonnerre, des orages et du tremblement de terre. Tu vois, je ne te crains pas; je ne courbe pas la tête. J'ai élevé la voix vers toi, je t'ai lancé le blasphème. Si tu es mon Dieu, montre-toi donc une nuit à moi.

« Je ne dois ma puissance ni au sort ni à personne. Je suis ma propre créature. Je ne suis pas comme toi, qui t'es trouvé seul dans la nature et sans un ennemi. Un faible enfant pouvait aisément vaincre le chaos et la matière inerte, qui dormait inanimée et errait au hasard. Si tu es véritablement fort, détruis cette nature, ou bien elle te détruira.

« Descends ici-bas; c'est ici que je t'attends. Prends, si tu veux, pour ton allié la création chérie de tes mains, la mort, ton enfant en qui tu te complaîs, et viens à Janina faire preuve de ta bravoure. Pourquoi me fais-tu la guerre, caché dans ton éther, et m'enlèves-tu chaque jour la vie goutte à goutte? Tu dévores l'humanité, et, plein de rage, tu en nourris une lâche immortalité.

« Si tu es tout-puissant, que n'as-tu détruit dans le sein de ma mère le germe dont je suis né? Pourquoi n'as tu pas encore éteint l'étincelle qui devait incendier ton monde? Pourquoi, avant qu'elle n'eût éclaté en flamme, ne l'as-tu anéantie de ce même souffle dont tu as animé la matière? Dois-tu t'en prendre à moi si je te consume maintenant?

« Plusieurs ne croient pas à toi et nient ton existence, pour ne pas avoir un obstacle en toi; car ils te crai-

gnent, les lâches. Moi, Ali, j'ai voulu croire que tu es, pour pouvoir te combattre. Tu sais combien de tes créatures je t'ai enlevées. Je n'ai qu'à baisser ma paupière, et des milliers se jettent à terre devant moi, et t'oublient pour n'adorer que mon glaive. Prends-moi ma vieillesse, donne-moi ta vie, et puis viens te mesurer avec moi.

«Tu attends que je sois couché dans la tombe pour m'y infliger alors tes punitions? Là non plus je ne te crains point. Tu ne peux pas bouleverser l'ordre de la nature à l'intention d'Ali. Dans mon dernier lit je prendrai la terre pour concubine; et un secret espoir me dit qu'il sortira de mon corps de la bile qui empoisonnera ton monde. Je deviendrai immortel, et tu m'auras toujours devant toi, une ombre à ta lumière.

«Et lorsque tes rayons enverront de là-haut la vie et l'amour sur les plantes, je descendrai avec eux, et je serai un ennemi éternel et caché, la corruption et la pourriture et la mort prématurée. Je flétrirai la rose avant qu'elle ne s'épanouisse; je dévorerai la beauté et la force pour me rassasier. Tu vois si tu m'effraies. Vivant ou mort, je serai toujours puissant.

«Ce soir, j'y suis décidé, ce soir je te montrerai que je puis étouffer tout sentiment humain. Je suis père, et comme toi j'ai créé mes enfants. Mais je le veux, et je dévorerai mes entrailles. Si tu m'as donné l'amour comme une torture, attends, et tu verras. Je n'aurai pas recours à toi; je ne veux pas d'aumône. J'enlèverai Phrosyne.»

(Vers blancs.)

«L'athée, vert comme la vipère, leva la tête, et avec un blasphème qui lui resta dans la gorge, il cracha à la face du ciel et des étoiles; il appuya ensuite la main

lentement sur son yatagan, et il s'étendit, insouciant, sur sa peau de lion.» ....

Voici le passage qui décrit la mort de Phrosyne et de ses compagnes, en strophes rimées:

«Assis sur ce rocher, Ali plein d'inquiétude suivait de l'œil la bière noire qui passait seule sur les eaux. On dirait que l'écume du lac l'avait entourée pour la porter lentement à quelque église lointaine. Il voit le navire s'arréter... Il se lève, il attend, il respire à peine.

«Il prête l'oreille, attentif au moindre bruit... Mais les eaux dorment encore; rien n'y retentit. Voilà un bruit sourd... Il s'élance avec un sourire. Un second... un troisième... un quatrième... Il est transporté de joie. Pourquoi, timonier cruel, te presses-tu? Ne vois-tu pas le Vézir qui n'arrive pas à compter? Deux ou trois restent encore; la nacelle est allégée et elle vogue comme une feuille sur l'eau.

«On a entendu seize coups... N'est-ce pas encore fini? se disait le Pacha en lui-méme. Il comptait, et il lui manquait encore un cadavre... Deux hommes se penchent, s'en emparent, le traînent, lui attachent au cou une corde et une pierre. L'un tient ses pieds nus et raidis, l'autre passe les doigts dans les nœuds de ses cheveux. Ils le balancent, comme s'ils endormaient un enfant. Ils jettent un cri, un second, et au troisième ils le lancent. Un grand bruit se fit entendre sur les flots, qui se soulevèrent en écumant.

«L'eau forme des couronnes, qui s'élargissent et vont mourir aux pieds d'Ali. On dirait que la vague reçoit la morte dans ses bras comme une fiancée, et fête ses noces en la couvrant de couronnes liquides. Tahir se penche pour regarder... Il voit l'écume, il entend le bruit sourd surgir des flots comme une malédiction mystérieuse que le

monde infernal lui envoie de son sein glacial. Il est saisi de terreur, il est anéanti. Fuis, scélérat! Ton ombre souille la tombe où dorment les dix sept avec Phrosyne! Ils ont levé l'ancre. Leurs rames s'entourent d'écume. Ils partent... Que la malédiction soit avec eux!

«Et toi, Ali, qui as assouvi ta colère et ta rage, quand l'heure terrible aura sonné, enfermé dans ton île, tu n'oublieras pas la nuit que tu viens de passer. Quand tu approcheras tes lèvres de l'eau pour les rafraîchir, c'est de la flamme, c'est de l'amertume que tu boiras; car les larmes sont amères, et laissent un arrière-goût de poison. Oui, elles sont amères, ne l'oublie pas. Tu les verras se soulever et venir dans la nuit battre ton rocher. Elles se goufleront en vagues écumeuses, mugissantes, pleines de sanglots, impitoyables et avides. Elles se dresseront autour de toi comme des montagnes; elles te barreront le passage; tu ne pourras pas fuir. Tu appelleras au secours; nul ne t'écoutera. Le lac t'aura dévoré.»

Toutes les autres poésies de Valaoritis, soit narratives (*«Astrapoghiannis»*, *«Diacos»*, *«Vajas»* etc.), soit lyriques, contenues dans deux beaux volumes avec Phrosyne, sont également admirables par la témérité de la pensée et par le charme et la puissance du style.

MAVROJANNI.

Un autre Ionien qui, au lieu du dialecte de son île, a employé la langue vulgaire mais commune à toute la Grèce, est G. Mavrojannis de Céphalonie. Tout à la fois homme de lettres et artiste, il fut un des rédacteurs du journal politique *l'Eunomie*, et il est aujourd'hui à la

tête de l'école des arts à Athènes. Poète d'un goût fin et cultivé, et doué d'une douce sensibilité, il a écrit des poésies lyriques et narratives. L'une des plus belles est son *Marinier*, idylle maritime écrite en trimètres blancs, du rhythme populaire, qui n'admet qu'une césure dans le 4[e] pied. Nous donnons la traduction des principaux passages:

«En pleine mer, un navire fraîchement peint fendait les flots entre Skinari et Céphalonie. La brise caressait les voiles blanches, et les vagues folâtraient avec la proue. Des dauphins nagent à ses côtés, et courent en soufflant pour le dépasser.

«Le calme avait endormi les matelots. Un seul se tenait éveillé à la poupe. C'était un gracieux jeune homme de vingt ans, qui s'essuyait les yeux en chantant le refrain nautique. Sa voix retentissait sur le désert et le silence des mers:

— «Souffle, ô douce brise, dans nos voiles blancs, souffle pour me rafraîchir et pour m'égayer. Six mois se sont écoulés; je m'ennuyais à Céphalonie, comme si j'étais en prison. Enfin le vent d'ouest a soufflé et nous avons levé l'ancre. Jeunes filles de Livatho, je vous dis adieu.»

«Il essuie une autre larme, en répétant le refrain nautique. «Souffle, douce brise, dans nos voiles blanches, que nous passions rapides devant l'île de Cythère. Alors viens, ô brise du sud, chargée de rosée, et mène nous en deux jours à Syra, où les jeunes filles ont, comme des perdrix, leurs nids sur les flancs et sur les sommets des rochers.»

«Et il répétait son réfrain nautique: «Souffle, douce brise, dans nos voiles blanches, que nous arrivions bien-

tôt au Détroit, que je revoie la ville aux sept collines, ses grandes mosquées et ses *minarets;* que je puisse faire le signe de la croix dans sainte Sophie, que les Turcs ont donnée à Mahomet. Mais alors aie bien soin, ô vent du sud, humide de rosée, de ne pas nous pousser vers les courants, et souffle pour nous faire passer Arnaoutkioï. Dès que le capitaine nous fait jeter l'ancre. «Viens, crierai-je au premier batelier que je rencontrerai, viens me prendre et allons au village où réside la dame Phrosô. et où les Pachas ont des kiosques dorés; viens, et voilà, reçois tout l'argent que je porte.» Je ne négligerai pas ma promenade; les matelots et le pilote n'ont qu'à se fâcher. Le Bosphore est tout plein de vaisseaux. On dirait un lac tout couvert de roseaux.»

«Et il répétait son refrain nautique: «Souffle, douce brise, dans nos voiles blanches, que l'hiver ne nous surprenne pas dans la mer Noire. Notre Dame de Dia, inspire-les pour que nous ne voguions pas vers le Danube. Maudit sois-tu, fleuve noir! Tes insectes m'ont dévoré, et mon dos s'est courbé à tirer la remorque. Je ne veux pas, moi, des voyages à travers des marais pleins de joncs; je ne veux pas voguer en compagnie des grenouilles, moi qui ai voyagé entouré de dauphins.»

«Et il répétait le refrain nautique: «Souffle, douce brise, dans nos voiles blanches, que nous franchissions le détroit d'Azoff, que nous arrivions à Kertsch la maritime, où nagent maintenant les blondes russes comme des cygnes qui se baignent dans le lac. De là nous mettrons le cap sur Jeni-Calé. O cher Jeni-Calé, cité grecque, aux jeunes filles sveltes et élancées! Elles sont fières, mais elles sont aimables. Salut, deux fois salut aux jolies jeunes filles! On dirait qu'elles arrivent droit du Phanar.»

«Et il répétait le refrain nautique, et la brise gon-

flait leurs voiles blanches et les mâts accompagnaient son chant de leurs doux grincements, et le navire roulait en voguant, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Cérigo, l'île stérile, qu'ils eussent passé Syra, atteint Psômathia, et jeté l'ancre à Constantinople, la grande ville, où des milliers de femmes turques aux doigts teints se tiennent cachées derrière leurs grilles, comme de jeunes perdrix dans des cages dorées.

«Un jour s'éteint et l'autre lui succède; un mois passe et l'autre commence, et avant qu'ils n'eussent déchargé leur cargaison dans la mer d'Azoff, le mois de novembre est arrivé avec l'hiver, et la mer Noire commence à mugir. A leur retour, lorsqu'ils se dirigeaient vers le sud, à vingt milles avant les bouches du Bosphore, ils furent atteints par un grand ouragan de neige. Au-dessus d'eux des nuages noirs et menaçants courent sur le ciel et se heurtent.

«Ils ne voient plus ni ciel ni terre; mais le navire était robuste et luttait bravement contre les vagues écumantes qui se ruaient avec rage sur ses flancs. Enfin un grand coup de vent vint mettre en lambeaux toutes ses voiles. Alors il vire de bord, et s'abandonne à la fureur des flots, comme le prisonnier que le vainqueur entraîne pour le mener à la mort.

«Le capitaine, muet, lance souvent sa sonde et il l'interroge; mais il en reçoit une dernière et fatale réponse. Il s'adresse du regard au pilote, au teneur du journal de bord. Ils sont tous les deux blêmes et ne disent mot...

«— Notre Dame de Dia, aie pitié de ma mère, dont je suis le seul fils; aie pitié, ô Évangélistra[1]), de mon

[1]) La Vierge de Ténos. — N. D. de Dia est nommée d'après une petite île avoisinant Céphalonie.

unique sœur qui attend mon retour pour célébrer ses noces» ... C'est ainsi que, appuyé sur l'avant, pirait le marinier, les yeux remplis de larmes.

«Quelques instants après le capitaine déchire en pièces et lance à la mer sa carte, et s'écrie en gémissant: «Hélas! enfants, nous sommes perdus! Nous avons été jetés sur les bas-fonds, les maudits!» Le navire s'arrête, et une vague furieuse passe sur lui et l'enveloppe. Il se penche alors sur un de ses flancs, comme s'il était un monstre marin blessé. Ses deux mâts tremblent, et leur pointe, qui s'élevait fière vers le ciel, est insultée et battue par la vague insolente.

«Où sont nos matelots? Où ils sont, les malheureux? Les vagues furieuses les ont balayés, et le premier qui a été emporté, c'est notre jeune marinier! Pendant plusieurs années sa mère et sa sœur l'attendent, mais ni la mère ni la sœur ne l'ont jamais revu, et n'ont pleuré, les pauvres, sur son cercueil.» . . . .

APHENTOULIS.

Un autre poète, qui donne aussi ses préférences à la langue vulgaire, est Th. APHENTOULIS. Il est originaire de Crète. Lui non plus ne s'est pas attaché à ce dialecte par nécessité et par impuissance de manier la langue cultivée. Il y a au contraire peu de littérateurs Grecs qui écrivent celle-ci avec plus de goût, de correction et d'élégance. Nous avons dit ailleurs qu'il est un des médecins les plus habiles et l'un des plus éminents professeurs de l'université d'Athènes, auteur de plusieurs ouvrages scientifiques, dont le mérite a été reconnu même hors de sa patrie.

Aphentoulis, donc l'étude a fait un homme de science, a été créé poète par la nature. La plus importante de ses œuvres poétiques est celle où il chante les derniers désastres et les derniers exploits de sa glorieuse patrie. Il a touché les mêmes cordes que Marcoras, dans une langue tout aussi vulgaire, mais, comme nous l'avons dit, plus accessible à tous les habitants de la Grèce, bien qu'elle contienne aussi certaines tournures et quelquefois des mots qu'on a de la difficulté à comprendre lorsqu'on n'est pas très-familiarisé avec les chants populaires. Elle se permet aussi, bien que rarement, l'usage de quelques mots turcs, que le poète eût mieux fait d'éviter.

Ses vers, n'abusant pas de la Synizèse des voyelles, sont sonores et harmonieux, et l'on ne trouverait à leur reprocher que quelques oublis, peu fréquents, d'exactitude dans la rime, qui en général est heureuse et riche.

Le poème, divisé en quatre parties, dont trois seulement ont été publiées, a le caractère plus épique et moins subjectif que celui de Marcoras. Outre la langue, il imite aussi avec beaucoup de bonheur le ton des ballades chantées sur les montagnes du continent Grec; il en a toute la robuste fraîcheur, avec leur originalité et leur simplicité grandiose, ainsi qu'on en peut juger par les exemples suivants.

Les Crétois, avant de recourir aux armes, s'étaient réunis au haut de leurs montagnes pour délibérer sur le

parti qu'ils auraient à prendre. Voici la description du paysage qui s'offrait aux yeux de l'assemblée:

«Vis-à-vis d'eux s'élèvent les chauves Madares, blanchies par les orages. les pluies et les neiges. Comme des étoiles sur le firmament, on voyait sur leur dos gris des milliers de fleurs de toutes couleurs, exhalant des parfums, et formant un lit qui s'agitait au gré de la brise. A leurs pieds s'étendaient des buissons de myrte, des oliviers et des marroniers verts et fleuris. Le zéphyr répandait partout leurs arômes, et l'aurore était souriante. Du fond des ravins ou entendait retentir le chant du merle, et un jeune berger, beau comme un ange, réveillait par les sons de son chalumeau l'écho des collines. Les brebis qui paissaient aux alentours s'arrêtaient pour prêter l'oreille à cette lutte charmante, et entendre lequel des deux chantres serait le premier réduit au silence et auquel serait la victoire.»

L'un des membres de l'assemblée s'exprime en ces termes:

«Si c'est le sort d'un de nous de tomber à la guerre et que sa veuve porte le deuil, la Vierge aussi s'en est vêtue, la Vierge, devant qui nous nous inclinons. Nous ne valons pas plus qu'elle. Elle avait son fils unique; il est né de Dieu, et cependant il n'a pas dédaigné de se laisser moissonner par le faulx de la mort, et de permettre que son corps odorant et sacré fût enveloppé du linceuil et descendu dans la tombe. Si nous mourons comme le Christ, nous ressusciterons comme lui. Notre nom retentira en Morée et en Roumélie, et toutes les fois que le tocsin appellera à l'église, il y sera répété au milieu des chants.»

Le pathétique épisode qui suit est tiré du second

chant, où les jeunes Crétois s'arment pour marcher contre les Turcs:

«Mère, vois-tu là bas le bon Constantaki?» disait une tendre colombe, une rose à peine épanouie, une fillette de douze ans. Vois comme il est armé. Mère, fais-lui signe de venir. Trois jours il est resté loin de nous. Hélas, mère! C'était comme toute une année. Où pouvait donc aller Constantaki tout seul? — Taistoi ma petite. Aye honte que les voisins ne t'entendent. — Vois, mère, il nous salue. Mon œil se trouble; je pleure, ô ma mère. Pourquoi? Ah! J'ai peur des armes. Je lui ai déjà dit de ne pas en porter, car il m'effraye.

«— «Laisse le aller, ma fille, laisse-le aller comme son aieul racheter le sang de son père,» disait un vieillard, assis à la porte voisine, qui avait prêté l'oreille aux discours de l'enfant et de la veuve. «Mon petitfils, mon seul rejeton, c'est pour ce moment que je le nourrissais, afin qu'il ceignît mon épée. Je l'endormais dans mes bras, je le berçais avec la main qui me manque, et je lui mettais la nourriture dans la bouche comme à un jeune pigeon. Laisse mon petit-fils aller avec ma bénédiction, aller à la guerre comme mon enfant y est allé. Pendant trois jours et trois nuits nous combattions côte à côte. Nos fusils étaient brûlants, nos sabres s'étaient courbés; mais mon intrépide aiglon n'a pas bougé d'un pouce de mes côtés. Son bras tournoyait comme le moulin quand le vent souffle avec violence, et que son aile crie en pliant. Nous combattions ensemble, et il me couvrait de sa poitrine.

«Au troisième soir une bombe meurtrière tomba à mes pieds. Tous reculent épouvantés devant le projectile qui siffle comme une vipère dans le creux de la terre. Sans hésiter un instant, mon fils se jette en avant,

et lance son manteau pour étouffer le monstre. Mais soudain la bombe prend feu, éclate en mille morceaux, creuse un trou profond, et malheur! je vois mon fils adoré tomber, et se debattre méconnaissable, noyé dans son sang. J'étendis la main pour le soutenir; la main n'y était plus. «Père, dit-il, je te quitte. Prends soin de mon Constantaki. Il sera bientôt orphelin et de moi et de toi. Dis-lui que je suis mort à mon poste. C'est ma dernière prière.» Il se tourna sur le côté, et ne bougea plus. Son âme avait pris son vol vers le ciel. Laisse-le, ma fille, aller, comme son aïeul, racheter le sang de son père.»

«La jeune fille cachait dans ses deux mains son visage angélique, et couvrait ses yeux qui lançaient des flammes. Elle penchait sa tête sur le sein embaumé de sa mère, et demandait secours à son affection.»

A. PARASCHOS.

Dans la catégorie des poètes qui ont cultivé le dialecte populaire nous en comprenons un qui eût pu tout aussi bien être classé parmi les premiers de ceux qui ont écrit en style élégant et soigné. C'est Achille Paraschos de Smyrne, frère de G. Paraschos, que nous avons cité plus haut. Quelque langue qu'il emploie, quelque corde qu'il tende à sa lyre, il en sait toujours tirer les accents les plus mélodieux. Il semble cependant se complaire d'avantage dans les tons simples et pittoresques de l'idiôme du peuple; il y est plus à son aise, et en obtient les plus beaux effets.

Il possède au plus haut point toutes les qualités les

plus charmantes et les plus réelles du poète lyrique. Qu'il chante l'amour ou la patrie, la joie ou la douleur, il unit à la chaleur de la verve, au feu de l'enthousiasme, une sensibilité profonde et suave, une grande originalité d'idées, et une mélodie incomparable de la versification. Il est du nombre des poètes qui ne seront pas oubliés.

Nous voulons donner quelques échantillons de ses poésies. Le choix est difficile. Toutes ont des beautés de premier ordre, et chacune, d'une nature différente.

«Désirs.

«Je voudrais ouvrir le tombeau de mon père, creuser de mes mains et en retirer la bière, et voir ce que, après si longtemps, la terre et les ténèbres ont fait de mon vieux père; serrer étroitement dans mes bras son corps froid, ma poitrine contre sa poitrine, ma tête contre sa tête.

«Je voudrais être le linceul pour le recouvrir, le coussin sur lequel sa tête repose, le rêve de sa jeunesse dans son sommeil éternel, la bénédiction de sa mère, qui doit l'y réchauffer; être la bienfaisance qu'il répandait autour de lui durant sa vie, la prière des orphelins qu'il consolait.

«Je voudrais être le ciel, pour l'avoir dans mon sein, le paradis, pour le baigner de mes rayons, un nuage blanc, pour le transporter sur mes ailes, un ange de Dieu, pour l'accompagner, l'étoile du matin, pour briller dans ses cheveux, ou le sourire de la Sainte Vierge, pour épanouir son cœur.

«Je voudrais être la croix plantée sur sa tombe, la rosée du ciel qui en arrose la terre. Je voudrais être un arbre touffu, pour le couvrir de mon ombre, un oiseau, pour lui chanter des mélodies, une fleur, pour lui

envoyer des arômes, le cierge allumé sur le bord de sa tombe, ou sa tombe même, pour qu'il ne soit pas dans la solitude.»

«L'orphelin.

«Je viens à votre porte, triste, l'œil en larmes, le visage couvert de pâleur; car je suis pauvre, et n'ai rien à vous offrir, pas même une fraîche fleur de myrte.

«Le sort m'a condamné à vivre solitaire, et je parcours seul le triste sentier de la vie. Aujourd'hui je me présente devant vous en humble posture, et je chante le pain, mais je ne vous en demande pas...

«Déshérité par le destin, comme une feuille d'automne j'erre sans but. Personne ne m'aime, nul n'est mon ami, car je n'ai pas de mère, je suis un orphelin!

«Pas de mère! Ces trois mots renferment l'isolement, le froid et la faim. Ils me chantent une déchirante complainte, sur un ton de musique sauvage à rendre fou.

«Lorsque, là où je mendie, je rencontre d'autres enfants, habillés de soie, heureux et joyeux, de tous leurs biens je ne leur envie que leur mère. Pauvre mère, comme je t'aurais aimée!

«Elle n'a pas eu le temps de déposer un baiser sur ma bouche, de me caresser ni de me bénir... Malheur à celui qui passe à travers cette vie sans avoir été embrassé par sa mère!

«Avant-hier, dans un champ, des enfants heureux jouaient en commun. — «Voulez-vous, leur ai-je dit, que je joue avec vous? — «Nous ne jouons pas, répondirent-ils, avec l'orphelin.»

«Oh! Puissiez-vous tous, comme des fleurs dans le jardin de la vie, recevoir la rosée qui descend du ciel. Que tous aient une mère dans ce monde, et que je sois pour vous le seul orphelin!»

«La rivière.

«Rivière voyageuse, ô chère rivière, tu murmures et passes; où ta course va-t-elle te plonger? Tu es comme nous: Toujours, nous allons toujours, mais nous ne savons pas où.

«Laisse-moi te dire, ô bonne rivière, où le destin mène tes eaux de cristal. Tu viens de l'abîme et tu vas vers l'abîme, et tous les efforts ne t'arrêteront pas. Tu suivras la loi commune. Toi aussi, un jour viendra où tu seras tarie.

«Regarde, oh regarde autant que tu le peux, bien que tu n'aies pas d'yeux, regarde le ciel argenté et les fleurs que tu arroses. Jouis de la beauté de la terre et de la splendeur du firmament, avant que tu ne sois précipitée dans les ténèbres et que le gouffre ne t'ait engloutie.

«Coule lentement, ne te presse point. Aie égard au ciel que tu reflêtes et que tu entraînes avec tes eaux. Vois les nuages blancs qui passent audessus de toi. Ils te saluent parceque tu leur ressembles. Tu es un nuage liquide, aussi blanc que les lys, tu es un nuage sur la terre, comme ils sont des nuages au ciel.

«Dis-moi, ô rivière, où tu as ta source, et quels nuages t'on créée, t'ont donné ces flots que tu roules? Ah! Tu ressembles à l'homme, tu me ressembles à moi; mais moi, je me suis fatigué bien avant toi.

«J'ai envie, ô rivière, de me jeter dans tes flots, et d'éteindre dans ton sein la flamme qui brûle le mien. Tu es de l'eau et je suis du feu; tu feras cesser mes souffrances. L'eau de Lethé coule en toi, et je veux en boire!»

«C'est ainsi que parlait un poète qui, les yeux baignés de pleurs, marchait le long de la rive, un poète

qui a beaucoup aimé, et qui n'a pas été payé de retour. A force de regarder l'eau, il s'oublia, et sentit tout à coup qu'il s'était précipité dans la tombe liquide. Le flot reçut le jeune chantre, et l'abîme reçut le flot.»

«Amour.

«Je ne veux pas de l'impertinente beauté d'une fille hautaine, fière de ses charmes, froide pour avoir été trop adulée. Je n'ai jamais arrêté un regard admirateur sur les plumes de paon, ou sur une fiole qui brille, mais d'où l'arôme s'est évaporé. Je ne veux pas des joues de pourpre ou des lèvres roses. La couleur de la pourpre accuse des soulévements de la chair.

«Je veux que mon amie soit faible, pâle et blanche comme le drap mortuaire, avec vingt automnes et aucun printemps, avec peu de corps, — presque de l'air, — une poignée de poussière. Je la veux mourante, avec le parfum de l'immortalité, fille et fantôme à la fois, traînant un linceul au lieu de tunique.

«Je la veux défaillante et je veux qu'elle soit seule, qu'elle n'ait ni mère ni frère; rien qu'elle et son Dieu! Qu'elle soit l'anémone du désert; que je sois et sa mère et son frère; que je guide lentement ses pas à travers la vie, et que nous heurtions ensemble du pied le seuil de la tombe.

«Je ne veux pas qu'elle aime rien de vivant ou d'inanimé, ni les oiseaux, ni les fleurs, ni les étoiles; que tout, excepté moi, lui soit étranger, et que je remplisse tous ses jours et toutes ses nuits; et que lorsque ses yeux se ferment doucement au sommeil, son âme m'ait encore devant elle dans un rêve d'amour.»

«Je n'aime pas des sentiments divisés, un amour qui s'épuise parcequ'il est prodigué aussi à d'autres. Celui

qui aime tout, n'aime rien. Voilà peut-être pourquoi je hais le soleil, qui déverse sur tous également ses rayons dorés, et éclaire un singe aussi bien que Byron.

«Je veux que l'univers soit d'un côté et moi de l'autre, et qu'elle choisisse. Je ne sais pas ce que je veux de plus, mais je veux. Ce degré d'amour ne me suffit pas. Mon cœur crée encore, et ajoute toujours. Ajoute, ajoute, ô cœur insensé et prodigue. Le moment de la soustraction et de l'indigence ne tardera pas à venir.

«Je veux que mon amie soit le chant qui s'éteint graduellement; qu'elle trace la route de l'immortalité au bord même de la tombe; que, belle et mélancolique, elle ait le regard paisible, et que des ailes lui poussent sur le corps qui l'abandonne. Je veux qu'elle soit ma fille, ma sœur, mon amie, mais jamais, non jamais ma fiancée.

«Oh! Quels soins je lui donnerais sur son lit de mort, avec quelle affection muette je veillerais sur elle! Son coussin serait mon cœur aimant, et mon seul rival serait la mort. De quelles attentions n'entourerais-je pas la jeune fille malade! Pâle, je retiendrais ma respiration en l'épiant, je me refuserais au sommeil.

«Souvent, quand je repose, la malade m'apparaît belle comme la lune d'hiver lorsqu'elle décroît. Elle me dit qu'à la chute des feuilles elle mourra, et me tend son front pur pour que j'y dépose un baiser. Quelquefois je l'aperçois aussi quand mes yeux sont ouverts, tantôt sur la terre, tantôt dans la voûte céleste.

«D'autres fois, lorsque j'écris une ode ou que je la chante, je la vois devant moi m'adresser un signe amical. Alors le fantôme chéri se penche sur mon sein, et me dicte sa propre composition. Et lorsque je veille seul pendant une nuit d'orage, je la vois apparaître dans la blanche clarté de l'âtre.

«Quand j'erre au milieu des montagnes neigeuses, je la vois qui expire sur la neige rayonnante, en m'invitant à mourir avec elle. Plus d'une fois aussi je l'ai rencontrée dans un cimetière; le front rayonnant, elle s'appuyait sur la croix qui surmontait une tombe.

«Mon œil rencontre partout mon amie mourante, près de la colonne brisée, dans la chapelle déserte de la forêt, au milieu des fleurs pâlissantes, partout, excepté à la lumière de Dieu, sous les rayons du ciel. Je la vois comme une jeune fille brisée, comme un ange mort que le tombeau attend.

«Oh! combien de jeunes filles n'ai-je pas vues, et j'ai pleuré parcequ'elles étaient pâles et que la souffrance était empreinte sur leurs traits! Combien n'en ai-je pas accompagnées à leur dernière demeure, croyant que c'était mon amie que je suivais! Que de fois n'ai-je pas vu les lèvres d'une morte se remuer et me dire: «Suis-moi! c'est moi ce cadavre.»

«Hier, la nuit, j'étais plongé dans une profonde tristesse. Elle est venue. Je me suis penché sur son cœur, et je lui disais d'une voix étouffée par la douleur: «Quand les feuilles tomberont, je mourrai avec toi.» Elle m'écoutait en souriant; elle me regardait en silence, et elle rêvait à notre tombe commune.»

«Démos, le vieux capitaine.

«Mes enfans, prêtez l'oreille à moi aussi, au vieux capitaine. Mes cheveux ont blanchi à la guerre. Depuis le temps d'Ali[1]) je combattais les Turcs, et mes yeux ont vu bien des événements. Mon berceau fut la guerre, et, tout petit enfant, j'allai à l'école du vieux

[1]) Pacha de Janina.

Zidra[1]) et de Caraïscos. Enfants, j'ai bien vieilli. Le lion infidèle n'est plus tel que je le connaissais. Aujourd'hui il attend le boucher. Levez-vous un bon matin tous à la fois, invoquez l'aide de Dieu, et allons entrer dans notre *Ville*[2]).

«Enfants, il n'y a plus de Turquie, il n'y a pas de Janissaires. Nous les avons tués ceux-là; la lune les a dévorés. Votre œil n'a pas, comme le mien, vu le Turc lorque son étalon gambadait et jetait de l'écume. Il hennissait et l'Europe tremblait, et seuls les enfants des Clephtes savaient arrêter sa course. Les Tsames et les Turcs-Albanais sont perdus, et nous, malheureux enfants, nous ne sommes pas encore entrés dans la *Ville!*

«Ah! Il me revient, le souvenir de ces temps passés, de ces combats, de ces campements, de ces neiges de Liacoura[3]). De jeunes hommes, grands et droits comme des sapins, nourris aux batailles, l'œil noir et étincelant comme le charbon, les poitrines velues, la croix et le glaive à la main, repandaient le carnage dans les troupeaux de loups des Turcs. Chaque jour était marqué par un combat, chaque nuit on entendait retentir le fusil, et nos bras étaient las de moissonner des ennemis. Ceux-là aussi ne sont plus; ils sont endormis. Oh! s'ils se réveillaient, nous serions bientôt dans la *Ville*.

«La Foustanelle brillait alors, blanche comme la neige, sur les beaux corps de Nico-Tsaras, de Grivas, de Tzavellas. Les plaques d'or retentissaient sur la poitrine de Millionis, et les lions de Catsantonis ne portaient pas l'uniforme serrant les membres. Quels temps sont passés pour ne plus revenir! Le Clephte et la Liberté dormaient côte à côte. Jamais les coups de fusil ne ces-

---

1) Chef fameux. — 2) Constantinople. — 3) Le Parnasse.

saient un instant, et chaque sommet abritait son Armatole et son Clephte. Enfants, si alors nous nous étions réunis tous sous un même drapeau, par la croix que j'adore, la *Ville* était à nous.

«Réveillez-vous, jeunes braves; Catsantoni, sors de ta tombe; reviens, ô Thanasi Diaco; montre-toi, Boucouvalla; secoue ton sommeil, fils de Chormos; en avant, vieux Naso; Androutso, ceins tes pistolets; à cheval, Caratasso! Écoutez! le fusil à retenti. Sortez de dessous les broussaillas; couvrez vos enfants de l'ombre de vos sabres. Désertez la terre noire, les rochers, les gorges où vos corps sont étendus, et venez, ne laissez pas votre Démos seul. Lève-toi, armée des morts; ressuscitez tous. Le vieux Démos veut entrer avec vous dans la *Ville*.

«Le colosse croule; ses méfaits l'ont miné. Le jour approche, et le vampire est attiré par l'odeur de la tombe. Et vous, malheureux enfants, vous restez encore? On pourrit à rester les bras croisés. Honte à votre jeunesse, honte à votre bravoure! Le Turc n'a pas encore entendu une seule fois votre fusil retentir. Oh! Rappelez-vous que vous êtes du sang de nos cœurs. Laissez-là vos livres, prenez vos armes, et courez tous en Thessalie, en Épire. Elle est à nous, enfants, la fameuse ville.

«Ne voyez-vous pas une île, Crète toute seule croiser l'épée contre toute la Turquie? Le feu, l'Égyptien, le Turc, la famine ont fondu sur eux, mais les Crétois ne mettent pas bas les armes et ne se rendent point. Eux n'attendent rien de l'Europe. Ils savent quel est le secours que donne l'étranger. Et vous, enfants de la liberté, vous qui avez été élevés dans les écoles, vous attendez que l'Europe vous fasse cadeau de votre indépendance! Elle est au bout de votre épée. Degaînez-tous, et allons arracher la *Ville* à l'infidèle.

«A la *Ville*, à S[te] Sophie! A ces seuls noms mon cœur prend des ailes. J'adore, même de loin, le Saint Sépulcre; mais aujourd'hui mon Saint Sépulcre à moi est la *Ville* sainte. Allez d'abord à la *Ville*, et au Saint Sépulcre plus tard. Enfants, si je ne la vois pas, saluez-la pour moi, et, enfants heureux, allumez pour moi aussi un cierge à Sainte Sophie. Quand vous y entrerez, qu'un de vous se rapelle de crier: «Le vieux Démos seul n'est pas entré dans la *Ville.*»

«Mais non, non, Démos ne meurt pas facilement; son âme ne le déserte pas de sitôt. Ah! Si *Démocopoulos* était votre gloire, si *Praïdès* était votre frère, si vous pleurez la mort d'*Anaguostopoulos*, rachetez leur sang, vengez-les. Rappelez-vous *Esslin*, *Varnavas*, le malheureux *Vaphiadès*[1]), privés de sépulture, et jetés dans les ronces. Ils vous demandent un tombeau. Prenez vos armes, et Démos connaît le chemin qui mène à la *Ville.*

VIKELLAS.

Les colonies grecques de Londres, de Liverpool et de Manchester ont une renommée bien acquise dans le monde du commerce et de la banque; mais il est ordinairement peu connu que plusieurs de leurs membres sont des hommes fort instruits, qui cultivent les Muses avec non moins de succès que Mercure. Démétrius VIKELLAS en est un des exemples les plus distingués. Nous avons dit ailleurs qu'il a publié des opuscules en prose, recommandables par un style élégant et pur non moins que par les connaissances solides dont l'auteur y fait preuve. Il a en outre écrit des poèmes, qui brillent

1) Tous tombés à l'insurrection de Crète.

souvent par l'esprit et la grâce, et pour plusieurs desquels il a employé le dialecte populaire.

C'est celui qu'il a choisi pour son excellente *traduction* du VII[e] chant de l'*Odyssée*, en alexandrins blancs. Il l'a fait intentionnellement et avec beaucoup d'adresse, tenant à prouver le caractère légendaire des poésies homériques. Sa traduction est d'une grande fidélité jusque dans les moindres détails, et cependant on dirait qu'Ulysse et Nausicaa ont été chantés par un de ces rhapsodes anonymes qui de nos jours ont réveillé les échos de l'Olympe et du Pinde.

Après Homère, Vikellas a entrepris l'un des géants de la poésie moderne. Il a eu le courage de se mesurer avec *Shakespeare.* Mais ici les difficultés étaient d'une autre nature. Le traducteur n'est pas le compatriote du poète; il n'est pas l'héritier de sa langue, de son esprit national, du monde qu'il décrit. Aussi le génie de Shakespeare reste-t-il isolé et à des hauteurs où nulle traduction ne saurait l'atteindre. Cependant celle de trois tragédies (Roméo, Hamlet, Macbeth) par Vikellas peut être mise à côté des meilleures qui aient été faites dans d'autres langues.

L'auteur a aussi composé dans le dialecte soit vulgaire soit élevé des poésies légères, qui toutes se distinguent par la beauté de la pensée et la grâce de la versification. Une de ses plus remarquables compositions est une pièce où, dans sa patriotique colère contre les fautes politiques de la Grèce actuelle, il s'en prend, fort

injustement sans doute, comme il le reconnaît d'ailleurs lui-même, aux Grecs de l'antiquité, que les politiciens Grecs d'aujourd'hui prétendent prendre toujours pour modèles et pour garants de leur conduite. De cette mélancolique mais spirituelle boutade, écrite en de très-beaux vers, nous citons quelques strophes.

Après avoir médit des Dieux de l'Olympe et des temps héroïques, il ajoute:

«Mais peut-être diras-tu que ce sont là des fables. Veux-tu l'histoire véritable? Tu y verras avec douleur les mêmes traits s'y reproduire.

«Ouvre sa plus belle page, reporte-toi au combat de Marathon. As-tu un autre jour à me signaler qui élève plut haut l'honneur de la patrie?

«Aussi long-temps qu'un cœur mâle palpitera dans un sein épris de la vertu, votre nom sera adoré, ô champs sacrés de Marathon!

«Une poignée de guerriers libres t'y ont sauvée, ô sainte liberté! Mais là aussi que cache l'histoire? Leur triomphe à quoi est-il dû?

«A-t-on élevé une statue à chacun des héros qui y ont combattu? N'est-ce point le hasard qui a décidé du sort de la bataille? N'est-ce pas l'aveugle ballottage qui a sauvé la Grèce?

«La patrie était en danger. L'ennemi l'a envahie et l'inonde. A quoi pensent ses fils? Comment chacun aura le commandement au lieu de son rival.

«La discorde se met entre eux. Il y a dix généraux, ils ont dix avis contraires. Trouves-tu que je les calomnie, on que je me trompe? Hélas! Tel fut et tel est le Grec.

«Et si, en palce de Miltiade, le sort avait désigné

alors un autre pour chef, les soldats de Perse eussent triomphé, et Athènes eût porté le turban.

«Et si, à Salamine, Thémistocle, tendant le dos au bâton, n'avait par ses stratagèmes forcé les Grecs affrayés à se battre . . .»

C'est ainsi qu'il déverse sa mauvaise humeur sur toute la Grèce antique, peuple, hommes d'État, hommes de guerre et philosophes. Mais il fait amende honorable par ces strophes qui terminent le poème:

«Insensé quiconque tire vanité de la gloire des ancêtres. Cette gloire n'est qu'un vain mot. Notre canaille d'aujourd'hui diffère peu de celle de l'antiquité.

«Mais quels blasphèmes ai-je prononcés! quelle est mon aberration! Où l'amertume m'a-t-elle entraîné! Ombres de nos pères pardon! Nous, les nains, comparés à vous, les géants!

«Non, la génération actuelle ne s'élève pas à votre hauteur. Aveugle! Je suis aveugle! Et que nous reste-t-il si votre gloire nous fait défaut?

«La Grèce d'aujourd'hui n'est qu'une triste parodie de celle d'autrefois. Voilà le mot de mon inspiration; voilà ce qui m'a dicté ces lamentations.

«J'ai vu tout conspirateur banal prétendre au nom de Thrasybule, tout assassin se dire un Aristogiton, et l'antiquité m'a paru comme un miroir de ce que nous sommes aujourd'hui.

«Voilà pourquoi j'ai senti en moi de la haine contre la renommée des anciens, et de même que Job qui maudit la nuit où il fut dit: «Un enfant est né,» j'ai maudit la mémoire de nos ancêtres.»

CHAPITRE XV.

LE ROMAN.

Le roman, qui prime aujourd'hui dans presque toutes les littératures modernes, est le genre qui s'est encore le moins développé en Grèce. Cela tient à deux raisons: D'abord le roman n'est pas un livre indispensable. Il n'est imposé ni, comme les livres de science, par la nécessité de l'instruction, ni, comme la poésie, par celle de l'inspiration, par le besoin impérieux que le poète sent d'épancher le trop plein de sont cœur. Ensuite, le nombre des romans qui se publient dans toutes les langues est si immense, et leur traduction, surtout lorsqu'on ne tient pas à bien traduire, demande si peu de peine, qu'il n'y a presque pas de jeune homme en Grèce qui quitte les bancs du collège sans s'emparer du premier roman qui lui tombe sous la main, et sans le traduire tant bien que mal, et, il faut bien le dire, plutôt mal que bien. On sait combien de ces compositions sont faites en dépit des Muses. Elles ne sont que des produits de fabrique, surtout destinés à l'exportation, et, maltraitées qu'elles sont par les traducteurs, elles n'ont que ce qu'elles méritent.

Il est inutile d'insister sur ces entreprises plutôt commerciales que littéraires, qui, par le choix peu judicieux des originaux, par le peu de compétence des traducteurs, et par la hâte avec laquelle les traductions sont faites,

portent atteinte non seulement aux bonnes mœurs, mais très-souvent aussi au bon goût et à la pureté de la langue. Elles l'entachent de solécismes qui lui nuisent, car ces romans, tout mauvais qu'ils sont, et souvent même parce-qu'ils sont mauvais, ne laissent pas d'être beaucoup lus; Souvent même elles y font entrer des tournures empruntées aux langues étrangères, tandis qu'avec moins de négligence et un peu plus de connaissances philologiques, on en trouverait les équivalents dans les auteurs anciens.

Nous ne nions pas de très-honorables exceptions. Toutes les fois que des hommes sérieux et instruits, comme par exemple N. Dragoumis, le rédacteur de la Pandore, E. Simos, M. Reniéris et d'autres, se sont donné la peine de doter les lettres greques de romans étrangers, ils ont toujours eu soin de choisir les ouvrages qui ornent et non ceux qui déparent les littératures de l'Europe, et l'ont fait de manière à perfectionner la langue et à l'enrichir. La variété des détails et des situations que le roman comporte leur donnait l'occasion de remettre en usage une foule d'expressions empruntées à de bonnes sources, qui donnent la souplesse et l'abondance nécessaires au langage de la vie actuelle, organe d'une société développée.

Les essais de romans originaux sont rares, mais n'ont pas tout à fait manqué à la Grèce, comme on a pu le voir dans d'autres parties de ce livre.[1] Il y a en outre quelques compo-

---

1) Chap. I, II, III etc.

sitions encore de ce genre qui méritent d'être particulièrement citées.

Tels sont deux ouvrages du savant Léon MÉLAS, qui a consacré tous ses soins à l'éducation du peuple. L'un a pour titre «*Gérostathis*,» l'autre «*Christophoros, ou les naufragés.*» Sous la forme attrayante de narrations dialoguées, tous les deux se proposent de populariser des connaissances utiles et les préceptes d'une saine morale, appuyés des exemples de l'histoire sainte et de celle de de l'antiquité hellénique.

Jean DELYANNI, ancien ministre des affaires étrangères, a écrit en 1832 quelques nouvelles, publiées en un petit volume, en 1845. Si nous en faisons mention, c'est moins pour leur valeur littéraire, que parcequ'elles ont été le premier pas par lequel la littérature nationale s'essayait dans cette voie. Les sujets sont empruntés aux temps obscurs du moyen-âge de la Grèce et aux relations de la vie sociale actuelle dans le pays.

Le savant avocat et ancien ministre P. CALLIGAS est le premier qui ait écrit un roman de quelque étendue. Il est intitulé «*Thanos Vlécas*,» et s'attache à décrire les mœurs de la population montagnarde de la Grèce. Il est pétillant d'esprit, et écrit dans un style qui peut servir de modèle. Achille LEVENTI s'est aussi attaché à dépeindre cette même partie du peuple grec dans un petit roman, qui ne manque pas de talent.

Le roman historique d'Emmanuel ROIDÈS, intitulé «*la Papesse Jeanne*» est une œuve remarquable par l'intérêt de l'intrigue tout autant que par le style puissant

en même temps qu'incisif. On peut même dire que cette dernière qualité frise quelquefois de bien près les bornes que le bon goût et même la bienséance n'aiment pas à dépasser, et l'ironie dont tout le roman est empreint est souvent d'une âcreté que n'a pas le sel attique. L'auteur ne se pique pas non plus d'une trop grande circonspection dans le choix des situations, bien qu'il exploite une légende dont l'authenticité n'est pas audessus du doute. Ce roman n'en est pas moins l'un des plus considérables que la littérature grecque ait produits, et il a eu l'honneur d'une traduction italienne.

Ét. Xénos est auteur de romans longs de plusieurs volumes (*le diable en Turquie*, *l'héroïne de la révolution*), qui dénotent de la facilité et de l'abondance, et beaucoup d'esprit et d'invention. Ils décrivent avec talent et avec vérité, bien que quelquefois avec quelque exagération, les conditions sociales de l'Orient, qui en est le théâtre. Mais en même temps il leur manque cet arrangement savant de la fable et cette perfection dans l'exécution, dont une œuvre littéraire ne peut se passer.

C. Ramphos, avocat et préfet, a aussi composé de petits romans, dont la scène se passe en Turque (p. e. *Chalet-Effendi*), et dont le principal mérite consiste dans le style vif et spirituel, surtout dans les dialogues.

Ampélas, historiographe et poète, a également essayé d'un roman, intitulé «*Hélène de Milet*,» qui traite des événements de la guerre de l'indépendance.

Le médecin Salabanda a écrit un roman historique qui raconte les péripeties de la ville héroïque de Souli.

Marietta RALLI, une jeune fille de Syra, a puisé dans la Bible les sujets d'une collection de nouvelles qu'elle a publiées.

D. PANTAZIS, auteur de plusieurs livres didactiques, l'est aussi d'un grand nombre de contes tirés soit de la mythologie, soit de l'histoire des plus anciens temps de la Grèce. Ils sont pleins de charme et pétillants d'esprit, mais ne s'élèvent pas jusqu'aux dimensions du roman.

Toutes ces compositions, bien qu'il y en ait dans le nombre qui ne manquent pas de mérite, ne suffisent cependant pas pour constituer une branche distincte de la littérature grecque, qui, peut-on dire, à de rares exceptions près, ne possède encore le roman qu'en traductions.

Nous n'avons en général nommé dans cette esquisse que ceux des littérateurs qui s'élèvent plus ou moins par quelque qualité distinctive, quelquefois même peut-être par le nombre seul de leurs travaux, audessus du commun. Les régions plus modestes du Parnasse grec sont aussi peuplées d'une foule d'auteurs industrieux, qui font infiniment de travail, et, en alimentant la littérature journalière, contribuent à rendre à la fertilité première ce sol que l'esclavage avait condamné à rester en friche pendant des siècles.

Dans le tableau que nous avons présenté nous avons vu les lettres suivre en Grèce pas à pas les destinées

du pays qui fut leur ancien berceau et leur temple. La littérature s'y développait dans la même mesure que la liberté. Sous le despotisme à peine brillait-elle comme un point prêt à s'éteindre. Lorsque la Grèce eut recueilli toutes ses forces pour les diriger vers l'indépendance, elle aussi traversa les ténèbres comme un rayon ardent, qui dardait sur un seul point. Enfin, depuis que les Grecs eurent brisé leurs chaînes, la littérature s'est répandue en surface lumineuse, qui a embrassé toutes les connaissances humaines.

Si, grâce à ses efforts persévérants, la race Grecque atteint les destinées auxquelles elle aspire, lorsque son intelligence, réunie autour d'un foyer, aura acquis partout un égal degré de culture et d'élévation, alors sa littérature prendra aussi le nouveau caractère que lui aura imprimé cette grande révolution. Elle sera ce que sera la Grèce elle-même, la médiatrice entre l'intelligence du midi et celle du nord et le foyer commun où viendront se refléter les rayons de l'imagination ardente et de la froide raison.

TABLE ALPHABETIQUE.

A.

18*

B.

C.

D.

H.

I.

J.

K.

L.

N.

Imprimerie C. Feicht à Berlin.

ERRATA.

Vol. I.

Préface		ligne	8	pour	admirailt	lisez	admirait
»		»	35	»	omisions	»	omissions.
Page	6	»	19	»	l'une	»	lune
»	12	»	17	»	fossoyer	»	fossoyeur
»	23	»	7	»	ses	»	ces
»	35	»	15	»	grècs	»	grecs
»	36	»	18	»	des	»	de
»	44	»	11	»	progréssif	»	progressif
»	89	»	8	»	céèlbre	»	célèbre.
»	121	»	25	»	me, repond	»	me repond
»	129	»	7	»	pleurs	»	pleures
»	139	»	8	»	tort.	»	tort,
»	141	»	1	»	Gonzélis	»	Gouzélis
»	174	»	18	»	M. Lampros	»	S. Lampros
»	193	»	19	»	ses	»	ces
»	201	»	15	»	Starvidis	»	Stavridis
»	205	»	19	»	publi éun	»	publié un
»	214	»	10	»	prouvér	»	prouver
»	215	»	22	»	d'énotent	»	dénotent
»	216	»	23	»	des	»	de
»	223	»	16	»	. Téphile	»	, Théophile
»	243	»	25	»	Paparigopoulos	»	Paparigopoulos.
»	253			»	Chapitre II	»	Chapitre VI
»	255			»	Chapitre IV	»	Chapitre VI

Vol. II.

Page	5	ligne	9	pour	ces	lisez	ses
»	16	»	10	»	. . emblances	»	. . semblances
»	26	»	17	»	on	»	ou
»	45	»	2	»	vent	»	veut
»	76	»	27	»	ou	»	or
»	86	»	22	»	et la	»	et qu'il la
»	108	»	27	»	s'écrient-ils au	»	s'ecrient-ils, au
»	127	»	12	»	affection	»	affliction
»	142	»	31. 32	»	pourqoi	»	pourquoi
»	154	»	27	»	un	»	une
»	172	»	24	»	naiveté	»	naïveté
»	188	»	25	»	grave	»	un grave

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE: La grèce libre.

LIVRE DEUXIÈME: Poètes.

